Pierre CHANTRAINE
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

HISTOIRE DU PARFAIT GREC

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1926

A MON MAITRE

A. MEILLET

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET D'ADMIRATION

AVANT-PROPOS

Cette étude, où j'ai essayé de suivre l'évolution d'un thème verbal depuis l'époque homérique jusqu'aux Évangiles, a son point de départ dans la dissertation de M. Wackernagel sur le parfait grec (*Studien zum griechischen Perfektum*) et dans les articles de M. Meillet sur les désinences verbales (*Bulletin de la Société de linguistique*, XXIII, p. 64; XXIV p. 110; XXV p. 95). J'ai été amené à consulter tous les répertoires grammaticaux, depuis la grammaire de Kühner-Gerth jusqu'à celle de Blass-Debrunner pour le Nouveau Testament. Une bibliographie des ouvrages utilisés serait longue et assez illusoire.

Je me suis efforcé de faire porter mes dépouillements avec l'aide des index sur le plus grand nombre d'écrivains possible : Homère, Sophocle, Eschyle, plusieurs tragédies d'Euripide, Aristophane, un livre d'Hérodote, Thucydide etc. J'ai toujours cité les textes d'après les éditions les plus récentes. Pour les fragments des comiques attiques je donne le tome et la page de Kock (*Comicorum atticorum fragmenta*), pour les tragiques le numéro du fragment dans Nauck (*Tragicorum graecorum fragmenta*[2]). Epicharme et Sophron sont cités d'après Kaibel (*Comicorum graecorum*

fragmenta), les lyriques d'après Bergk (*Poetae lyrici Graeci*[4]). — Pour les textes épigraphiques le sigle *I G* renvoie aux *Inscriptiones Graecae*, *D I* à Collitz-Bechtel, *Sammlung der griechischen Dialektinschriften*. Je cite les papyrus d'après les abréviations de la grammaire de Mayser.

Dans la traduction des exemples j'ai moins cherché à être exact qu'à mettre en lumière la nuance de sens que je voulais définir ; il arrive ainsi que le texte grec ne soit pas complètement traduit, d'autres fois qu'il semble paraphrasé.

Je tiens à remercier M. Bourguet qui m'a fait rectifier bien des erreurs dans mon chapitre sur les dialectes, M. Vendryes qui a lu le manuscrit de cette thèse et m'a communiqué de précieuses observations. Quant à M. Meillet qui m'a indiqué ce travail, l'a vu en manuscrit et en épreuves, je dirais tout ce que je dois à ses conseils et à son inestimable enseignement, si je ne craignais de paraître couvrir ainsi mes propres défaillances.

P. C.

GÉNÉRALITÉS

« Le verbe indo-européen avait une structure bien différente de celle qu'a le verbe dans la plupart des langues attestées du groupe, même dans celles dont il subsiste les textes les plus anciens. Pourtant, si on examine un groupe verbal indo-iranien, on voit que de chaque racine apparaissent des formations multiples, toutes indépendantes les unes des autres, et dont aucune ne permet de prévoir au juste ce que sera telle ou telle autre » (A. Meillet, *Caractères généraux des langues germaniques*, p. 121). C'est en effet le verbe indo-iranien qui à beaucoup d'égards nous donne l'image la moins infidèle de ce qu'a dû être le verbe indo-européen. Mais de nombreux restes de l'état ancien s'observent aussi en grec. Chaque thème verbal a son individualité et son rôle propre (cf. Meillet-Vendryes, *Grammaire comparée des langues classiques*, p. 188).

Ce système, d'autre part, était bâti sur un principe différent de ceux auxquels nous sommes habitués. Le verbe français se compose de temps, qui opposent entre eux différents moments de la durée : passé, présent, futur. Ce procédé suppose que celui qui parle se représente linéairement la catégorie du temps et y découpe le passé, le présent, le futur. Or, l'indo-européen avait bien cette distinction, mais il l'exprimait par des adverbes et non pas dans le thème. Le thème verbal indiquait une nuance d'aspect : il ne plaçait pas l'action en un point quelconque de la durée, mais il marquait le degré d'achèvement du procès : θνῄσκει « il est en train de mourir » (procès en cours), τέθνηκε « il est mort » (procès achevé). Telle est la physionomie du

verbe indo-européen : deux traits y apparaissent essentiels, l'importance du système de l'aspect, l'absence de conjugaison.

Sur le premier point, le grec a continué l'indo-européen. Le rôle de l'aspect dans le verbe y est très important. L'aspect s'exprime par l'opposition des thèmes verbaux : présent, aoriste, parfait, par la constitution de présents parallèles d'aspect différent, par le jeu des préverbes. Il subsiste encore en grec moderne dans l'opposition du présent et de l'aoriste.

Sur le second point, au contraire, le grec a beaucoup innové. « Entre les thèmes fort variés qu'il avait hérités de l'indo-européen le grec a établi un lien de sens et le plus souvent aussi de forme, de façon à constituer pour chaque racine verbale ce système cohérent et complet qu'on appelle une *conjugaison* » (Meillet-Vendryes, *o.c.*, p. 188).

*
* *

On voit comment se présente une étude historique du parfait grec. Au point de départ, un temps radical qui n'entre pas dans le jeu d'une conjugaison mais exprime une nuance d'aspect. Tous les verbes n'ont pas un parfait, tous les parfaits ne répondent pas à des présents ou à des aoristes. — Mais le grec a travaillé à se bâtir une conjugaison. Le parfait, nous le verrons, par sa structure et par son sens devait résister à cette normalisation plus que tout autre thème. L'histoire du parfait en grec, c'est donc l'histoire de l'effort de la langue pour faire entrer cette formation dans le système complexe et équilibré de la conjugaison avec ses sept temps et ses trois voix. Cette transformation n'a pas été sans imposer au parfait indo-européen de profondes modifications morphologiques et sémantiques.

C'est l'histoire de ces modifications qu'on se propose de tracer. Pour s'acquitter de cette tâche, il faut mener de front l'étude de la structure et l'étude du sens. Le sens du parfait a agi sur la formation, la structure a réagi sur la valeur sémantique et l'emploi. L'étude de la valeur des formes ne peut être séparée de l'étude proprement morphologique.

Le parfait grec est passé d'un système fondé sur l'indépendance des différents thèmes verbaux, à un système où ces thèmes dépendent les uns des autres. La présente étude part des poèmes homériques où l'on aperçoit encore les traits essentiels de l'ancien état de choses, pour aboutir aux textes de la κοινή hellénistique où le parfait est entré dans la conjugaison. Mais par là même le parfait a perdu les caractères qui en faisaient l'originalité, il se rapproche de l'aoriste : superflu, il tend dès lors à disparaître.

CHAPITRE I

Le sens ancien du parfait.

I. — L'ASPECT.

Les grammairiens anciens ont bien défini la valeur originale du parfait. Ce thème exprime « τὸ παρακείμενον [1] ». Le rôle propre du parfait est en effet d'exprimer l'*état*. Ce caractère distinctif et essentiel sur lequel il convient d'insister a été mis en lumière par M. Wackernagel (*Studien zum griechischen Perfektum*). En ces quelques pages suggestives on trouve rassemblés des exemples décisifs. Τέθνηκε doit se traduire par « il est mort », ἀποθνήσκει par « il est en train de mourir », ἀπέθανε par « il mourut (un jour) ». L'opposition de l'aoriste et du parfait se marque nettement dans quelques textes :

Euripide, *Al.* 541 : τεθνᾶσιν οἱ θανόντες...

« Ceux qu'a frappés la mort sont bien morts ».

Mais les faits les plus instructifs sont ceux que cite M. Wackernagel et qu'il emprunte pour la plupart à Mahlow (*KZ*, XXVI, 572). De ces exemples se dégage une conclusion : le parfait indique un état atteint à la suite d'un procès antérieur, mais il est une chose qu'il n'indique pas; c'est que ce procès passe sur un objet. Si le parfait exprimait un résultat présent, le nom des parents devrait être au participe parfait. Or on les appelle toujours οἱ τεκόντες. Hérodote, I, 108 : Λαβὲ τὸν Μανδάνη ἔτεκε παῖδα... — Hérodote, I, 116 : καὶ τὴν τεκοῦσαν εἶναι ἔτι παρ' ἑωυτῷ, etc.

Le fait n'est pas particulier au verbe τίκτειν. A partir de Sophocle, le père ou les parents sont désignés par la formule ὁ φύσας, οἱ φύσαντες (cf. latin *parentes*).

Euripide, *Médée* 1126 : ὄλωλεν ἡ τύραννος ἀρτίως κόρη
Κρέων θ' ὁ φύσας.........

1. Cf. Denys le Thrace, éd. Uhlig, p. 53.

« Elle est morte, la princesse, et avec elle son père Créon ». — On a dans les *Phéniciennes* 34 οἱ φύσαντες. Mais jamais le parfait πέφυκα ne s'emploie avec la valeur résultative.

Sophocle emploie la périphrase ὁ φυτεύσας ou οἱ φυτεύσαντες. Le parfait πεφύτευκα n'apparaît que dans les Tables d'Héraclée.

La situation est la même pour le verbe γεννάω. Sophocle, *El.* 1412 écrit ὁ γεννήσας πάτηρ. Cet aoriste se retrouve dans Platon (*Rép.* 538 a), qui fournit aussi le premier exemple du parfait γεγέννηκα (*Lois* 889 c). De la racine **genə-*gnē-* Euripide et Hérodote emploient normalement un aoriste, οἱ γεινάμενοι, ἡ γειναμένη. Hérodote I, 122 : νοστήσαντα δέ μιν ἐς τοῦ Καμβύσεω τὰ οἴκια ἐδέξαντο οἱ γεινάμενοι (cf. IV, 10 ; VI, 52 etc.). Homère avait déjà usé de la formule :

A 280 : –⏑⏑ –⏑⏑ –⏑ θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ.

Le cas est le même pour le verbe φιτύειν dont Sophocle emploie deux fois le participe aoriste dans l'expression, ὁ φιτύσας πατήρ (*Trach.* 311 ; *Aj.* 1296).

Avec une racine de sens voisin on peut encore citer l'emploi de ὁ σπείρας chez Euripide et chez Sophocle (*Aj.* 1293) ; et chez Sophocle encore l'aoriste de τρέφω :

Œd. Roi 1396 : ⏑–⏑–⏑–⏑ οἷον ἆρά με
κάλλος κακῶν ὕπουλον ἐξεθρέψατε.

Les parfaits correspondants ne se rencontrent que beaucoup plus tard. On trouve dans la Septante, *Jes.* 37, 30 le parfait de σπείρω : φάγε ἃ ἔσπαρκας. Et chez Sophocle on trouve une fois dans *Œd. à Col.* 186 le parfait résultatif de τρέφω dans un passage où le texte est assez mal établi. Tel est l'usage de la langue pour les verbes qui signifient « mettre au monde » ou « engendrer ». Or, il semble bien que si le parfait pouvait avoir le sens résultatif c'est là que ce sens apparaîtrait. On peut rappeler encore, après M. Wackernagel, la formule habituelle de dédicace aux dieux : ἀνέθηκε, ἄνθετο, θῆκε, κατέθηκε, κάθθηκε. Ici encore le résultat de l'action est bien apparent. Pourtant c'est l'aoriste qui est employé. Dans les offrandes ἀνέθηκε n'a été remplacé que tard par ἀνατέθεικε ; le premier exemple (cf. Meisterhans [3] 189 A, 1556) se trouve dans l'inscription du trésor de l'Asclepieion :

CIA II 835 [c-l] (320-17 a. Ch.) ligne 45 : τύπος ἐμ πλαισίῳ – ὃν ἀνατέθηκεν Ἀριστονίκη. — Mais au cours de la même inscription, dans des formules tout à fait comparables, c'est l'aoriste qui est employé ; de même IV, 2, 614[6]44 (vers 290 a. Ch.) τὴν τῶν ἀνατεθηκότων εὐχαριστίαν ; II, 403, 38 (vers 200 a. Ch.) τὰ ὀνόματα τῶν ἀνατεθηκότων, etc. A la même date le parfait résultatif se répand aussi sur tout le domaine dialectal (cf. Wackernagel, *l.c.*, p. 9).

Dans la langue littéraire le parfait τέθεικε n'apparaît pas avant Euripide.

El. 6 : ⏑–⏑–⏑–⏑ ὑψηλῶν δ'ἐπὶ
ναῶν τέθεικε σκῦλα πλεῖστα βαρβάρων.

Eschyle au contraire conserve encore la syntaxe traditionnelle :

Agam. 578 : θεοῖς λάφυρα ταῦτα τοῖς καθ' Ἑλλάδα
δόμοις ἐπασσάλευσαν ἀρχαῖον γάνος.

Les deux passages sont parallèles mais ἀνατέθεικε répond à l'aoriste ἐπασσάλευσαν. Il importe enfin de noter que les signatures d'artistes sont toujours ἐποίησεν et ἐποίει, jamais πεποίηκε ; ἔγραψε ou ἔγραφε, jamais γέγραφε.

Il convenait de réunir ici ces quelques exemples déjà rassemblés par M. Wackernagel ; ils illustrent bien que la valeur résultative est exclue du parfait à date ancienne. Ils permettent en même temps de définir le parfait résultatif. L'idée verbale peut être exprimée en elle-même : πέφυκα « je suis naturellement ». Mais l'action qu'exprime le verbe peut aussi produire un objet : ἔφυσεν παῖδα « il a engendré un enfant ». Dans une telle proposition l'idée essentielle est exprimée par l'accusatif. Le verbe seul n'a guère de sens, le complément à l'accusatif est indispensable pour que la phrase s'achève. Il ne joue pas le rôle accessoire d'un déterminant : il introduit la notion d'une *réalisation* qui est essentielle dans le procès envisagé.

Il ne suffit donc pas qu'un verbe se construise avec l'accusatif pour qu'il soit proprement résultatif. Dans une formule comme celle de ρ 284 κακὰ πόλλα πέπονθα, l'accusatif ne fait que définir et circonscrire l'idée verbale, il n'ajoute pas la notion d'une réalisation.

Il peut être quelquefois malaisé de distinguer si l'on a véritablement affaire à un parfait résultatif : il ne faut pas oublier d'ailleurs que dans la phrase indo-européenne l'indépendance de chaque mot était très grande, et que le rapport d'un accusatif avec le verbe dont il dépend pouvait être assez lâche (cf. Meillet, *Introduction*[5], p. 318 ; Meillet-Vendryes, *Gramm. comp. des langues class.*, p. 519). Ces précisions une fois marquées, la distinction introduite par M. Wackernagel est capitale pour l'histoire du parfait.

*
* *

Si on examine l'emploi ancien du parfait, la valeur propre en apparaît nettement, il exprime l'*état*. Par opposition à τεκόντες, ἔτεκε, la valeur de τέτοκα est toute particulière : τέτοκα ne se dit que d'une femme (Wackernagel, p. 19), et ce parfait signifie l'état du sujet. Τετοκέναι veut dire proprement : « être dans l'état puerpéral ». Hippocrate, *Aphorismes* IV, 544, 14 Littré : γυνὴ μὴ κύουσα μηδὲ τετοκυῖα... : « Une femme qui n'est ni enceinte, ni dans l'état puerpéral ». On a de même Hérodote, I, 112 : τέτοκα καὶ ἐγώ, τέτοκα δὲ τεθνεός. De même Xénophon, *Cynégétique* 5, 13, en parlant du lièvre : πολύγονος δ' ἐστὶν οὕτως ὥστε τὰ μὲν τέτοκε, τὰ δὲ τίκτει, τὰ δὲ κύει. — L'épigraphie donne des exemples aussi instructifs. Une inscription d'Eresos éditée par Kretschmer, *Wiener Jahresh.*, V, 141, ligne 6, nous fournit : [ταν τε]τοκοισαν, en parlant de la mère qui vient de mettre un enfant au monde et qui ne s'est pas encore purifiée. Ce sens de ἐκτέτοκα se retrouve, au figuré, dans Platon, *Théét.* 210 b. — Τέτοκα signifie encore « je suis mère » par opposition au fait d'être stérile ou de n'avoir pas encore eu d'enfant ou de petit. Un exemple suffira : Hésiode, *Op.* 391 :

καὶ βοὸς ὑλοφάγοιο κρέας μήπω τετοκυίης...

Le sens résultatif ne se rencontre qu'assez tard. Aristophane, *fr.* 185 : ᾠὸν μέγιστον τέτοχεν ὡς ἀλεκτρυών.

Il faut noter enfin que le parfait τέτοκα qui exprimait l'état pouvait aussi être intransitif.

Aristophane, *Guêp.* 651 : ἰάσασθαι νόσον ἀρχαίαν ἐν τῇ πόλει ἐντετοκυῖαν. (Mais le texte a parfois été corrigé.)

« Guérir une vieille maladie qui couve dans la cité.... ».

Tels sont les exemples qu'a groupés M. Wackernagel. Dans les verbes même où le parfait résultatif aurait dû exister, il n'apparaît qu'à date relativement basse.

Le parfait a donc en propre une seule valeur qui en définit l'aspect : il signifie l'état. Or cette valeur s'observe nettement dans les poèmes homériques. Les exemples de la valeur d'état du parfait sont nombreux chez Homère. Ils ont été rassemblés par Mutzbauer (*Grundlage der griechischen Tempuslehre*), et par Delbrück qui a cherché en outre à les classer (*Grundriss*, IV, p. 178 et suiv.).

1) Verbes qui désignent une opération de l'esprit : (ϝ)οἶδα « je sais », πέπυσμαι « je suis informé de », μέμονα « je songe à », μέμνημαι « je me souviens », δεδάηκα, δεδίδαγμαι « je suis instruit de », πεπείρημαι, « j'ai l'expérience de », πέπνυμαι « je suis sage », λέλασμαι « j'ai oublié » (je ne sais plus).

θ 133 : Δεῦτε φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα εἴ τιν' ἄεθλον
(ϝ)οἶδέ τε καὶ δεδάηκε................

« Allons, amis, demandons à l'étranger s'il sait et s'il connaît quelque jeu ».

λ 505 : ἦ τοι μὲν Πηλῆος ἀμύμονος οὔ τι πέπυσμαι.

« Je n'ai aucune nouvelle de l'éminent Pélée ».

2) Verbes qui expriment un sentiment, joie, souffrance, crainte, colère : κεχάρισμαι « je suis agréable », γέγηθα « je suis joyeux », κεχαρηώς « heureux », μέμηλέ μοι « je me soucie de », ἀκάχημαι τετίημαι, ἀλαλύκτημαι « je souffre », δέδ(ϝ)οα « je crains », πέφρικα « je frémis », ἔρριγα « je frissonne », τέθηπα « je suis frappé de stupeur », πεφοβημένος « terrifié », κεχόλωμαι « je suis irrité », ὀδώδυσται « il est en colère », κεκοτηώς « plein de ressentiment », λελιημένος « désireux de », πέποιθα, τεθάρσηκα « j'ai confiance », (ϝ)έ(ϝ)ολπα « j'espère », τέτληκα « je prends sur moi », εἴωθα « j'ai l'habitude ».

Le poète oppose normalement δέδ(ϝ)οα à l'aoriste ἔδεισα :

X 455 : δείδω μὴ δή μοι θρασὺν Ἕκτορα δῖος Ἀχιλλεύς
..............................δίηται.

« Je crains qu'Achille ne poursuive l'audacieux Hector ». Mais :

X 19 : ⏑⏑ — ἐπεὶ οὔ τι τίσιν γ' ἔδεισας ὀπίσσω.

« Puisque la crainte d'un châtiment ne t'a pas arrêté. »

Même opposition entre ἔρριγα « je frissonne », et ἐρρίγησα « un frisson m'a saisi ». On distingue de même très nettement τέτληκας et ἔτλης.

A 228 : οὔτε λόχονδ' ἰέναι σὺν ἀριστήεσσιν 'Αχαιῶν
τέτληκας . . . .

« Ton cœur n'a pas la force d'aller en embuscade avec les meilleurs des Achéens ». Mais au contraire :

β 82 : . . . . οὐδέ τις ἔτλη
Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν.

« Personne ne prit sur lui de répondre à Télémaque en paroles amères ».

La nuance de sens entre le parfait τεθάρσηκα et l'aoriste s'observe bien aussi :

I 420 : ⏑⏑ ⏑⏑—⏑ τεθαρσήκασι δὲ λαοί.

« Et les guerriers sont remplis de confiance ». Mais ailleurs on a l'aoriste :

A 85 : θαρσήσας μάλα (ϝ)ειπὲ θεοπρόπιον ὅ τι (ϝ)οῖσθα.

« Prends courage et dis-nous l'oracle que tu sais ».

3) Verbes signifiant un état du corps : κεκόρημαι « je suis rassasié », δεδείπνηκα « j'ai dîné », δεδάκρυμαι « je suis couvert de larmes », κεχηνώς « ayant la bouche ouverte », κέκμηκα « je suis fatigué », ἀδηκώς, ἀρημένος « épuisé », βέβριθα « je suis chargé », κεκαφηώς « expirant », ὄδωδα « j'exhale une odeur ».

4) Verbes signifiant « être debout ou couché » : ἕστηκα « je suis debout », κέκλιμαι » je suis couché, appuyé », τέταμαι » je suis étendu », πέπταμαι « je suis étalé », τέτραμμαι « je suis tourné », ὀρωρέχαται « ils sont tendus vers », τετύχηκα « je me trouve », κατέρηριπε « il est écroulé », συνοχωκότε « ramassé sur soi-même ».

5) Verbes signifiant « reposer, s'appuyer sur » : ἐρηρέδαται « ils s'appuyent sur », δέδραγμαι « je me cramponne à », πέπηγα « je suis fiché », ἐστήριγμαι « je m'appuie sur », ἐρρίζωμαι « je suis enraciné », ἄρηρα « je suis adapté à ».

6) Verbes signifiant un état physique : τέθηλα « je suis floris-

sant », τέτροφα « je suis coagulé », τέτηκα « je suis fondu », δέδηα « je brûle », σέσηπα « je suis pourri », λέλυμαι « je suis délié, dissous », διέφθορα « je suis détruit », ὄλωλα « je suis perdu », τέθνηκα « je suis mort », ἔφθιμαι « je suis détruit », πέφαται « il est tué ». On trouve pour quelques-uns de ces verbes des exemples nets :

ω 263 : — — —∪∪— ἤ που ζώει τε καὶ ἔστιν
ἦ ἤδη τέθνηκε καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν.

« Vit-il encore ou bien est-il mort et se trouve-t-il dans la demeure d'Hadès ? » De même E 531 πέφανται « ils sont tués » s'oppose à σόοι εἰσιν, ce qui met bien en lumière la valeur propre du parfait.

7) Verbes qui expriment l'idée de devenir : πέφυκα « je suis naturellement », γέγονα « je suis né », « je suis », (ϝ)έ(ϝ)οικα « je ressemble à ». Le parfait γέγονα finit par être très voisin, pour le sens, du présent du verbe εἰμί.

ε 35 : Φαιήκων ἐς γαῖαν οἳ ἀγχίθεοι γεγάασιν.

« ... dans la terre des Phéaciens qui sont semblables aux dieux ».

8) Verbes exprimant le mouvement : βέβηκα « je suis allé », μέμβλωκα, εἰλήλουθα « je suis venu et je suis là », ἀφῖγμαι « je suis arrivé », παροίχωκα « je suis parti et je ne suis plus là », πεπότημαι « je vole », ἔσσυμαι, ὄρωρα « je m'élance », ἀλάλημαι « je suis errant », ἀναδέδρομε « il s'étend », δέδυκα « je suis enfoncé dans », πέφευγα « j'ai fui et je suis loin », τέτρηχα « je suis agité », πεπλημένος « étant tout près » πεπτηώς « blotti ».

Le sens présent s'observe facilement dans ces verbes.

O 90 : Ἥρη τίπτε βέβηκας; . . . .

« Héra, pourquoi te voit-on ici ? »

De même :

ρ 190 : ἀλλ' ἄγε νῦν ἴομεν· δὴ γὰρ μέμβλωκε μάλιστα
ἦμαρ...

« Le jour est avancé ».

Δ 11 : αἰεὶ παρμέμβλωκε καὶ αὐτοῦ κῆρας ἀμύνει.

« Toujours elle est à ses côtés et écarte de lui la mort ».

9) Verbes exprimant un bruit. Cette catégorie de parfaits est

très nombreuse ; on peut citer βέβρυχα « je rugis », λέλακα « je crie », μέμηκα « je bêle », μέμυκα « je mugis », κέκληγα « je crie », τέτριγα « je pousse un cri aigu », ἀμφι(ϝ)αχυῖα « résonnant », γέγωνα « je crie », ἄνωγα « j'ordonne », δέδουπα « je fais du bruit ».

10) Les verbes passifs au parfait sont très nombreux : l'usage d'un temps qui signifie l'état y est en effet naturel : ἐδήδοται « il est mangé », πέπρωται « il est fixé par le destin », τέτραπται « il est tourné », νένιπται « il est lavé », εἴρηται « il est dit », κέκληται « il est appelé » etc... (cf. ch. III).

11) Verbes exprimant l'idée de voir : δέδορκα « j'ai le regard de telle ou telle façon », κέκασμαι « je brille », ὄρωρα « je surveille », ὄπωπα « j'ai vu ».

Dans ce groupe de verbes, l'un mérite particulièrement d'être étudié : δέδορκα ne signifie pas « voir », mais « avoir telle ou telle expression dans le regard ». Cette nuance est caractéristique de la valeur d'état du parfait.

X 95 : σμερδαλέον δὲ δέδορκε (ϝ)ελισσόμενος περὶ χειῇ.

« Il lance un regard terrible, enroulé autour de son trou. »

La signification de ὄπωπα est un peu différente, mais l'aspect propre du parfait s'y observe bien aussi :

B 799 : ἀλλ' οὔ πω τοιόνδε τοσόνδε τε λαὸν ὄπωπα.

« Je n'ai pas dans mes souvenirs la vue d'une armée aussi belle ni aussi nombreuse ».

12) Verbes signifiant « avoir, posséder, abandonner, faire » : ἔκτημαι « je possède », λέλογχα, ἔμμορα « j'ai obtenu par le sort », δέδεγμαι « j'ai reçu », κέχονδα, κέκευθα « je contiens », λέλοιπα j'ai abandonné », (ϝ)έ(ϝ)οργα « j'ai fait », ἐδήδοκα « j'ai mangé ».

Il convient de s'arrêter à ce dernier groupe de verbes. Ce sont les seuls (avec πέπυσμαι, πέπονθα, ὄπωπα et τέτληκα) qui puissent se construire avec un accusatif. Ce n'est pas à dire qu'ils soient résultatifs. Le parfait qui signifie d'abord l'état, s'emploie aussi dès l'époque la plus ancienne quand il exprime un résultat qui persiste dans le sujet lui-même. C'est le cas de ὄπωπα. C'est le cas de κέκευθα :

X 118 : —∪∪ — — — ὅσα τε πτόλις ἥδε κέκευθε...

« Tous les trésors que renferme cette cité ». L'accusatif restreint le sens du verbe [1] (cf. γ 18, ι 348), mais il n'y a pas passage de l'action sur un objet, le verbe n'est pas résultatif. — Le cas de ἔκτημαι « je possède » est le même :

I 402 : οὐ γὰρ ἐμοὶ ψυχῆς ἀντάξιον οὐδ' ὅσα φασὶν
Ἴλιον ἐκτῆσθαι......................

« Rien ne vaut plus pour moi que la vie, pas même tous les biens que renferme, dit-on, la ville d'Ilion ». On peut encore citer l'exemple de λέλογχα :

λ 304 : τεθνᾶσιν, τιμὴν δὲ λελόγχασι (ϝ)ἶσα θεοῖσι.

Il en va de même du parfait λέλοιπα de type ancien qui est quelquefois intransitif :

ξ 134 (cf. ξ 213) : ....Ψυχὴ δὲ λέλοιπεν.

« Et l'âme s'en est allée ». Mais ce parfait peut être déterminé par un accusatif :

A 235 : — — ἐπεὶ δὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν.

« Depuis qu'il a été coupé dans les montagnes ». Τομὴν détermine λέλοιπεν, pourtant il ne s'agit pas d'un résultat.

On trouve enfin, P 54, un parfait ἀναβέβροχεν qui est la leçon de W³ et de Zénodote, tandis que la Vulgate porte ἀναβέβρυχεν.

P 54 : χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ ὅθ' ἅλις ἀναβέβροχεν ὕδωρ.

Veitch et Blass voient dans la forme un parfait répondant à l'aoriste βρόξειε δ 222 : « quand le terrain (ὁ χῶρος s. e.) a bu assez d'eau ». Il semble plus naturel de rattacher ἀναβέβροχε à βρέχω et de prendre ὕδωρ comme sujet : « Quand l'eau s'est assez infiltrée ». Ici encore le parfait n'est pas proprement résultatif. Mais on sait que les verbes indo-européens, quand la valeur de la racine s'y prêtait, pouvaient se construire absolument ou avec un complément direct à l'accusatif qui marquait le résultat. Le grec qui tendait à unifier la conjugaison, tendait par conséquent à imposer au parfait le même emploi qu'aux autres temps. — Les verbes qui signifient « manger » se constituèrent un par-

1. Ce verbe peut avoir le sens intransitif d'« être caché » soit au présent (*Œdipe Roi* 968) soit au parfait (Sophocle, *Electre* 869, etc.).

fait qui pouvait être construit avec l'accusatif. On trouve βεβρωκώς χ 403, X 94 ἐδηδώς P 542 :

P 542 : ὥς τίς τε λέων κατὰ ταῦρον ἐδηδώς.

« Comme un lion sanglant qui s'est repu d'un taureau ». Il s'agit ici d'une création grecque. La racine **ĕd-/ŏd-* ne semble pas avoir comporté de parfait en indo-européen. Le parfait ἐδηδώς par sa structure même avec le redoublement attique se dénonce comme récent. Aussi le sens d'état est-il bien effacé.

Le parfait commence déjà à perdre sa valeur originelle.

*
* *

D'autre part, dès les textes les plus anciens, il jouait un rôle particulier, et où son aspect n'apparaissait pas aussi nettement. On employait le parfait pour désigner un ensemble d'actions qui aboutissent à un état présent.

ρ 284 : τολμήεις μοι θυμός, ἐπεὶ κακὰ πολλὰ πέπονθα.

« Mon cœur est endurci, après avoir souffert tant de maux ».

Cette construction est surtout fréquente, chez Homère, avec le parfait (ϝ)έ(ϝ)οργα.

I 320 : κάτθαν' ὁμῶς ὅ τ' ἀεργὸς ἀνὴρ ὅ τε πολλὰ (ϝ)ε(ϝ)οργώς.

Et surtout :

B 272 : ὢ πόποι, ἦ δὴ μυρί' Ὀδυσσεὺς ἐσθλὰ (ϝ)έ(ϝ)οργεν

. . . .

νῦν δὲ τόδε μέγ' ἄριστον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν.

« Assurément, nombreux sont les exploits accomplis par Ulysse, mais ce qu'il vient de faire est ce qu'il a fait de mieux parmi les Argiens ». — Le parfait englobe dans une seule formule tous les exploits d'Ulysse, l'aoriste désigne un fait particulier. Dans tous ces exemples, il ne s'agit jamais de parfait résultatif, mais de telles tournures facilitaient la création d'un parfait exprimant le résultat.

*
* *

On trouve chez Homère un exemple net de ce parfait :

K 145 = Π 22 : —◡◡— τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιούς.

« Une telle angoisse a contraint les Achéens ».

Une formule analogue se rencontre K 172. Ici il ne s'agit pas d'un état qui persiste dans le sujet. M. Wackernagel écrit (*l.c.*, p. 5) : « le parfait a une valeur de présent, comme il ressort du contexte ». En réalité nous avons bien à faire à un parfait résultatif. C'est une nouveauté, qui se trahit par la structure même du verbe.

Il est remarquable que le parfait résultatif apparaisse d'abord dans des formations dénominatives où le parfait ne peut être ancien. En sanskrit, les verbes dénominatifs ne possèdent qu'un parfait périphrastique (cf. Thumb, *Handbuch des Altindischen*, p. 368). Si βεβίηκε est bien un parfait résultatif, c'est en revanche le seul exemple certain que fournissent les poèmes homériques. M. Karl Meister (*Die homerische Kunstsprache*, p. 122) a cru pouvoir citer ἀμφιβέβηκας :

A 37 : κλῦθί μευ ἀργυρότοξε, ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας.

« Dieu dont l'arc est d'argent, écoute-moi, toi qui protèges Chrysé ».

Mais il est clair que l'accusatif dépend du préverbe ἀμφὶ : « toi qui te trouves tout autour de Chrysé pour la protéger ».

Dans d'autres cas le sens résultatif est net, mais il semble bien, au moins à l'origine, qu'il ne s'agisse pas de parfaits. En face de πλήσσω, la langue homérique offre de nombreux exemples d'un prétérit ἐπέπληγον axec le moyen πεπλήγετο. Il a toujours une valeur résultative.

M 162 = O 112 = O 397 = ν 198 . . . καὶ (ϝ)ὼ πεπλήγετο μηρώ.

« Il se frappait les deux cuisses ». L'idée de résultat ne justifie pas l'emploi du parfait, malgré Brugmann. Comme l'a soutenu Harry (*Class. Rev.*, XXIV, p. 178), il s'agit d'un aoriste à redoublement. Un texte est à cet égard décisif.

Ψ 362 : Οἱ δ' ἅμα πάντες ἐφ' ἵπποιιν μάστιγας ἄειραν,
πέπληγόν θ' ἱμᾶσιν ὁμόκλησάν τ' ἐπέεσσιν.

L'emploi de πέπληγον dans une série d'aoristes montre bien quel en est le sens.

Il est vrai que le texte homérique nous fournit des exemples du participe avec les désinences propres au parfait. On a πεπληγὼς B 264, X 497 ; πεπληγυῖα κ 238, π 456, E 763. Le sens est tou-

jours nettement résultatif. Nous nous trouvons en présence d'une contamination. Le parfait πέπληγα a existé (cf. ch. II, § 3). Il existait aussi un aoriste ἐπέπληγον. Mais au parfait l'éolien avait un participe en -ων/ -οντος. On trouve des traces de cette flexion chez Homère (M 125 κεκλήγοντες). La forme πεπλήγων qui est attestée comme variante (B 264) était ambiguë. C'était un aoriste, mais quand on a perdu le sentiment de la valeur propre du parfait, elle a pu être considérée comme un parfait. D'où le féminin πεπληγυῖα.

Un autre verbe se trouve à peu près dans la même situation. Les manuscrits hésitent σ 335 et N 60, entre κεκοφώς, κεκοπώς, κεκοπών. Le sens est toujours nettement résultatif. La forme en elle-même est peu claire. Si c'était bien un parfait, il serait en tout cas récent.

Le cas le plus embarrassant est celui de βεβλήκει. Βέβληκα n'est jamais attesté chez Homère non plus que βεβληκώς ou βεβληκέναι. On rencontre un exemple d'optatif assez peu sûr βέβληκοι et 11 exemples de βεβλήκει. La valeur de la forme est nettement résultative et aoristique :

Δ 492 : τοῦ μὲν ἅμαρθ', ὁ δὲ Λεῦκον, Ὀδύσσεος ἐσθλὸν ἑταῖρον
βεβλήκει. . . . .

« Il manqua le premier, mais il atteignit Leucos, brave compagnon d'Ulysse. » — La forme est suspecte et se présente dans des conditions surprenantes. Il est, d'autre part, frappant qu'elle se trouve presque toujours à la même place, au début du vers, et qu'elle semble traditionnelle et formulaire, donc archaïque. Il est vraisemblable que cette fois encore il y a eu contamination de plusieurs systèmes. Et peut-être doit on tenter une hypothèse qui est une simple possibilité, mais qui rendrait compte des faits. Il a pu y avoir un aoriste βέβληκε. On y retrouverait le morphème κ qui se rencontre précisément dans des verbes signifiant l'aboutissement de l'action : ἧκε, ἔθηκε, ἔδωκε. Plusieurs fois βεβλήκει est placé de telle sorte que ε puisse s'allonger par position : E 66, χ 286, Δ 108. D'autre part un ν éphelcystique est attesté parfois, qui permettrait l'allongement χ 258, 265 (d'après un papyrus, voir l'apparat de Allen). — Comme dans la première rédaction du texte homérique *e* bref

et *e* long fermé étaient transcrits par le même signe, on peut se demander si sous quelques-uns de nos βεβλήκει ne se trouve pas un βέβληκε et si, en tout cas il n'y a pas eu, ici encore, une confusion. Il faut remarquer d'autre part que le plus-que-parfait n'a jamais la valeur d'aoriste qui est si nette dans βεβλήκει. Les exemples cités par Delbrück (*Grundriss*, IV, p. 199) reposent sur une mauvaise interprétation. Dans la formule : . . . ὀρώρει δ'οὐράνοθεν νύξ (ε 294 etc...) le plus-que-parfait a sa valeur normale d'imparfait du parfait : « la nuit était tombée du ciel ». Les exemples ont été tirés au clair par Meltzer (*IF*, XXV, 350) et par M. Wackernagel (*Vorlesungen über Syntax*, I, p. 186).

L'aspect du parfait grec dans les plus anciens textes est donc bien défini. Il signifie essentiellement l'état du sujet. Il n'y a dans tous les poèmes homériques qu'un exemple sûr du parfait résultatif et il est manifestement récent.

II. — Le Temps.

Dans le verbe indo-européen l'aspect était essentiel. Pourtant chaque forme verbale se place dans le temps. On peut donc se demander comment se comporte le parfait par rapport au temps. Le parfait se situe généralement dans le présent. Delbrück l'a bien marqué (*Grundriss*, IV, p. 171), mais dans une formule un peu malheureuse. Le parfait n'est pas comme il le dit « un présent dérivé », mais un présent d'une espèce particulière qui exprime l'état acquis, au lieu de peindre le développement de l'action. Il est des verbes où le présent et le parfait sont de sens très voisins : μέλει et μέμηλε, κράζω et κέκραγα. Dans un verbe du type κράζω κέκραγα le thème du parfait ne peut s'opposer nettement à celui du présent ; le présent comme le parfait signifie un état, l'état de celui qui crie.

Aussi Curtius (*Verbum* [2], p. 170) a-t-il conçu l'idée d'un parfait intensif, distinct du parfait ordinaire. La théorie a été discutée par Delbrück (*Grundriss*, IV, p. 172), Kieckers (*IF*, XXX, p. 186). Elle est enseignée dans la grammaire de Brugmann (*Griechische Gramm.* [4], p. 550), dans la syntaxe de Stahl (*Kritisch-historische*

Syntax, p. 107). Elle a été admise par Meltzer (*IF*, XXV, p. 338) et Solmsen (*Rheinisches Museum*, LXVI, 140).

On part de formules comme ἥδομαι καὶ γέγηθα (Aristophane, *Paix* 335). Mais il n'y a pas en réalité d'intensité dans le γέγηθα. Le parfait insiste seulement sur l'état acquis. Et si on considère la liste habituellement citée des parfaits intensifs : ἄνωγα, δέδορκα, ἔολπα, κέκληγα, κέκραγα, λέληθα, μέμηλε, ὄδωδα, κέχονδα, τέτριγα, βέβριθα, βέβρυχα, γέγωνα, κέκριγα, λέληκα, μέμυκα (cf. Stahl, *l.c.*, p. 107), on s'aperçoit qu'il s'agit de parfaits qui ont la valeur d'état, mais qui par suite du sens de la racine sont proches du présent correspondant. Rien n'autorise à constituer une classe de parfaits intensifs comme type particulier de parfaits. La distinction est artificielle, et il faut l'abandonner. Mutzbauer (*Grundlagen der griechischen Tempuslehre*) classe les parfaits homériques en parfaits signifiant l'état et en parfaits intensifs. Mais l'opposition est tellement arbitraire, qu'il arrive à considérer (I, p. 83) συνοχωκότε comme parfait intensif.

B 217 : .... τὼ δέ (ϝ)οι ὤμω
κυρτώ, ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε· ....

« Ses épaules étaient ramenées sur la poitrine ». Nulle part, pourtant, le sens d'état n'est plus net.

Ce rapprochement du présent et du parfait met en lumière la valeur de présent du parfait. Tous les exemples du sens d'état cités p. 8 et suiv. pourraient montrer l'emploi du parfait comme présent. Un passage est bien clair, parce que l'aoriste s'oppose au parfait :

Ω 765 : ἤδη γάρ νῦν μοι τόδ' ἐεικοστὸν (ϝ)έτος ἐστὶν
ἐξ οὗ κεῖθεν ἔβην καὶ ἐμῆς ἀπελήλυθα πάτρης.

« Il y a déjà vingt ans que je suis parti de là-bas et que je me trouve loin de ma patrie ».

Le parfait à désinences moyennes conserve particulièrement cette valeur de présent. Γέγραπται signifie « c'est inscrit, et cela se trouve à l'état de chose écrite » etc... On pourrait multiplier les exemples.

Le parfait se situe donc essentiellement dans le présent. Les grammairiens anciens l'avaient noté. Apollonius Dyscole le

définit comme un achèvement présent : συντέλειαν ἐνεστῶσαν (288, 1, Uhlig).

M. Wackernagel (*Vorlesungen über Syntax*, I, p. 167) a essayé de classer les verbes dont le parfait a une valeur de présent. Mais chez Homère tous les parfaits ont proprement cette valeur. Un parfait comme βέβηκε, « il est venu et il est là » exprime le présent tout comme βέβρυχε « il mugit », et M. Wackernagel reconnaît lui-même qu'un grand nombre de parfaits homériques échappent à son classement.

Ce sens du parfait a fini par troubler le jeu des désinences. Dès l'époque homérique (pour les dialectes, voir ch. VIII ; pour la κοινή, ch. IX), il est des verbes dont nous ne savons pas bien s'ils sont des présents ou des parfaits. La nuance de sens entre les deux temps, dans une racine qui signifie l'état, était en effet assez fugitive. D'où la confusion des faits dans deux parfaits homériques.

Pour dire « ordonner », Homère a un parfait ἄνωγα qui doit sans doute être rapproché du groupe latin *aiō*, *adagium*, etc. Il s'agit bien d'un parfait avec un préfixe αν- et le vocalisme ō. Mais les données de fait sont des plus confuses. En face de 29 formes de parfait, de 40 formes de plus-que-parfait, 14 formes modales sont ambiguës. Il y a en outre une forme thématique ἤνωγον (25 exemples) qui peut être un plus-que-parfait (cf. ch. III, § 2). C'est sans doute elle qui a servi d'intermédiaire pour la création du présent ἀνώγει (3e personne) dont on trouve 17 exemples. Le présent et le parfait sont rigoureusement identiques comme sens et il est évident qu'au thème isolé de parfait ἄνωγε on a substitué le présent ἀνώγει. Le verbe nouveau a été assez vivant pour qu'on fabrique le futur ἀνώξω (3 exemples).

Le cas du parfait γέγωνα est assez semblable. Ici encore on est parti du plus-que-parfait. D'ἐγεγώνει on a tiré une flexion d'imparfait de verbe en -εω : ἐγεγώνεον (3 exemples) et un infinitif γεγωνεῖν (1 exemple). Tels sont les 2 cas de passage d'un parfait au système du présent dans le grec homérique. Ils illustrent bien la valeur propre du parfait. On trouve des phénomènes analogues en grec sur une partie du domaine dialectal et dans la κοινή. Il

est enfin curieux de noter que le sanskrit présente une évolution parallèle. *Bibhāya* est remplacé par un présent *bibhéti*; toute une série de présents a été substituée à d'anciens parfaits de sens présent (cf. L. Renou, *La valeur du parfait dans les hymnes védiques*, p. 141 ; Wackernagel, *KZ*, XLI, p. 305).

*
* *

Le parfait se situe dans le présent. Mais un état actuel peut résulter d'actions passées; dès les plus anciens textes le parfait implique parfois la représentation du passé :

O 90 : Ἥρη τίπτε βέβηκας ;

« Héra, pourquoi es-tu venue et te trouves-tu ici ?»

ρ 284 : _ _ _ _ _ ᴗ ἐπεὶ κακὰ πολλὰ πέπονθα.

« Car j'ai souffert bien des maux ». Il s'agit d'un état qui persiste dans le présent mais qui a sa cause dans le passé. S'il est facile de définir l'aspect du parfait, la valeur temporelle en est fuyante. C'est un présent, mais qui implique la représentation du passé, et l'importance de la notion de passé grandit quand est créé le résultatif.

K 145 = Π 22 : _ᴗᴗ_ τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιούς.

« Une telle douleur a contraint les Achéens ». L'action se prolonge dans le présent mais le point de départ en est dans le passé, et c'est par un passé qu'il faut traduire. — Cette valeur est exceptionnelle dans la langue homérique, mais elle tend à se répandre.

Dans l'imparfait du verbe εἰμί on peut retrouver des formes de parfait (Meillet-Vendryes, *op. c.*, p. 304; Meister, *Homerische Kunstsprache*, p. 107). Mais les faits sont très confus. L'imparfait ἦν a toujours le sens du passé. En sanskrit, *āsa* est aussi un passé (cf. Renou, *op. c.*, p. 20). La concordance est notable. Dans la racine **es-*, pour des raisons probablement sémantiques, le parfait a rapidement évolué. On a même soutenu que la racine n'a pas eu de parfait ancien (cf. Wackernagel, *IF*, XXXIX, 221). La correspondance du grec et de l'indo-iranien est pourtant frappante.

*
* *

Si donc on écarte les cas exceptionnels et les innovations, le parfait, à en juger par l'usage ancien et en particulier par les poèmes homériques, apparaît avec deux caractères essentiels :

1° il exprime l'état du sujet ;

2° il se rapporte au présent.

On aperçoit déjà chez Homère les premiers indices d'une transformation : il y a des exemples du parfait résultatif et la notion du passé commence à pénétrer le parfait, mais ces innovations ne prendront de l'importance que plus tard.

CHAPITRE II

La flexion ancienne du parfait.

I

Le parfait indique l'état; c'est le temps employé pour exprimer d'une façon absolue l'idée verbale. On ne conçoit pas le rôle que pourrait jouer dans un pareil système l'opposition de deux jeux de désinences; on ne conçoit pas en particulier le rôle que jouerait une flexion moyenne. Le moyen ne pourrait avoir la valeur d'intérêt du sujet qu'on lui attribue habituellement au point de départ : le parfait indique un état, une manière d'être, et aucune nuance d'intérêt ne saurait s'y attacher comme lorsqu'il s'agit d'un acte qu'on accomplit pour soi ou pour un autre. D'autre part, la valeur réfléchie et celle d'état que l'on attribue aussi au moyen est exprimée par le parfait lui-même : ὄλωλα veut dire « je suis perdu ». Les désinences moyennes semblent donc superflues. De même, dans le développement des aoristes constitués avec le suffixe -η, le sens d'état était exprimé par le seul suffixe, et jamais on n'y a ajouté de désinences moyennes. Jamais on n'a bâti un *εχαρημην en face de ἐχάρην. L'opposition d'une flexion moyenne et d'une flexion active n'était pas admise par tous les temps du grec, et il en est dont l'aspect ne permettait pas un double jeu de désinences. La situation a dû être la même en indo-européen pour le parfait. Seul le développement ultérieur nous masque l'ancien état de choses.

Les faits fournis par les poèmes homériques confirment cette hypothèse. Les exemples de l'opposition d'une flexion moyenne et d'une flexion active au parfait y sont exceptionnels. Homère oppose régulièrement βεβλήκει (13 ex.) à βέβληται (30 ex.). Mais

nous avons vu que βεβλήκει était une forme suspecte et n'était, en tout cas, pas ancien. De même si à πεπληγώς semble s'opposer un πεπληγμένος, c'est que πεπληγώς n'est pas une forme ancienne de parfait (cf. p. 14).

On trouve à la fois λέλοιπε (4 ex.) et comme passif λέλειμμαι (15 ex.). Mais le vocalisme de λέλειμμαι au degré *e* montre que la forme est récente. Enfin ἔδω possède un parfait ἐδηδώς de sens actif (P 542) et un parfait ἐδήδοται de sens passif (χ 56). Mais ici encore la structure du verbe nous avertit. La racine **ĕd-/*ŏd-* qui fournit le sanskrit *ádmi*, le latin *ēst*, l'arménien *utem*, ne paraît pas avoir comporté un parfait en indo-européen : aucune concordance ne permet de le reconstruire ; ἐδήδοται a été fait sur πέποται et ἐδηδώς sur ἐδήδοται.

On n'observe donc chez Homère aucun exemple ancien d'un double jeu de désinences actives et moyennes au parfait, avec les nuances de sens de l'actif et du moyen.

Les seules désinences anciennes du parfait sont les désinences que nous appelons actives. On a déjà remarqué qu'à un présent moyen peut répondre un parfait actif : skr. *bibhāya* en face de *bháyate*, grec πέποιθα en face de πείθομαι, lat. *reuertit* en face de *reuertitur* (cf. Brugmann, *Grundriss*², II, 3, p. 74). On a même présumé que le parfait ait pu n'avoir que les désinences dites actives en indo-européen (Delbrück, *Grundriss*, IV, p. 415 et après lui Brugmann, *Grundriss*², II, 3, p. 84). La démonstration a été faite par M. Meillet (*BSL*, XXV, p. 95). Le parfait n'a de caractéristique qui lui soit vraiment propre que ses désinences.

Deux traits, il est vrai, définissent certains thèmes de parfaits : le redoublement et le timbre *o* de la voyelle prédésinentielle.

Mais le redoublement n'est pas constant ; dans des langues comme le germanique, le latin, le celtique il apparaît surtout là où le parfait n'était pas caractérisé par le vocalisme. Là même où il figure, il n'était pas toujours caractéristique. Le grec a réservé le vocalisme *e* du redoublement au parfait et à l'aoriste et le vocalisme *i* au présent. Mais le sanskrit offre souvent un *a* au présent, et rien dans la forme n'indique si skr. *dadé* est une première personne du parfait ou du présent.

Quant au vocalisme radical du timbre *o*, il n'existait qu'aux trois personnes du singulier à l'actif. D'autre part, il n'était pas inconnu au présent-aoriste athématique (cf. Meillet, *MSL*, XIX, p. 181).

Seules les désinences **-a*, **-tha*, **-e* caractérisent le parfait. Les langues du groupe occidental laissent bien entrevoir que le parfait n'a connu que ce système de désinences « actives ». Le germanique conserve au présent l'ancien moyen got. *nimada* en face de l'actif *nimiþ*, mais au prétérit il n'a que got. *nam* sans moyen en regard. En n'offrant aucun reste du parfait dans le système passif et déponent, le latin et l'irlandais conservent un usage indo-européen. Le moyen a pu jouer un rôle accessoire au parfait (cf. lat. *tutudī* avec désin. moyenne, v. sl. *vědě*, grec ἴσμαι), mais la comparaison semble enseigner que le parfait a eu en principe un seul système de désinences.

La situation de fait confirme l'hypothèse. Le parfait à désinences dites « actives » tient une grande place dans la langue homérique.

II

Les verbes intransitifs possèdent normalement un parfait de ce type pour exprimer l'état acquis. Il suffit de citer les principaux exemples homériques :

On a βέβηκα de βαίνω — εἰλήλουθα à côté de ἦλθον — μέμβλωκα de βλώσκω — δέδρομε à côté de ἔδραμον — τέθνηκα de θνήσκω — κέκμηκε de κάμνω — τέθηπα à côté de ταφών — κέκληγα de κλάζω — λέληκα de λάσκω — πέπονθα de πάσχω — πεπτηώς de πτήσσω — τετύχηκα de τυγχάνω — πέφευγα de φεύγω — ἑαδότα de ἁνδάνω — κεχαρηώς de χαίρω. Ces exemples continuent probablement des parfaits anciens. D'autres sont plus récents : τέθηλα de θάλλω — κέχηνα de χαίνω : le groupe *ā* plus sonante est étranger à la phonétique indo-européenne (cf. Meillet, *Introduction*[5], p. 127). Quelques parfaits semblent faits sur les présents correspondants : μέμυκα de μύω « se fermer » — βέβριθα de βρίθω — γέγηθα de γηθέω — τέτριγα de τρίζω — ἔρριγα à côté de ἐρρίγησε.

Ce type de formation s'est étendu dès l'époque homérique à des dénominatifs : κεκοτηώς de κοτέω — τεθαρσήκασι de θαρσέω — δεδουπότος de δουπέω — δεδειπνήκει de δειπνέω.

De même les verbes qui se construisent avec l'accusatif, mais sans valeur résultative, ont normalement un parfait : κέκευθα de κεύθω — λέλογχα de λαγχάνω — κέχονδα de χανδάνω — (ϝ)έ(ϝ)οργα de ῥέζω — τέτληκα en face de ἔτλην — δέδορκα en face de ἔδρακον — λέλοιπα de λείπω.

Il fallait signaler l'existence de ces formes. Le type est normal, entre facilement dans la conjugaison et est appelé à se développer au cours de l'histoire du grec. Mais il n'est nullement instructif pour la théorie des désinences du parfait : la flexion y est en effet semblable à celle de tous les autres temps.

III

Il est plus significatif que les vieux parfaits isolés sur lesquels un présent n'a pu exercer son action analogique se fléchissent avec les désinences « actives ». Ces verbes sont des débris de l'ancien système indo-européen des thèmes indépendants, sans conjugaison normalisée. L'idée de « craindre » s'exprime en grec par le parfait « actif » : 1[e] personne du pluriel, δέδ(ϝ)ιμεν — 1[e] personne du singulier *δεδ(ϝ)οια représentée dans la tradition par δείδω. Cette racine **dwei-* ne se retrouve que dans l'arménien *erknčim* qui repose sur une forme moyenne. Les désinences actives du parfait sont d'autant plus caractéristiques qu'en général les présents des racines signifiant « craindre » sont moyens. Le sanskrit a *bháyate* « il craint », mais avec le parfait actif *bibhāya* ; et le v. slave *bojitŭ sę* « il craint ».

Le parfait (ϝ)έ(ϝ)οικα qui est lui aussi fréquent est un parfait isolé de la racine *ϝεικ- (cf. (ϝ)εικών, (ϝ)ίκελος). Les désinences sont actives dans ce parfait qui a un sens intransitif : « ressembler à », et la langue homérique s'est constitué un présent de la même racine (ϝ)ε(ϝ)ίσκω qui avait une valeur factive : « rendre semblable » (cf. δ 247) ; il n'était pas senti comme servant de pré-

sent à (ϝ)έ(ϝ)οικα qui reste isolé (pour le plus-que-parfait v. ch. III).

Le parfait (ϝ)οῖδα de la racine *weid-, en face du sanskrit *véda*, est lui aussi archaïque. Toute la flexion en est active, et l'antiquité de cette flexion est confirmée par le védique. La désinence moyenne du vieux slave *vědě*, du védique *vide* et sans doute aussi du latin *uīdī* ne concorde pas avec le grec. Quant à l'ἴδμαι d'Hésychius il est obscur. Il laisse supposer que la flexion moyenne a pu jouer un rôle dans le système du parfait (cf. p. 23), mais il ne saurait infirmer le témoignage de (ϝ)οῖδα.

La racine *men- fournit au grec un parfait de flexion archaïque μέμονα, μέμαμεν. La désinence moyenne de *meminī* ne prouve rien, non plus que la forme irlandaise *do-menar-sa* qui appartient à un système entièrement déponent. Le sanskrit a *mamnāthe* qui a pu être influencé par le présent à désinences moyennes *mányate* (cf. aussi grec μαίνεται). L'importance de la flexion moyenne aux autres temps donne une grande valeur probante au parfait μέμονα.

La racine *swēdh- fournit un parfait *σεσ(ϝ)ωθα > εἴωθα. La forme se retrouve en lesbien ευωθα d'après Chœroboscus. Le parfait a le sens intransitif, « avoir l'habitude », et il a toujours les désinences « actives ». Au contraire le verbe plus récent en -ζω, ἐθίζω est toujours factitif.

D'autres parfaits sont de structure moins claire ou moins archaïque, mais permettent néanmoins de voir le jeu de la flexion active. Ἄνωγα « j'ordonne », qui est fréquent chez Homère, se conjugue avec les désinences « actives ».

Il faut encore citer les 2 exemples de κεκαφηότα (E 698, ε 468) dont on peut rapprocher la glose d'Hésychius κέκηφε· τέθνηκε. Le parfait ἐνήνοθεν (ρ 270, cf. B 219, K 134, Λ 266, θ 365) est très obscur (cf. Boisacq, *s.u.*). Il conserve toujours les désinences actives.

On a de même des participes parfaits actifs isolés, avec le sens d'état τετιηώς (I 13, 30, 695, Λ 555, P 664, Ω 283) qui signifie « ennuyé, chagriné » (pour les formes moyennes voir ch. III); enfin de l'adjectif βαρύς on a tiré le participe parfait βεβαρηώς (γ 139, τ 122) avec le sens d'état, « chargé de... ». Or, le présent βαρέω qui est créé beaucoup plus tard a le sens factitif.

En face de cette série de parfaits isolés, à sens d'état et à désinences actives, on ne trouve qu'un exemple de parfait moyen qui semble indépendant de tout système. Si on considère la structure de la forme, on s'aperçoit qu'elle ne peut être ancienne. Il s'agit de ἀλαλύκτημαι, formé avec le suffixe η, et que son aspect révèle comme récent. Le verbe ne se trouve qu'une fois et dans le chant le moins archaïque de l'Iliade (K 94).

Tels sont les exemples les plus anciens de parfaits isolés se rattachant à une racine, mais n'entrant pas dans une conjugaison. Sauf une exception sans portée, ils ont tous les désinences actives, et ils apparaissent presque tous, par leur structure, comme archaïques. Ces formes qui ne sont engagées dans aucun système, ont échappé au nivellement de l'analogie. Il y a donc toute chance pour qu'elles nous conservent un état de choses ancien. Or l'inverse ne se trouve pas : on n'observe pas un parfait moyen isolé; enfin quelques-uns des parfaits que nous venons d'étudier sont tirés de racines où la flexion moyenne joue un grand rôle.

IV

Cette présomption est confirmée par des faits démonstratifs. La flexion « active » est si essentielle au parfait qu'on a de nombreux verbes où au parfait *actif* de sens intransitif répond un présent à désinences *moyennes*, au lieu que le présent à désinences actives, quand il existe, est factitif. Le présent moyen appelle un parfait moyen. Mais il arrive que la flexion du parfait telle que l'a révélée la comparaison, persiste. On en trouve un exemple en latin : *reuertit* en face de *reuertitur*. Le sanskrit védique et l'Avesta fournissent aussi des exemples (cf. Renou, *o.c.*, p. 139).

Les poèmes homériques sont aussi instructifs à cet égard.

Le verbe ἀραρίσκω signifie « adapter » au présent et à l'aoriste :

Δ 110 : καὶ τὰ μὲν ἀσκήσας κεραοξόος ἤραρε τέκτων

« Le charpentier a adapté ces pièces ». Mais le participe parfait,

quelques vers plus loin, a le sens intransitif et correspond à un aoriste moyen (cf. ε 254) :

Δ 134 : ἐν δ' ἔπεσε ζωστῆρι ἀρηρότι πικρὸς ὀϊστός...

« Et dans le baudrier bien adapté tomba un trait aigu ».

L'opposition est nette. Un cas est douteux :

Π 214 : ὣς ἄραρον κόρυθές τε καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι.

« Casques et boucliers s'ajustaient bien ». On considère généralement ἄραρον comme un aoriste. Mais ce serait le seul exemple du sens intransitif pour cet aoriste. Il faut plutôt voir là un plus-que-parfait thématique, avec la seconde voyelle brève. Ceci importe en tout cas assez peu pour le parfait qui est toujours intransitif (ἤραρεν δ 777 [avec variante], 6 plus-que-parfaits, 47 participes). La forme ἀρηρώς n'est pas indo-européenne comme le montre le groupe ă + sonante, refaite peut-être sur un féminin ἀραρυῖα. La quantité longue de la seconde voyelle doit être une innovation (cf. ἤραρεν δ 777, ἄραρον Π 214). Malgré la confusion des faits, ce parfait continue un type ancien.

En face de βούλομαι pour lequel on a fabriqué plus tard le parfait βεβούλημαι, on trouve chez Homère un exemple de προβέβουλα :

A 113 : —◡◡— καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα.

« A coup sûr, je l'aime mieux que Clytemnestre ». La forme est récente, construite sur le présent βούλομαι. Προβέβουλα témoigne donc de la vitalité du parfait « actif » en face d'une flexion moyenne, sans qu'on puisse démasquer avec Kretschmer, sous προβέβουλα un ancien *βέβολα (*Glotta*, III, p. 160).

Pour exprimer l'idée de « rugir », souvent au figuré, en parlant des vagues, la langue homérique emploie un parfait βέβρυχεν (ε 412, P 264), βεβρυχώς (N 393, Π 486), βεβρύχει (μ 242).

P 264 : ὡς δ' ὅτε ἐπὶ προχοῇσι διιπέτεος ποταμοῖο
βέβρυχεν μέγα κῦμα ποτὶ ῥόον.........

« Ainsi à l'embouchure d'un fleuve né de Zeus, une grande vague contre le courant rugit ». Le parfait est isolé chez Homère, mais sans doute par accident. La langue de la tragédie nous conserve un βρυχᾶτο qui ne doit pas être une création nouvelle.

Trachin. 904 : βρυχᾶτο μὲν βωμοῖσι προσπίπτουσ' ὅτι....

« Elle poussait de grands cris en se prosternant au pied des autels ». Au présent à désinences moyennes répond un parfait actif. Le vocalisme du parfait n'est d'ailleurs pas clair comme pour toutes les racines en *u*. La forme peut être ancienne.

Dans la racine indo-européenne **genə-* « naître », le parfait de sens moyen a la flexion active. A γίγνομαι répond chez Homère γέγονα. Tous les temps autres que le parfait sont moyens : γίγνομαι, ἐγενόμην etc... Le parfait, toujours actif, est fréquent (12 indicatifs parfaits, 2 plus-que-parfaits, 12 participes). La structure de la forme est inattendue dans une racine dissyllabique (cf. A. Meillet, *Cinquantenaire de l'École des Hautes Études*, p. 174). Mais pour le sens le grec est plus archaïque que le sanskrit. Dès la langue védique *jajána* signifie « j'ai engendré » (cf. Renou, *o. c.*, p. 173). Le cas de γέγονα est des mieux attestés, et l'un des plus démonstratifs.

Le verbe δαίω < *δαϝιω signifie « brûler quelque chose, allumer ». Au sens intransitif on emploie la flexion moyenne.

Σ 225 : _⏑⏑_ _ _⏑ ἐπεὶ (ϝ)ίδον ἀκάματον πῦρ
. . . .
δαιόμενον...

« Quand ils virent brûler le feu infatigable ». Le présent actif a une valeur factitive (cf. E 4, etc.). Mais le parfait à voyelle longue δέδηε a le sens intransitif et correspond à δαίομαι.

Υ 18 : τῶν γὰρ νῦν ἄγχιστα μάχη πόλεμός τε δέδηε.

« Tout près d'eux, maintenant, brûlent la bataille et la guerre ».

On a de même 4 autres exemples du parfait (υ 353, Z 329, N 736, P 253) et 3 du plus-que-parfait (B 93, M 35, 466).

De la racine **dens-* (cf. grec δήνεα, skr. *daṃsaḥ* etc...) sont attestées des formes verbales variées. Il n'y a pas de présent mais un aoriste à redoublement δέδαε, qui est factitif comme on s'y attend (cf. J. Vendryes, *MSL*, XX, p. 122) et signifie « instruire » :

ζ 233 : ἴδρις ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
τέχνην . . . .

« Un homme capable à qui Héphaistos et Pallas Athéné ont enseigné un métier ». Ce sens se retrouve θ 448, υ 72, ψ 160. Pour dire « s'instruire » on emploie le moyen :

π 316 : ἀλλ' ἤ τοί σε γυναῖκας δεδάασθαι ἄνωγα.

« Je te conseille de t'enquérir des femmes... ».

Le parfait, à désinences actives, a toujours le sens d'état et répond à l'aoriste moyen, il signifie « être instruit de » :

ρ 519 : ὅς τε θεῶν ἔξ
ἀείδῃ δεδαὼς (ϝ)έπε' ἱμερόεντα βροτοῖσι.

« Qui chante des poèmes qu'il sait bien ». Ce parfait se retrouve avec un élargissement η, δεδαηκώς : β 61, θ 134, θ 146.

Il existe chez Homère un parfait dont l'étymologie n'est pas sûre, et qui n'est peut-être pas très ancien : δέδυκα. Il a le sens intransitif et signifie « s'enfoncer, entrer dans » :

I 239 : _∪∪_∪∪_ κρατερὴ δέ (Ϝ)ε λύσσα δέδυκεν.

« Une rage violente l'envahit ». On retrouve la même forme E 811, μ 93. L'aoriste radical ἔδυ signifie de même « s'enfoncer » (γ 329, etc.).

Il y a des exemples de δύων en ce sens :

Φ 232 : .... εἰς ὅ κεν ἔλθῃ
δείελος ὀψὲ δύων, σκιάσῃ δ' ἐρίβωλον ἄρουραν.

« Jusqu'à ce que vienne le soir qui descend tard ». Il faut sans doute lire dans cet exemple et ε 272 δυών aoriste. Mais au présent on préfère δύομαι ou la forme à désinences secondaires ἐδύσετο δ 425, etc. La tendance de la langue est d'opposer un δύω factitif et un δύομαι intransitif. Or le parfait δέδυκα fait groupe avec δύομαι.

Le verbe ἐγείρω bâti sur une racine **ger-* signifie « éveiller », avec le sens transitif (N 58, etc...). Pour dire « s'éveiller » on emploie la flexion moyenne (υ 100). On a en particulier un aoriste moyen ἐγρόμην :

ζ 117 : _∪∪_∪∪_∪ ὁ δ' ἔγρετο δῖος 'Οδυσσεύς.

« Et le divin Ulysse s'éveilla ». Mais au parfait on trouve une forme à désinences actives :

K 419 : οἱ δ' ἐγρηγόρθασι..................

« Ils sont éveillés ». 'Εγρήγορθασι répond à ἔγρετο. La forme est déconcertante. L'attique a ἐγρήγορα qui n'est pas clair non plus, et où l'homonymie de la racine de ἀγείρω a pu modifier la structure du verbe (cf. Meillet, *Cinquantenaire de l'École des Hautes Études*, p. 168). Pour expliquer ἐγρηγόρθασι on part générale-

ment d'une désinence de seconde personne du parfait -θα (cf. οἶσθα) élargie de la désinence ordinaire de seconde personne -ς ; et sur *ἐγρήγορθας aurait été constituée toute la flexion (cf. Brugmann-Thumb, *Griechische Grammatik*[4], p. 399). Malgré tout il s'agit assurément d'un très vieux parfait : le sanskrit a *jajāra*.

Le verbe ἐρείπω signifie « abattre » :

O 361 : . . . . ἔρειπε δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν.

« Il renversait le mur des Achéens ». Il y a une opposition normale ἐρείπω, ἐρείπομαι. Il faut noter d'ailleurs l'aoriste intransitif ἤριπον (cf. E 47, etc.). Sur cet aoriste s'appuyait le parfait ἐρήριπε, intransitif :

Ξ 55 : τεῖχος μὲν γὰρ δὴ κατερήριπεν. . . . .

« Voilà le mur écroulé ». Il ne saurait s'agir ici d'un parfait indo-européen, la forme du redoublement et le vocalisme montrent que c'est une création grecque.

Le verbe ἔχω possède aussi un parfait de ce type. Le présent, bien qu'il puisse s'employer absolument, est généralement transitif. Le parfait συνοχωκότε a le sens intransitif :

B 218 : . . . . τὼ δέ (ϝ)οι ὤμω
κυρτὼ ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε.

« Et ses épaules sont arrondies, ramenées sur sa poitrine ».

La forme est peu claire, c'est le résultat d'une contamination (cf. A. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 115). On ne saurait dire si le parfait est indo-européen dans cette racine.

Le verbe (ϝ)έλπω signifie « faire espérer ».

β 91 : πάντας μὲν (ϝ)έλπει, καὶ ὑπίσχεται ἀνδρὶ (ϝ)εκάστῳ.

« Il donne espoir à tout le monde ». C'est un factitif bâti sur (ϝ)έλπομαι « j'espère » :

H 199 : (ϝ)έλπομαι ἐν Σαλαμῖνι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.

Mais on a 8 fois le parfait (ϝ)έ(ϝ)ολπα (β 275, γ 375, ε 379, θ 315, φ 317, Υ 186, Φ 583, X 216) et 4 fois le plus-que-parfait (υ 328, φ 96, ω 313, T 328).

Φ 583 : ἦ δή που μάλ' ἔολπας ἐνὶ φρεσί, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ...

« Assurément tu espères dans ton cœur, brillant Achille... ».

Ce verbe est bien attesté, et d'après sa structure, tout à fait archaïque, il pourrait représenter un parfait indo-européen, bien

qu'on ne connaisse dans aucune langue de correspondant exactement superposable.

Le grec homérique a un aoriste sigmatique ἐκόρεσσα qui est factitif, « j'ai rassasié » (Π 747). Avec les désinences moyennes le sens peut être intransitif.

T 167 : ὃς δέ κ' ἀνὴρ (ϝ)οίνοιο κορεσσάμενος καὶ ἐδωδῆς.

« L'homme qui rassasié de vin et de nourriture... ».

Mais il y a un participe parfait actif à sens d'état :

σ 372 : ....ἄμφω κεκορηότε ποίης.

« Tous deux rassassiés d'herbe ».

La racine **smer-* fournit en grec un présent moyen, μείρομαι « obtenir par le sort ».

I 616 : ἶσον ἐμοὶ βασίλευε καὶ ἥμισυ μείρεο τιμῆς.

« Sois un roi égal à moi et partage la moitié de ma gloire ». A ce présent moyen répond normalement un parfait « actif », ἔμμορε (ε 335, λ 338, A 278, O 189).

A 278 : _⏑⏑_ ἐπεὶ οὔ ποθ' ὁμοίης ἔμμορε τιμῆς
σκηπτοῦχος βασιλεύς...............

« A aucun roi porteur de sceptre le sort n'a donné pareil pouvoir ». L'exemple est net, la racine est indo-européenne, et la structure archaïque du parfait nous permet de croire que nous avons à faire à un débris du vieux système verbal.

Pour signifier « mugir », la langue homérique a un parfait bien attesté μέμυκε (κ 227, Σ 580, Φ 237) avec un plus-que-parfait μεμύκει (μ 395). La structure du verbe n'est pas claire; le cas est le même que celui de βέβρυχε.

Σ 580 : _⏑⏑_ _ _⏑⏑_ ὁ δὲ μακρὰ μεμυκὼς
ἕλκετο.......................

« Avec de longs mugissements, il se laissait traîner ». Mais on a au présent μυκώμεναι, κ 413. Ce présent se retrouve en attique (Euripide, *Herc. fur.* 870, Aristophane, *Guêpes* 1.488). Ce verbe montre bien quelle est la tendance de la langue, il n'est pas décisif, d'autant qu'on trouve un aoriste actif μύκε Υ 260, etc.

Le verbe οἴχομαι « s'en aller » a normalement toute sa flexion moyenne :

α 410 : οἷον ἀναΐξας ἄφαρ οἴχεται.........

« Comme il bondit et il s'en va... ». Au parfait on trouve une fois chez Homère, la 3[e] personne « active » παροίχωκεν (pour la forme cf. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 113).

K 252 : ἄστρα δὲ δὴ προβέβηκε παροίχωκεν δὲ πλέων νύξ...

« Déjà les astres sont avancés dans leur course, et la plus grande partie de la nuit est passée ».

Le verbe ὄλλυμι a le sens transitif « détruire » ; la flexion moyenne a pris la valeur intransitive « périr ».

η 117 : τάων οὔ ποτε καρπὸς ἀπόλλυται οὐδ' ἀπολείπει.

« Jamais le fruit ne s'en perd... » De même à l'aoriste :

λ 197 : οὕτω γὰρ καὶ ἐγὼν ὀλόμην καὶ πότμον ἐπέσπον.

« C'est ainsi que je suis mort et que j'ai accompli mon destin ». Le parfait ὄλωλα a toujours les désinences actives et signifie « je suis perdu » (16 exemples du parfait indicatif, 2 du subjonctif, 1 du plus-que parfait).

O 111 : υἱὸς γάρ (ϝ)οι ὄλωλε μάχῃ ἔνι..........

« Car un fils lui est mort dans la bataille ». Ὄλωλα apparaît rigoureusement comme le parfait de ὄλλυμαι, l'exemple est net, — sans qu'on puisse savoir d'ailleurs s'il est indo-européen.

Homère a un verbe ὄρομαι qui signifie « surveiller » et qui appartient sans doute à la racine **wer* (v.h.a. *wara*, latin *uereor*).

ξ 104 : _∪∪____, ἐπὶ δ' ἀνέρες ἐσθλοὶ ὄρονται...

« Et des hommes capables les surveillent ». Or à ce présent correspond un plus-que-parfait ὀρώρει à désinences actives :

Ψ 112 : _∪∪_∪∪_ ἐπὶ δ' ἀνὴρ ἐσθλὸς ὀρώρει...

« Un homme capable les surveillait ». Le verbe ne se trouve que dans une vieille formule, toujours la même, ce qui en indique l'antiquité. Le fait est d'autant plus significatif, que nous avons peut-être trace ici d'un présent athématique à vocalisme *o* (cf. Meillet, *MSL*, XIX, p. 18), et que le vocalisme ne distinguait pas du parfait (cf. p. 23).

Le verbe ὄρνυμι est factitif avec les désinences actives (cf. O 613, etc.). Au moyen il est intransitif, et signifie « je m'élance ».

Γ 267 : ὄρνυτο δ' αὐτίκ' ἔπειτα (ϝ)άναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.

« Et aussitôt s'élançait le prince Agamemnon ». A ce présent moyen répond un parfait à désinences actives ὄρωρα (11 exemples de l'indicatif parfait, 6 du subjonctif, 25 du plus-que-parfait).

Λ 530 : ἀλλήλους ὀλέκουσι, βοὴ δ' ἄσϐεστος ὄρωρεν.

« Ils s'entre-tuent, et un cri inextinguible s'élève ». L'opposition est nette ; mais la structure du parfait ne permet pas de dire s'il est très ancien.

Le verbe πήγνυμι dont le présent est sans doute récent signifie « ficher, planter en terre ». Mais c'est aussi le sens de l'aoriste en *s*, qui doit être ancien :

E 40 : _ _ _ _ _ ◡ μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν.

« Il lui enfonça sa lance entre les deux épaules ». Le moyen a le sens intransitif au présent πήγνυμαι, ou à l'aoriste radical πῆκτο.

Λ 378 : _ _ _ ◡◡ _ ◡◡ _ διὰ δ' ἀμπερὲς ἰὸς
ἐν γαίῃ κατέπηκτο. . . . .

« Et à travers le pied, la flèche se ficha en terre ». Mais le parfait correspondant πέπηγε a la flexion active (parfait Γ 135, plus-que-parfait N 442, Π 772).

Γ 135 : _ ◡◡ _ ◡◡ _ παρὰ δ' ἔγχεα μακρὰ πέπηγεν.

« Et à côté d'eux sont plantées leurs longues lances ». Ce parfait est peut-être très ancien (lat. *pepigī*).

Le verbe πείθομαι signifie « être persuadé, obéir ».

A 79 : Ἀργείων κρατέει καί (ϝ)οι πείθονται Ἀχαιοί.

« Il commande aux Argiens, et les Achéens lui obéissent ». Sur πείθομαι on a bâti le factitif πείθω « je persuade », ἔπεισα. Mais le parfait qui correspond à πείθομαι a les désinences actives. La forme est claire et sans doute ancienne : πέποιθα « j'ai confiance ». Le verbe est bien attesté (7 indicatifs parfaits, 22 participes, 4 subjonctifs, 6 plus-que-parfaits).

Ψ 286 : ἵπποισίν τε πέποιθε καὶ ἅρμασι κολλητοῖσιν.

« Il a confiance en ses chevaux, et en son char bien construit». Le parfait a le sens intransitif « j'ai confiance », et répond à πείθομαι dont la valeur est légèrement différente, « je suis persuadé ». Dès l'époque homérique on observe la nuance.

Le verbe σήπομαι, d'origine obscure signifie « pourrir ».

Ω 414 : _ ◡◡ οὐδέ τί (ϝ)οι χρὼς σήπεται, οὐδέ μιν εὐλαὶ
ἔσθουσ'. . . . .

« Sa peau ne pourrit pas, les vers ne le dévorent pas ». Sur ce

moyen on a créé plus tard un factitif σήπω (Eschyle, *Choeph.* 995, etc.). Mais le parfait correspondant à σήπομαι est actif.

B 135 : καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται.

« Voici que le bois des vaisseaux est pourri, leurs cordes rompues ».

La racine indo-européenne signifiant « placer » **stā-* fournit un présent actif, ἵστημι « je place ». Pour dire « je me place » c'est la flexion moyenne qui est usuelle au présent :

O 293 : — — — — —∪∪—∪∪ οὐ γὰρ ἄτερ γε
Ζηνὸς ἐριγδούπου πρόμος ἵσταται. . . .

« Car ce n'est pas sans la protection de Zeus qu'il se met au premier rang ». Mais le parfait correspondant ἕστηκα qui signifie « je suis placé », « je suis debout » a toujours les désinences actives. Il est très fréquent (23 exemples du parfait de l'indicatif, 2 du subjonctif, 2 de l'optatif, 3 de l'impératif, 17 de l'infinitif, 38 du participe, 54 du plus-que-parfait). Le sens est net :

E 485 : τύνη δ'ἕστηκας, ἀτὰρ οὐδ' ἄλλοισι κελεύεις
λαοῖσιν μενέμεν. . . . .

« Tu restes immobile, et tu n'encourages même pas les autres à tenir bon ». L'archaïsme de cet usage est confirmé par le latin *stetī* et le skr. *tasthāu.*

Pour exprimer l'idée de « troubler », le grec possède une racine dissyllabique **tharəgh-/*thrāgh-* qui fournit en attique le présent θράσσω (cf. Platon, *Phédon* 86 e) et, avec l'autre forme de la racine, ταράσσω, qui est homérique à l'aoriste ἐτάραξα et qui a une valeur transitive.

Θ 86 : σὺν δ'ἵππους ἐτάραξε. . . . .

« Il mit le désordre parmi les chevaux ». Mais au passif ταράσσομαι répond un parfait actif de sens intransitif, attesté chez Homère. On lit un exemple de τετρηχυῖα H 346, un de τετρήχει

B 95 : τετρήχει δ'ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γαῖα.

« L'agora était agitée, le sol gémissait ».

Sur la racine **tā-* avec l'élargissemsnt *k* le grec a construit un verbe τᾱκω, ionien-attique τήκω qui signifie « faire fondre » :

τ 264 : —∪∪—∪∪—∪∪—∪∪ μηδέ τι θυμὸν
τῆκε πόσιν γοόωσα . . . .

« Ne te consume pas le cœur à pleurer ton époux ». Le moyen correspondant a naturellement le sens de « fondre » :

τ 205 : ὡς δὲ χιὼν κατατήκετ' ἐν ἀκροπόλοισιν ὄρεσσιν
ἥν τ' Εὖρος κατέτηξεν.................

« Comme sur les montagnes élevées fond la neige qu'a fait fondre Euros.... ». Mais le parfait correspondant au présent moyen est τέτηκα avec la flexion active : « je suis fondu ».

Γ 176 : _∪∪_∪∪_∪ τὸ καὶ κλαίουσα τέτηκα.

« Voilà pourquoi je me morfonds à pleurer ».

Homère possède un verbe transitif τεύχω « fabriquer ».

Α 110 : _ _ _∪∪_ σφὶν (ϝ)εκηβόλος ἄλγεα τεύχει.

« Le dieu archer cause leur malheur ». Mais on trouve un exemple du participe parfait τετευχώς avec le sens intransitif.

μ 423 : .... αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
ἐπίτονος βέβλητο, βοὸς ῥινοῖο τετευχώς.

« Sur le mât était un hauban fait d'un nerf de bœuf ».

Le verbe τρέφω a généralement avec la flexion active le sens de « nourrir, élever » (cf. Λ 741), au moyen celui d'« être élevé » (cf. Ι 143). Mais le verbe avait originairement le sens d' « épaissir, faire coaguler ».

ι 246 : αὐτίκα δ'ἥμισυ μὲν θρέψας λευκοῖο γάλακτος...

« Aussitôt ayant mis à cailler la moitié de son lait blanc ».

Or le parfait à désinences actives et de structure archaïque τέτροφα, a le sens intransitif : « être coagulé, être déposé ».

ψ 237 : _∪∪_ πολλὴ δὲ περὶ χροῒ τέτροφεν ἅλμη.

« Beaucoup de sel est déposé sur leur peau ». A côté de τρέφω il y a un aoriste qui peut être intransitif, ἔτραφον (E 555, etc.). Mais le cas du parfait reste significatif.

Le verbe φθείρω est transitif et signifie « je détruis ».

ρ 246 : _∪∪ αὐτὰρ μῆλα κακοὶ φθείρουσι νομῆες.

« Les mauvais bergers perdent les moutons ». Le moyen a la valeur passive comme on s'y attend.

Φ 128 : φθείρεσθ' εἰς ὅ κε (ϝ)άστυ κιχείομεν Ἰλίου ἱρῆς.

« Périssez jusqu'à ce que nous atteignions la ville de la sainte Ilion ».

Le parfait qui répond à ce moyen de sens passif, a les désinences

actives : διέφθορα « je suis détruit ». Son vocalisme et sa structure attestent l'antiquité de la forme.

O 128 : μαινόμενε, φρένας ἠλέ, διέφθορας...........

« Insensé, fou, tu es perdu... ».

Enfin la racine *bhū- a donné en grec un verbe φύω « je fais pousser » qui est le factitif du verbe φύομαι « je pousse ».

ι 109 : ἀλλὰ τά γ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται.

« Tout pousse sans qu'on sème ni qu'on laboure ». Le parfait πέφυκα « je suis naturellement » a les désinences actives et le sens intransitif (parfait indicatif, η 114, η 128, ι 141, Δ 484, Θ 84; subjonctif Δ 483, participe ε 477, A 513, Λ 40, Ξ 288 ; plus-que-parfait, ε 63, 238, 241, Δ 109, Φ 352).

Δ 484 : ... ἀτάρ τέ (ϝ)οι ὄζοι ἐπ' ἀκροτάτῃ πεφύασιν.

« Mais les branches poussent sur le sommet ». Ce parfait s'appuie sur un aoriste intransitif ἔφυν (ψ 190, etc.). Il est d'ailleurs archaïque et le sanskrit en a le correspondant *babhūva*.

Tels sont les exemples homériques du parfait actif de sens intransitif correspondant à des présents moyens. On pourrait encore citer δέδορκα (védique *dadárça*, pour la forme).

X 95 : σμερδαλέον δὲ δέδορκεν.. ....

« Il a un regard terrible » en face de δέρκομαι. Mais le parfait fait ici groupe avec l'aoriste ἔδρακον (κ 197, etc.), le présent δέρκομαι qui ne se retrouve dans aucune langue, doit être une création grecque. On n'a donc pas à faire ici à une survivance indo-européenne. Aussi bien quelques-uns des exemples cités, pour n'être pas aussi suspects d'être nouveaux, peuvent pourtant n'être pas anciens. On a βέβρυχεν, mais βρυχάομαι est peut-être refait ; il en est de même pour μυκάομαι en face de μέμυκεν qui s'appuie sur ἔμυκον. D'autre part βέβουλα est évidemment récent. Un certain nombre de parfaits font couple avec des aoristes radicaux : τέτροφα et ἔτραφον — δέδυκα et ἔδυν — πέφυκα et ἔφυν — ἕστηκα et ἔστην. D'autres parfaits se groupent avec un aoriste intransitif à suffixe η : πέπηγε et ἐπάγη (X 276) — σέσηπε et ἐσάπη (T 27) — τέτηκε et ἐτάκη (Platon, *Phèdre* 251 b).

Les faits sont donc complexes. Tous les exemples n'ont pas au point de vue de l'indo-européen une égale valeur. Quelques-uns

peuvent être des créations grecques, ce qui montre que le procédé est resté longtemps vivant ; d'autres continuent assurément des parfaits indo-européens. Citons parmi les plus sûrs : γέγονα, ἕστηκα, πέφυκα, (ϝ)έ(ϝ)ολπα, ἔμμορε, πέποιθα, διέφθορα, τέτροφα.

Les exemples homériques sont nombreux et nets. Mais certains parfaits archaïques ne nous ont pas été transmis, par hasard, dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Les parfaits attestés postérieurement, si l'on sait en user avec prudence, ne sont pas moins probants pour reconstituer la flexion ancienne de ce thème.

On trouve dès Hésiode le parfait ἔαγα. Ἄγνυμι dans toute l'histoire du grec signifie « je brise » et a une valeur transitive.

Mais le parfait ἔαγα est intransitif : « je suis brisé ».

Hésiode, *Œuvres et jours* 534 :

οὗ τ'ἐπὶ νῶτα (ϝ)έ(ϝ)αγε, κάρη δ'εἰς οὖδας ὁρᾶται
τῷ (ϝ)ίκελοι......................

« Semblables à celui dont le dos est brisé, dont le visage regarde le sol ». La structure de ce parfait n'est pas claire. Il doit être ancien et s'oppose ainsi avec sa valeur intransitive à l'aoriste ἔαξα qui est homérique :

ε 385 : _∪∪_ __∪∪_ πρὸ δὲ κύματ' ἔ(ϝ)αξεν.

« Elle brisa les flots ».

Le verbe ἁλίσκομαι qui signifie « on me prend » se fléchit toujours au présent avec les désinences moyennes. Mais il a un parfait à désinences actives et de sens intransitif ἑάλωκα « je suis pris » qui répond à l'aoriste ἑάλων. — Le parfait est attesté dans la tragédie.

Eschyle, *Agam.* 30 : ∪_∪_ _ εἴπερ Ἰλίου πόλις
ἑάλωκεν..............

« Si vraiment la ville d'Ilion est prise ». Le verbe, ancien au point de vue grec, ne semble pas continuer une forme indo-européenne.

Le poète ionisant Tyrtée nous livre une forme qui pour être unique, n'en est pas moins instructive. Le verbe κήδω (dorien κᾶδω) signifie à l'actif « affliger, blesser », mais il est surtout employé au moyen ; κήδομαι veut dire « je m'inquiète » :

ξ 4 : _∪∪_∪∪_∪ ὃ (ϝ)οι βιότοιο μάλιστα
κήδετο οἰκήων................

« C'était lui surtout qui s'occupait de nourrir les esclaves ». Mais Tyrtée emploie κέκηδα au sens intransitif:

Tyrtée 12, 28 : ἀργαλέῳ τε ποθῷ πᾶσα κέκηδε πόλις.

« Dans une attente douloureuse, toute la cité est inquiète ». L'exemple est net et nous révèle peut-être quelque chose d'ancien.

D'une autre racine homonyme (cf. Boisacq, *s.u.*) Homère a un aoriste moyen à redoublement κέκαδοντο « ils reculèrent ».

Δ 497 : _⏑⏑_ _ _ ὑπὸ δὲ Τρῶες κεκάδοντο...

« Et les Troyens cédèrent ». Le participe actif signifie « dépouillant » (Λ 334). Or Hésychius nous a conservé un plus-que-parfait actif de sens intransitif : ἐκεκήδει· ὑπεκεχωρήκει. Il faut assurément rapprocher cet aoriste et ce parfait : l'aoriste à redoublement et à vocalisme zéro, le parfait à voyelle longue sont des formations anciennes.

Le verbe οἴγνυμι signifie « j'ouvre ». L'aoriste peut être ancien, on le trouve chez Homère.

Z 89 : οἴξασα κληῖδι θύρας....................

« Ayant ouvert avec une clef la porte ». L'attique a un parfait moyen de sens passif ἀνέῳγμαι « je suis ouvert ».

Euripide, *Hippol.* 56 : _ _⏑· οὐ γὰρ οἶδ' ἀνεῳγμένας πύλας
"Αιδου.......................

« Il ne sait pas que les portes d'Hadès lui sont ouvertes ».

Mais des écrivains de la κοινή nous ont transmis ἀνέῳγα avec le sens d'état.

Lucien, *Le Songe ou le Coq* 30 : ἀνέῳγε καὶ αὕτη ἡμῖν ἡ θύρα. « Cette porte aussi nous est ouverte ».

Dial. des morts 4, 1 : καὶ κηρὸν ὡς ἐπιπλάσαι τοῦ σκαφιδίου τὰ ἀνεῳγότα. « Et de la cire pour calfater les trous de la barque ». Cet usage est particulièrement fréquent chez Lucien (cf. *Anacharsis* 29, *Le Songe ou le Coq* 6); on le retrouve chez Plutarque, *Œuvres Morales* 693. Le verbe est obscur, sans étymologie. Mais du point de vue grec ἀνέῳγα peut être une formation ancienne.

Le verbe πέρδομαι « pedō » ne nous est pas transmis dans la langue noble de la poésie épique. Mais le mot est ancien ; l'éty-

mologie en est sûre, la structure archaïque. La flexion est moyenne au présent :

Aristophane, *Assemblée* 78 :

τοῦτ' ἔστ' ἐκείνων τῶν σκυτάλων ὧν πέρδεται.

Mais la conjugaison oppose normalement à ce présent un parfait actif πέπορδα, de type ancien.

Aristophane, *Nuées* 392 :

σκέψαι τοίνυν ἀπὸ γαστριδίου τυννουτουὶ οἷα πέπορδας.

De même *Guêp.* 1305, etc. L'exemple tout à fait net continue un état de choses indo-européen. Ce parfait faisait couple avec un aoriste actif ἔπαρδον (*Plut.* 699, etc.). Le cas est le même que celui de τέτροφα, ἔτραφον.

La racine **plāg-* avec le présent de formation secondaire πλήσσω a un sens transitif très important qui se justifie par la valeur même de la racine : « frapper ». Il a même envahi le parfait, et cette transformation a été facilitée par l'existence d'un aoriste à redoublement ἐπέπληγε, ἐπεπλήγετο (cf. p. 15). Mais le rôle ancien du parfait πέπληγα « je suis battu » semble se retrouver dans quelques exemples : Xénophon, dont la langue est assez mêlée, nous a transmis un πεπληγέναι de sens intransitif et qui représente sans doute quelque chose d'ancien :

Anab. VI, 1, 5 : τέλος δὲ ὁ ἕτερος τὸν ἕτερον παίει, ὡς πᾶσιν δοκεῖν πεπληγέναι τὸν ἄνδρα. « Enfin, l'un donne un coup à l'autre, de sorte que tous croient l'homme frappé ». L'interprétation n'est pas évidente ; — on pourrait faire de τὸν ἄνδρα le régime. Mais le sens intransitif concorde avec le mouvement de la phrase et il est confirmé par deux passages de Plutarque :

Nicias 10 : ... τοῦ Νικίου μηδὲν ἔχοντος εἰπεῖν, ἀλλ' ἄχει καὶ θαύματι πεπληγότος........ « ... Nicias ne pouvait rien dire, il était immobilisé par l'angoisse et par la stupeur ». Ailleurs on retrouve le même parfait, mais employé au sens propre :

Alexandre 75 : ...... διαλγὴς γενόμενος τὸ μετάφρενον, ὥσπερ λόγχῃ πεπληγώς........ « Il avait mal entre les deux épaules, comme s'il était frappé d'un coup de lance ». On retrouve encore ce sens du parfait, Denys d'Halycarn., III, 64, Lucien, *Tragœd.* 115 etc. Le cas est instructif, attesté dès Xénophon, jusqu'à

Plutarque. Le parfait, doit être ancien et la structure de la forme ne s'oppose pas à cette hypothèse. D'autre part l'existence de l'aoriste homérique ἐπέπληγον nous laisse entrevoir comment le sens ancien du parfait a pu être presque complètement éliminé.

La racine **wrēg-* sans correspondant rigoureux hors du grec, signifie « briser ». Il y a un présent, créé en grec ῥήγνυμι, et dès l'époque homérique, on le trouve ainsi que l'aoriste en *s* (cf. Γ 348, etc.). Le sens est toujours transitif. Il y a même chez Homère un parfait à désinences moyennes, et de valeur passive συνέρρηκται (θ 137) : « il est brisé ».

Mais on observe chez les Tragiques le parfait de type attendu avec les désinences actives et le vocalisme *ō*, ἔρρωγα « je suis brisé ».

Eschyle, *Perses* 433 : Αἰαῖ κακῶν δὴ πέλαγος ἔρρωγεν μέγα.

« Hélas, quel océan de maux a débordé ». Ce parfait se rencontre chez Euripide, *Hippol.* 1338, Sophocle, *Œd. Roi* 1280, *Philoct.* 824, *Trachin.* 852. Toujours il est employé avec un sens particulier : « il s'est brisé », c'est-à-dire « il s'est précipité » en parlant d'un malheur, de larmes, etc...

En prose on a le mot chez Hippocrate (II, 30 Littré). Platon, *Phédon* 86 a : διερρωγυιῶν τῶν χορδῶν « quand les cordes sont brisées » (mais la formule est insolite et ces trois mots sont suspectés par Hirschig, Schanz, Burnet). Le plus-que-parfait est attesté une fois chez Thucydide, I, 66. — Enfin le caractère archaïque de ce parfait se confirme par son existence dans un dialecte tout différent de l'ionien-attique. En dorien, dans la 1re table d'Héraclée (*IG* XIV 645), on lit, ligne 18 : ερρηγειας μεν διακατιαι, μια σχοινοι : « en terre arable, deux cent un arpents ». Ερρηγεια signifie « terre brisée » et subsiste à Héraclée dans cette formule technique. Hésychius d'ailleurs nous transmet la forme du masculin avec le vocalisme *ē* attendu au participe : κατερρηγότας· διερρηγμένους. Le parfait ἔρρωγα de sens intransitif apparaît donc ancien, s'opposant aux autres thèmes employés transitivement.

Pour dire « éteindre » le grec a un aoriste ἔσβεσα, transitif (Π 293) et un présent secondaire σβέννυμι. La racine est indo-

européenne, mais se présente en grec sous une forme obscure (cf. Meillet, *MSL.*, XIV, 338). Quoi qu'il en soit, on trouve un parfait ἔσϐηκα à désinences actives, de sens intransitif. On a ἔσϐηκα en face de ἔσϐην, comme ἕστηκα en face de ἔστην. Ce parfait est attesté chez Eschyle.

Agam. 888 : ἔμοιγε μὲν δὴ κλαυμάτων ἐπίσσυτοι
πηγαὶ κατεσϐήκασιν. . . . .

« Maintenant les sources jaillissantes de mes larmes sont taries ».

L'emploi de ἔσϐηκα s'observe chez Xénophon :

Cyrop. VIII, 8, 13 : τὸ μέντοι τὰ ἱππικὰ μανθάνειν καὶ μελετᾶν ἀπέσϐηκε. . . « L'usage d'apprendre l'équitation et de s'y exercer est tombé en désuétude » (cf. encore Platon, *Banquet* 218 b). La portée de cet exemple est difficile à bien marquer, on ne saurait dire dans quelle mesure il est ancien ; les textes sont en tout cas clairs.

Le grec a un verbe bien attesté pour signifier « dessécher », σκέλλω ou σκάλλω (cf. σκληρός et σκελετός). Le sens est transitif (cf. Ψ 191) à l'actif, intransitif au moyen (cf. Eschyle *Prom.* 481, κατεσκέλλοντο « ils dépérissaient »). Mais le parfait à désinences actives, ἔσκληκα, a le sens passif. Il fait couple avec un aoriste ἔσκλην (Aristophane, *Guêpes* 160). Les exemples sont nombreux : Chœrilos, *Fragm.* 4, Hippocrate VI, 196, Lucien, *le Songe ou le Coq* 29. Apollonios de Rhodes conserve le participe d'aspect archaïque ἐσκληῶτες (II, 53) et le plus-que-parfait ἐσκλήκει (II, 201).

Les textes sont nets : Lucien, *le Songe ou le Coq* 29 : . . . καὶ κατέσκληκεν ὅλος, ἐντετηκὼς ὑπὸ φροντίδων δηλάδή. « Et il est tout desséché, miné par les soucis, évidemment ».

Apollonios de Rhodes, II, 53 : . . . πέρι δ' οἵ γ' ἔσαν ἐσκληῶτες. « Et tout autour ils étaient desséchés ». — Les textes sont de date tardive. La forme qui présente la structure attendue dans un parfait de racine dissyllabique et le sens du parfait suggèrent pourtant que le verbe doit être ancien.

Le verbe στρέφω « je fais tourner » a son parfait passif ἔστραμμαι attesté chez Homère (*Hymnes* IV, 411). Le parfait à désinences actives ἔστροφα n'est pas attesté à date ancienne. Il ne pouvait

avoir le sens résultatif, et l'opposition στρέφω « je fais tourner » (Ψ 323) : στρέφομαι « je tourne » (Σ 488) était si nette qu'elle a imposé au parfait de sens intransitif les désinences moyennes.— Mais la κοινή littéraire nous a transmis ἔστροφα. La forme est de structure archaïque, rien n'indique qu'il s'agisse là d'une réfection. Or si ἔστροφα peut avoir une valeur résultative (Diodore de Sicile, XIII, 42), il est instructif que Polybe nous ait conservé ἐπεστροφώς avec le sens d'état :

Polybe V, 110 : ὡς ἐπὶ τινὰς τῶν ἐν Πελοποννήσῳ πράξεων ἐπεστροφώς... « Comme s'il était tourné vers quelqu'une des affaires du Péloponnèse ». L'exemple est moins significatif que les précédents parce qu'on trouve au présent ἐπιστρέφω avec le sens intransitif (Hérodote, II, 103, etc.). Le parfait n'est donc pas isolé.

La racine dissyllabique **temə-/tmā-* fournit en attique un présent τέμνω, transitif, qui signifie « couper ». Le parfait à désinences moyennes, de sens passif, est attesté chez Homère : ρ 195 τετμημένον « coupé ». Le parfait actif, avec valeur résultative, apparaît à l'époque attique Platon, *Ménon* 85 a, Eschine III 166. Mais ce parfait à désinences actives a dû exister avec le sens d'état : « je suis coupé ». Un écrivain comme Apollonios de Rhodes, curieux d'archaïsmes, nous a transmis τετμηώς en ce sens. Il semble bien qu'il ne l'ait pas imaginé, et qu'il ait repris un vieux terme de la langue épique mais non homérique.

Apollonios de Rhodes, IV, 156 : ἤδε μιν ἀρκεύθοιο νέον τετμηότι [θάλλῳ...

« Avec une branche de genévrier nouvellement coupée ». Le sens est exactement le même que celui du participe moyen :

ρ 195 : δὸς δέ μοι εἴ ποθί τοι ῥοπάλον τετμημένον ἐστί.

« Donne-moi, si tu as quelque part une massue coupée... ». La langue d'Apollonios est artificielle, mais l'exemple reste frappant.

En face du présent μαίνομαι « je deviens fou » (cf. E 185) dont la flexion est moyenne, on a le parfait à désinences actives μέμᾱνα, ionien-attique μέμηνα, qui apparaît chez Alcman *fr.* 68 (Bergk). On le trouve chez Sophocle :

El. 879 : Ἀλλ' ἦ μέμηνας, ὦ τάλαινα...... ;

« Es-tu folle, malheureuse ? ». (De même Euripide, *Bacch.* 359, Eschyle, *Prométhée* 977, etc...). La forme est assez fréquente.

D'autre part, en face de φαίνομαι « j'apparais », dont la flexion est moyenne et dont φαίνω n'est qu'un factitif secondaire, l'attique a un parfait πέφηνα à désinences actives et de sens intransitif. Eschyle, *Prométhée* 111 : — — ⏑ — — ἣ διδάσκαλος τέχνης
πάσης βροτοῖς πέφηνε καὶ μέγας πόρος.

« Qui s'est révélée pour les hommes un maître de tous les arts, un trésor sans prix » (cf. Euripide, *Iphig. à Aulis* 973 ; Sophocle, *Œd. à Colone* 329, *El.* 646). Le nouvel attique conserve la forme : Démosthène, III, 22 ; XIX, 294. Enfin ἐκπεφᾱναντι est attesté chez Sophron, *fr.* 83, Kaibel.

Les deux parfaits μέμηνα et πέφηνα sont donc bien attestés. Mais il s'agit d'innovations grecques, Homère ne les connaît pas : il a πέφασμαι et non πέφηνα ; d'autre part un mot indo-européen ne pouvait présenter la forme *ă* plus sonante (cf. Meillet, *Introduction*[5], p. 143). — Du point de vue grec ils sont assez anciens, c'est pourquoi il fallait les relever ici, mais ils montrent en même temps que le grec a longtemps gardé le sentiment qu'à un présent moyen peut répondre un parfait actif.

Les gloses d'Hésychius ont conservé quelques exemples qui sont peut-être plus archaïques. — La racine **legh-* a fourni en grec des formes verbales : homérique λέκτο δ 451 « il s'est couché » avec un factitif à désinences actives (Ξ 252). Hésychius cite la glose λέχεται· κοιμᾶται. — Mais le parfait intransitif a les désinences actives. Hésychius : λελοχυῖα· λεχὼ γενομένη. Le sens est un peu différent « enceinte », mais il s'agit assurément d'un débris du système indo-européen (cf. gotique *ligan lag*).

Le verbe πύθω signifie « faire pourrir », c'est sans doute un factitif bâti sur πύθομαι « se putréfier » :

Λ 395 : — — — ⏑ ⏑ — ὁ δέ θ' αἵματι γαῖαν ἐρεύθων
πύθεται . . . .

« Et lui, rougissant la terre de son sang, il se putréfie ». Or, Hésychius cite le parfait à désinences actives : καταπέπυθα· κατερρύηκα. Le sens est celui qu'on attend, la forme doit être une création grecque. — Des mots qu'un hasard nous a conservés

sont instructifs quand le lexicographe en donne un équivalent. On trouve encore chez Chœroboscus (cité par Hérodien, édit. Lentz, II, p. 794) un parfait ἔστολα qui a l'air ancien. Mais on ne peut en tirer aucun parti : le sens ne nous en est pas fourni.

Enfin, il faut peut-être citer ici le παρικοτων qui est attesté sur une inscription de Paros (*D I* 5.433$_{13}$). Il s'agit d'un parfait de la racine **siq-* (cf. Boisacq *s.u.* ἵκω). Hésychius a recueilli une glose, sans doute dorienne, ἵκαντι· ἥκουσι. Ce parfait répond à l'aoriste moyen ἱκόμην (cf. Wackernagel, *Glotta*, XIV, p. 60). Le présent ἵκω avec ι long, plusieurs fois attesté chez Homère, pourrait bien être un parfait fléchi avec les désinences du présent : le sens en est « je suis venu » (cf. Wackernagel, *l.c.*, p. 59). L'hypothèse n'est pas rigoureusement démontrable : il est difficile d'affirmer le caractère archaïque du parfait παρικοτων qui n'est attesté qu'une fois en ionien. Une opposition ἱκόμην : παρικοτων est pourtant vraisemblable.

*
* *

Tous les exemples de ce second groupe ne sont pas homériques, et ils sont d'inégale valeur. Il en est qui semblent archaïques : ἔαγα, ἑάλωκα, κέκηδα, πέπληγα, ἔρρωγα, ἔσβηκα, ἔσκληκα, ἐπέστροφα, τετμηότι ; le λελοχυῖα d'Hésychius. D'autres, au contraire, se sont constitués en grec : πέφηνα, μέμηνα. — Certains ont été conservés plus facilement grâce à l'existence d'aoristes intransitifs à côté du parfait : ἑάλωκα et ἑάλων (Aristophane, *Guêp.* 355), ἔσβηκα et ἔσβην (I 471), ἔσκληκα et ἔσκλην (*Guêp.* 160).

Pour d'autres verbes, le parfait fait groupe avec un aoriste à suffixe en *ē* de sens intransitif avec désinences actives : ἔαγα et ἐάγην (M 162), πέπληγα et ἐπλάγην (Hérodote, I 119).

Ces parfaits attestés à date plus tardive ne font que confirmer le témoignage d'Homère, ce qui est pour nous donner confiance. On y peut joindre enfin un dernier groupe d'arguments fournis par des mots isolés.

En grec quelques substantifs sont des participes parfaits actifs,

où la valeur absolue et intransitive du parfait s'observe bien. Ἄγυια est évidemment un participe parfait qui a pris le sens particulier de « route » (β 388, γ 87, etc.). Le rapprochement avec ἄγνυμι serait tentant ; ἄγυια comme lat. *rupta*. Mais jamais chez Homère le ϝ de ἄγνυμι n'est attesté avec ἄγυια. Il faut donc se rallier à l'étymologie par ἄγω (Brugmann, *Grundriss* II², 3, p. 448). Ἄγυια nous conserve un exemple unique de l'ancien parfait actif de ἄγω, et nous démontre que ce parfait avait une valeur absolue ; ἄγυια : « l'endroit par où l'on passe ».

Dans deux autres exemples on aperçoit plus nettement le sens d'état du parfait, répondant à une flexion moyenne au présent. Le verbe ὀρέγω signifie « j'étends » ; il est toujours transitif (O 371, μ 257, etc.). Le parfait moyen ὀρώρεγμαι (Λ 26, Π 834) a le sens d'état : « je suis étendu ». Mais le substantif ὄργυια nous conserve un débris de l'ancienne flexion. C'est un participe parfait actif, de sens intransitif : « ce qui s'étend, ce qui est étendu, la brasse » (Ψ 327, ι 325 etc.). C'est rigoureusement le parfait de ὀρέγω, avec le vocalisme zéro du participe féminin. On a d'autre part la forme ὀρόγυια (Pindare, *Pythiques* IV, 406 ; Aristophane, *Fragm.* 661) où le vocalisme *o* peut être emprunté à un ancien parfait de l'indicatif, sans qu'on soit obligé de supposer une assimilation vocalique pour *ὀρεγυια (cf. Boisacq *s. u.*, Brugmann, *Grundriss*, II², 3, p. 461 et la bibliographie citée).

Le verbe αἴθω est normalement transitif et signifie « faire brûler » (Eschyle, *Agam.* 1435) ; le moyen est intransitif (Z 182 etc.). Or il semble que nous avons le participe parfait actif αἴθυια. C'est un nom d'oiseau et l'identification n'a pu en être faite (cf. Boisacq *s.u.*). Mais il est vraisemblable qu'il faut voir dans ce substantif le participe parfait au féminin : « oiseau flambant, oiseau d'un rouge feu » (cf. Brugmann, *l.c.*). Le sens intransitif est net et répond à la flexion moyenne de αἴθομαι.

Enfin, il faut sans doute reconnaître un participe parfait dans κώδεια « tête de pavot » que l'orthographe du IVᵉ siècle écrit souvent κωδύα (cf. Schwartz, *Festschrift Andreas*, p. 88). A côté de la terminaison -υια, le dorien et la κοινή connaissent un suffixe -εια (cf. Meillet-Vendryes, *Traité*, p. 316). Or on connait jus-

tement la forme κώδεια (Ξ 499). — Le mot semble avoir une étymologie, encore que M. Schwartz ne l'indique pas. S'il a pris une valeur très particulière, il a d'abord signifié « tête » en général, comme l'atteste un passage de l'Iliade Ξ 499. Le mot pourrait alors se rattacher à une racine verbale attestée en sanskrit védique et en grec. Le sanskrit a un parfait *çāçadúḥ*, *çāçadānaḥ* au sens de « se distinguer » ; le grec a κεκαδμένος sur quoi on aurait refait κέκασμαι, puis un présent καίνυμαι d'ailleurs obscur (cf. Boisacq *s.u.*). On attribue généralement au verbe le sens de « briller » d'après un exemple de Pindare (*Olymp.*, I, 27). Chez Homère la valeur est sensiblement la même qu'en védique (cf. β 158; δ 725, 815 ; τ 82, 395 etc.). Aucune des formes attestées n'exclut le vocalisme long qu'il faut supposer pour expliquer κώδεια. L'absence du redoublement n'est pas non plus une véritable difficulté (cf. p. 22). La racine a donc possédé un parfait à désinences actives. Le parfait moyen qui paraît très ancien (cf. skr. *çāçadānaḥ*) a dû être généralisé. L'étymologie n'est pas sûre : elle est vraisemblable.

*
* *

Ces faits semblent prouver l'existence d'une flexion active du parfait intransitif, même lorsque le reste des formes verbales de la racine est moyen. — Tout nous oriente vers la même conclusion, l'étude du sens du parfait, l'étude comparée des désinences, les exemples fournis par les textes : le parfait indo-européen n'a connu presque exclusivement qu'une série de désinences, les désinences dites actives, et cet usage archaïque s'observe encore en grec même.

CHAPITRE III

Introduction de la flexion moyenne.

Malgré la valeur démonstrative des exemples étudiés dans le chapitre précédent, il n'en reste pas moins que les poèmes homériques comptent déjà une grande quantité de parfaits à désinences moyennes. Mais la grammaire comparée ne se fait pas avec des statistiques; elle se fonde sur une analyse méthodique des faits. Or, si la langue homérique nous conserve un grand nombre d'archaïsmes précieux, elle possède déjà beaucoup de nouveautés. Le parfait moyen peut en être une. Isolé et archaïque, le parfait actif des verbes moyens devait sous la pression de l'analogie céder la place à un parfait moyen. Cette transformation est ancienne; on peut cependant essayer d'en apercevoir l'histoire. Pour que l'analogie ait pu agir, il faut que le système moyen ait trouvé dans le parfait des éléments qui ont servi de point de départ à son développement. Ce point de départ, nous pouvons l'entrevoir par quelques faits qui opposent pour un même verbe une flexion active et une flexion moyenne à l'intérieur du système du parfait. C'est par ces exemples que nous avons chance de définir quel était le rôle primitif du moyen au parfait, et de voir comment il a pu envahir le système dans lequel il devait jouer un rôle si important.

I

Les parfaits homériques où s'opposent une flexion active de sens transitif et une flexion moyenne avec sens d'état ont déjà été étudiés (cf. p. 22). Ils sont récents et ne sauraient rien

enseigner sur le rôle originel de la flexion moyenne au parfait. Mais dans quelques verbes on observe chez Homère pour le même parfait le moyen et l'actif, sans aucune nuance de sens : c'est ce que nous devions attendre d'après la valeur première de ce thème (cf. p. 21).

Ἄνωγα se fléchit avec les désinences actives (cf. p. 25). Mais on rencontre un exemple, unique, à désinences moyennes.

Le type normal se trouve par exemple α 269 :

. . . . σὲ δὲ φράζεσθαι ἄνωγα
ὅππως κε μνηστῆρας ἀπώσεαι ἐκ μεγάροιο.

« Et je t'ordonne de prendre des mesures pour écarter les prétendants de la grand'salle ». Au contraire :

χ 437 : ἄρχετε νῦν νέκυας φορέειν καὶ ἄνωχθε γυναῖκας...

« Mettez-vous à emporter les morts et ordonnez aux femmes de.... ».

Le sens est clair, il n'y a aucune différence entre ἄνωχθε et ἄνωγα. La forme l'est aussi : on a voulu y voir un actif *ανωχ-τε. Cf. Veitch, *Greek Verbs s.u.*). Mais rien n'autorise à poser dans cette racine, en grec, une aspirée à la finale, pour un seul exemple ; on a vu aussi dans ce mot la désinence de seconde personne du pluriel actif skr. *-tha*, ce qui n'est pas plus vraisemblable (cf. Brugmann-Thumb, *Griechische Grammatik*[4], p. 400 et la bibliographie citée). Le plus simple est de reconnaître là une désinence moyenne *ανωγ-σθε > ἄνωχθε. L'isolement de la forme en garantit l'antiquité. Quant à l'usage de la flexion moyenne au parfait, sans nuance de sens, il y en a d'autres exemples.

A côté d'un aoriste factitif δέδαε le grec homérique a un parfait δεδαώς qui signifie « sachant, instruit de » (cf. p. 28).

ρ 519 : . . . . ὅς τε θεῶν ἐξ
ἀείδῃ δεδαὼς (ϝ)έπε' ἱμερόεντα βροτοῖσι.

Mais les *Hymnes Homériques* fournissent δεδαημένος :

IV, 483 : . . . . ὅς γὰρ ἂν αὐτὴν
τέχνῃ καὶ σοφίῃ δεδαημένος.

Le mot est repris plus tard par Apollonios de Rhodes (I, 200) et par Théocrite (VIII, 4).

Le parfait ἐγρηγόρθασι n'est pas clair (cf. p. 29). En tout cas

l'existence d'un parfait actif dans cette racine est bien attestée (cf. K 419). Mais on trouve une forme moyenne tout à fait semblable à ἄνωχθε :

H 371, Σ 299 : καὶ φυλακῆς μνήσασθε καὶ ἐγρήγορθε (ϝ)έκαστος.

« Veillez chacun pour votre part ». Le sens est net, la forme assurément moyenne. On ne la trouve que deux fois, et dans la même vieille formule, ce qui semble en garantir l'archaïsme.

Le parfait (ϝ)έ(ϝ)οικα de la racine *weik- « je ressemble à » est très fréquent. Mais (ϝ)έ(ϝ)ικτο se rencontre quatre fois sans nuance de sens : δ 796 = ν 288 = π 157 = υ 31 (cf. A. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 110) :

δέμας δὲ (ϝ)έ(ϝ)ικτο γυναικί.

« Et par le corps elle ressemblait à une mortelle ». La répétition de la phrase en quatre passages, dans trois contextes différents montre que c'est une formule traditionnelle employée pour décrire l'apparition d'une déesse.

On retrouve ce plus-que-parfait Ψ 107 :

(ϝ)έ(ϝ)ικτο δὲ θέσκελον αὐτῷ.

Ces deux formules sont exactement comparables à celle-ci :

Γ 158 : αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα (ϝ)έ(ϝ)οικεν.

« A la voir elle ressemble étonnamment aux déesses immortelles ».

La flexion moyenne au plus-que-parfait a exactement le même sens que la flexion active au parfait.

Le verbe ἐρείπω « je renverse » a un parfait de sens intransitif, ἐρήριπε « il est renversé » (cf. p. 30).

Ξ 55 : τεῖχος μὲν γὰρ δὴ κατερήριπεν _ ∪ ∪ _ _

« C'est que maintenant le mur est écroulé ». Mais quelques vers plus haut le plus-que-parfait suit la flexion moyenne :

Ξ 15 : . . . . .ἐρέριπτο δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν.

« Le mur des Achéens était écroulé ». L'opposition de forme est nette ; il n'y a aucune nuance de sens. L'exemple est instructif par le rapprochement des deux formes à quelques vers d'intervalle.

Le verbe ἔχω a un parfait à désinences actives et de sens intransitif συνοχωκότε (cf. p. 30).

B 218 : ....τὼ δέ (ϝ)οι ὤμω
κυρτὼ ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε.....

Mais du même verbe ἔχω on a un plus-que-parfait ἐπώχατο avec les désinences moyennes (sur la forme cf. A. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 115).

M 340 : — ∪ ∪ — πᾶσαι γὰρ ἐπώχατο — ∪ ∪ — —

« Toutes (les portes) étaient fermées ». Le texte est moins démonstratif que les précédents parce que les deux verbes n'ont pas le même préfixe. On voit bien pourtant qu'il n'y a pas de différence d'emploi entre le parfait actif et le plus-que-parfait moyen.

En face de κεκορηότε, participe parfait de la racine de l'aoriste ἐκόρεσα on a le moyen κεκορημένοι sans différence de sens. Le participe actif a le sens d'état (cf. p. 31).

σ 372 : ἄμφω κεκορηότε ποίης.

« Tous deux rassasiés d'herbe ». Mais on lit aussi le moyen :

ξ 456 : σίτου καὶ κρεάων κεκορημένοι ἐσσεύοντο.

« Rassasiés de pain et de viande, ils s'élançaient ». On retrouve ce parfait θ 98, ψ 350, Σ 287.

De μείρομαι le parfait est ἔμμορε (cf. p. 31), mais le plus-que-parfait εἵμαρτο (voir A. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 111).

Il ne faut pas s'arrêter à la différence extérieure des deux formes et pour en voir l'étroit rapport, il suffit de se reporter à la graphie originelle : εμορε, εμαρτο. La graphie ἔμμορε a été fixée d'après le lesbien parce que les formes actives n'existent pas en ionien et en attique. L'ἐμμόραντι d'Hésychius doit être dorien. La graphie εἵμαρτο a été fixée d'après le type ionien-attique εἵμαρται, εἱμαρμένος. Il est vrai (cf. A. Meillet, *l.c.*) que la construction n'est pas la même avec les deux formes.

On a d'ordinaire ἔμμορε τιμῆς « il a reçu une part d'honneur » (ε 335, λ 338, A 278, O 189 ; Hésiode, *Théogonie* 414, 426 ; *Op.* 346). Εἵμαρτο se rencontre aussi dans des formules, mais toujours avec la proposition infinitive : ε 312 = Φ 281.

νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

« Le sort m'était marqué, de mourir d'une mort douloureuse ». Malgré tout, le sens du verbe reste le même. Le mélange de formes actives et de formes moyennes s'observe aussi dans les

dialectes. Hésychius cite ἔμβραται· εἵμαρται mais aussi ἐμμόραντι. Sophron a ἐμβραμένα (*Etym. magnum*, 334, 10). La confusion restera toujours très grande. Apollonios de Rhodes fabrique μεμορμένος (III, 1130), μεμόρηται (I, 646, I, 973) où le redoublement en *m* d'une racine*smer- dénonce le caractère récent de la forme. Nicandre emploie μεμορημένος *Al.* 229, mais μεμόρηκε *Al.* 213. Quoi qu'il en soit, le rapprochement homérique ἔμμορε εἵμαρτο est caractéristique.

Le verbe μέλει μοι « je me soucie de » a un parfait dont la forme n'est pas claire, μέμηλε qui ne peut représenter qu'un ancien μεμᾶλε qui est en effet attesté dans les *Épigrammes* de Kaibel (948, 3) : ἔφηβοι ἔργμασιν εὐτάκτοισι μεμαλότες ἄκρον. Mais *μεμᾶλα ne saurait être indo-européen : le groupe *ā* + sonante n'est pas admis par la phonétique indo-européenne. L'épigramme de Kaibel est d'époque romaine, il sied de ne pas attacher trop d'importance à une forme qui peut être artificielle. Peut-être est-on parti d'un participe *μεμαλυῖα. — Μέμηλε est bien attesté chez Homère B 25, 614 ; E 708, N 469, etc... Mais on trouve aussi un parfait moyen. Le prétérit se rencontre deux fois chez Homère :

Φ 516 : μέμβλετο γάρ (ϝ)οι τεῖχος εὐδμήτοιο πόληος.

« Il était préoccupé du mur de la ville bien bâtie ». On rencontre encore ce plus-que-parfait χ 12 ; le parfait μέμβλεται est attesté T 343, *Théogonie* 61 ; un parfait μεμέληται est employé par Théocrite (XVII, 46) ainsi que le participe μεμελημένος (XXVI, 36). L'équivalence du moyen et de l'actif est en tout cas nette.

Le verbe ὄρνυμαι « s'élancer » a un parfait intransitif ὄρωρα à désinences actives H 388, etc. (cf. p. 33).

Mais on trouve un exemple de parfait moyen ὀρώρηται.

N 271 : —∪∪ ὁππότε νεῖκος ὀρώρηται πολέμοιο.

C'est ici nettement un subjonctif. On a τ 377 un ὀρώρεται qui est obscur. La voyelle thématique ε ne peut se justifier au parfait de l'indicatif, il semble pourtant que la syntaxe exige l'indicatif. Les faits sont peu clairs, mais ils montrent bien une fois encore l'équivalence du parfait moyen et du parfait actif.

Un autre parfait, d'origine obscure, signifie « être chagrin » :

τετιηώς. Le mot apparaît surtout dans des formules : τετιηότι θυμῷ (Λ 555, Ρ 664, Ω 283). Mais l'actif et le moyen dans ce parfait sont équivalents :

Λ 555 : ἠῶθεν δ'απονόσφιν ἔβη τετιηότι θυμῷ
ὣς Αἴας τότ' ἀπὸ Τρώων τετιημένος ἦτορ
ἤϊε........................

« Comme (le lion) à l'aube s'en va le cœur plein de chagrin, ainsi s'en allait Ajax, loin des Troyens, plein de chagrin au cœur ». On pourrait supposer que τετιηότι s'applique au siège de la pensée et du sentiment, et que τετιημένος se dit d'une personne. Mais on trouve avec τετιηώς une formule exactement superposable au τετιημένος de Λ 556.

Ι 13 : ἷζον δ'εἰν ἀγορῇ τετιηότες..........

« Ils étaient assis dans l'agora, pleins de chagrin ». Cf. I 30 = I 695.

Homère a un exemple de parfait actif du verbe τεύχω avec le sens intransitif (cf. p. 35). :

μ 423 : ....βοὸς ῥινοῖο τετευχώς.

On relève la formule exactement parallèle avec le moyen.

τ 226 : —— αὐτάρ (ϝ)οι περόνη χρυσοῖο τέτυκτο.

« L'agrafe était faite d'or ». Le moyen a exactement le même sens que l'actif. Le système moyen est d'ailleurs riche dans ce parfait (32 exemples du parfait indicatif, 2 de l'impératif, 5 de l'infinitif, 16 du participe, 33 du plus-que-parfait).

Le verbe φεύγω qui signifie « je fuis » a un parfait actif, « j'ai échappé à ». On trouve l'optatif πεφεύγοι Φ 609 et le participe πεφευγότες α 12. Mais le participe peut se fléchir avec les désinences moyennes. On rencontre πεφυγμένος α 18, πεφυγμένον ι 455, Ζ 488, Χ 219. Le poète emploie les deux formes à quelques vers de distance sans qu'aucune nuance les oppose.

α 12 : Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ὅσοι φύγον αἰπὺν ὄλεθρον
(ϝ)οίκοι ἔσαν πόλεμόν τε πεφευγότες ἠδὲ θάλασσαν·
....

α 18 : τῷ (ϝ)οι ἐπεκλώσαντο θεοὶ (ϝ)οἶκόνδε νέεσθαι
εἰς Ἰθάκην οὐδ' ἔνθα πεφυγμένος ἦεν ἀέθλων
καὶ μετὰ (ϝ)οῖσι φίλοισι.................

« Alors tous ceux qui avaient échappé à la mort étaient chez eux, à l'abri des dangers de la guerre et de la mer............ quand les dieux décidèrent le retour d'Ulysse chez lui, à Ithaque, même parmi les siens il n'était pas à la fin de ses épreuves ».

Pour le parfait du verbe χαίρω, on observe de même un mélange de formes actives et de formes médio-passives, sans différence de sens.

H 312 : Αἴαντ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
εἰς Ἀγαμέμνονα δῖον ἄγον κεχαρηότα νίκῃ.

Mais dans le *Bouclier* d'Hésiode se lit le moyen :

Bouclier 65 : ......κεχάρητο δὲ Κύκνος ἀμύμων.

On retrouve le plus-que-parfait *Hymnes Hom.* II 458, et le participe moyen *Hymnes Hom.* VII 10. Les deux flexions persistent côte à côte. Aristophane les emploie sans différence de sens apparente dans la même pièce :

Guêp. 764 : σὺ δ' οὖν, ἐπειδὴ τοῦτο κεχάρηκας ποιῶν.

Mais *Guêp.* 389 : ὦ Λύκε δέσποτα, γείτων ἥρως· σὺ γὰρ οἶσπερ ἐγὼ [κεχάρησαι
τοῖς δακρύοισιν . ...

La flexion moyenne devient habituelle chez les tragiques, on lit chez Euripide, *El.* 1077, *Cycl.* 367, *Oreste* 1122, *Troy.* 529, une forme κέχαρμαι. Il faut citer encore κεχαρημένος, *Iphig. Aul.* 200 (cf. Théocrite, XXVII, 70).

Il reste enfin une racine très importante, dont le parfait flotte continuellement entre la flexion active et la flexion moyenne. Il convient de la citer dès maintenant, bien que ce flottement n'apparaisse pas chez Homère qui ne connaît que la flexion active.

De la racine **genə-/gnē-* « engendrer » le parfait homérique à désinences actives et de sens intransitif est γέγονα. Mais Hérodote emploie à côté de γέγονα le parfait moyen γεγένημαι (pour la forme cf. A. Meillet, *BSL*, XXIV, p. 116). On fera plus loin l'histoire des deux flexions (cf. ch. V). Mais il faut dès maintenant en poser l'équivalence initiale. Il ne pouvait y avoir d'opposition entre γέγονα et γεγένημαι. Antiphon, I 10 emploie l'actif : τὰ γεγονότα « ce qui s'était passé ». Mais V 72, c'est le moyen :

τὴν ἀληθείαν εὑρεῖν τῶν γεγενημένων « découvrir la vérité des faits ». Les deux formules sont équivalentes à l'origine.

Dans les exemples les plus anciens, la flexion moyenne est usuelle au parfait, mais sans se distinguer par aucune nuance de l'actif. Le procédé est archaïque comme le démontrent les cas de(ϝ)έ(ϝ)οικα, συνοχωκότε, ἔμμορε, πεφευγότες, et même celui de γέγονε, ἐγεγένητο. Mais si l'on observe, dans les parfaits les plus archaïques, une coexistence de la flexion active et de la flexion moyenne sans nuance de sens, comment le système médio-passif a-t-il pu s'introduire au parfait ?

II

Quelques exemples nous permettent de nous en faire une idée. Si les désinences moyennes n'ont aucune valeur sémantique, peut-être jouent-elles un rôle morphologique. M. Meillet a mis en lumière ce fait essentiel (*BSL*, XXIII, pp. 64 et suiv.). Il est parti de la flexion homérique φησι, φάτο, φάμενος et il a montré que la coexistence d'une flexion active aux temps primaires, moyenne aux temps secondaires et au participe doit être un procédé ancien. Cette découverte appelle une révision de toute la théorie des désinences. L'opposition φησι φάτο, reste en tout cas acquise. Il n'est donc pas étonnant de retrouver ce même système morphologique au parfait.

Parmi les verbes que nous venons d'examiner, on relève des parfaits moyens : κεκορήμεθα θ 98, ψ 350, κεκόρησθε Σ 287, μέμβλεται T 343, ὀρώρεται τ 377 (avec le subjonctif ὀρώρηται N 271), τετίησθον Θ 447, τέτυγμαι (32 exemples). Ce sont en somme les formes les moins nettement archaïques (μέμβλεται, ὀρώρεται) ou bien ce sont des formes où les désinences pourraient aussi être secondaires (κεκορήμεθα) ou bien où la flexion moyenne a envahi tout le système. Il ne semble pas qu'il faille partir de ces faits pour expliquer l'origine de la flexion moyenne, ce qui concorde avec l'hypothèse de M. Meillet. On s'aperçoit au contraire que comme pour le type φησι φάτο, c'est au participe et au plus-que-parfait que les désinences peuvent être anciennes.

1° *Au participe.* — M. Meillet a montré qu'au participe la flexion moyenne et la flexion active pouvaient coexister. Il semble bien que le moyen ait joué aussi un grand rôle au participe parfait. Dans les gāthā de l'Avesta le participe *vaēdəmnō* figure plusieurs fois en face de *vaēdā* « il sait » et de *vīdvå*. M. Renou de son côté a relevé des exemples semblables en védique (*op. cit.*, p. 103). On observe la même situation en grec. On a δεδαώς ρ 519, mais δεδαημένος *Hymn. Homèr.* IV, 483; Apollonios de Rhodes, I, 200. — On a κεκορηότε σ 372, mais κεκορημένος ξ 456. — On a τετιηώς Ι 13, Ι 30, Ι 695, Λ 555, Ρ 664, Ω 283, mais τετιημένος Θ 437, Λ 556, α 114, β 298, δ 804, η 287, θ 303, σ 153. — En face de τετευχώς μ 423, on a τετυγμένος υ 366 et 15 autres exemples. — En face de πεφευγώς α 12, 4 exemples de πεφυγμένος α 18, ι 455, Ζ 488, Χ 219. — En face de κεχαρηότα Η 312, κεχαρημένος *Hymnes Homériques* VII, 10. — En tirant parti des textes post-homériques, on peut encore ajouter deux exemples. Homère a le parfait δέδηα « je suis en flammes » Ρ 253, etc..., mais Simonide d'Amorgos 30 (Bergk) nous transmet un participe moyen δεδαυμένος. — En face du parfait ἔμμορε le premier participe attesté est εἱμαρμένος : Eschyle, *Agam.* 913, etc.

Le suffixe de participe parfait -ϝώς -ϝότ- est assurément ancien. Il se retrouve, plus ou moins modifié, en indo-iranien et en balto-slave. Le jeu des alternances et la flexion sont archaïques. Pourtant le participe en -μένος semble lui avoir fait concurrence de très bonne heure : c'est du moins ce que fait supposer la concordance de l'indo-iranien et du grec sur ce point. Le participe en -μένος n'est pas parfaitement clair. Il est remarquable que le participe parfait actif possédait un suffixe caractéristique : grec -ϝώς, skr. *-vāṃs-* etc. ; mais au moyen le grec a -μένος, le sanskrit *-āná-* (type athématique) pour le parfait comme pour le présent aoriste. On peut donc se demander si le suffixe de l'actif n'est pas le plus ancien, ce qui concorderait avec le reste du système. Le suffixe moyen a dû s'introduire très vite au parfait. Il est caractérisé, au parfait, par la place du ton, qui est la même en grec et en indo-iranien : πεφυγμένος. L'existence d'un participe en -μένος allait aider à la constitution d'un système moyen.

2° *Au plus-que-parfait.* — A côté de formes à désinences de parfait, il existe des formes à désinences secondaires : or elles sont souvent moyennes. En face de (ϝ)έ(ϝ)οικα, on a 5 exemples de (ϝ)έ(ϝ)ικτο, (δ 796, ν 288, π 157, υ 315, Ψ 107) ; — en face de κατερήριπεν, un exemple de ἐρέριπτο (Ξ 15) ; — en face de συνοχωκότε, un exemple de ἐπώχατο (M 340) ; — en face de ἔμμορε, 3 de εἵμαρτο (Φ 281, ε 312, ω 34) ; — en face de μέμηλε, 2 de μέμβλετο (χ 12, Φ 516) ; — à côté de κεχαρηώς, Hésiode emploie κεχάρητο (*Bouclier* 65). Enfin il faut citer les impératifs ἐγρήγορθε (Σ 299 = H 371) et ἄνωχθε (χ 437) en face de ἐγρήγορα et de ἄνωγα.

Aux désinences de parfait dites « actives », s'opposent donc des désinences moyennes secondaires. Il faut étendre au parfait le système de conjugaison φησι φάτο que M. Meillet a défini pour le présent.

Les conditions en effet étaient particulièrement favorables à la constitution d'une flexion moyenne au plus-que-parfait. — Si l'on étudie la formation du plus-que-parfait, on reste assez embarrassé. Les plus-que-parfaits se sont constitués indépendamment dans chaque langue et on ne possède à peu près aucun terme de comparaison. Les formes védiques en particulier sont difficiles à interpréter. Dans bien des cas, on ne saurait dire si l'on se trouve en présence d'un plus-que-parfait ou d'un aoriste à redoublement. En grec le plus-que-parfait se caractérise par les désinences secondaires et accessoirement par l'augment. Ce type est tout à fait normal B 341, Δ 159 on a ἐπέπιθμεν qui est clair et qui est la forme attendue. Mais si l'on a bien ἐπέπιθμεν, (ϝ)ε(ϝ)ίκτην, γεγάτην, ἔσταμεν, le singulier actif n'est pas attesté (cf. Brugmann-Thumb^4, p. 380, et Mekler, *Beiträge zur Bildung des griechischen Verbums*, p. 34).

C'est que, comme l'a bien vu Mekler, la formation du singulier présentait une grosse difficulté. Il était à peu près impossible de créer un plus-que-parfait avec les désinences secondaires actives. On aurait eu :

*(ϝ)οιδm̥ > (ϝ)οῖδα qui se serait confondu avec le parfait.

*(ϝ)οιδς > *(ϝ)οις

*(ϝ)οιδτ > *(ϝ)οις.

Si on prend τέθηπα comme exemple, les résultats sont un peu différents :

*τεθᾱπm̥ > τεθᾱπα
*τεθᾱπς > *τεθᾱψ
*τεθᾱπτ > *τεθᾱπ.

Enfin avec (ϝ)έ(ϝ)οικα :

*(ϝ)έ(ϝ)οικm̥ > (ϝ)έ(ϝ)οικα
*(ϝ)ε(ϝ)οικς > *(ϝ)ε(ϝ)οιξ
*(ϝ)ε(ϝ)οικτ > *(ϝ)ε(ϝ)οικ.

En ces formes reconstruites, on ne peut prétendre retrouver rien de réel. Elles n'ont, à coup sûr, jamais existé. Mais en les posant on représente d'une manière plus saisissable la difficulté. On ne pouvait bâtir un plus-que-parfait en ajoutant simplement à un thème *(ϝ)οιδ-, abstrait de (ϝ)οῖδα les désinences secondaires ; la phonétique aurait complètement défiguré la forme.

Le procédé le plus simple était de former le plus-que-parfait avec les désinences moyennes qui alternent volontiers, nous l'avons vu, avec des désinences primaires actives. Il était donc possible de donner à (ϝ)έ(ϝ)οικα un prétérit (ϝ)έ(ϝ)ικτο. Cette possibilité devenait même une nécessité. On ne pouvait faire un *(ϝ)ε(ϝ)οικτ, mais un (ϝ)έ(ϝ)ικτο allait à merveille.

Ce type de plus-que-parfait est très ancien. Il serait vain de se demander s'il est indo-européen : ce thème se développe indépendamment dans chaque langue, et la comparaison ne nous apprend rien sur lui. Du point de vue grec, il apparaît chez Homère comme un archaïsme en train de s'effacer. Mais par les formes homériques on entrevoit tout un système de conjugaison :

parfait (ϝ)έ(ϝ)οικε. plus-que parfait (ϝ)έ(ϝ)ικτο
— ἔμμορε — εἵμαρτο
— ἔφθορε — ἔφθαρτο (cf. Hérodote, VIII, 90)
— ἐρήριπε — ἐρέριπτο.

Ce dernier exemple permet de supposer que le procédé, tout archaïque qu'il est, a pu être appliqué à des formations purement grecques.

Une conjugaison (ϝ)έ(ϝ)οικε, (ϝ)έ(ϝ)ικτο ne pouvait prospérer ni même se maintenir bien longtemps. Les désinences actives et moyennes constituaient deux procédés de flexion. Or, deux procédés grammaticaux ne peuvent subsister côte à côte que s'ils s'opposent. De très bonne heure l'actif et le moyen se sont opposés dans les temps du présent. La flexion du parfait restait donc isolée, et elle allait se disloquer par un double effort de l'analogie.

Là où la conjugaison du verbe était surtout active, on a fabriqué un plus-que-parfait à désinences actives ; (ϝ)έ(ϝ)ικτο a bientôt disparu pour faire place à (ϝ)ε(ϝ)οίκει, (ϝ)οῖδε n'a pas eu, autant que nous en pouvons juger, d'autre plus-que-parfait que (ϝ)ᾔδει.

Or, il apparaît que la constitution d'un plus-que-parfait actif est relativement tardive. (ϝ)έ(ϝ)ικτο était évidemment archaïque, mais les différents types de plus-que-parfaits actifs sont des nouveautés. On a en effet recouru à plusieurs procédés.

On a créé des plus-que-parfaits thématiques du type de ἐμέμηκον ι 439. Mekler (*l. c.*) en cite un certain nombre : ἄνωγον ἐπέπληγον (mais cf. p. 15), ἐπέφυκον (Hésiode, *Op.* 149 = *Théogonie* 152 = 673 = *Bouclier* 76), δείδιε (Σ 34, Ω 358) etc.

Toute une série d'exemples est ambiguë, parce qu'ils se trouvent en fin de vers. On ne sait donc pas si le ει de notre vulgate transcrit un ancien E représentant *ē* long fermé ou s'il s'agit d'un ε, ce qui les ferait entrer dans la catégorie des plus-que-parfaits thématiques. Ce sont : ἐβεβήκει, δεδήει, εἰληλούθει, ἐκεκεύθει, ἐμεμύκει, ὀπώπει, ὀρώρει, ἐπεπόνθει, πεποίθει, ἐπεπήγει, κεχόνδει (cf. Mekler, *l.c.*, p. 63). On a d'autre part le type en ει qui est devenu le plus-que-parfait normal en attique. Mais la formation ne paraît pas très vivante. On relève, chez Homère, 14 fois la 1re personne en -εα, 2 fois la deuxième personne du singulier, 246 fois la 3e du singulier, 62 fois la 3e du pluriel. La 1re du pluriel est faite sur le type ἐπέπιθμεν, la seconde n'est pas attestée.

La structure de ce plus-que-parfait est obscure. M. Hirt

(*Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre*[2], p. 580) part d'une forme du type *πεπονθη, sans s'expliquer davantage. M. Wackernagel (*Vermischte Beiträge*, p. 44) est parti de *(ϝ)είδη ; il compare εἰδήσω εἴδησις, v. sl. *vědětí*. On peut admettre avec lui l'existence du suffixe alternant *ē/e* exprimant l'état. Mais l'analyse de cette formation démontre surtout que c'est évidemment une création grecque récente. Si l'on excepte ἑστήκει et (ϝ)ήδει que le sens de leurs racines rendait indispensables aux aèdes, le plus-que-parfait actif est relativement rare chez Homère. On n'en trouve guère que 190 exemples, en face d'un nombre beaucoup plus considérable de parfaits. Ce qui est plus singulier, c'est qu'il semble que les aèdes aient répugné à l'employer. Sur les 190 exemples, 127 sont en fin de vers. (ϝ)ε(ϝ)ώκει se trouve 13 fois en fin de vers sur 18 exemples en tout ; βεβήκει ne se trouve qu'en fin de vers.

On relève des formules de ce type :

α 411 : — ∪ ∪ οὐ μὲν γάρ τι κακῷ εἰς ὦπα (ϝ)ε(ϝ)ώκει.

Or il semble que le poète ait confiné à la fin du vers les formes moins usuelles. La fin de vers était la partie dont la métrique était le plus arrêtée ; en revanche on se permettait d'y introduire les formes que l'usage n'admettait pas volontiers. Ce procédé s'observe aussi dans d'autres langues. En latin, Plaute relègue à certaines places du vers, en particulier à la fin des vers iambiques et trochaïques, les formes d'infinitifs passifs en *-ier* qui n'étaient pas usuelles (cf. A. Ernout, *Morphologie*, p. 244). La répartition des plus-que-parfaits en -ει est un indice qui concorde avec plusieurs autres et qui nous permet de supposer que ces formes de plus-que-parfaits sont nouvelles dans la langue homérique. Sans preuve décisive, on peut cependant affirmer avec quelque vraisemblance, d'après l'opposition (ϝ)ε(ϝ)ώκει, (ϝ)έ(ϝ)ικτο et d'après quelques autres présomptions, que chez Homère le plus-que-parfait en -ει est une création nouvelle : il commence seulement à se substituer à l'ancien plus-que-parfait à désinences moyennes.

*
* *

L'analogie, qui d'après (ϝ)έ(ϝ)οικα a construit (ϝ)ε(ϝ)ώκει, a agi aussi en sens inverse. Le parfait actif s'oppose souvent à une flexion moyenne des autres temps (cf. p. 26). En face de μείρεο (I 616), on a le parfait ἔμμορε (A 278, etc.), le plus-que-parfait εἵμαρτο (ε 312, etc.). Ἔμμορε qui se trouvait correspondre à un présent moyen et à un plus-que-parfait moyen, ne pouvait subsister; la flexion en était trop anomale : la langue allait tendre à y substituer une forme qui entrât mieux dans le système de la conjugaison. On a donc créé εἵμαρται qui n'est pas homérique mais se trouve chez Platon, *Phèdre* 255 b; εἱμαρμένος se lit chez Eschyle, *Agam.* 913... De même ἔφθορε devait avoir comme plus-que-parfait ἔφθαρτο, qui n'est pas attesté chez Homère, mais déjà chez Hérodote (VIII, 90). Sur le modèle du système : présent φθείρεται, plus-que-parfait ἔφθαρτο, on a fait ἔφθαρται (Sophocle, *El.* 765); ἐφθαρμένος se trouve chez Eschyle, *Perses* 272. Chez Homère déjà, on a refait sur μέμβλετο un μέμβλεται.

C'est ainsi qu'ont pu se constituer les parfaits passifs. Si Homère a τέταται (λ 19) on peut légitimement supposer que la forme est tirée de τέτατο (θ 121, etc.). Elle a pu remplacer le *τέτονε qu'on attend mais qui n'est pas attesté (cf. skr. *tatāna*). Nous saisissons maintenant comment l'analogie a pu agir, et comment ces formes se sont insérées dans le système verbal.

On peut tenter de préciser davantage l'histoire des origines du parfait moyen. La flexion moyenne a dû envahir le parfait d'abord aux personnes du pluriel. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais que plusieurs indices rendent vraisemblable.

Les désinences de la 1re et de la 2e personnes du pluriel ont subi de très bonne heure des accidents qui les ont simplifiées.

On a en grec, pour l'actif, -μεν -τε, pour le moyen, -μεθα -σθε, sans aucune distinction entre désinence primaire et désinence secondaire. La situation est la même au parfait. Les désinences du pluriel ne sont pas aussi nettement caractérisées que celles du singulier. En grec les désinences de 1re et de 2e personnes du parfait sont les mêmes que celle des temps primaires ou secondaires, -μεν -τε.

Si l'on groupe, par exemple, les différents temps de φθείρω « je

détruis » au point de vue des désinences, on obtient le tableau suivant :

Sens intransitif. (ἔφθορα … ἐφθάρμην)

φθείρω	ἔφθορα	φθείρομαι	ἐφθειρόμην	ἐφθάρμην
φθείρεις	ἔφθορας	φθείρει	ἐφθείρου	ἔφθαρσο
φθείρει	ἔφθορε	φθείρεται	ἐφθείρετο	ἔφθαρτο
φθείρομεν	*εφθαρμεν	φθειρόμεθα	ἐφθειρόμεθα	ἐφθάρμεθα
φθείρετε	*εφθαρτε	φθείρεσθε	ἐφθείρεσθε	ἔφθαρθε
φθείρουσι	*εφθαρασι	φθείρονται	ἐφθείροντο	ἐφθάρατο

Désinences actives. (φθείρω … *εφθαρασι)

Φθείρω est factitif et s'oppose nettement aux autres temps pour le sens. Ἔφθορα pour le sens entre dans la catégorie de φθείρομαι etc., pour la flexion dans celle de φθείρω. Mais ἔφθορα possédait des désinences archaïques et tout à fait singulières (-α -ας -ε). La forme pouvait donc se maintenir avec son sens particulier. Au contraire à la première et à la seconde personne du pluriel, la flexion du parfait était exactement la même que celle du factitif φθείρω :

*ἔφθαρμεν *ἔφθαρτε	tout comme	φθείρομεν φθείρετε

Ces deux formes étaient plus choquantes dans la conjugaison que ἔφθορα ou ἔφθορας. — D'autre part les désinences secondaires moyennes correspondantes étaient précisément -μεθα -σθε. On a donc été amené à donner les désinences moyennes -μεθα -σθε, à la première et à la seconde personnes du parfait. Des accidents phonétiques facilitaient encore la substitution : des formes comme πέπασθε (κ 465, ψ 53, Γ 99) aidaient à la confusion. Or comme exemples de la flexion moyenne, coexistant au parfait de l'indicatif avec la flexion active, on a μέμβλεται Τ 343, qui n'enseigne rien ; mais les autres exemples confirment cette hypothèse. On trouve en effet κεκορήμεθα θ 98, ψ 350, κεκόρησθε Σ 287 ; et d'autre part τετίησθον Θ 447, un duel, dont le cas est le

même que celui du pluriel. Il n'est donc pas invraisemblable que la flexion moyenne ait pénétré au parfait par les désinences de 1re et de seconde personnes du pluriel, qui étaient moins fortement caractérisées que celles du singulier.

Les faits celtiques fournissent une dernière présomption. Le parfait comme tout le système verbal, y a été profondément modifié ; les faits sont beaucoup moins archaïques qu'en grec et ils sont beaucoup plus obscurs. Il n'en reste pas moins que, en vieil irlandais, le parfait oppose nettement une flexion du singulier et une flexion du pluriel. Au singulier on trouve les représentants des anciennes désinences *-*a*, *-*as*, *-*e* : *rerag*, *reraig* etc. Au contraire, le pluriel est passé au système déponent : *-rergammar*, *-rergatar*. On peut imaginer que l'histoire du parfait irlandais aurait été à un moment donné celle du parfait grec, mais que l'évolution ne s'est pas faite complètement. La coïncidence est en tout cas curieuse.

*
* *

Malgré le petit nombre des exemples, on aperçoit bien maintenant comment le système moyen s'est introduit d'abord au plus-que-parfait, ce qui n'avait rien que de normal, puis par l'action de l'analogie a peu à peu envahi le parfait.

III

Le point de départ du développement du parfait passif était assez étroit; mais il a eu vite une très grande fortune. L'analogie a exercé dans cette évolution une action efficace. Aux temps du présent, les désinences moyennes se sont opposées de bonne heure aux désinences actives correspondantes pour constituer un passif. La distinction du sens des deux flexions n'était pas au début aussi rigoureuse. Il n'en reste pas moins que dès l'époque homérique les deux types de conjugaison, nettement différents,

ont tendu à prendre des valeurs différentes. L'actif devient transitif :

M 264 : βάλλον ἀπ' αὐτάων δηΐους ὑπὸ τεῖχος ἰόντας.

Mais le moyen est passif :

Π 105 : ....βάλλετο δ' αἰεὶ
κὰπ' φάλαρ' εὐποίητα.

Le parfait, qui avait le sens d'état, entrait donc dans la conjugaison médio-passive :

Λ 475 : Τρῶες ἕπονθ' ὡς εἴ τε δαφοινοὶ θῶες ὄρεσφιν
ἀμφ' ἔλαφον κεραὸν βεβλημένον, ὅν τ' ἔβαλ' ἀνήρ.

« Les Troyens suivaient, comme des chacals sanglants dans les montagnes suivent un cerf blessé, qu'un homme a blessé ».

L'opposition entre ἔβαλε et βεβλημένον, si nette, s'exprime par les désinences. Par son sens d'état, le parfait devait entrer dans le système médio-passif et il y a joué un rôle considérable.

Le nombre des parfaits moyens, dès l'époque homérique, est en effet très grand : ce développement ne signifie pas qu'ils soient anciens (cf. p. 47) ; souvent d'ailleurs, les types de formation les plus florissants sont aussi les plus jeunes. On est donc amené, dans la masse des exemples, à distinguer des couches successives et à tenter d'en faire l'histoire. Isolé et anomal, le parfait actif des verbes moyens devait, sous la pression de l'analogie, céder la place au parfait moyen. L'histoire de cette transformation est ancienne et il est difficile d'en suivre le détail. Mais quelques faits caractéristiques démontrent que le parfait moyen est une innovation grecque.

On observe d'abord qu'un grand nombre de parfaits moyens sont des parfaits de dénominatifs. Or le parfait était un thème radical qui n'existait pas primitivement dans tous les verbes. En particulier, comme l'atteste le sanskrit, il n'y avait pas de parfait ancien dans les conjugaisons dérivées (intensif, causatif, dénominatif). Le sanskrit a eu recours à un parfait périphrastique (cf. Thumb, *Handbuch des Altindischen*, p. 368). Le grec est à cet égard beaucoup moins archaïque, et de très bonne heure il a fabriqué des parfaits de dénominatifs. Chez Homère, on s'aperçoit qu'un grand nombre des parfaits moyens sont des parfaits de

dénominatifs ; τιμάω veut dire « j'honore », τιμάομαι « on m'honore », τετίμημαι « je suis honoré ».

κατῄκισται (π 290)	est le parf. du dénom.	ἀεικίζειν (cf. ἀεικής).
ᾐσχυμμένος (Σ 180)	—	αἰσχύνομαι (cf. αἰσχρός).
ἀλάλημαι (16 ex.)	—	ἀλάομαι (cf. ἄλη).
ἤσκηται (2 ex.)	—	ἀσκέω (cf. ἀσκός, mais l'étymologie est douteuse).
βεβροτωμένα (λ 41)	est le parf. du dénom.	βροτόω (cf. βρότος).
δεδάκρυσαι (4 ex.)	—	δακρύω (cf. δάκρυ).
ἀμφιδεδίνηται (2 ex.)	—	δινέω (cf. δῖνος).
δεδραγμένος (2 ex.)	—	δράσσομαι (cf. δράξ, *Batrachomachie* 240)[1].
τεθυωμένον (Ξ 172)	—	présent non attesté (cf. θύος).
ἱέρευτο (Ω 125)	—	ἱερεύω (cf. ἱερεύς).
κεκακωμένοι (3 ex.)	—	κακόω (cf. κακός).
κεκονιμένοι (2 ex.)	—	κονίω (cf. κόνις).
κεκορυθμένος (14 ex.)	—	κορύσσω (cf. κόρυς).
κεκράανται (2 ex.)	—	κραίνω (dénominatif d'un thème **k(e)rn-/*kr̥n-* attesté par latin *cornu* (cf. Boisacq *s.u.*).
μεμορυχμένος (ν 435)	est le parf. du dénom.	μορύσσω (cf. μόρυχος· σκοτεινός).
νένιπται (Ω 419)	—	νίζω (-νιψ dans χέρνιψ).
ἐκπεπαταγμένος (σ 327)	—	πατάσσω (cf. πατάξ Aristoph., *Oiseaux* 1258).
πεπείρημαι (γ 23)	—	πειράω (cf. πεῖρα).
πεποίηται (2 ex.)	—	ποιέω (*ποιϝός voir Boisacq *s.u.*).
πεπόλιστο (Υ 217)	—	πολίζω (cf. πόλις).
πεπόνητο (Ο 447)	—	πονέομαι (cf. πόνος).

1. Les dénominatifs en -όω ont été créés sur l'adjectif en -ωτός ; le présent est secondaire (cf. Meillet-Vendryes, p. 233).

πεπυκασμένα (4 ex.)	est le parf. du dénom.	πυκάζω (cf. πύκα I 588).
ἐρρίζωται (η 122)	—	ῥιζόω (cf. ῥίζα).
ῥερυπωμένα (ζ 59)	—	ῥυπόω (cf. ῥύπα ζ 93).
ἐνέστακται (β 271)	—	στάζω (cf. στάγες Apollonios de Rhodes IV, 628).
ἐστεφάνωται (5 ex.)	—	στεφανόω (cf. στέφανος).
ἐσφήκωντο (P 52)	—	σφηκόω (cf. σφήξ).
τετελεσμένος (33 ex.)	—	τελέω (cf. τέλος).
τετευχῆσθαι (χ 104)	—	présent non attesté (cf. τεῦχος).
τετιμῆσθαι (5 ex.)	—	τιμάω (cf. τιμή).
πεφυλαγμένος (Ψ 343)	—	φυλάσσω (cf. φύλαξ).
κεχαρισμένος (13 ex.)	—	χαρίζομαι (cf. χάρις).
κεχόλωται (27 ex.)	—	χολόω (cf. χόλος).
κέχρηται (2 ex.)	—	χράομαι (χρή).

Une autre formation, en indo-européen, ne comportait pas de parfait : les verbes dérivés en *-eyō* à vocalisme *ŏ*. Nous rencontrons chez Homère des parfaits moyens pour cette catégorie : ce sont assurément encore des nouveautés.

Le plus-que-parfait βεβολήατο I, 3 et le participe βεβολημένος I, 9, font difficulté. Peut-être nous fournissent-ils un vestige d'un parfait *βεβολα de βάλλω, qui serait d'ailleurs d'un vocalisme anomal, la racine étant dissyllabique (βέλεμνον, βέβλημαι mais βολή). En tout cas il ne faut pas rattacher ces formes à un présent *βολέω qui n'est pas attesté. — Le verbe φέβομαι a un causatif normalement constitué φοβέω. De ce causatif on observe un parfait πεφόβημαι (K 510, O 4, Φ 206, Φ 606). De même, au verbe πέτομαι, répond un itératif ποτᾶσθαι, πωτᾶσθαι, ποτεῖσθαι. Cet itératif a chez Homère un parfait (λ 222, B 90) πεπότημαι. — Enfin le parfait, bien attesté, μέμνημαι (35 exemples) est bâti sur un élargissement de la racine **men-*, *mn-ā-* qu'on retrouve dans μνάομαι, μνήσομαι, ἐμνησάμην, μιμνήσκομαι (voir A. Meillet, *De indo-europaea radice men-*, p. 32). Pour tous ces verbes dérivés, comme pour les verbes dénominatifs, le parfait ne peut être ancien.

Tels sont les exemples où le caractère récent du parfait se

démontre avec la plus grande certitude. Dans d'autres cas on est averti parce que le parfait conserve des suffixes qui sont propres au système du présent : c'est qu'il a été bâti sur le présent. Εἰλυμένος (9 ex.) est bâti sur εἰλύω de ϝελ-νύω et maintient au parfait le suffixe -νυ. De même τετάνυστο (4 ex.) conserve le suffixe de τάνυται (skr. *tanu-té* < **tᵉn-u-*). Ailleurs c'est un redoublement propre au présent, qui dénonce le caractère récent de la forme : δεδιδάχθαι Λ 831 conserve le redoublement δι- propre au présent διδάσκω (< *δι-δακ-σκω).

Souvent la structure du redoublement est celle d'un redoublement purement grec, et il y a bien des chances pour que le parfait soit une innovation. Tel est le cas de ἀγηγέρατο (4 ex.), ἀκαχημένος (22 ex.), ἀλαλύκτημαι (1 ex.), ἀρηρομένη (1 ex.), ἐλήλατο (9 ex.), ἠρήρειστο (5 ex.), ὀρωρέχαται (2 ex.), ὀδώδυσται (1 ex.). Ce type de redoublement qui peut être ancien avec une sonante est certainement récent avec une occlusive.

Le vocalisme est souvent un indice. Le degré *e* est fréquent, il ne saurait être ancien au parfait. Une forme comme ἐζευγμέναι Σ 276 est évidemment refaite sur ἔζευξα ; δεδεγμένος (9 ex.) est suspect, d'autant plus que la racine **dek-* ne semble pas avoir eu de parfait en indo-européen ; προλελεγμένοι est vraisemblablement récent aussi. Pour d'autres verbes on peut être plus affirmatif : ἐελμένοι (4 ex.) est rebâti sur εἴλω : Pindare a peut-être un ἐόλει (*Pythiques*, IV, 233), qui nous conserve la forme ancienne du parfait actif. Le cas de ἐερμένοι (3 ex.) est le même que celui de ἐελμένος, la forme doit être récente. Le vocalisme de ἔρχαται (6 ex.), celui de ἐστήρικτο (2 ex.) permettent de suspecter ces formes.

Enfin il est frappant que le parfait moyen s'est développé surtout en face d'un présent à vocalisme zéro, ce qui facilitait l'action analogique. Un grand nombre de parfaits semblent, sans qu'on puisse le démontrer rigoureusement, faits sur le présent.

En face de βλάπτω, on a βεβλαμμένον (Π 660)
— δαίομαι — δέδαίαται (α 23).
— δαΐζω — δεδάϊγμαι (9 ex.).
— δέω (« lier ») — δέδετο (7 ex.).

En face de	θάπτω	on a	ἐτέθαπτο (λ 52).
—	καλύπτω	—	κεκάλυμμαι (10 ex.).
—	κεάζω	—	κεκεασμένος (σ 309).
—	λανθάνομαι	—	λέλασμαι (8 ex.).
—	λούομαι	—	λέλουμαι (E 6).
—	λύω	—	λέλυμαι (9 ex.).
—	μίσγω	—	μέμιγμαι (7 ex.).
—	οὐτάζω	—	οὔτασται (Λ 661).
—	παύω	—	πέπαυμαι (6 ex.).
—	ῥαίνω	—	ἐρράδατο (2 ex.).
—	σφάζω	—	ἐσφαγμένα (2 ex.).
—	τύπτω	—	τετυμμένω (N 782).
—	φαίνομαι	—	πέφανται (4 ex.).
—	φύρω	—	πεφυρμένος (4 ex.).

Il n'est pas exclu que δέδετο, λέλυμαι, τετυμμένος, etc..., soient anciens, mais le vocalisme zéro du présent a favorisé le développement du parfait passif.

Pour expliquer la structure du parfait moyen on se heurte à des difficultés assez singulières. C'est ainsi qu'il est malaisé de justifier πεπνυμένος, ἔσσυμαι de σεύω, κέχυμαι de χέω. Le védique ne possède lui aussi que *juhvé* comme κέχυμαι, *cucyuvé* comme ἔσσυμαι.

Dans des racines du vocalisme *ei/oi* devant voyelle, le parfait suit généralement la flexion moyenne. On trouve, il est vrai, δέδϝοα qui nous est transmis sous la graphie δείδω. Or cet exemple unique a précisément subi des accidents (δείδω, δέδοικα). Mais de κρίνω la langue ne connaît que κέκριμαι, de κλίνω κέκλιμαι, de φθίνω ἔφθιμαι. C'est que dans les racines de ces types le parfait actif ne pouvait guère se maintenir : *κεκλογα. Le *y* intervocalique était débile en grec ; il est tombé tôt. Le parfait actif devenait alors impossible, et on a eu tout de suite recours au parfait moyen. Ici encore c'est la structure de la racine qui a hâté la constitution d'une flexion moyenne.

Un grand nombre de parfaits moyens se bâtissent par toute espèce de procédé : à l'époque homérique la forme est en plein développement. La langue crée sans doute aussi des parfaits actifs (cf. δεδειπνήκει, κεκοτηότι). Mais la vitalité du parfait moyen est

plus grande. La majeure partie des parfaits moyens est évidemment nouvelle. L'évolution est commencée depuis longtemps, et on ne peut essayer d'établir une chronologie entre les différentes formes. Pourtant le relevé des exemples donne une impression nette : le parfait moyen est en train de se constituer. Quelques-unes des formes ont, il est vrai, des correspondants plus ou moins rigoureux dans d'autres langues (cf. Brugmann, *Grundriss*[2], II, 3, p. 440). Mais il peut s'agir de développements parallèles, indépendants. Ils ne permettent pas de conclure de façon ferme à l'existence d'un parfait moyen indo-européen.

Aussi bien, Homère ne nous livre-t-il que quelques archaïsmes ; beaucoup de parfaits moyens qui sont attestés dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée* ne peuvent être anciens. On relève θ 137 un parfait moyen συνέρρηκται. Rien ne nous ferait suspecter la forme si des écrivains moins anciens ne nous avaient transmis ἔρρωγα (cf. p. 40); on trouve de même ρ 195, τετμημένα, et on croirait à l'existence d'un parfait uniquement moyen pour τέμνω si la curiosité d'un poète savant et précieux ne nous avait conservé τετμηώς au sens intransitif (cf. p. 42).

Pour un grand nombre de verbes, il nous est impossible de faire la critique des parfaits moyens. Certains semblent archaïques ; mais un hasard peut nous avoir fait perdre le parfait actif attendu. La comparaison d'autres langues peut fournir d'utiles indices. On lit χ 56 le parfait ἐδήδοται ; mais la comparaison des autres langues nous apprend (v. p. 13) que la racine **ed-* ne semble pas avoir fourni de parfait en indo-européen. — Si φαίνομαι a un parfait πέφανται, il faut noter que la racine **bhā-* « briller » dont φαίνομαι est un présent dérivé ne semble pas avoir eu de parfait. — De la racine du verbe καλέω le grec homérique connaît un parfait κέκλημαι. Or le latin a conservé le verbe qui correspond à καλέω, *calāre* : ce verbe n'a pas de parfait. Sans attacher au fait trop d'importance (*calāre* n'est attesté que dans quelques formules traditionnelles) il faut pourtant le signaler. Plusieurs fois le védique oppose un parfait actif au parfait moyen du grec. Le grec homérique emploie πέφαται χ 54 comme parfait de la racine **gh^{w}en-*, mais le védique le plus ancien ne fournit que *jaghāna*,

avec le sens résultatif, et *jaghné* n'apparaît que dans les brāhmaṇa (cf. Whitney *Roots*, s.u.). — Homère offre τέταται (15 ex.), mais les hymnes védiques connaissent *tatāna* (cf. L. Renou, *o.c.*, p. 56) et le latin a *tetinit*.

Le parfait unique, à désinences actives, devenait une anomalie dès que se constituait une conjugaison. Il a fallu le faire entrer dans la norme du système. Le grec semble avoir conservé le sens du parfait plus exactement, le védique nous a transmis des formes plus archaïques : les deux témoignages se complètent.

Il faut se garder de faire violence aux faits pour leur imposer un système. La majorité des parfaits moyens chez Homère sont récents, mais la flexion moyenne a pu jouer dès l'indo-européen un certain rôle au parfait. On ne peut négliger le témoignage d'une forme comme le v. slave *vědě* (malgré le vocalisme *o*, qui est celui de l'actif), sanskrit *vidé* (cf. p. 25). Chez Homère même des formes comme πέπυσμαι λ 505, πεπλημένος μ 108, ἐκπέποται χ 56, ἔστρωτο K 155, ἐτέταλτο B 643, ἐπιτέτραπται E 750 peuvent être anciennes. Au δέδοται de E 428 répond le védique *dadé*. Il ne faut donc pas systématiser à l'excès. La flexion moyenne a tenu de bonne heure une certaine place au parfait. Il est malaisé de la définir. M. Meillet a renouvelé la théorie des désinences en dégageant l'opposition φημι, φάτο, mais on voit moins bien quel a pu être le rôle des désinences primaires.

*
* *

Le parfait moyen semble être chez Homère, récent, mais fort employé. A l'époque homérique on peut constituer un parfait moyen de sens passif pour toute espèce de verbe. On conserve toujours le sentiment que le parfait exprime l'état. Aussi l'a-t-on fait entrer dans le système médio-passif. Les désinences moyennes qui doivent avoir pénétré au parfait par le participe et le plus-que-parfait ont envahi tout le système.

*
* *

D'après les faits homériques et en s'aidant de quelques archaïsmes conservés par des écrivains postérieurs, on peut aboutir à des conclusions assez précises.

1° Le parfait n'a eu d'abord qu'une valeur d'aspect. Il indiquait un état résultant d'un procès antérieur, mais il n'indiquait pas que ce procès réalisait un objet. Ce parfait était une forme radicale : les racines à sens essentiellement duratif et les verbes dérivés n'avaient pas de parfait. Enfin le type le plus ancien du parfait ne connaissait guère qu'une série de désinences, celles que nous appelons actives. Ce système s'observe encore bien dans la langue homérique, mais on sent qu'il n'est plus vivant, il ne fournit guère de formations nouvelles.

2° Comme ce parfait était intransitif, des désinences moyennes s'y introduisirent rapidement. Elles semblent s'être insinuées dans le système par le plus-que-parfait qui a dû normalement comporter un jeu de désinences moyennes. Ce parfait moyen était en pleine prospérité à l'époque homérique. Pour n'importe quel verbe, on peut fabriquer un parfait à désinences moyennes et de sens passif; c'est le type courant et vivant du parfait.

3° Mais comme le système de la conjugaison se complétait et s'achevait, sur le modèle βάλλω : βάλλομαι, on a créé en face de βέβλημαι un parfait transitif et résultatif βέβληκα. Chez Homère c'est encore une nouveauté qui n'a pas droit de cité dans le système grammatical. Mais cette nouveauté était appelée à une singulière fortune et il faut en noter l'apparition dès la langue homérique.

On distingue donc trois types de parfaits qui forment dans la langue homérique comme des couches superposées. Il convient, après les avoir définis, de suivre l'évolution des trois types au cours de l'histoire du grec.

CHAPITRE IV

Le parfait à désinences actives et de sens intransitif en attique.

I

Le parfait actif exprimant l'état du sujet s'est normalement développé en attique, dans les verbes intransitifs. A ἀποθνῄσκει « il est en train de mourir » et à ἀπέθανε « il mourut » on oppose régulièrement un parfait τέθνηκε « il est mort ». Ce type de parfait n'offre rien de singulier : d'une part il continue la flexion et l'usage anciens du parfait ; de l'autre il s'insère tout naturellement dans la conjugaison que le grec est en train de se constituer. C'est un type ancien, qui trouve sa place faite dans la nouvelle économie du verbe grec. C'est donc une formation à la fois archaïque et vivante. Aussi les parfaits actifs des verbes intransitifs ne posent-ils aucune question. Il importe seulement pour donner une image fidèle de l'histoire de la langue de signaler la vitalité du système. A titre d'exemple et de preuve on peut établir la liste des parfaits de ce type qui se rencontrent dans Thucydide pour l'ancien attique, dans Démosthène pour le nouvel attique.

Les exemples que fournit Thucydide sont nombreux :

ἡμάρτηκα (3 ex.).
ἤνθηκα (1 ex.).
ηὐτομόληκα (2 ex.).
βέβηκα (16 ex.).
βεβλάστηκα (1 ex.).
βεβοήθηκα (11 ex.).
δέδοικα (76 ex.).
δεδράμηκα (1 ex.).
ἔοικα (nombreux ex.).
τεθάρσηκα (1 ex.).
τέθνηκα (26 ex.).
κεκράτηκα (4 ex.).
(ἀντι)κέκρουκα (1 ex.).
κέκυφα (1 ex.).
μεμένηκα (1 ex.).
νενόσηκα (1 ex.).
πέπτωκα (17 ex.).
πεπόνηκα (11 ex.).

ἐπιλέλοιπα « manquer » (2 ex.).
εἴωθα (35 ex.).
ἐλήλυθα (16 ex.).
ἥβηκα (1 ex.)
πέπραγα (3 ex.).
τετύχηκα (1 ex.).
κεχώρηκα (12 ex.).

L'emploi de ce parfait est souple. En particulier, on trouve, construits avec l'accusatif des parfaits qui ne sont pas résultatifs (cf. p. 6) et qui doivent être classés ici, par exemple πέπονθα « j'ai éprouvé » qui exprime un « état » mais qui est suivi d'un accusatif pour définir la nature de cet état.

λέληθα (17 ex.).
νενίκηκα (10 ex.).
ὡμολόγηκα (1 ex.).
πέπονθα (7 ex.).
ὕμνηκα (1 ex.).
πέφευγα (1 ex.).

Ce type de parfait qui continue le système ancien est vivant chez Thucydide. Certains d'entre les exemples semblent nouveaux : βεβοήθηκα, πεπόνηκα, νενόσηκα, ηὐτομόληκα sont des parfaits de dénominatifs et des formations secondaires : on entrevoit par là la vitalité de cette catégorie de parfaits. Elle va se développant et s'enrichissant au cours de l'histoire de la langue. Le nouvel attique qui a beaucoup employé le parfait, nous fournit un grand nombre d'exemples de ce type. Dans le *corpus* des discours de Démosthène on relève :

ἠγανάκτηκα « s'irriter de ».
ἠκολούθηκα « s'attacher à ».
ἡμάρτηκα « commettre une faute ».
ἠμέληκα « être négligent ».
ἀναβέβηκα « monter ».
ἀναπέπτωκα « tomber ».
ἀπήλλαγα « se tirer de ».
ἀπήντηκα « rencontrer ».
ἀποβέβηκα « arriver ».
ἠτύχηκα « être malheureux ».
βεβίωκα « vivre ».
βεβοήθηκα « porter secours ».
γεγάμηκα « se marier ».
γεγραμμάτευκα « être greffier ».
δέδοικα « craindre ».
διημάρτηκα « commettre une faute ».
διατετέλεκα « être sans cesse ».
διεξελήλυθα « parcourir ».
δεδωροδόκηκα « se laisser corrompre ».
εἰσελήλυθα « aller dans ».
εἴωθα « avoir coutume ».
εἰσπέπλευκα « naviguer vers ».
ἐκπέπτωκα « tomber de ».
ἐκκεχώρηκα « se retirer de ».
ἐξημάρτηκα « manquer ».
ἔοικα « ressembler à ».
ἐπανελήλυθα « revenir en arrière ».

ἐπιβεβούλευκα « comploter contre ».
ἐπιπέπτωκα « tomber sur ».
ἐλήλυθα « aller ».
ηὐδοκίμηκα « avoir une bonne réputation ».
ηὐτύχηκα « être heureux ».
τέθνηκα « être mort ».
καταπέφευγα « se réfugier ».
κέκραγα « crier »
λελῃτούργηκα « remplir une liturgie ».
μεμένηκα « rester ».
ὥρμηκα « s'élancer ».
παραβέβηκα « violer (un traité) ».
παρηκολούθηκα « suivre ».
παρακεχώρηκα « se retirer ».
παρελήλυθα « passer à côté de ».
παρώρμηκα « s'élancer ».
περιπέπτωκα « tomber sur ».
πεπλεονέκτηκα « s'agrandir ».
πέπλευκα « naviguer ».
πεπλούτηκα « s'enrichir ».
πεπρέσβευκα « être ambassadeur ».
προβέβηκα « s'avancer ».
προσελήλυθα « arriver ».
προσπέπτωκα « tomber sur ».
ἐρραθύμηκα « être insouciant ».
ἐστρατήγηκα « être stratège ».
σεσυκοφάντηκα « être sycophante ».
συμβέβηκα « arriver ».
συμβεβίωκα « vivre avec ».
συμπεπρέσβευκα « être ambassadeur avec ».
συνελήλυθα « aller avec ».
τετελεύτηκα « finir, mourir ».
τετριηράρχηκα « être triérarque ».
τετύχηκα « se trouver par hasard ».
ὑπερβέβληκα « dépasser ».
πέφρικα « frissonner ».
κεχορήγηκα « être chorège ».

Les exemples sont nombreux. On a cité tous les composés d'un même verbe pour marquer la richesse et la variété de l'usage. Au reste on se trouve devant la même difficulté que nous avons rencontrée à propos de Thucydide. Un grand nombre de parfaits peuvent être transitifs sans être résultatifs : ἀμφισβήτηκα signifie « être en désaccord » mais se construit tantôt avec le génitif, tantôt avec l'accusatif. Le verbe ne peut donc passer pour intransitif. Les cas de ce genre sont nombreux et il est quelquefois arbitraire de faire la distinction entre ces parfaits et les parfaits résultatifs. Les deux types sont très proches. Un parfait comme ὀμώμοκα exprime l'état de celui qui a prêté serment, mais le verbe peut aussi se construire avec l'accusatif : « on jure quelque chose ». On observe comme parfaits de ce type chez Démosthène :

ἠγάπηκα « se contenter de ».
ἀμφισβήτηκα « discuter ».
ἀποπέφευγα « échapper à ».
ἠσέβηκα « commettre une impiété ».
βεβλασφήμηκα « commettre un blasphème ».
δεδημηγόρηκα « tenir un discours ».
διαμεμαρτύρηκα « témoigner ».
ἠθέληκα « vouloir ».
ἐκπέφευγα « échapper à ».
ἐπιώρκηκα « commettre un parjure ».
καταμεμαρτύρηκα « témoigner contre ».
λέληθα « échapper à, être caché ».
μεμελέτηκα « s'exercer à ».
ὡμολόγηκα « reconnaître ».
ὀμώμοκα « prêter serment ».
παρανενόμηκα « commettre une illégalité ».
πέπονθα « éprouver ».
πεπίστευκα « avoir confiance ».
προσμεμαρτύρηκα « témoigner en outre ».
συγκεχώρηκα « accorder ».
πέφευγα « fuir ».

Si l'on peut souligner la continuité du développement de ces parfaits, il faut bien marquer pourtant la transformation profonde du système verbal. Un parfait comme ἔοικα est isolé, il continue le procédé indo-européen : des thèmes indépendants ne se commandant pas les uns les autres. Au contraire, en nouvel attique, l'édifice de la conjugaison est achevé : tout un système de possibilités en partant du présent permet de constituer tous les autres temps ; λελῃτούργηκα « je me suis acquitté d'une liturgie » est un parfait récemment bâti, qui entre dans un système de conjugaison, λῃτουργῶ, ἐλῃτούργησα, et qui se distingue de l'aoriste par une nuance. — Il y a continuité entre le type homérique et le type attique du parfait intransitif à désinences actives, mais dans l'économie du verbe grec le rôle des deux formes n'est pas le même. On est passé d'un système verbal à un autre système verbal.

II

C'est cette transformation qui explique la disparition progressive des parfaits intransitifs, à désinences actives, s'opposant à des présents moyens.

Le parfait actif répondant à un présent moyen était une forma-

tion archaïque qui devait être éliminée. Si l'on prend comme exemple διέφθορα, nous avons déjà vu (cf. p. 60) que le parfait restait en dehors de la conjugaison :

διαφθείρομαι : « je suis en train de me perdre ».
διέφθορα : « je suis perdu ».
διεφθάρμην : « j'étais perdu », d'où on tire διέφθαρμαι.

Il importe dans cette étude de distinguer entre les verbes. L'attique se trouve en effet dans une situation particulière. Il a été une grande langue littéraire, ce qui l'a marqué d'un caractère archaïque, accusé encore par le fait qu'il est resté à part des autres parlers ioniens, isolé sur le continent. Les écrivains attiques sont curieux de formes anciennes, et même chez un écrivain qui se tient assez proche de la langue parlée comme Aristophane, on trouve des archaïsmes.

En attique, un grand nombre de parfaits actifs, répondant à des présents moyens, ont disparu. Βέβουλα ne survit pas à Homère ; — δεδάηκα « je sais » a disparu ; δέδηα « je brûle » a disparu ; — ἐρήριπε a disparu ; — *συνόχωκα (συνοχωκότε) a disparu ; — *κεκόρηκα (κεκορηότες) a disparu ; — ἔολπα a disparu ; — ἔμμορε a disparu ; *ὄρωρα (ὀρώρει) de ὄρομαι a disparu ; — *τέτευχα (τετευχώς) a disparu ; — τέτρηχα (τετρήχει) a disparu ; ἔφθορα a disparu au sens intransitif. D'autres parfaits attestés dans des textes post-homériques et qui sont des archaïsmes ne se rencontrent jamais en attique : le κέκηδα de Tyrtée ; — le ἔστροφα de Polybe ; — le τετμηώς d'Apollonios de Rhodes. Il s'agit dans tous ces exemples de formes sorties de l'usage courant et dont l'attique n'a aucune trace.

Aussi bien nous avons affaire ici, pour une part, à des verbes dont aucun thème n'a survécu. La racine de δεδάηκε, celle de δέδηε ne fournissent plus après Homère aucune forme verbale ; ἔλπομαι est une γλῶσσα qui ne se rencontre plus après Hérodote que chez des poètes soucieux de donner à leur langue une couleur ionienne. Ὄρομαι à quoi on rattache le plus-que-parfait ὀρώρει a complètement disparu. Le verbe θράσσω dont on peut rapprocher τετρήχει tend de plus en plus à être évincé par ταράσσω.

Si un certain nombre d'autres parfaits attiques répondant à

des présents moyens nous sont attestés, c'est souvent par hasard. Ils ne représentent pas l'usage courant de la langue, ils témoignent seulement de la recherche d'archaïsme d'un écrivain, quelquefois peut-être d'un dialectisme chez des prosateurs d'une langue mêlée, comme Xénophon (cf. Gautier, *La langue de Xénophon*). On peut relever les exemples, mais il faut en limiter la valeur et en souligner le caractère exceptionnel.

Il est un cas embarrassant et douteux. — On trouve un exemple isolé de συντέτροφα au sens intransitif dans Hippocrate VI, 380 (Littré), avec la variante dans θ, -τέθραπται. S'appuyant sur cet exemple, Nauck corrige un passage de Sophocle (*Œd. à Colone* 186) :

τόλμα ξεῖνος ἐπὶ ξένης
ὦ τλάμων, ὅ τι καὶ πόλις
τέτροφεν ἄφιλον ἀποστυγεῖν
καὶ τὸ φίλον σέβεσθαι.

« Résigne-toi, étranger, sur une terre étrangère, infortuné, a détester tout ce qu'une cité n'aime pas, et ce qu'elle aime à le vénérer » (Trad. Masqueray). Le sens de τρέφω est assez étonnant (« considère comme ») ; on rapproche *Aj.* 1124. D'autre part le parfait résultatif n'est attesté que très tard pour τρέφω (Lucien *Abd.* 10). C'est ce qui a amené Nauck à corriger πόλις en πόλει pour rendre à τέτροφα son sens intransitif. Mais cette correction est systématique ; rien n'expliquerait la transformation de πόλει en πόλις. Le plus sage est sans doute de conserver le texte des manuscrits : le parfait résultatif n'est pas impossible à l'époque de Sophocle.

Les autres exemples ne posent plus de questions critiques ; ἄρηρα ne se rencontre guère que chez les poètes. Pindare offre ἄραρα (*Nem.* III, 64, *Isthm.* II, 19). Ce parfait se retrouve chez Eschyle (*Prométhée* 60), Euripide (*Oreste* 1330, *Andr.* 255, *El.* 948). On observe un exemple chez Xénophon *Hellén.* IV, 7, 6. La forme est attestée à date basse chez Lucien *Pisc.* 3, etc. ; Plutarque, *Dion* 32 ; Théocrite, XXV, 113.

βέβρυχα en face de βρυχᾶσθαι, ne se trouve plus que chez Sophocle (*Trachin.* 1072) et en prose tardive, Denys d'Halicarnasse XIV, 18.

Μέμηνα qui n'est d'ailleurs pas une forme très ancienne se rencontre assez fréquemment, mais chez les poètes : Sophocle, *El.* 879, *Aj.* 81, *Ant.* 790 ; Eschyle, *Prométhée* 977 ; Euripide *Bacch.* 359. Ce parfait ne semble pas avoir jamais pénétré en prose ni dans le parler courant.

Μέμυκα après Homère et Hésiode n'est plus attesté que dans un passage lyrique d'Eschyle : *Suppl.* 351.

Ἀνέῳγα se rencontre dans le *Corpus* d'Hippocrate, VII, 558 (Littré), etc... Puis on retrouve la forme chez des écrivains de basse époque. Plutarque, *Moralia* 693 a, Lucien, *le Coq* 30, *Dialogues des morts* 4, 1, etc. Les *Anecdota* de Cramer I, 52 nous rapportent que Dinarque fut le seul écrivain à employer cetre forme en attique. Le parfait de οἴχομαι ne survit pas très longtemps. Hérodote emploie encore couramment οἴχωκα, I, 189 ; V, 20 ; VII, 164 ; VIII, 126 ; IX, 98. Les poètes attiques connaissent la forme : Eschyle, *Perses* 13, Sophocle, *Aj.* 896, *Fr.* 220. Mais on ne la trouve jamais en prose attique et elle ne reparaît que chez Polybe, VIII, 29.

Le parfait ὄρωρα de ὄρνυμαι n'est employé que dans la tragédie, et il est peu attesté : Eschyle, *Agam.* 653, Sophocle, *Œd. à Colone*, 1622.

Il n'y a qu'un exemple de πέπληγα, chez Xénophon, *Anab.* VI, 15, garanti par le témoignage des écrivains de basse époque (Plutarque, *Nicias* 10).

Ἔρρωγα est très bien attesté. Mais on ne rencontre guère la forme chez les écrivains qui se tiennent près du langage parlé, chez les orateurs ou chez les comiques. On la trouve chez Thucydide, I, 66, chez Hippocrate, II, 30, chez un comique *Comic. Fragmenta*, III, 526. Tous les autres exemples sont chez les tragiques : Eschyle, *Perses* 433 ; Sophocle, *Œd. Roi* 1280, *Philoct.* 824, *Trachin.* 852 ; Euripide, *Hippol.* 1338.

Ἔσβηκα est de même une survivance. On trouve des exemples chez Eschyle, *Agam.* 888, chez un écrivain de langue aussi mêlée que Xénophon, *Cyrop.* VIII, 8, 13, chez Platon, *Banquet* 218 b, *Polit.* 269 b, dans deux dialogues où la prose de Platon est assez éloignée de l'usage courant.

Ἔσκληκα ne se trouve guère que chez Hippocrate VI, 196 (Litt.) et ne reparaît qu'à basse époque (Lucien, *Coq* 29).

Tous ces parfaits ne disparaissent pas complètement et subitement. Quelques-uns sont attestés chez des écrivains de la κοινή. Ces survivances sont difficiles à juger. Nous nous représentons trop mal ce qu'a été la κοινή littéraire pour nous bien rendre compte de la valeur de ces formes. Elles étaient encore intelligibles pour le public cultivé qui lisait Plutarque ou Lucien. Mais elles étaient sorties de l'usage depuis longtemps. Une langue littéraire retarde sur l'évolution linguistique : on observe dans la κοινή d'un Plutarque, des formes qu'ignorent Aristophane et Démosthène.

Il reste cependant un petit nombre de parfaits de ce type qui ont été réellement vivants à l'époque classique : ἔαγα, ἑάλωκα, γέγονα, δέδυκα, ἐγρήγορα, ὄλωλα, πέπηγα, πέποιθα, σέσηπα, ἕστηκα, τέτηκα, πέφηνα, πέφυκα.

Le parfait normal de ἄγνυμαι pour dire « je suis brisé » est ἔαγα. Il est attesté chez Hésiode (*Op.* 534) et se rencontre assez souvent dans toute la littérature (Euripide, *Cyclope* 684). Et il paraît bien avoir persisté dans l'usage courant. On le trouve chez Hérodote, VII, 224 chez Hippocrate, III, 492 (Littré), chez Démosthène, XVIII, 67 ; LIV, 35. Aristophane l'emploie : *Acharn.* 1180; *Plutus* 545 ; *Thesm.* 403. Il est enfin assez fréquent chez Platon : *Gorgias* 469 d, 515 e, 524 c, *Cratyle* 389 a. —Il appartient à la langue courante et fait groupe avec ἐάγην qui a le sens d'état (Aristophane, *Guêpes* 1428, etc...).

Le parfait ἑάλωκα reste de même très vivant dans toute la langue classique et répond à un présent ἁλίσκομαι. On le trouve dans la tragédie (Eschyle, *Agam.* 30) ; il est très fréquent chez Hérodote (I, 70, 78, 83, 84, 191, 209, etc.) ; — chez Thucydide (III, 29, 34 ; IV, 68, 115 ; V, 3, 63 ; VII, 31 ; VIII, 23). On le trouve chez Lysias (X, 25) ;— chez Isée (III, 5) ;— chez Xénophon (*Cyrop.* V, 5, 23 ; VII, 5, 33 ; *Anab.* IV, 2, 13 ; VII, 1, 19). Platon le connaît (*Charm.* 155 e, *Lois* 937 c, *Apol.* 38 d). Il est attesté enfin chez les comiques attiques (*Comicorum Fragm.* II, 99 ; II 471) ; — chez Démosthène (XXI, 105, 227), chez Eschine (III, 251). Il apparaît que la forme n'est pas un archaïsme

littéraire, mais qu'elle est vivante et usuelle. Elle fait groupe avec l'aoriste de sens passif ἑάλων (Aristophane, *Guêpes* 355, etc.).

Le parfait γέγονα, en face de γίγνομαι est extrêmement répandu. Le verbe est très employé et le parfait y joue un grand rôle ; γέγονα est le parfait normal chez Hérodote, chez les tragiques, chez Xénophon, chez Platon, Aristophane, Démosthène. On en trouve enfin plusieurs exemples chez Ménandre (cf. index de l'édition Körte). L'énoncé des exemples est impossible à faire, et il est inutile de faire un choix. L'épigraphie fournit le même témoignage (cf. Meisterhans-Schwyzer, p. 186). — Aussi bien dans un verbe aussi fréquent, et qui tend à remplacer le verbe « être », la flexion anomale doit subsister. L'emploi quotidien de la forme l'impose trop fortement à la mémoire de chacun pour qu'elle puisse être éliminée.

A δύομαι répond comme parfait δέδυκα avec flexion active. Les exemples sont assez nombreux : Hérodote, VII, 89, etc. ; — Xénophon, *Anab.* V, 4, 13 ; — Platon, *Phédon* 116 d, *Gorgias* 485 d, *Soph.* 239 c, *Rép.* 579 b ; — Eschine, I, 10. Ce parfait fait couple avec un aoriste intransitif ἔδυν Platon, *Timée* 25.

Le parfait ἐγρήγορα en face du présent ἐγείρομαι est assez bien attesté. On le rencontre chez Eschyle, *Eum.* 685 ; — Antiphon, V, 44 ; — Xénophon, *Anab.* IV, 6, 22 ; V, 7, 10 ; *Cyrop.* I, 4, 20 ; IV, 5, 7 ; VII, 5, 20 ; — Aristophane, *Lysistr.* 306, *Plutus* 744, *Assemblée* 32 ; — Platon, *Ion* 532 c, 533 a, 536 b, *Protag.* 310 b, *Lois* 808 b, *Théét.* 158 b, *Phédon* 71 c, *Banquet* 223 c, *Philèbe* 20 b, etc. (cf. *Lexicon* d'Ast). Ménandre emploie encore ἐγρήγορα, *Com. Fragm.* III, 253, Κωνειαζόμεναι 4. Ce parfait qui par son sens devait appartenir à la langue la plus familière est ainsi resté usuel durant toute l'histoire du dialecte attique.

Le parfait ὄλωλα qui répond au présent moyen ὄλλυμαι est un des plus répandus. On le trouve chez Hérodote, II, 181 ; III, 119 ; — chez Eschyle, *Perses* 1015 ; — Sophocle, *Philoct.* 76 ; — Antiphon, V, 66, 70 ; — Thucydide, IV, 133 ; VII, 27 ; — Isée VI, 37 ; — Platon, *Euthyd.* 300 d, *Apol.* 31 d ; Démosthène, XVIII, 49 ; XIX, 125 ; XX, 79 ; — Eschine, I, 95. Ménandre en offre encore 7 ex. (cf. index de l'édition Körte). La forme est donc tout à fait courante.

Le parfait πέπηγα répondant au moyen πήγνυμαι avait un sens un peu particulier : « je suis fiché, planté ». Aussi ne peut-il pas être fréquent. On le rencontre chez Eschyle, *Choéph.* 67 ; — Sophocle, *Aj.* 819 ; — Hérodote, VII, 30, 64, etc. ; — on le retrouve dans l'usage en attique : Thucydide, III, 23 ; VII, 38 ; — Aristophane, *Acharn.* 1226 ; — Platon, *Rép.* 530 d, 605 a, *Timée* 58 e, 77 c. Malgré le nombre assez restreint des exemples, il est probable que ce parfait était normal.

Au verbe πείθομαι répond un parfait πέποιθα. Mais quand on a créé le factitif πείθω, le moyen πείθομαι a pris de plus en plus un sens nettement passif, « je suis persuadé par, j'obéis ».

Hérodote, VI, 100 : οἱ δὲ Ἀθηναῖοι ταῦτα Αἰσχίνῃ συμβουλεύσαντι πείθονται. « Et les Athéniens se laissent persuader par ces conseils d'Eschine ». Le parfait πέποιθα reste en dehors du système, il signifie « j'ai confiance ».

Sophocle, *El.* 323 : πέποιθα, ἐπεὶ τἂν οὐ μακρὰν ἔζων ἐγώ.

« J'ai foi en lui, sans quoi je n'aurais pas vécu si longtemps ».

Aussi cette forme, isolée, tend-elle à disparaître. Elle est nettement attestée en attique, même en prose, mais elle y est rare et devient de plus en plus rare. Eschyle la connaît bien : *Les Sept* 37, etc. (12 ex.) ainsi que Sophocle : *Aj.* 769, *El.* 323. Aristophane l'emploie aussi assez souvent : *Acharn.* 940, *Nuées* 1043, 1347, *Caval.* 770, *Plutus* 449, *Oiseaux* 418. — Mais dans la prose attique ce parfait est peu attesté. On peut citer Thucydide, II, 42, Platon, *Ménex.* 248 a, *Epinomis* 974 b. On ne trouve la forme ni chez Démosthène, ni chez Eschine, ni chez Ménandre. Elle ne reparaît que dans la κοινή Arrien *Anabase*, III, 17, 5, etc. et surtout chez des atticisants comme Lucien (*Jup. Trag.* 18, etc.).

Le parfait σέσηπα en face de σήπομαι ne saurait être richement attesté ; le sens en était trop particulier : « je suis pourri ». Il n'était guère employé dans la langue littéraire qui est celle que nous connaissons le mieux. On le trouve, chez Euripide *El.* 319, chez Aristophane, *Plutus* 1035, chez Xénophon, *Anab.* IV, 5, 12. Le mot a dû survivre assez longtemps.

En face du présent ἵσταμαι, le parfait est ἕστηκα. Il est inutile de citer des exemples : ils sont innombrables ; c'est le parfait

normal, employé par tous les écrivains depuis Hérodote et les tragiques jusqu'à Platon et les orateurs. Ménandre enfin use encore régulièrement de la forme (cf. index de l'édition Körte).

Le parfait de τήκομαι, τέτηκα est naturellement beaucoup moins attesté. Sophocle l'emploie *El.* 283, 1311, *Trachin.* 873 ; on le trouve encore chez Euripide, *Suppl.* 1141, et chez Aristophane, *Plutus* 1035. — Comme prosateurs on peut citer Hippocrate, V, 728 ; Xénophon, *Anab.* IV, 5, 15 (2 ex.) ; Platon, *Timée* 85 d.

Sur φαίνομαι on a fabriqué le parfait de sens intransitif πέφηνα. La forme ne peut être indo-européenne (cf. p. 43). Mais elle est ancienne en grec : on la rencontre dans Eschyle, *Prométhée* 111. Elle reste très vivante. Chez les tragiques, en dehors de l'exemple du *Prométhée*, on peut citer chez Sophocle, *El.* 646, 1260, *Œd. à Colone* 328, 1222 ; chez Euripide *Iph. à Aulis* 973, *Ion* 816, etc. En prose elle est moins fréquente : Hérodote, II, 15 ; IX, 120 ; Xénophon, *Hellén.* III, 5, 12. Démosthène connaît encore ce parfait (III, 22 ; XIX, 294) qui tend cependant à disparaître.

Il reste encore un dernier parfait ancien à désinences actives en face d'une flexion par ailleurs moyenne : πέφυκα en face de φύομαι. Il a eu une très grande fortune. On le trouve chez Eschyle *Prométhée*, 27, chez Sophocle, *El.* 608, *Œd. à Colone* 1294 (11 ex. chez Sophocle), chez Euripide, *Héc.* 743. Il est très fréquent en prose : Hérodote, II, 9 ; 56, etc. ; Antiphon, II, 1 ; Thucydide, IV, 61 ; Lysias, VII, 35 ; Xénophon, *Agésilas* X, 4, *Cyrop.* V, 1, 9 ; Isocrate, XV, 210 ; Platon, *Lois* 773 b, *Timée* 69 e, *Cratyle* 389 a. Le sens d'état était d'ailleurs important dans cette racine où l'aoriste ἔφυν était intransitif (Aristophane, *Oiseaux* 471 etc.).

Tels sont les exemples d'anciens parfaits à désinences actives dans un verbe moyen, qui ont subsisté en attique. Ils restent nombreux, et quelques-uns sont très employés.

III

Le système est encore assez vigoureux pour qu'on ait, isolément, quelques parfaits de ce type qui semblent bien être nouveaux. Il

y a d'abord un verbe de sens obscène, et qui n'est attesté que chez Aristophane. — On trouve assez souvent chez Aristophane un verbe moyen στύομαι : « erigere ».

Acharn. 1220 : κἀγὼ καθεύδειν βούλομαι καὶ στύομαι
καὶ σκοτοβινιῶ.

Ce présent se retrouve *Oiseaux* 1256 et chez Lucien, *Alex.* 11.

Mais à ce présent moyen στύομαι répond normalement un parfait ἔστυκα axec les désinences actives et le sens d'état :

Lysistrata 989 : _ _ ᴗ ἀλλ' ἔστυκας ὦ μιαρώτατε.....

Ce parfait est assez fréquent chez Aristophane : *Paix* 728, *Oiseaux* 557, *Lysistr.* 996 (forme dorienne). Il faut noter enfin un aoriste στῦσαι, attesté une fois :

Lysistr. 598 : ἀλλ' ὅστις ἔτι στῦσαι δυνατός.......

Mais le texte des manuscrits ἔστι στῦσαι est corrompu et il faut plutôt corriger avec Van Leuwen en στύσασθαι : l'aoriste actif serait surprenant. A στύομαι et στύσασθαι répond un parfait ἔστυκα.

On a un cas assez semblable, mais plus clair avec le verbe καπνίζω « faire de la fumée ».

B 399 : κάπνισσάν τε κατὰ κλισίας........

« Ils firent de la fumée (du feu) dans les tentes ». Ce sens se retrouve dans Démosthène. Le passif « signifie être enfumé » cf. Démétrios cité dans Athénée 405 e. Mais Aristophane emploie le parfait actif κεκάπνικε au sens intransitif :

Paix 892 : διὰ ταῦτα καὶ κεκάπνικεν ἄρα.

« Voilà donc pourquoi il est tout enfumé ». Le sens intransitif du parfait est si important qu'il permet de créer en face du factitif καπνίζω un parfait à sens d'état κεκάπνικα, encore à l'époque d'Aristophane.

D'autres exemples isolés ne sont guère moins significatifs. Le verbe ἐμπολάω qui signifie « vendre, trafiquer », se rencontre trois fois avec le sens intransitif de « réussir bien ou mal ». Il est remarquable que sur ces trois exemples, deux sont des parfaits :

Eschyle, *Eumén.* 632 : ᴗ _ ᴗ _ _ _ ᴗ ἠμποληκότα
τὰ πλεῖστ' ἀμείνονα.....

« Ayant réussi dans la plupart de ses desseins. »

Sophocle, *Aj.* 978 : ἆρ' ἠμπόληκας ὥσπερ ἡ φάτις κρατεῖ ;

« En est-il de toi comme la rumeur le proclame ? ». Le parfait s'emploie quand le verbe est pris absolument.

Un autre exemple est plus net, parce que le parfait s'oppose complètement au présent. Le verbe καταρτύω signifie « arranger, disposer ».

Sophocle, *Œd. à Colone* 71 : ὡς πρὸς τί ; λέξων ἢ καταρτύσων [μολεῖν ;

« Dans quelle intention ? Pour lui porter un message ou pour préparer sa venue ? » Mais le parfait actif a précisément le sens intransitif :

Eschyle, *Eumén.* 473 : ἄλλως τε καὶ σὺ μὲν κατηρτυκὼς νόμῳ ἱκέτης.........................

« Toi, un suppliant préparé comme il faut, qui a rempli toutes ses obligations ». On retrouve cet emploi chez Euripide, *Fragm.* 818, 5.

En dehors de ces cas exceptionnels, bien des indices révèlent qu'on avait encore le sentiment de la valeur ancienne du parfait.

Pour le verbe πράσσω le sens intransitif de réussir bien ou mal est surtout attesté au parfait πέπραγα : Pindare, *Pythiques*, II, 73 ; Euripide, *Herc. Furieux* 1375 ; Platon, *Rép.* 603c, Thucydide, II, 4 (cf. *Thesaurus, s.u.*).

On s'aperçoit enfin que souvent les premiers exemples d'un parfait qui devient rapidement résultatif sont employés au sens intransitif, au lieu que l'usage des autres temps est transitif ou factitif.

Le parfait λέλοιπα chez les plus anciens écrivains est surtout attesté au sens d'état : Hérodote, III, 25, etc. Chez Thucydide, les deux seuls exemples du parfait actif ont justement ce sens : III, 26 ὡς ἐπιλέλοιπεν ὁ σῖτος « comme le blé manque » (cf. III, 27). Chez Sophocle, ce sens se retrouve *El.* 1149, et dans tous les autres exemples, le sens est très voisin, le parfait exprime l'idée de « quitter la vie », etc. (*Trachin.* 327, *Œd. à Colone* 1583).

Quand un verbe, en particulier un verbe composé, peut s'employer absolument, c'est au parfait que cette valeur a le plus

d'importance. 'Εμβάλλειν peut s'employer absolument, mais surtout au parfait (cf. Hérodote, VII, 196, etc.). Si l'on groupe les exemples du parfait du verbe βάλλω chez un prosateur de l'ancien attique comme Thucydide, on s'aperçoit que ce parfait ne s'observe guère que dans des formules où le verbe a le sens intransitif I, 59; II, 54; II, 81, ἐσβεβληκότων « s'étant jetés sur »; VIII, 104 ὑπερβεβλήκει « il surpassait ». On a encore 3 plus-que-parfaits et un participe de εἰσβάλλω au sens d'état (cf. index de von Essen). Au contraire, le parfait résultatif n'est attesté qu'une fois, II, 48 : φάρμακα ἐσβεβλήκοιεν. Le fait est caractéristique.

Les premiers exemples du parfait ἔσχηκα sont tous dans des passages où le verbe a le sens d'état.

Hérodote, III, 80 : μετεσχήκατε δὲ καὶ τῆς τοῦ μάγου ὕβριος. « Vous êtes responsables aussi de la faute du mage ».

Thucydide n'a qu'un exemple de ce parfait, mais au sens intransitif : I, 11 : τοῦ νῦν περὶ αὐτῶν διὰ τοὺς ποιητὰς λόγου κατεσχηκότος. « Le récit qui nous est transmis aujourd'hui encore par les poètes ». On trouve sans doute, I, 10, le présent κατέχει avec le même sens, mais il reste que les premiers exemples de ἔσχηκα sont tous nettement intransitifs.

Le parfait du verbe αἴρω « je soulève » est résultatif (cf. Démosthène, XXV, 52), mais les premiers exemples se trouvent dans des composés, avec le sens d'état. Le verbe ἀπαίρειν qui peut d'ailleurs être transitif (cf. Hérodote, I, 186), est souvent intransitif : « s'en aller, gagner le large » (cf. Hérodote, VIII, 60). C'est précisément en ce sens qu'on observe le premier exemple du parfait ἀπῆρκα (Thucydide, VIII, 100).

On pourrait multiplier les exemples. 'Αλλάσσω veut dire « détacher, délivrer » ; mais le composé ἀπαλλάσσω peut s'employer absolument : « se tirer de, venir à bout de » (cf. Hérodote, III, 69). C'est naturellement dans ce composé que le parfait apparaît d'abord, et il ne semble pas qu'il ait jamais pénétré dans le verbe simple, transitif.

Xénophon, *Mém.* III, 13, 6 : πῶς ἀπήλλαχεν τῆς ὁδοῦ ;

« Comment est-il venu à bout de ce trajet ? » La forme est récente (c'est un parfait aspiré), elle appartient tout de même au

système ancien. On la retrouve, toujours avec cette valeur, chez Ménandre :

'Επιτρέποντες 199 : ⏑ — ⏑ οὐδὲ νῦν καλῶς ἀπήλλαχα.

« Cette fois encore je ne me suis pas mal tiré d'affaire ».

Il est difficile de noter partout l'importance du parfait dans les verbes composés ou simples qui, généralement transitifs, ont pris le sens d'état. Le verbe grec, comme le verbe indo-européen, pouvait s'employer avec un régime ou bien absolument. Mais au sens absolu, le parfait joue un rôle important.



Quelques faits, si on les interprète, laissent entrevoir ce que le parfait a gardé de son ancienne valeur; pourtant les exemples de parfaits actifs dans une flexion moyenne deviennent de plus en plus rares au cours de l'histoire de la langue. Trois restent vivants longtemps; ce sont ceux que Ménandre connaît encore : γέγονα, ὄλωλα, ἕστηκα. C'est à la même conclusion que conduit l'étude des inscriptions. La grammaire de Meisterhans-Schwyzer (p. 186) cite comme parfaits de ce type qu'on rencontre dans les inscriptions attiques γέγονα, ἕαγα, ἔρρωγα, ὄλωλα, ἕστηκα. Il apparaît que dans l'attique du IVe ou du IIIe siècle, le vieux type de parfait actif s'opposant à une flexion par ailleurs moyenne est en train de disparaître. Il n'en subsiste que des débris dans des verbes très anomaux et très employés, où les particularités de flexion sont bien conservées.

Le parfait actif à sens d'état vit normalement quand il entre dans la flexion d'un verbe et quand les autres temps ont le sens intransitif. Mais là même où il reste vivant, il n'est plus le thème radical, indépendant de tout autre, que révèle l'étude comparée des textes homériques et des plus anciens textes indo-iraniens. Il n'est plus qu'une forme de la conjugaison. Bientôt il ne se distinguera de l'aoriste que par une nuance de sens. Il ne faut donc pas se laisser duper par les apparences : γέγονα, ὄλωλα sont des débris de l'ancien système ; — mais des formes comme κεχορήγηκα etc., ne continuent qu'en apparence le parfait indo-européen.

Elles sont constituées, en partie, avec des procédés indo-européens : si l'alternance vocalique a disparu, si la création d'un parfait de dénominatif est une nouveauté, le grec a bien conservé le redoublement, surtout les désinences et le sens d'état. Mais une conjugaison grecque s'est constituée. Comme il est arrivé souvent, nous avons affaire à un système nouveau bâti avec des éléments indo-européens : en tant que formation originale le parfait est en train de disparaître.

CHAPITRE V

Le parfait à désinences moyennes et sens d'état en attique.

I

Le parfait actif dans une conjugaison moyenne a tendu à disparaître. Il a été remplacé par le parfait moyen. Nous avons entrevu chez Homère l'origine de ce type de parfait : dès les poèmes homériques, il a pris une grande importance. Le parfait exprime un état présent, il trouve place dans le système médio-passif : γράφεται : « on est en train d'écrire ».
γέγραπται : « il est écrit (état) ».

Le parfait moyen est un procédé nouveau : le consonantisme y est analogique, non phonétique ; πέπεισμαι est bâti sur πέπεισται et ἐπείσθην ; le σ de κεκέλευσμαι et ἐκελεύσθην ne peut être étymologique. Ce développement du parfait moyen s'observe surtout dans les textes les plus anciens de l'ionien-attique, chez Hérodote, chez Thucydide, chez Antiphon, chez les tragiques. Le dépouillement de ces différents écrivains donne des résultats concordants. Il suffit, à titre d'exemple, de relever les parfaits médio-passifs dans un texte quelconque d'Hérodote (le VII[e] livre) et de marquer la proportion de ces formes par rapport aux parfaits à désinences actives.

(ἀπ)ῆγμαι 1 (1[er] ex.). — ἀραίρημαι 5 (1[er] ex.). — ἀλήλεσμαι 1 (1[er] ex.). — (συν)ῆμμαι 2. — (ὑπ)ῆργμαι 1 (1[er] ex.). — (ἀν)άρτημαι 1 (1[er] ex.). — ἠτίμωμαι 1 (1[er] ex. dénom.). — (περι)βέβλημαι 1. — βέβαμμαι 1 (1[er] ex.). — βεβούλευμαι 1 (1[er] ex. dénom.). — γεγένημαι 1 (1[er] ex. mais peut être ancien). — (κατα)γέγραμμαι 1 (1[er] ex.). — δέδαρμαι 1 (1[er] ex.). — καταδέδεγμαι 1 (δείκνυμι). — δέδμημαι 4 (δέμω). — δέδεμαι 1. — δεδήλωμαι 2 (1[er] ex. dénom.).

— δέδογμαι 2 (1er ex.). — δεδούλωμαι 1 (1er ex. dénom.). — δέδομαι 1. — (κατ)είλιγμαι 2. — ἐλήλαμαι 4. — εἴρημαι 16. — ἔργασμαι 3 (1er ex. dénom.). — ἔσσωμαι 1 (1er ex. dénom.). — ἔζευγμαι 2. — (ἀπ)ῖγμαι 5. — κεκάκωμαι 1. — κέκλημαι 2. — κατηγόρημαι 1 (1er ex.). — κέκλειμαι 1 (1er ex.). — κέκριμαι 3. — κέκρυμμαι 1. — ἔκτημαι 3. — λέλεγμαι 3. — λέλειμμαι 2. — μέμνημαι 3. — (δια)νένωμαι 1 (1er ex. dénom.). — οἴκημαι 10 (1er ex. dénom.). — οἰκοδόμημαι 1 (1er ex. dénom.). — ὥπλισμαι 2 (1er ex. dénom.). — ὅρμημαι 5 (1er ex. dénom.). — πέπαυμαι 1. — πεπείρημαι 1. — πεπλάνημαι 1 (1er ex. dénom.). — πέπλεγμαι 2 (1er ex.). — πεπλήρωμαι (1er ex. dénom.). — πεποίημαι 16. — πεπόλισμαι 3. — πεπόρπημαι 1 (1er ex. dénom.). — σέσαγμαι 4 (1er ex.). — (παρ)εσκεύασμαι 22 (1er ex. dénom.). — ἔσταλμαι 5 (1er ex.). — ἐστέρημαι 1 (1er ex.). — ἐστράτευμαι 1 (1er ex. dénom.). — ἔστραμμαι 1. — ἔστρωμαι 1. — τέταγμαι 16 (1er ex.). — τέτραμμαι 3. — τετύλωμαι 1 (1er ex. dénom.). — πεφύλαγμαι 2. — κεχάραγμαι 1 (1er ex.). — κέχυμαι 2. — κέχρησμαι 1 (1er ex.). — κεχώρισμαι 1 (1er ex.).

Le parfait à désinences moyennes et à sens passif est vivant chez Hérodote : nombre des exemples sont récents : un parfait comme τετύλωμαι dérivé de τύλος est instructif à cet égard. En face de ces 180 parfaits moyens, les parfaits à flexion active sont beaucoup moins nombreux. On en trouve 74, presque tous avec le sens d'état : le type résultatif apparaît à peine.

Dans l'ionien d'Hérodote le sens ancien du parfait s'est bien conservé, mais la structure morphologique en est nouvelle. Chez Homère, nous l'avons vu, la valeur du parfait a tendu à entraîner les désinences moyennes. Ce qui était une innovation dans la langue archaïsante des aèdes, devient dans la prose ionienne le mode normal de formation du parfait. C'est la forme grammaticale qui s'adapte à un système mais conserve le sens traditionnel, ce n'est pas le type morphologique qui subsiste en perdant son sens primitif.

Hérodote fournit un exemple frappant de ce nouveau système. Mais l'état de choses est le même dans tout l'ancien attique. On peut prendre comme témoignage la prose de Thucydide. Le

parfait chez Thucydide est essentiellement un parfait médio-passif. Il est instructif de relever les exemples : leur accumulation apporte une démonstration.

Liste des parfaits moyens employés par Thucydide.

A. *Parfaits attestés déjà chez Homère.* — ἧμαι. — βέβλημαι. — δέδεμαι. — δέδομαι. — εἴρημαι. — τέθαμμαι. — κεκάκωμαι. — κέκλιμαι. — κέκριμαι. — κέκρυμμαι. — ἔκτημαι. — λέλειμμαι. — μέμνημαι. — πέπαυμαι. — πεπείραμαι. — πεποίημαι. — πέπυσμαι. — ἔστρωμαι. — τετέλεσμαι. — τέτμημαι. — τετίμημαι. — τέτραμμαι. — πεφόβημαι.

B. *Parfaits non attestés chez Homère.* — ἤγγελμαι. — ἧγμαι. — ἠδίκημαι. — ᾕρημαι. — ἧρμαι. — ᾔσθημαι. — ἤλλαγμαι. — ἠλλοίωμαι. — ἡμάρτημαι. — ἠμάτωμαι. — ἠμέλημαι. — ἠνάγκασμαι. — (ὑπ)ῆργμαι. — ἤρτημαι. — ἤρτυμαι. — ἡτοίμασμαι. — (ἀπ)ήχθημαι. — βεβούλευμαι. — γέγευμαι. — γεγένημαι. — ἔγνωσμαι. — δεδήλωμαι. — δεδιῄτημαι. — δέδογμαι. — δεδούλωμαι. — δέδραμαι. — ἐγήγερμαι. — εἴθισμαι. — εἵλκυσμαι. — εἴργασμαι — ἠρέθισμαι. — εὐτύχημαι. — ἐζώγρημαι. — ἥσσημαι. — (ἐν)τεθύμημαι. — τεθωράκισμαι. — ἵδρυμαι. — ἱέρωμαι. — (ἀφ)ῖγμαι. — κέκαυμαι. — κεκήρυγμαι. — κεκοινολόγημαι. — κεκόμισμαι. — κεκόσμημαι. — κεκύκλωμαι. — κεκώλυμαι. — εἴλημμαι. — μεμάχημαι. — μεμήνυμαι. — μεμίασμαι. — μεμόνωμαι. — νεναυπήγημαι. — νενέμημαι. — νένημαι. — νενίκημαι. — νενόημαι. — ἀνέῳγμαι. — ᾤκημαι. — ᾤκισμαι. — ᾠκοδόμημαι. — ὠνόμασμαι. — ὥπλισμαι. — ὤργημαι. — ὥρμημαι. — παραβέβαμαι. — πεπαιάνισμαι. — πέπεμμαι. — πέπληγμαι. — πεπλήρωμαι. — πεπολέμημαι. — πεπολιόρκημαι. — πεπόρισμαι. — πέπραγμαι. — ἔρρωμαι. — ἐσκέδασμαι. — ἔσκεμμαι. — (παρ)εσκεύασμαι. — ἐσκήνημαι. — ἔσπασμαι. — ἔσπαρμαι. — ἔσπεισμαι. — ἔσταλμαι. — ἐστέρημαι. — ἐστράτευμαι. — ἐστρατοπέδευμαι. — ἔστραμμαι. — ἔσφαλμαι. — τεταλαιπώρημαι. — τετάραγμαι. — τέταγμαι. — τετείχισμαι. — τετέλεσμαι. — τετιμώρημαι. — τετραυμάτισμαι. — τέθραμμαι. — ἔφθαρμαι. — πέφρυγμαι. — κέχωσμαι. — ἐψήφισμαι. — (ἀπ)έωσμαι.

En face de 600 exemples de parfaits moyens on ne relève guère

plus de 400 parfaits actifs, quelques-uns avec valeur résultative, la plupart avec le sens d'état. Ces exemples sont répartis entre un petit nombre de verbes : la plus grande partie en est fournie par des verbes très anciens qui ne faisaient plus étroitement partie du système du parfait : οἶδα, ἔοικα, εἴωθα, δέδια. Le système du parfait chez Thucydide est avant tout un système médio-passif. Les verbes intransitifs ont un parfait à désinences actives, les verbes transitifs un parfait à désinences moyennes avec le sens d'état.

La situation du parfait est la même chez Eschyle, chez Sophocle. Si l'on prend pour exemple le texte d'un prosateur comme Antiphon, on trouve 123 parfaits moyens dans 47 verbes, contre 82 actifs dans 26 verbes. La proportion est à peu près la même que chez Thucydide. L'histoire du parfait en ancien attique est parallèle à celle du parfait ionien chez Hérodote. Le sens d'état présent qui définissait l'originalité de ce thème est conservé. Mais le parfait entre dans le système médio-passif. Plus que les statistiques et les énumérations de formes, quelques faits curieux mettent en lumière le double caractère pris par le parfait : valeur passive et flexion moyenne.

II

La valeur passive. — Le parfait appartient au système médio-passif, et par la forme et par le sens : ἔφθαρμαι, « je suis détruit ».

Il a été constitué 2 groupes dans le verbe grec :

1° le groupe présent aoriste où l'actif et le moyen se distinguaient par une nuance de sens : λύω, ἔλυσα.

λύομαι, ἐλυσάμην.

2° un groupe passif : λέλυμαι, ἐλύθην. Parallèlement à l'aoriste en -θην s'est développé un parfait passif λέλυμαι. Par son origine et son sens primitif, le parfait faisait groupe avec l'aoriste en -θην. Morphologiquement il se rattachait au présent moyen qui pouvait être passif, mais dont l'emploi était le plus souvent transitif. Il en est résulté une grande confusion. Mais le parfait à désinences moyennes était essentiellement passif.

De βάλλω, le moyen au présent ou à l'aoriste s'emploie au sens de « jeter sur soi », avec la nuance d'intérêt qui s'attache souvent à cette flexion.

Γ 334 : ἀμφὶ δ'ἄρ ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον.

Le moyen est ici transitif. Mais au parfait, il a toujours le sens passif (E 103, etc...).

De même le moyen λύομαι est bien attesté avec une valeur transitive :

Ξ 214 : ἦ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα...

Mais dans les plus anciens textes le parfait a toujours le sens passif.

B 135 : καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται...

Cette situation n'a pas été stable. Pour parfaire l'édifice de la conjugaison on n'a pas tardé à donner au parfait λέλυμαι un sens transitif en face de λύομαι (cf. Thucydide, VI, 36). — Mais ce développement est secondaire. Pour mettre ce fait caractéristique en lumière, le meilleur procédé est d'étudier les parfaits des verbes entièrement moyens à tous les temps, mais dont le présent est toujours transitif, du type de ἐργάζομαι : « je travaille à ».

Ἐργάζομαι veut dire : « travailler à quelque chose ».

Sophocle, *Ant.* 326 : τὰ δειλὰ κέρδη πημονὰς ἐργάζεται.

« Les gains honteux causent des ennuis ».

Ce sens se retrouve Aristophane, *Acharn.* 461, Hérodote, II, 20, etc... Les exemples pourraient être multipliés. Jamais ce verbe n'a le sens passif, au présent et à l'imparfait, à l'époque classique (un seul exemple, tardif, Denys d'Halicarnasse, VIII, 87).

Au contraire, la valeur du parfait est flottante. Très souvent il a le sens passif qui semble étroitement attaché à ce thème :

Hérodote, VII, 53 : καὶ μὴ καταισχύνειν τὰ πρόσθε ἐργασμένα Πέρσῃσι... : « ... Les antiques exploits des Perses ». — Mais d'après l'analogie des autres temps, il peut prendre une valeur transitive et résultative : IX, 45 : ὃς Ἑλλήνων εἵνεκα οὕτω ἔργον παράβολον ἔργασμαι. Le rapprochement de ces deux textes pris au même écrivain met en évidence la double valeur du parfait. On trouve le sens actif chez Eschyle, *Fragm.* 311 ; Sophocle, *Ant.* 1228 ; Aristophane, *Plutus* 1113 ; Antiphon, IV, γ, 1 ; V, 65 ;

VI, 43 ; Thucydide, I, 137 ; Hérodote, III, 155 ; IX, 45. Mais on observe aussi le sens passif : Eschyle, *Agam.* 354, 1346 ; Sophocle, *Œd. Roi* 1369 ; Euripide, *Oreste* 284 ; Aristophane, *Gren.* 1023 ; Hérodote, II, 121 ; VII, 53 ; Thucydide, I, 93 ; Platon, *Rép.* 381 a. Il semble qu'en ancien attique le sens passif ait été plus fréquent. Thucydide a 11 exemples du sens passif contre 5 du sens actif ; chez Sophocle les 2 emplois sont à peu près également attestés ; chez Eschyle ce parfait, peu fréquent, se rencontre presque uniquement au sens passif (cf. pourtant *Fragm.* 311). Le parfait a dû être constitué d'abord avec le sens d'état : « je suis fait », en même temps qu'un aoriste toujours passif εἰργάσθην (Hérodote, IV, 179, etc.). Mais les faits sont vite devenus confus parce que deux actions analogiques se contrariaient : l'analogie des autres parfaits tendait à donner à εἴργασμαι une valeur passive ; l'analogie des autres temps du verbe tendait à leur donner une valeur transitive. Les exemples de ce genre sont assez nombreux.

Le verbe ἀγωνίζεσθαι « combattre, rivaliser » est toujours moyen (Hérodote, VIII, 26, etc.). Le parfait qui peut avoir la même construction que le présent (Euripide, *Ion* 939, etc..) a d'abord eu le sens passif (Euripide, *Suppl.* 465 ; Hérodote, IX, 26). Hérodote, IX, 26 : πολλοὶ ἀγῶνες ἀγωνίδαται. Il y a un exemple de l'aoriste passif : Lysias, II, 34.

αἰνίσσομαι signifie « parler par énigmes » : Hérodote, V, 56 ; Euripide, *Ion* 430, etc... A toutes les formes du présent et de l'imparfait le verbe conserve ce sens. Mais le parfait n'a jamais que le sens passif : Théognis 581 ; Aristote, *Rhétorique* I, 405 b ; Lucien, *V. H.* 1, 2, etc...

Aristophane, *Cav.* 196 : πῶς δῆτά φησ' ὁ χρησμὸς — εὖ νὴ τοὺς θεοὺς
καὶ ποικίλως πως καὶ σοφῶς ᾐνιγμένος.

« Bien bariolé, par les dieux et bien embrouillé ».

Ce parfait faisait couple avec un aoriste passif ᾐνίχθην, Platon, *Gorgias* 495 b.

Le verbe αἰτιᾶσθαι « accuser » a toujours une valeur transitive et une flexion moyenne : α 32 ; Hérodote, IV, 94, etc... Mais le premier exemple du parfait a le sens passif : Thucydide, III,

61 : εἰ μὴ... περὶ αὐτῶν οὐδὲ ᾐτιαμένων πολλὴν τὴν ἀπολογίαν καὶ ἔπαινον (ἐποιήσαντο) ὧν οὐδεὶς ἐμέμψατο... : « Sans même être accusés ». Il y avait un aoriste correspondant ᾐτιάθην, Thucydide, VIII, 68.

Le verbe ἀποκρίνεσθαι « répondre » est toujours moyen en ce sens : Thucydide, VII, 10 etc... Le parfait correspondant peut être transitif : Xénophon, *Anab.* II, 1, 15 ; Platon, *Protag.* 358 a, *Lois* 673 b. Mais on le trouve aussi avec le sens passif : Platon, *Lois* 655 b, *Menon* 75 c, *Gorgias* 453 d : καλῶς ἄν σοι ἀποκέκριτο ; « Ta réponse eût-elle été correcte ? ». On relève déjà cet emploi, Antiphon, IV, δ, 8. L'aoriste ἀπεκρίθην n'a pas eu le sens passif, mais a été dès le début de la κοινή l'équivalent de ἀπεκρινάμην (cf. Veitch, *s.u.*).

Le verbe ἀπολογέομαι signifie toujours « se défendre », Hérodote VII, 161, etc... Au parfait il peut conserver ce sens (Antiphon, V, 85, etc.). Mais il est attesté avec le sens passif.

Andocide, I, 70 : ἀπολελόγηταί μοι ἱκανῶς... « Ma défense est suffisante ». Cet emploi se retrouve Platon, *Rép.* 607 b. L'aoriste ἀπελογήθην ne semble pas avoir eu le sens passif.

Le verbe διηγέομαι signifie « raconter », cf. Aristophane, *Oiseaux* 138. Mais le premier exemple que l'on rencontre du parfait a le sens passif.

Antiphon, I, 31 : ἐμοὶ μὲν οὖν διήγηται καὶ βεβοήθηται τῷ τεθνεῶτι καὶ τῷ νόμῳ. « Toute l'affaire a été exposée par moi, secours a été porté au mort et à la loi ». Hérodote offre plusieurs fois ἀπήγημαι au sens passif (I, 207 ; V, 62 ; IX, 26). L'aoriste passif en -θην ne semble pas avoir été usuel pour ce verbe. Veitch cite Platon, *Lois* 770 b : περιηγήθην.

Le verbe ἐνθυμέομαι veut dire « considérer, se mettre dans l'esprit que » (Thucydide, I, 120, etc.). L'actif se lit une fois chez Énée le Tacticien, 37. Le parfait peut avoir le même sens (Thucydide, I, 120, Xénophon, *Anab.* III, 1, 43, Lysias, XII, 70). Mais il peut avoir le sens passif : Platon, *Cratyle* 404 a, Aristophane, *Assemblée* 262.

Aristophane *Assemblée* 262 : ταυτὶ μὲν ἡμῖν ἐντεθύμηται καλῶς.

L'aoriste ἐνεθυμήθην n'a pas le sens passif (Thucydide, II, 60, etc.).

Le verbe εὔχομαι « prier, faire un vœu » est toujours moyen mais n'a jamais le sens passif. Au parfait au contraire la langue connaît les deux emplois. Le parfait peut n'être pas passif (Sophocle, *Trachin.* 610). Mais Platon en fait un passif impersonnel.

Phèdre 279 c : ἐμοὶ μὲν γὰρ μετρίως ηὖκται : « Ma prière est pleine de mesure ».

Le verbe καταχράομαι signifie « user, abuser de » et se construit généralement avec le datif. Il n'en est que plus significatif de constater que le premier exemple attesté du parfait a nettement le sens passif : Isocrate IV 74 : ...ἀνάγκη τὰ μέγιστ' αὐτῶν ἤδη καταχεχρῆσθαι. « Les idées les plus importantes ont déjà été développées nécessairement ».

Le cas du verbe κτάομαι est complexe. Dans les textes les plus anciens, le parfait veut dire « posséder » (cf. I, 402). Cet emploi reste vivant : Hésiode, *Op.* 437 ; Aristophane, *Guêpes* 615 ; Thucydide, VI, 20. Mais le sens passif apparaît d'assez bonne heure (Eschyle, *Suppl.* 336, etc.). Thucydide, VII 70 : ...εἰ τὴν πολεμιωτάτην γῆν οἰκειοτέραν ἤδη τῆς οὐ δι' ὀλίγου πόνου κεκτημένης θαλάσσης ἡγούμενοι... : « Si jugeant la terre la plus hostile, plus accueillante que la mer conquise par tant d'efforts... ». — Pour ce verbe le sens de « posséder » doit être ancien, et la valeur passive s'est développée plus tard, en même temps que se créait un aoriste ἐκτήθην, attesté chez Thucydide (II, 36). L'emploi transitif de κέκτημαι semble en effet très répandu. Chez Thucydide, contre 13 exemples transitifs, il y en a 3 passifs ; — chez Sophocle il n'y a que le sens transitif ; — de même chez Eschyle si l'on excepte l'exemple des *Suppliantes*.

Le verbe λῃίζομαι « piller » est toujours moyen. Les 2 exemples de l'actif qu'on cite chez Thucydide (III, 85 ; IV, 41) doivent être corrigés (cf. édition Hude). Le présent n'a le sens passif que dans un texte tardif (Lucien, *Coq* 14). Au contraire, c'est le sens normal du parfait.

Euripide, *Troyennes* 373 : ....γυναικὸς οὕνεκα
καὶ ταῦθ' ἑκούσης κοὐ βίᾳ λελῃσμένης.

« Pour une femme qui était partie volontairement, et non pas enlevée de force ». On retrouve ce sens : Euripide, *Hélène* 475,

Médée 256. Ce parfait passif s'appuyait probablement sur un aoriste en -θην, qui est attesté chez Apollonios de Rhodes, IV, 400.

Le verbe λογίζομαι « compter » est toujours transitif avec la flexion moyenne : Hérodote, II, 145 ; Thucydide, VII, 77, etc. Il n'y a qu'une exception Hérodote, III, 95. Le parfait qui peut être transitif (Lysias, XXXII, 24) peut aussi être passif : Platon, *Phèdre* 246 c : οὐδ' ἐξ ἑνὸς λόγου λελογισμένου. « Pas d'après un seul raisonnement ». Ce sens se retrouvait à l'aoriste ἐλογίσθην *Timée* 34 a.

La situation est la même pour le composé ἀπολογίζεσθαι qui n'est jamais passif au présent et à l'imparfait : Xénophon, *Hellèn.* VI, 1, 23. Mais le seul exemple du parfait qu'on relève en grec classique a précisément le sens passif : Xénophon, *Écon.* IX, 8 : δίχα δὲ καὶ τὰ εἰς ἐνιαυτὸν ἀπολελογισμένα κατέθεμεν... « Nous avons mis de côté les provisions que nous calculions devoir durer un an ».

Le verbe λωβᾶσθαι « outrager » est toujours moyen (cf. Hérodote, III, 154, etc...). Le premier exemple de l'actif apparaît chez Polybe, XV, 33. Mais tous les exemples du parfait ont la valeur passive : on en trouve un à quelques lignes du présent transitif : Hérodote, III, 155 (cf. 156) : Δαρεῖος δὲ κάρτα βαρέως ἤνεικε ἰδὼν ἄνδρα δοκιμώτατον λελωβημένον. « Darius s'irrita fort quand il vit un homme de la plus haute noblesse frappé d'un tel outrage ». Or quelques lignes plus haut on lit : ἑωυτὸν λωβᾶται λώβην ἀνήκεστον. Cet emploi s'observe chez Platon, *Rép.* 495 d ; 611 b, *Gorgias* 511 a. Le parfait de sens passif s'appuyait sur un aoriste ἐλωβήθην : Sophocle, *Ajax* 217 ; Platon, *Gorgias* 473 c.

Le verbe μαντεύομαι est fréquent au sens de « prophétiser » ou de « consulter un oracle ». L'actif ne se rencontre que chez Xénophon d'Éphèse, 5, 4 et dans d'autres textes de basse époque. Au parfait μεμάντευμαι, le sens transitif est attesté : Pindare, *Pythiques* IV, 63. Mais Hérodote emploie le participe μεμαντευμένα comme passif.

Hérodote, V, 45 : ... παρὰ τὰ μεμαντευμένα ποιέων διεφθάρη. « Il se perdit en agissant contrairement aux oracles ». Ce parfait répond à un aoriste ἐμαντεύθην (Hérodote, V, 114).

Le verbe μηχανάω est peu usité à l'actif (cf. index de Veitch). Il est fréquent au moyen γ 207, Eschyle, *Agam.* 965, etc. Mais le parfait a généralement, et dans les textes les plus anciens, la valeur passive. Hérodote, I, 98 : μεμηχάνηται οὕτω τοῦτο τὸ τεῖχος... « Ce mur est bâti de telle sorte... ». On peut encore citer Hérodote, II, 95 ; V, 90 ; VIII, 71 ; Antiphon, V, 55 ; Eschyle, *Les Sept* 541, 643 ; Sophocle, *Trachin.* 586 ; Isocrate, III, 6 ; Platon, *Timée* 54b, *Lois* 803 c. La valeur transitive du parfait apparaît chez Platon, *Timée* 47a ; *Lois* 904 b et chez Eschine, II, 131. Il y avait un aoriste passif ἐμηχανήθην cf. Hippocrate, IX, 88 (Littré).

Μιμέομαι a toujours une valeur transitive et signifie « imiter », cf. Eschyle, *Choéph.* 564 ; Euripide, *Ion* 451 ; Hérodote, II, 104. Le verbe a le sens passif, Platon, *Rép.* 604 d, mais cf. Jowett-Campbell et Stallbaum *ad locum*. En tout cas, le parfait qui peut être transitif (Hérodote, II, 169 ; Platon, *Ménex.* 238 a, *Philèbe* 40 c) se trouve aussi comme passif : Hérodote, II, 78 : περιφέρει ἀνὴρ νεκρὸν ἐν σορῷ ξύλινον πεποιημένον, μεμιμημένον ἐς τὰ μάλιστα. On peut rapprocher Hérodote, II, 86, 132 ; Platon, *Cratyle* 425 d ; Aristophane, *Lysistr.* 159. Le parfait s'appuyait sur un aoriste passif -μιμήθην cf. Platon, *Lois* 668 b.

Le verbe παρρησιάζεσθαι « s'exprimer franchement » suit toujours la flexion moyenne (Platon, *Gorgias* 491 e ; Démosthène, XI, 17, etc.) et ne prend jamais le sens passif sauf au parfait : Isocrate, XV, 10 : τὰ περὶ τῆς φιλοσοφίας πεπαρρησιασμένα. « Mes libres propos sur la philosophie ».

Le présent πραγματεύομαι a une flexion moyenne avec le sens transitif Hérodote, II, 87, etc... Le parfait peut être transitif (Isocrate, XI, 1 ; Platon, *Phédon* 99 d, 100 b) ; mais il a aussi une valeur passive. Platon, *Apol.* 22 b... ἅ μοι ἐδόκει μάλιστα πεπραγματεῦσθαι αὐτοῖς. « Les poèmes qu'ils me semblaient avoir le plus travaillés ». Cet emploi se retrouve Platon, *Parm.* 129 e ; Eschine, I, 167.

Pour dire « examiner » le grec a un présent σκέπτομαι qui est généralement remplacé par σκοπέω ; mais l'aoriste moyen ἐσκεψάμην est fréquent (Thucydide, VI, 82, etc.). Jamais σκέπτομαι n'a le sens passif. Au contraire ce sens est normal au parfait,

et Thucydide n'en connaît pas d'autre : Thucydide, VII, 62 : πάντα γὰρ ἡμῖν νῦν ἐκ τῶν παρόντων μετὰ τῶν κυβερνητῶν ἐσκεμμένα ἡτοίμασται. « Toutes mesures utiles ont été étudiées avec les pilotes et réalisées ». L'emploi est exactement le même : Thucydide, VIII, 66 ; Platon, *Rép.* 369 b, 392 c; Xénophon, *Écon.* IX, 2 ; *Hellén.* III, 3, 8 ; Démosthène, XXI, 196. Mais l'analogie des autres temps a fait créer de bonne heure un parfait de sens transitif : Euripide, *Héracl.* 147 ; Platon, *Protag.* 317 b, *Euthyd.* 283 c, *Gorgias* 501 a, etc...

Le verbe χαρίζομαι « faire plaisir » est toujours transitif au présent et à l'imparfait (Thucydide, III, 37, etc...). Mais le parfait qui peut être transitif (Aristophane, *Assemblée* 1045, *Cav.* 54), s'emploie aussi comme passif.

Xénophon, *Mém.* I, 2, 10 : πεισθέντες ὡς κεχαρισμένοι φιλοῦσι. « Ceux que vous avez persuadés vous aiment comme s'ils avaient reçu une faveur ». Ce sens est assez bien attesté. Platon, *Phèdre* 250 c ; Xénophon, *Mém.* III, 11, 10 ; Hérodote, VIII, 5. Il se trouve déjà chez Homère, ζ 23.

Le verbe ψηφίζομαι « voter », est aussi fréquent que le verbe ψηφίζειν en attique. Jamais au présent ou à l'imparfait il n'a une valeur passive. Au contraire le parfait avec cette valeur est usuel chez Thucydide : VI, 15 : οἱ μὲν πλεῖστα στρατεύειν παρῄνουν καὶ τὰ ἐψηφισμένα μὴ λύειν. « ... Ils conseillaient de faire campagne et de ne pas abroger ce qui était voté ». On retrouve cet emploi, Euripide, *Héracl.* 141 ; Aristophane, *Assemblée* 706 ; Eschine, II, 37. L'analogie fit créer de bonne heure un parfait résultatif, Thucydide, I, 120 ; Aristophane, *Guêpes* 591, etc...

Le verbe ὠνέομαι signifie « acheter » et il est toujours transitif. Au parfait il flotte entre les deux valeurs passive et résultative. On observe le sens résultatif Aristophane, *Plutus* 7. Mais le sens passif est attesté aussi :

Paix 1182 : τῷ δὲ σιτί' οὐκ ἐώνητο.

« Et il n'a pas acheté à manger ». On retrouve cet emploi, Platon, *Rép.* 563 b ; Isée, XI, 42 ; Démosthène, XIX, 209 ; Lysias, XXXII, 21. Ce verbe est moins démonstratif que les autres parce qu'on rencontre parfois un temps autre que le parfait avec le sens

passif ; voir en particulier, Platon, *Phédon* 69 b ; Xénophon, *Équitation,* VIII, 2.

En face d'un présent moyen et transitif, le parfait moyen tendait à conserver le sens passif qui lui était propre. Les faits ne sont pas absolument clairs, parce que l'analogie des autres temps a souvent fait créer un parfait moyen de sens transitif. Mais les exemples restent caractéristiques, ils mettent en lumière le sens passif du parfait. L'épigraphie confirme le témoignage des textes littéraires. La grammaire de Meisterhans-Schwyzer (*Grammatik der attischen Inschriften*[3], p. 194) note que dans les inscriptions les plus anciennes le parfait de ψηφίζομαι a toujours une valeur passive. Il est usuel dans des formules du type ἐψήφισται τῷ δήμῳ ou τὰ ἐψηφισμένα. C'est seulement à partir de 341 que le parfait est employé transitivement : ἐψήφισται ὁ δῆμος. On peut donc conclure avec fermeté que dans l'ancien attique, le parfait moyen exprime avant tout l'état et qu'il peut s'opposer à d'autres temps de flexion moyenne, mais de sens transitif.

III

La flexion moyenne. — En face de présents et d'aoristes intransitifs à désinences actives, il a été constitué des parfaits exprimant l'état, et avec désinences actives. Mais le sens d'état était plus caractérisé au parfait qu'au présent, puisque le rôle de ce thème était essentiellement de l'exprimer. Or le moyen a très vite pris cette valeur. — D'autre part, la plus grande partie du système du parfait était de forme médio-passive. — Sous cette double action il est arrivé dans quelques verbes intransitifs qu'on attribue au parfait la flexion moyenne, tandis que tous les autres temps étaient actifs. On en est venu à opposer un parfait moyen à un présent actif. Le fait ne laisse pas d'être assez paradoxal : l'indo-européen avait au contraire un parfait « actif » en face d'un présent moyen (v. p. 22 et suiv.).

Comme exemple type on peut prendre celui du verbe δοκέω : le verbe signifie proprement « paraître, sembler ». S'il a pris le

sens de « croire » c'est par un passage ultérieur à la construction personnelle.

Euripide, *Oreste* 259 : ὁρᾷς γὰρ οὐδὲν ὧν δοκεῖς σάφ' εἰδέναι.

« Tu ne sais rien de ce que tu crois savoir ».

Cette construction est exceptionnelle, le sens propre est « paraître, sembler » :

Eschyle, *Agam.* 944 : εἰ δοκεῖ σοι ταῦτα. « Si cela te semble bon ». On dit ἔδοξε τῷ δήμῳ (Thucydide, IV, 118).

Or le parfait correspondant est un parfait moyen : δέδοκται τῷ δήμῳ. C'est exactement le contraire du type ancien : le renversement du système est saisissant.

Type ancien : φθείρομαι, ἔφθορα.

Type nouveau : δοκεῖ μοι, δέδοκταί μοι.

Sans doute avec l'élargissement *ē* il a été créé un δεδόκηκε :

Eschyle, *Eumén.* 309 : .... ἐπεὶ
μοῦσαν στυγερὰν
ἀποφαίνεσθαι δεδόκηκεν.

« Puisque nous avons décidé de faire entendre un triste chant».

Mais ce parfait a été concurrencé par le parfait moyen et il a disparu. On lit δεδόκηται Pindare, *Néméennes* V, 19 ; Hérodote, VII, 16 ; Euripide, *Médée* 753 ; Aristophane, *Guêpes* 726.

La forme usuelle est δέδοκται : Eschyle, *Suppl.* 601 ; Sophocle, *Trachin.* 719 ; Aristophane, *Guêpes* 485 ; Hérodote, VIII, 100 ; Thucydide, III, 49 ; Platon, *Criton* 49 d, etc... Pour signifier une décision prise, si l'on veut exprimer le fait pur et simple, on emploie l'aoriste : τὰ δόξαντα (Sophocle, *El.* 29) ; si l'on veut insister sur l'état acquis, le parfait : τὰ δεδογμένα (Hérodote, III, 76). Le rapprochement de ces deux formules qui se répondent est démonstratif.

Tel est l'exemple le plus caractéristique et le mieux attesté de parfait de ce type. On en observe un semblable déjà dans l'épopée homérique. Le verbe δακρύω, dénominatif de δάκρυ, est ordinairement actif. Le moyen ne se trouve qu'une fois Eschyle, *Sept* 814. Chez Homère le verbe a normalement les désinences actives. On a δάκρυσα λ 55, 87, 395 ; δακρύσας φ 82, A 349, K 377 ; δακρύσαντας T 229 ; δακρύσασα α 336, ρ 33, 38, ψ 207.

Or, à cette flexion active répond un parfait moyen bien attesté chez Homère :

Π 7 : τίπτε δεδάκρυσαι, Πατρόκλεες ἠΰτε κούρη...

« Pourquoi es-tu couvert de larmes, Patrocle, comme une petite fille ? »

On observe encore ce parfait υ 204, 353 ; X 491. Il semble que le parfait, qui exprimait l'état du sujet, ait pris les désinences moyennes. L'exemple n'est pas tout à fait sûr : il y a en effet un cas de δακρύω transitif (Euripide, *Hélène* 948) dans le sens de « mouiller de larmes ». Le parfait δεδάκρυμαι pourrait passer pour le passif d'une telle tournure. — Le parfait actif qu'on attend n'est attesté que très tard. On relève δεδάκρυκα Alciphron, II, 3.

Sans parler de δοκέω qui a déjà été étudié, le procédé qui est attesté chez Homère est surtout apparent dans la prose d'Hérodote et de Thucydide ainsi que chez les tragiques.

Le verbe ἀπορέω « être dans l'embarras » suit la flexion active. Les exemples du moyen sont rares (Lysias, III, 10, etc...). Mais le parfait moyen se trouve déjà chez Euripide (cf. *Comic. Fragm.* III, p. 454).

Iph. à Aulis 537 : τοιαῦτα τἀμὰ πήματ' ὦ τάλας ἐγὼ
ὡς ἠπόρημαι.................

« Voilà mes souffrances, malheureux, à quelles perplexités suis-je réduit ». Weil dans une note de son édition s'étonne de ce parfait et note que partout ailleurs ἀπορεῖσθαι veut dire « être sujet à contestation ». Il semble bien qu'on ait à un moment donné fabriqué ἠπόρημαι comme parfait de ἀπορέω. Cette création était facilitée par l'existence de l'aoriste ἠπορήθην « je fus embarrassé » (Démosthène, XXVII, 53). Le parfait ἠπόρηκα est attesté chez Platon, *Soph.* 244a, etc...

Un autre exemple isolé mais instructif est celui du verbe κύρω « je me trouve » ; κύρω et son doublet κυρέω ont toujours les désinences actives. Mais Hérodote fournit un texte curieux avec le parfait moyen : Hérodote, IX, 37 : ..οὐ μέντοι ἔς γε τέλος οἱ συνήνεικε τὸ ἔχθος τὸ ἐς Λακεδαιμονίους συγκεκυρημένον. « Mais la haine qu'il avait pour les Lacédémoniens ne tourna pas, du moins à la fin, à son avantage ». Κεκυρημένον est ici le parfait de κύρω,

et Stein le glose par συντετυχηκός. Le parfait actif que l'on attend à côté de συγκυρέω apparaît plus tard chez Platon, 2e *Alcib.* 141 b.

Οἰκέω et ses composés chez Hérodote et Thucydide semblent ne connaître qu'un parfait ᾤκημαι. On a comme exemples chez Thucydide : I, 120 ; II, 99 ; III, 34 ; V, 83 ; VIII, 6 ; VIII, 108 ; III, 34 : παραπλέων δὲ πάλιν ἔσχε καὶ ἐς Νότιον τὸ Κολοφωνίων οὗ κατῴκηντο Κολοφώνιοι. « Et au retour, en longeant la côte, il s'arrêta aussi à Notion des Colophoniens, où étaient établis des Colophoniens ». Le sens passif est attesté une fois en parlant d'une ville : « être habité » ou « être administré » Sophocle, *Œd. à Colone* 1004. Le même usage s'observe chez Hérodote (II, 102 ; V, 2, 13, 16, 49, 73, 92 ; VII, 9, 69, 115, 128, 165, etc.). On relève en particulier deux passages caractéristiques parce qu'ils rapprochent οἰκέω et οἴκημαι sans différence de sens, sinon celle de l'aspect.

V, 49 : κατοίκηνται δὲ ἀλλήλων ἐχόμενοι, ὡς ἐγὼ φράσω, Ἰωνίων μὲν τῶνδε οἵδε Λυδοί, οἰκέοντές τε χώρην ἀγαθὴν καὶ πολυαργυρώτατοι ἐόντες... « Et ils sont installés à côté les uns des autres, comme je vous le montrerai : les Lydiens voisins des Ioniens habitent un bon pays et sont très riches en argent ». Au parfait κατοίκηνται répond plus loin le présent οἰκέοντες. La différence de flexion ne provient pas de ce qu'il s'agit une fois du verbe simple et l'autre du verbe composé : οἴκημαι est aussi fréquent que κατοίκημαι (cf. VII, 69, 115, 128, 165). Le chapitre 115 offre un texte décisif :

Hérodote VII, 115 : καί ἀπίκετο ἐς Ἄκανθον ἅμα ἀγόμενος τούτων τε ἕκαστον τῶν ἐθνέων καὶ τῶν περὶ τὸ Πάγγαιον ὄρος οἰκεόντων ὁμοίως καὶ τῶν πρότερον κατέλεξα, τοὺς μὲν παρὰ θάλασσαν ἔχων οἰκημένους, ἐν νηυσὶ στρατευομένους, τοὺς δ'ὑπὲρ θαλάσσης πεζῇ ἑπομένους. « L'armée arriva ensuite à Acanthe, avec toutes les forces de ces peuplades, celles qui habitent autour du mont Pangée, et celles que j'ai déjà énumérées : les peuples qui étaient installés au bord de la mer faisaient campagne en bateau, et ceux qui étaient plus éloignés de la mer la suivaient par terre ». Dans la même phrase au présent οἰκεόντων s'oppose le parfait οἰκημένους : l'exemple est net. Cette intrusion des désinences moyennes se comprend dans un verbe qui au parfait exprimait plus particulièrement l'état :

« être installé, établi ». Elle était favorisée par l'existence d'un aoriste en -θην assez répandu : B 668 οἴκηθεν ; Xénophon, *Mém.* IV, 4, 16 οἰκηθείη. Le parfait actif que l'on attend en face de οἰκέω n'est guère vivant. On en trouve un exemple chez Sophocle :

El. 1101 : Αἴγισθον ἔνθ' ᾤκηκεν ἱστορῶ πάλαι.

Moins assuré est le cas du verbe ὀργάω « désirer ardemment », dénominatif de ὀργή. Le verbe est bien attesté avec la flexion active chez un grand nombre d'écrivains, en particulier chez Thucydide (VIII, 2, etc.). Mais il semble que Thucydide emploie un plus-que-parfait moyen de ce verbe : II, 21 : χρησμολόγοι τε ᾖδον χρησμοὺς παντοίους ὧν ἀκροᾶσθαι ὡς ἕκαστος ὤργητο. « Les devins rendaient toutes sortes d'oracles que chacun brûlait d'entendre ». Ὤργητο est la leçon de B et de F qui représentent une des principales familles de manuscrits. L'autre famille a ὥρμητο. Pour adopter cette seconde leçon on compare : II, 59 : πρὸς δὲ τοὺς Λακεδαιμονίους ὥρμηντο συγχωρεῖν. « Ils désiraient s'entendre avec les Lacédémoniens ». — Le texte ὤργητο reste douteux, mais on conçoit mieux le passage de ὤργητο, qui est un ἅπαξ, à ὥρμητο, qui est courant, plutôt que la corruption de ὥρμητο. Si l'on admet ὤργητο, l'opposition ὀργάω ὤργητο est frappante.

Le verbe ὁρμάω « s'élancer » comporte chez Homère les désinences actives et moyennes. Il peut avoir le sens factitif mais s'emploie aussi avec le sens intransitif (cf. Δ 335). Chez Thucydide en particulier l'emploi de ὁρμάω avec le sens intransitif est normal (voir III, 22 ; IV, 103 ; VIII, 23). De même chez Hérodote : I, 1 : . . . καὶ τοὺς Φοίνικας διακελευσαμένους ὁρμῆσαι ἐπ' αὐτάς. « Et les Phéniciens s'élancèrent sur elles ». Mais le parfait a toujours les désinences moyennes. Hérodote l'emploie couramment (VII, 1, 19, etc.), et il est très fréquent chez Thucydide : I, 32 ; II, 9, 11, 59, 65, 67 ; VII, 21, etc. (36 exemples). I, 32 : ἐπειδὴ μείζονι παρασκευῇ ἐφ' ἡμᾶς ὥρμηνται. « Maintenant qu'ils se sont élancés contre nous après avoir fait des préparatifs plus importants ». Le parfait à désinences moyennes est usuel dans tout l'ancien attique, et le parfait actif n'apparaît que chez Platon, *Polit.* 265 a. Platon emploie d'ailleurs aussi bien la forme moyenne : *Gorgias* 502 c, etc. . . On avait ὁρμάω et ὁρμάομαι. Mais au parfait

la langue ne connaît pour ainsi dire que le moyen. On avait créé en outre un aoriste en -θην déjà très vivant chez Homère, λ 206 ; N 188, 754, etc... et qui s'est développé en prose : Hérodote, VIII, 68 ; Thucydide, III, 98 ; IV, 73, etc... L'aoriste et le parfait faisaient un couple.

Un autre exemple isolé est celui du plus-que-parfait ἐπεπήδητο. Le verbe πηδάω « bondir » est toujours actif : Φ 302 ; Euripide, *Ion* 717 ; Hérodote, VIII, 118, etc... Mais le premier exemple du parfait que nous ayons est moyen. Hippocrate, VII, 490 offre ἐπεπήδητο. Le parfait actif s'est d'ailleurs très vite développé. On le trouve chez Hippocrate même, IV, 202, chez Xénophon, *Hellén.* VII, 4, 37, etc...

Le verbe σιγάω signifie « se taire » et parfois, avec l'accusatif, « taire quelque chose ». Il a toujours les désinences actives : Eschyle, *Sept* 263 ; Aristophane, *Lysist.* 70, etc... Mais le parfait le plus anciennement attesté est moyen :

Euripide, *Alceste* 78 : τί σεσίγηται δόμος Ἀδμήτου ;

« Pourquoi la demeure d'Admète reste-t-elle silencieuse ? » Ce parfait moyen se retrouve au sens passif chez Eschine, III, 4, qui offre aussi le premier exemple de σεσίγηκε (III, 218).

Moins net est l'exemple du verbe σκηνέω. Ce verbe signifie « camper »[1]. Le verbe avec la flexion active est assez fréquent chez Thucydide : I, 89 : ὀλίγαι δὲ (οἰκίαι) περιῆσαν ἐν αἷς αὐτοὶ ἐσκήνησαν οἱ δυνατοὶ τῶν Περσῶν. On retrouve le verbe chez Xénophon, *Anab.* IV, 8, 25 ; VI, 4, 7, etc. Mais au parfait Thucydide emploie le moyen : II, 52 : τά τε ἱερὰ ἐν οἷς ἐσκήνηντο νεκρῶν πλέα ἦν. « Et les sanctuaires où ils étaient campés étaient remplis de cadavres ». Ce parfait est encore attesté chez Aristophane, avec un sens un peu différent :

Acharn. 69 : καὶ δῆτ' ἐτρυχόμεσθα τῶν Καϋστρίων
πεδίων ὁδοιπλανοῦντες ἐσκηνημένοι.

« Où nous cheminions, abrités par des tentures ». Les faits ne sont pas absolument clairs : Platon nous fournit des formes

1. Chez Thucydide, I, 133, il faut lire σκηνωσαμένου de σκηνόομαι « établir une tente ».

moyennes : σκηνᾶσθαι *Rép.* 621 a et σκηνησάμενος, *Lois* 866 d. Mais l'opposition chez Thucydide de ἐσκήνησαν ἐσκήνηντο laisse entrevoir la tendance de la langue.

Thucydide offre un exemple du même genre avec le verbe ταλαιπωρέω, dénominatif de ταλαίπωρος, qui signifie « endurer ». On trouve au présent et à l'imparfait les désinences actives ou moyennes. I, 99 : οὐκ εἰωθόσιν οὐδὲ βουλομένοις ταλαιπωρεῖν. « Des gens qui n'avaient ni l'habitude, ni la volonté d'endurer les fatigues de la guerre ». On rencontre encore cette flexion, II, 101 ; V, 57, 73, 74 ; VII, 27. Le moyen est, il est vrai, aussi bien attesté : III, 78 ; IV, 35 ; VII, 28 ; VIII, 48. Mais au parfait le moyen seul est employé : Thucydide, VII, 82 : ... τοὺς Ἀθηναίους καὶ ξυμμάχους ἑώρων ἤδη τεταλαιπωρημένους. Le parfait actif n'apparaît que chez Isocrate, VIII, 19. S'il n'y a pas ici opposition entre un parfait moyen et un présent actif, puisque le moyen est attesté au présent, pourtant la langue tendait à constituer au parfait un système moyen. On rencontre un aoriste ἐταλαιπωρήθην (Isocrate, III, 64).

Le verbe χαίρω, toujours actif (H 191, etc...) et dont le présent χαίρομαι (Aristophane, *Paix* 291) est un barbarisme comique, possède un parfait moyen bien attesté (cf. p. 53) : Aristophane, *Guêpes* 389 ; Euripide, *Iph. à Aulis* 200, *Cycl.* 368, *El.* 1077, *Oreste* 1122.

Un dernier fait doit être relevé. — Un verbe intransitif pouvait par la composition former un verbe qui se construisait avec l'accusatif (cf. ἀμφιβέβηκε p. 14). Un autre composé de βαίνω, παραβαίνω « violer (un traité) », offrait exactement la même construction. On constitua alors une flexion passive correspondante au parfait et à l'aoriste en -θην : Thucydide, I, 123 : σπονδὰς οὐ λύσετε πρότεροι ἅς γε ὁ θεὸς κελεύων πολεμεῖν νομίζει παραβεβάσθαι. « Vous ne serez pas les premiers à rompre le traité, que le dieu juge violé, puisqu'il vous ordonne de faire la guerre ». Le même parfait se lit ailleurs dans des constructions analogues. Thucydide offre encore συμβεβάσθαι, VIII, 98 ; Xénophon ἀναβεβάσθαι *Hipp.* I, 4 ; III, 4 ; et Démosthène παραβεβάσθαι, XVII, 12. Ces formes moyennes qui du point de vue indo-européen

sont monstrueuses, montrent la grande fortune de ce type à désinences moyennes à l'intérieur du grec. Des verbes intransitifs ont un passif au parfait. On trouve chez Démosthène des tournures comme βεβίωταί σοι (XXIV, 185), τὰ βεβιωμένα (XXII, 23).

Enfin des confirmations indirectes peuvent être apportées. Le grec a ignoré presque complètement le passif impersonnel au présent (cf. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, p. 146). Mais cette tournure est bien attestée pour le parfait (cf. Riemann, *Revue de Philologie*, VI, 72 ; Krüger, *Syntax*, §§ 61, 5 A 6). Platon écrit : *Phèdre* 232 a : ...ὅτι οὐκ ἄλλως αὐτοῖς πεπόνηται « Leur peine n'a pas été inutile ». Cette importance du sens impersonnel convient bien au parfait qui exprime l'état considéré absolument.

*
* *

Le parfait moyen à sens d'état s'est richement développé au cours du vᵉ siècle. Ce développement est surtout apparent chez les tragiques, chez Hérodote, Thucydide, Antiphon. Il a pris une telle importance que la langue a tendu à donner à des verbes intransitifs, de flexion active, des parfaits moyens : ᾤκημαι en face de οἰκέω. — Le grec s'est constitué à date historique tout un système passif qui a envahi même les verbes intransitifs. Le parfait médio-passif, comme le montrent la plupart des exemples, s'est développé parallèlement à l'aoriste en -θήν. On groupe οἰκέω ᾠκήθην ᾤκημαι. Les exemples du type οἰκέω ᾤκημαι restent rares. Ils étaient trop opposés à la tendance générale qui travaille à unifier le verbe grec, pour se multiplier. Mais les exemples, pour être exceptionnels, n'en sont pas moins clairs : le parfait vivant au vᵉ siècle a été avant tout un parfait moyen.

IV

Aussi ce parfait s'est-il substitué peu à peu aux débris de la flexion du type ancien γίγνομαι, γέγονα. Cette substitution s'est faite moins rapidement qu'on ne pourrait l'imaginer. Les formes anomales du type γέγονα, qui étaient très employées, résistèrent longtemps. Dans toute une série de verbes pourtant, la flexion moyenne est la seule attestée dès les plus anciens textes post-homériques : πέπληγμαι (cf. Plutarque πέπληγα), τέτυγμαι, τετάραγμαι, ἔστραμμαι (cf. Polybe ἐπέστροφα), τέτμημαι (cf. Apollonios de Rhodes τετμηώς), ἔφθαρμαι, τέθραμμαι, etc. (cf. p. 38 et suiv.). Dans ces verbes, c'est le parfait moyen qui au cours de l'histoire du grec a seul été usuel. Les formes actives sont des débris instructifs pour le linguiste mais ne donnent pas une image du langage parlé. Plus intéressants sont les verbes où l'on observe une concurrence entre une flexion active ancienne et une flexion moyenne récente.

Un premier cas de ce genre nous est fourni par ἀνέῳγα. Le parfait actif a été très vite éliminé en attique. Phrynichus le considère même comme un solécisme (cf. *Cramer Anecd.* I, 52). Le parfait moyen au contraire se rencontre dès les plus anciens textes : il est resté toujours vivant : Euripide, *Hipp.* 56 ; Thucydide, II, 4 ; Lysias, I, 24 ; Démosthène, XXIV, 208 ; Xénophon, *Hellén.* V, 1, 14 etc...

Le parfait δέδυκα « je suis enfoncé » avait toujours le sens intransitif (cf. p. 79). Mais on trouve quelques exemples du parfait δέδυμαι, formé d'après δύομαι, et qui tend à remplacer la vieille forme : Hippocrate, VI, 658 ; Démosthène, LIV, 35 ; Lysias, X, 10 (2 ex.).

Lysias, X, 10 : ...εἴ τις ἀπάγοι τινὰ φάσκων θοἰμάτιον ἀποδεδύσθαι ἢ τὸν χιτωνίσκον ἐκδεδύσθαι................. « Si un particulier t'amenait un prisonnier en disant qu'il a été dépouillé par lui de son manteau ou de sa tunique ». On aperçoit pourquoi l'écrivain a choisi le parfait à désinences moyennes. Il s'agissait de marquer nettement que celui qui amène le prisonnier a été une victime, et l'autre l'agent. De même le français distingue

« dépouiller (quitter) un vêtement » et « être dépouillé par un voleur ». — Malheureusement, ce texte curieux n'est pas absolument concluant pour l'usage de l'attique du IVe siècle. L'authenticité du discours a été suspectée. Il semble bien pourtant qu'on doive le laisser à Lysias (cf. Lysias, *Discours* édités par Gernet, I, p. 142 et Blass, *Attische Beredsamkeit*, I², p. 603).

Le parfait δέδυμαι est encore attesté dans un fragment de Ménandre.

Comic. Fragm. III, p. 125 : οὐχ ὁρᾶτε τὴν τροφὸν
ζῶμ' ἐνδεδυμένην.

Le sens est le même que s'il y avait ἐνδεδυκυῖαν (cf. Hérodote, VII, 89 : ἐνδεδυκότες θώρηκας λινέους). — Les deux formules sont superposables. Le parfait δέδυμαι semble donc s'être répandu assez vite, surtout dans le langage familier. Ce développement était favorisé par l'existence d'un aoriste ἐδύθην : Aristophane, *Gren.* 715 ; *Com. Fragm.* II, 322 ; Antiphon, II, β, 5.

Le parfait anomal ἐγρήγορα a tendu à être remplacé par ἐγήγερμαι : Thucydide, VII, 51 ; Lucien, *Alex.* 19. Ce parfait s'appuyait sur un aoriste ἠγέρθην (Hérodote, VII, 137, etc.). Mais ἐγρήγορα n'a pas été éliminé. C'est d'un plus-que-parfait ἐγρηγόρει qu'il faut partir pour expliquer le γρηγορῶ du *Nouveau Testament*.

D'assez bonne heure le parfait de πείθομαι, πέποιθα n'est plus senti comme faisant partie de la conjugaison de ce verbe, et même, en nouvel attique, il tend à disparaître (cf. p. 80). Très tôt s'est bâti le parfait moyen attendu en face de πείθομαι : πέπεισμαι. On trouve la forme chez Hérodote, VIII, 5 ; Thucydide, V, 40 ; Eschyle, *Perses* 697 ; Euripide, *El.* 578. L'aoriste correspondant est ἐπείσθην. Le vieux parfait πέποιθα était hors du système verbal et avait pris le sens vague « d'avoir confiance ». Au contraire πέπεισμαι servait rigoureusement de parfait à πείθομαι et signifiait « être persuadé » ou « obéir ».

Thucydide, V, 40 : τοὺς γὰρ Βοιωτοὺς ᾤοντο πεπεῖσθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων τό τε Πάνακτον καθελεῖν . . . « Ils croyaient que les Béotiens avaient été persuadés par les Lacédémoniens de raser Panacton ».

Le parfait intransitif ἔρρωγα de ῥήγνυμαι est resté vivant assez

longtemps (cf. p. 77). Mais de très bonne heure ἔρρηγμαι commence à se répandre (θ 137 ; Hérodote, II, 12 ; Arrien, *Anabase* II, 23 ; IV, 26).

En face du moyen σβέννυμαι « je m'éteins », on substitue assez vite au vieux parfait ἔσβηκα, un parfait moyen ἔσβεσμαι, en même temps qu'on crée ἐσβέσθην (Simonide de Ceos, 180 ; Hippocrate, II, 446). Le moyen ἔσβεσμαι se lit dès le corpus Hippocratique : Hippocrate, VII, 274 ; Oracles de la Sibylle, V, 397 ; Elien, *H.Anim.* IX, 54, etc.

Le parfait normal de ἵστημι est ἕστηκα qui reste longtemps vivant. Mais de bonne heure se constitue, d'après ἵσταμαι, un parfait moyen ἕσταμαι. L'aoriste en -θην est ancien, déjà attesté chez Homère ρ 463, ce qui rendait plus facile la création de ἕσταμαι. Ce parfait semble apparaître chez Platon :

Timée 81 d : οἱ ξυναρμοσθέντες μηκέτι ἀντέχωσι δεσμοὶ τῷ πόνῳ διεσταμένοι : « Les liens qui se tenaient ne résistent plus, disjoints pas la fatigue ». Il semble qu'il ne faut pas admettre la leçon διιστάμενοι. Le parfait est nécessaire pour marquer l'état, et d'autre part le moyen se justifie pour exprimer le passif, par opposition à l'agent (τῷ πόνῳ).

Peut-être lit-on déjà ce parfait chez Hérodote, I, 196 : νόμοι δὲ αὐτοῖσι ὧδε κατεστέαται. « Voici leurs coutumes ». Le parfait passif est la leçon de Schweighäuser, Gaisford, d'après certains manuscrits (cf. édition Hude). Mais depuis longtemps on choisit la variante κατεστέασι. Le parfait moyen peut pourtant n'être pas une faute, on le retrouve dans le même composé et dans des formules identiques ou très voisines, I, 200 ; II, 84 ; IV, 63. Le texte d'Hérodote nous est mal transmis, et il est difficile de prendre parti. Le parfait moyen qui est la *lectio difficilior* ne serait pas pour surprendre dans le dialecte ionien où les innovations sont nombreuses. Enfin καθέσταμαι est attesté dans la κοινή : Polybe, IV, 84 et X, 4.

Tels sont les textes littéraires. On ne relève ἕσταμαι dans l'épigraphie attique qu'à date très basse, au Ier siècle avant notre ère : CIA, II, 471, 24, 80, et CIA, II, 476, 38, 61 (cf. Meisterhans-Schwyzer, p. 190). C'est qu'une forme nouvelle comme ἕσταμαι

n'a pu pénétrer que tard dans la langue officielle et traditionnelle des inscriptions, mais elle semble assez vivante pour qu'un historien l'emploie, pour qu'un philosophe l'emprunte au parler vulgaire si elle doit être plus expressive et plus claire pour sa dialectique.

Nous avons vu (p. 43) que le grec s'était constitué un parfait du type ancien πέφανα ionien-attique πέφηνα, en face du présent φαίνομαι. Mais le parfait homérique à désinences moyennes πέφασμαι est resté vivant et fait concurrence à πέφηνα. On le trouve chez Sophocle, *Œd. à Colone* 1543 et 1122; Eschyle, *Agam.* 374; Euripide, *Médée* 769; Pindare, *Néméennes* VI, 14; et aussi en nouvel attique : Platon, *Soph.* 231 c; *Phèdre* 245 e; *Euthyd.* 294 a; Dinarque, I, 89.

A côté des parfaits du type archaïque, à désinences actives et de sens intransitif, se sont développés au cours de l'histoire du grec des parfaits de flexion moyenne qui peu à peu les supplantent. Mais l'évolution a été lente. Les formes traditionnelles se sont maintenues malgré leur isolement et leur caractère anomal. Des parfaits comme ἔσταμαι sont encore mal assurés dans le système de la langue.

Quelques parfaits sont typiques à cet égard. A ἔαγα « je suis brisé » en face de ἄγνυμαι, on finit par substituer un parfait moyen ἔαγμαι. Mais ἔαγα reste longtemps vivant (cf. p. 78); au contraire nous n'avons du moyen que quelques exemples, et assez tardifs :

Lucien, *Timon* 10 : κατεαγμέναι γὰρ αὐτοῦ καὶ ἀπεστομωμέναι εἰσὶ δύο ἀκτῖνες αἱ μέγισται. On retrouve le forme chez Pausanias, VIII, 46, 5. Elle est tout à fait rare, et répond à l'aoriste passif en -θην (cf. Aristote, *Part. Animal.* 640 a).

Le parfait attique de μαίνομαι est μέμηνα; en revanche Théocrite, X, 31, offre un exemple de μεμάνημαι.

Le verbe πήγνυμι « ficher, enfoncer » a ordinairement un parfait de sens intransitif πέπηγα (cf. p. 80). Ce parfait reste longtemps usuel et c'est seulement à date basse que se constitue d'après πήγνυμαι un parfait moyen πέπηγμαι. Ce moyen est attesté chez Denys d'Halicarnasse, V, 46; Arrien, *Anabase* II, 21, 1; V, 12,

4; Nonnus, I, 270. L'aoriste en -θην correspondant est employé dès l'époque homérique, Θ 298.

Le verbe σήπω signifie « corrompre », « faire pourrir » ; le moyen σήπομαι est intransitif, et le parfait habituel répondant à σήπομαι est σέσηπα. A basse époque a été créé d'après σήπομαι un parfait de flexion moyenne σέσημμαι. On l'observe chez Aristote, *Histoire des Animaux* 634 a ; et chez Lucien, *Philops*. 20.

Le verbe τήκω « faire fondre » signifiait au moyen « fondre » et avait un parfait intransitif τέτηκα (cf. p. 35). Ce parfait reste longtemps usuel, et c'est à basse époque qu'est formé le parfait moyen τέτηγμαι d'après τήκομαι. On le trouve chez Plutarque, *Moralia* 106 d[1]; dans l'*Anthologie*, V, 273 ; chez Galien, X, 405 ; chez Polyen, I, 6; chez Pausanias, IV, 3, 5. Parallèlement à ce parfait, il a été créé un aoriste passif en -θην qui est attique, mais assez rare : Platon, *Timée* 61 b ; Hippocrate, VII, 612 (Littré) ; Euripide, *Suppl*. 1029.

Il est un parfait où la concurrence des deux flexions mérite d'être plus longuement étudiée, c'est γέγονα. — Il a dû y avoir à un moment donné de l'histoire de la langue une flexion γέγονε, ἐγεγένητο (cf. p. 54) bien que chez Homère ne soit attesté que le système γέγονε, ἐγεγόνει. Pendant toute l'histoire du dialecte attique on trouve les deux formes côte à côte, γέγονα et γεγένημαι. Le parfait moyen apparaît pour la première fois chez Hérodote, VII, 10, δ etc..., et il se répand assez rapidement. Mais le parfait γέγονα, qui s'opposant à γίγνομαι représentait le type ancien, ne se laissait pas éliminer. Cette forme anomale restait vivante et a résisté très longtemps. Elle est usuelle encore dans le *Nouveau Testament*. Pendant plusieurs siècles les deux formes ont donc coexisté, sans qu'au début aucune nuance de sens semble les distinguer.

Γέγονα doit être en attique le parfait le plus ancien, et en même temps le plus conforme aux habitudes de la langue. C'est de beaucoup, chez les tragiques, le plus fréquent. Sophocle n'em-

1. La forme semble assez factice : à côté de τμητόν τέτμηται, on lit τηκτόν τέτηκται.

ploie pas γεγένημαι, Eschyle n'en offre que deux exemples, Euripide aucun (cf. Matthiae, *Lexicon*). Il ne s'agit pas là d'un archaïsme plus ou moins artificiel ; Platon qui au moins dans ses premiers dialogues, donne une image assez fidèle du parler attique, fournit en grande majorité des exemples de γέγονα (cf. Ast, *Lexicon*). On observe pourtant des exemples de γεγένημαι en assez grand nombre : *Epinomis* 984 b ; *Timée* 24 c, 29 a, 36, d 39 e, 41 b; *Philèbe* 27 b ; *Théét.* 153 e ; 210 b ; *Phèdre* 232 b, 242 b ; *Rép.* 411 c; *Lois* 707 e, 908 e ; *Lettres* II, 310 e. — Quelques-uns de ces exemples sont tirés de textes au moins suspects (*Epinomis*, *Lettres*). Les autres sont empruntés pour la plupart aux dialogues plus techniques et plus métaphysiques de la seconde partie de l'activité philosophique de Platon. Pour faire de sa dialectique un instrument plus précis, le philosophe n'hésite pas à emprunter son vocabulaire à toute source ; — mais il ne saurait plus passer dans ces dialogues pour un modèle de l'usage attique. Or nous verrons que c'est pour approfondir davantage son analyse que Platon choisit entre γέγονα et γεγένημαι. En revanche γέγονα est très fréquent, et c'est la seule forme qu'on rencontre dans tous les premiers dialogues, où Platon reproduit plus fidèlement le parler attique (ceux qui forment les trois premiers tomes de l'édition Croiset, de l'*Hippias Mineur* au *Ménon*).

Chez Xénophon on trouve les deux formes, mais γέγονα est plus fréquent ; chez Aristophane γέγονα est plus fréquent que γεγένημαι (cf. *Index* de Dunbar). Chez les orateurs, on rencontre les deux formes, mais γέγονα est toujours plus attesté que γεγένημαι, chez Antiphon, chez Démosthène, chez Eschine. Chez Démosthène en particulier, il est curieux de noter que γέγονα est sensiblement plus fréquent que γεγένημαι et que le moyen se rencontre surtout à l'infinitif et au participe. Enfin chez Ménandre encore γέγονα est plus employé que γεγένημαι (cf. index de l'édition Körte).

Tous les textes fournissent donc des témoignages concordants ; il n'y a qu'une exception, mais d'importance : dans une prose aussi archaïque que celle de Thucydide, on lit toujours γεγένημαι, pas une fois γέγονα. La langue de Thucydide est très savante

et un peu artificielle : peut-être y a-t-il là une de ces influences de l'ionien, qui sont courantes chez Thucydide (cf. ch. VIII).

Le témoignage des inscriptions attiques confirme ce qu'enseignent les textes littéraires. Γέγονα est plus fréquent que γεγένημαι et est attesté beaucoup plus tôt. Ce dernier parfait n'est employé que depuis 376 av. J.-C. Les deux formes sont d'ailleurs équivalentes et se trouvent dans des formules parallèles :

CIA II, 270, 12 χρήσιμοι γεγόνασι
CIA II, 555, 9 [ἀνὴρ ἀγαθὸς] γεγόνητα[ι]

Le second exemple est mutilé, mais la restitution est sûre. Aucune différence essentielle de valeur n'est donc saisissable entre γεγένημαι et γέγονα : le témoignage de l'épigraphie est net. C'est bien ce que nous devions attendre : nous avons vu que chez Homère il n'y a pas d'opposition entre actif et moyen au parfait (cf. p. 21). En attique encore, et dans la langue littéraire, cet usage est souvent illustré. La formule τὰ γεγενημένα et la formule τὰ γεγονότα sont interchangeables chez les écrivains qui emploient à la fois le parfait actif et le parfait moyen ; elles signifient toutes deux « les événements ». On a déjà cité plus haut l'exemple d'Antiphon ; on trouve Antiphon, I, 10 τὰ γεγονότα, mais V, 72 : τὴν ἀλήθειαν εὑρεῖν τῶν γεγενημένων. L'équivalence est complète. Pour le choix d'une forme plutôt que d'une autre, bien des facteurs sont intervenus, qu'il n'est possible de déterminer que dans chaque passage, et qui souvent même nous échappent. En particulier chez des orateurs comme Isocrate ou Démosthène, le souci du rythme a pu faire préférer ici la flexion active, ailleurs la flexion moyenne.

Il n'en reste pas moins qu'en nouvel attique les deux formes ont subsisté côte à côte. Or, de deux formes de sens identique, l'une doit s'éliminer, ou bien elles doivent peu à peu se distinguer par une nuance de sens (cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale,* p. 173). Il semble bien qu'on puisse en entrevoir une entre γέγονα et γεγένημαι. Dès lors qu'un écrivain avait à sa disposition deux formes, elles tendaient à s'opposer. En fait, on aperçoit, en particulier chez certains écrivains, que le choix n'est pas indifférent. L'usage de Platon est à cet égard instructif. Quand le philosophe doit se constituer un vocabulaire technique, moins

curieux d'atticisme, il est surtout soucieux d'exactitude et de précision. Le cas du *Théétète*, entre autres, est caractéristique [1]. Γέγονα y est la forme courante, cf. 142 b, 150 e, 154 b, 173 b, 173 d, etc... Mais parfois l'écrivain semble rapprocher à dessein le parfait actif et le parfait moyen :

Théétète 153 e, 154 a : καὶ ἡμῖν οὕτω μέλαν τε καὶ λευκὸν καὶ ὁτιοῦν ἄλλο χρῶμα ἐκ τῆς προσβολῆς τῶν ὀμμάτων πρὸς τὴν προσήκουσαν φορὰν φανεῖται γεγενημένον, καὶ ὃ δὴ ἕκαστον εἶναί φαμεν χρῶμα οὔτε τὸ προσβάλλον οὔτε τὸ προσβαλλόμενον ἔσται, ἀλλὰ μεταξύ τι ἑκάστῳ ἴδιον γεγονός. « Noir et blanc et toute autre couleur, c'est la rencontre des yeux avec le mouvement qui manifestement les engendre ; et toute couleur dont nous affirmons l'être n'est ni ce qui rencontre, ni ce qui est rencontré, mais quelque chose d'intermédiaire, produit original pour chaque individu » (trad. Diès). — Quand il veut indiquer sans insistance le résultat, le produit comme donné, γεγονός suffit à l'écrivain. Mais quand il insiste sur l'idée de devenir et de naissance (M. Diès traduit par « engendre ») c'est la forme plus rare et plus expressive, γεγενημένον qu'il emploie [2].

Le *Théétète* fournit un autre exemple de γεγένημαι, qui est moins curieux parce qu'il n'y a pas l'opposition des deux formes, mais plus clair parce qu'il n'est pas engagé dans des subtilités métaphysiques.

Théétète 210 b : οὐκοῦν ταῦτα μὲν πάντα ἡ μαιευτικὴ ἡμῖν τέχνη ἀνεμιαῖά φησι γεγενῆσθαι καὶ οὐκ ἄξια τροφῆς. « Et donc en toute cette géniture, notre art maïeutique affirme ne trouver que du vent, et rien qui vaille qu'on l'élève » (trad. A. Diès). Le traducteur met bien en lumière l'idée de naissance (« géniture ») et à juste raison. Tout le dialogue est encadré par des discussions sur la maïeutique, et Socrate emploie à chaque instant des formules qui rappellent l'art de sa mère la sage-femme qui est un peu aussi le sien (cf. *Théétète*, 149 a, 152 a, etc.). Le contexte de ce γεγενῆ-

1. Cf. édition Diès, tome VIII, 1re partie, p. x, et A. Meillet, *Rev. de Philologie*, XLVIII, p. 44.
2. Un même jeu de l'actif et du moyen s'observe dans le *Timée* 29 a.

σθαι est significatif : Ἦ οὖν ἔτι κυοῦμέν τι καὶ ὠδίνομεν, ὦ φίλε, περὶ ἐπιστήμης, ἢ πάντα ἐκτετόκαμεν ;

On peut citer un exemple emprunté à Démosthène. Dans un discours aussi soigné que le *Discours sur la Couronne*, il n'est pas indifférent que γεγενῆσθαι soit encore employé avec ce même sens :

XVIII, 205 : ἡγεῖτο γὰρ αὐτῶν ἕκαστος οὐχὶ τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ μόνον γεγενῆσθαι, ἀλλὰ καὶ τῇ πατρίδι. « Car chacun d'entre eux pensait que ce n'était pas seulement pour leur père ou pour leur mère qu'ils avaient été mis au monde, mais pour la patrie ».

Cette synonymique se comprend assez bien : γέγονα était une forme isolée et qui sortait pour ainsi dire du système verbal ; au contraire γεγένημαι semblait répondre rigoureusement à γίγνομαι comme parfait. En dehors des cas tout particuliers cités plus haut, on remarque que γεγένημαι s'emploie là où le parfait doit exprimer fortement l'idée verbale de « être devenu ». Un certain nombre des exemples de γεγένημαι dans Platon s'expliquent ainsi:

Phèdre 232 b : . . . ἢ γεγενημένης ἢ μελλούσης ἔσεσθαι τῆς ἐπιθυμίας. « Quand la passion est formée déjà, ou qu'elle va apparaître ».

Phèdre 242 b : . . . . οἶμαι γὰρ ἐγὼ τῶν ἐπὶ τοῦ σοῦ βίου γεγονότων μηδένα πλείους ἢ σε πεποιηκέναι γεγενῆσθαι... « De tous les hommes de ta génération, c'est toi, je crois, qui as donné naissance au plus grand nombre de discours ». Γεγονότων est général, γεγενῆσθαι exprime précisément l'idée verbale de « recevoir la naissance ».

Le parfait moyen γεγένημαι qui entrait mieux dans le système verbal, tendait donc à se répandre. Chez Lysias, en face de 31 cas de γέγονα, on en relève 126 du médio-passif ; γεγένημαι s'emploie chaque fois que l'idée verbale doit être nettement exprimée. Dans la périphrase de valeur affective où un adjectif se joint à γίγνεσθαι, le parfait est toujours, de Lysias à Démosthène, γεγένημαι.

Lysias, VII, 6 : πάντες γὰρ ἐπίστασθε ὅτι ὁ πόλεμος καὶ ἄλλων πολλῶν αἴτιος κακῶν γεγένηται. On lit de même VII, 7 φιλὴ γεγένηται — XII, 63 ἄξιοι γεγενῆσθαι — XII, 77 et 78 αἴτιος γεγενημένος. Démosthène, XVIII, 22 : ἐτόλμα λέγειν ὡς ἄρ' ἐγὼ πρὸς τῷ τῆς

εἰρήνης αἴτιος γεγενῆσθαι... « Il osait prétendre que non seulement je suis responsable de la paix... ». En dehors même de cette formule, c'est γεγένημαι qu'on emploie pour insister sur l'idée verbale.

Démosthène, II, 4 : καὶ γὰρ εἰ μετ' ἀληθείας τις, ὦ ἄνδρες 'Αθηναῖοι σκόποιτο, ἐνθένδ' ἂν ἴδοι μέγα γεγενημένον. « Si l'on voulait juger sainement, Athéniens, on reconnaîtrait que c'est grâce à nous qu'il est devenu puissant ».

Au contraire γέγονα devient de plus en plus banal et inexpressif. De plus en plus le lien qui unit γίγνομαι à γέγονα se fait lâche. Γεγονώς reste très employé; on le trouve en particulier, avec l'accusatif, dans la tournure qui répond au latin *nātus* avec l'accusatif de temps.

Xénophon, *Mém.* III, 6, 1 : οὐδέπω εἴκοσιν ἔτη γεγονώς (cf. *Cyrop.* I, 2, 4; Platon, *Lois* 721 d, 755 a, 760 c etc.). — De même avec un adverbe, on dit κακῶς γεγονέναι (Aristophane, *Cav.* 218). Dans de telles expressions le parfait signifie « être par la naissance » et il se rapproche beaucoup de εἶναι. Il est en effet des textes où γέγονα est banal, et devient presque équivalent de εἰμί. Chez Platon, par exemple, γεγονέναι semble parfois jouer le rôle d'un parfait supplétif du verbe εἶναι, où l'idée de « devenir » n'est plus qu'une nuance très effacée :

Phédon 64 c : ...εἶναι τοῦτο τὸ τεθνάναι χωρὶς μὲν ἀπὸ τῆς ψυχῆς ἀπαλλαγὲν αὐτὸ καθ' αὑτὸ τὸ σῶμα γεγονέναι, χωρὶς δὲ τὴν ψυχὴν ἀπὸ τοῦ σώματος ἀπαλλαγεῖσαν, αὐτὴν καθ' αὑτὴν εἶναι... Les deux membres de phrase, χωρὶς μὲν, χωρὶς δὲ, se répondent dans une symétrie rigoureuse : dans le premier on trouve γεγονέναι, dans le second εἶναι. — De même *Banquet* 218 c : ἐραστὴς γεγονέναι signifie « être amant ».

Nous avons déjà vu, dans des passages philosophiques où la pensée est analysée à l'extrême, comment Platon peut distinguer γέγονα et γεγένημαι, mais la nuance peut être plus banale : γέγονα hors du système verbal voisin de εἰμί, γεγένημαι faisant partie du système et exprimant l'idée de devenir. Cette nuance se définit plus nettement par l'opposition des deux formes.

Isocrate, XV, 30 : ἐκ δὲ τῶν ἄλλων λόγων ποιεῖ με τηλικοῦτον

ὅσος οὐδεὶς πώποτε γέγονεν, ... οὐ γὰρ μόνον ἰδιώτας φησί μου γεγενῆσθαι μαθητὰς ἀλλὰ καὶ ῥήτορας καὶ στρατηγοὺς καὶ βασιλέας καὶ τυράννους. « D'après ses autres discours il me représente tel que n'a jamais été personne d'autre. . . . . il ne prétend pas seulement, en effet, que des particuliers se sont faits mes disciples ». . . . La nuance de sens ressort d'elle-même ; γέγονε : « comme il n'y a jamais eu personne », la valeur est voisine de celle du verbe être ; γεγένημαι au contraire signifie « se sont faits, sont devenus ».

Démosthène, XVIII, 270 : εἰ μὲν γὰρ ἔχεις Αἰσχίνη τῶν ὑπὸ τοῦτον τὸν ἥλιον εἰπεῖν ἀνθρώπων ὅστις ἀθῷος τῆς Φιλίππου πρότερον καὶ νῦν τῆς Ἀλεξάνδρου δυναστείας γέγονεν, ἢ τῶν Ἑλλήνων, ἢ τῶν βαρβάρων, ἔστω συγχωρῶ τὴν ἐμὴν εἴτε τύχην εἴτε δυστυχίαν ὀνομάζειν βούλει πάντων αἰτίαν γεγενῆσθαι. « Si tu peux me citer quelqu'un qui soit resté d'abord à l'abri de la tyrannie de Philippe puis de celle d'Alexandre, parmi les Grecs ou parmi les barbares, eh bien j'y consens, tu peux dire que ma chance ou ma malchance, comme tu voudras l'appeler, a été responsable de tout ». — Le verbe γέγονε n'a ici guère plus grande valeur que celle d'un parfait du verbe « être ». Au contraire γεγενῆσθαι, dans la formule αἰτίαν γεγενῆσθαι, met en relief la responsabilité de Démosthène. — On a un cas tout semblable au début du même discours : § 20, on trouve ὡς ἔργῳ φάνερον γέγονε : « comme l'événement l'a prouvé clairement ». Mais quelques lignes plus bas, dans la périphrase expressive avec αἴτιος, c'est γεγενῆσθαι qui est employé : § 22, πρὸς τῷ τῆς εἰρήνης αἴτιος γεγενῆσθαι : « outre que j'ai été l'artisan de la paix. . . ».

Les exemples rassemblés ici, et dont on pourrait grossir le nombre, sont nets. Originairement les deux parfaits γέγονα et γεγένημαι, formés d'après le prétérit γεγενήμην, étaient rigoureusement équivalents. Des raisons de style ont pu faire préférer à un écrivain telle forme plutôt que telle autre. Il semble que γέγονα ait été le vieux parfait traditionnel et le plus purement attique. Mais peu à peu se développe le parfait γεγένημαι qui cadre mieux avec la conjugaison moyenne de γίγνομαι, ceci sans évincer jamais γέγονα qu'une antique tradition maintenait. Comme les deux formes ont subsisté côte à côte, elles ont tendu à se diffé-

rencier. Certaines locutions se construisaient avec γέγονα, d'autres avec γεγένημαι. En même temps le sens des deux parfaits se distinguait par une nuance sensible : γέγονα tendait à devenir banal et à sortir du système verbal de γίγνομαι ; — dans γεγένημαι l'idée de « devenir » et de « naissance » est toujours restée au contraire en évidence : un philosophe comme Platon marque fortement l'opposition entre les deux parfaits, et elle apparaît même dans le langage de la prose courante. Ce n'est pas une distinction grammaticale à laquelle l'écrivain ne peut pas se dérober. Le choix reste libre, il s'agit seulement d'une tendance de la langue, d'une nuance que règlent le souci du style et le sentiment de l'écrivain. Dans ces limites, il y a une différence de sens entre les deux formes.

*
* *

Le parfait moyen, déjà très important chez Homère, s'est richement développé au cours de l'histoire de la langue. Pour tout verbe grec, dès l'époque de Thucydide ou d'Hérodote, on pouvait bâtir un parfait moyen, si l'on excepte les quelques verbes qui ont conservé un parfait archaïque avec les désinences en *-a*, *-as*, *-e*, du type σέσηπα τέτηκα, etc. On a même été jusqu'à donner des parfaits moyens à des verbes dont la flexion était par ailleurs active : δοκέω a δέδογμαι, ἀπορέω a ἠπόρημαι, etc., ce qui est exactement le contraire du vieux procédé indo-européen φθείρομαι, ἔφθορα. — Enfin, et ce fut là la dernière conquête du parfait médio-passif, il a tendu à éliminer peu à peu, sans jamais y réussir complètement, les quelques débris du système indo-européen, γίγνομαι a encore comme parfait γέγονα, mais γεγένημαι se répand de plus en plus. Les parfaits du type γέγονα formaient d'ailleurs un petit groupe homogène que le parfait moyen n'a pu qu'entamer. Mais des questions délicates de style et de synonymique se posent, en particulier pour γέγονα et γεγένημαι.

La situation est donc en définitive assez paradoxale ; le grec a conservé longtemps intacte la valeur sémantique du parfait indo-européen. Mais il l'exprime par un système de flexion qui était

précisément exclu du parfait indo-européen. C'est que la conjugaison grecque se constitue et que le jeu des désinences actives et moyennes prend une signification nette qui s'impose à tous les temps du verbe.

CHAPITRE VI

Le parfait résultatif en attique. Achèvement du système du parfait.

I

Dans la conjugaison grecque il est une innovation qui a eu des conséquences particulièrement graves. — On sait qu'un verbe indo-européen exprimait l'idée verbale, mais sans exiger nécessairement de complément qui la précise ou la limite. Une racine indo-européenne n'est par elle-même ni transitive, ni intransitive (cf. Meillet, *Introduction*[5], p. 163). Il reste en grec quelques débris de l'état ancien : ἔχω signifie « je tiens, j'ai », mais aussi « je me tiens » dans κακῶς ἔχω « je suis mal » ; φέρω signifie « je porte », mais διαφέρω « je suis différent ». Ces exemples sont toujours cités, ils sont instructifs pour l'indo-européen, mais en grec, si l'on met à part la langue homérique, ils sont à peu près isolés, et ne représentent pas un usage vivant et répandu. Le moyen dont le sens s'est précisé et délimité au cours de l'histoire du grec, a entré autres rôles celui d'exprimer que le sujet prend part à l'action (cf. Stahl, *Krit-hist. Syntax*, p. 49) : ἀγείρειν « assembler », mais ἀγείρεσθαι « s'assembler ». Le grec a ainsi tendu à opposer une flexion moyenne de sens intransitif et une flexion active, factitive. Cette innovation très importante a complètement transformé la physionomie du verbe indo-européen. Elle a amené la création d'un actif et d'un passif. La tendance était si forte que le grec a opposé à de vieux verbes moyens des factitifs. Sur φαίνομαι on a fabriqué φαίνω « je fais apparaître » (B 353), d'après le rapport δίδομαι, δίδωμι. Ce procédé a surtout été florissant à l'aoriste : on créée des aoristes en *s* de sens factitif.

En face de ἔστην le grec a fait ἔστησα (A 448).

En face de φύομαι ἔφυν il fait φύω (Z 148), ἔφυσα (κ 393).

En face de δύομαι ἔδυν, il fait δύω (Hérodote, II, 42), ἔδυσα (ξ 341).

En face de φαίνομαι ἐφάνην, on a φαίνω (B 353), ἔφηνα (B 318).

En face de φθείρομαι ἐφθάρην, on a φθείρω (ρ 246), ἔφθειρα (Thucydide, II, 91).

En face de ἕζομαι « s'asseoir », le grec homérique offre un aoriste ἕσσα « faire asseoir » (Ξ 209) sans qu'il ait jamais complété le système avec un présent *εζω.

Le grec, d'une vieille racine indo-européenne, avait un aoriste intransitif ἔσβην. Il a été créé comme factitif le présent σβέννυμι « éteindre » (Hérodote, II, 66) et un aoriste ἔσβεσσα (Π 293, 621).

Sur l'aoriste moyen πλῆτο de la racine signifiant « remplir », on a fait un présent factitif πίμπλημι (Φ 23) et un aoriste en *s* (πλῆσα N 60, Ξ 35).

Le grec avait hérité de l'indo-européen un présent νέομαι (skr. *násate*). Il en a tiré ναίω « habiter quelque part ». Mais pour ce verbe il fallait un factitif et on créa l'aoriste νάσσα (δ 174).

De πίνω « boire » l'ionien a créé un aoriste récent et factitif ἔπισα « j'ai fait boire » (Hippocrate, VIII, 118, 128).

Du verbe κύω on a à l'aoriste un participe moyen ὑποκυσαμένη (Z 26). Mais chez Eschyle, *Fragm.* 44, l'aoriste ἔκυσα avec valeur factitive signifie « j'ai engrossé ».

Γιγνώσκω a un vieil aoriste ἔγνων, mais à ἀναγιγνώσκω « je persuade », Hérodote donne l'aoriste factitif ἀνέγνωσα (I 68).

Le verbe ἐρείκω « briser » a un aoriste ἤρικον (P 295) qui est intransitif; mais il y a un aoriste transitif en *s* ἤρειξα Aristophane, *Guêpes* 649.

De même ἐρείπω veut dire « faire tomber », et ἤριπον veut dire « s'écrouler » E 68. Mais il a été bâti un aoriste factitif ἤρειψα, Pindare, *Pythiques* IV, 264 ; Hérodote, I, 164.

On avait τρέφεται « il est élevé » avec l'aoriste ἔτραφε intransitif E 555 ; mais il fallait une forme factitive pour dire « j'ai élevé » et on a formé ἔθρεψα (N 466).

Ce système a été très productif en grec, on l'observe même dans des verbes secondaires : μεθύω veut dire « je suis ivre », mais

ἐμέθυσα « j'ai enivré » Plutarque, *Moralia* 239 a. — L'Iliade fournit même des aoristes aussi caractéristiques que ἔβησα en face de ἔβην :

Π 810 : καὶ γὰρ δὴ τότε φῶτας ἐείκοσι βῆσεν ἀφ' ἵππων.

« Il fit tomber de leurs chars vingt guerriers ».

Ce développement des aoristes en -σα met en lumière une tendance de la langue grecque sur laquelle on n'insiste pas toujours assez. Pour la constitution d'une conjugaison équilibrée, le besoin de se créer des factitifs en face des formes intransitives ou passives a été un des facteurs les plus efficaces. En particulier il a contribué à la naissance du parfait résultatif. Si une grande tendance à opposer un système factitif et un système de sens intransitif a dominé le développement du verbe grec, le parfait à sens d'état faisait une exception qui rompait l'harmonie de la conjugaison. On employait βάλλω « je frappe », βάλλομαι « on me frappe », mais au parfait βέβλημαι « je suis frappé », sans forme active correspondante. Ce parfait qui continuait pour le sens le parfait indo-européen était entré dans le système du moyen. Βέβλημαι signifiait « je suis dans l'état de celui qui est frappé », et correspondait, avec une valeur d'aspect particulière au présent βάλλομαι, — le grec a été amené à opposer à βέβλημαι, comme βάλλω s'oppose à βάλλομαι, un parfait actif βέβληκα, « je suis dans l'état de celui qui a frappé (quelqu'un) ». L'innovation répondait aux tendances les plus profondes de la langue.

Les anciennes désinences du parfait actif de sens intransitif allaient servir au nouveau parfait actif et résultatif. Dans ἔφθαρκα il y a encore un souvenir de ἔφθορα ; — parfois même c'est le parfait archaïque de sens intransitif qui a pris purement et simplement le sens résultatif : quand le moyen τέθραμμαι a été constitué, τέτροφα, a pu prendre le sens résultatif (cf. Sophocle, *Œd. à Colone* 186).

Enfin des parfaits anciens se construisaient souvent avec l'accusatif. Ce n'étaient pas proprement des parfaits résultatifs, mais ils les annonçaient ; on a eu ainsi chez Homère ἐδηδώς, ἔκτημαι, etc... (cf. p. 12).

Le parfait résultatif trouvait donc un terrain tout préparé, et

le développement en a été très rapide. M. Wackernagel a donné des faits un aperçu suggestif (*Studien zum griechischen Perfektum*) qu'il suffira de compléter.

*
* *

Dans la langue homérique on entrevoit l'existence d'un parfait résultatif. Au v[e] siècle, les exemples sont plus nombreux. M. Wackernagel a relevé les textes bien nets qu'on trouve dans Pindare :

Isthmiques IV, 37 : ἀλλ' Ὅμηρος τοι τετίμα-
κεν δι' ἀνθρώπων........

« Mais Homère l'a rendu fameux parmi les hommes ».

Le parfait exprime bien encore un état ; mais ce n'est plus l'état du sujet, c'est celui de l'objet. Cette innovation suffit à transformer le rôle de ce thème. On a de même dans les *Néméennes* II, 7 :

πατρίαν
εἴπερ καθ' ὁδόν νιν εὐθυπομπός
αἰὼν ταῖς μεγάλαις δέδω-
κε κόσμον Ἀθάναις.........

« Si vraiment un destin propice le guide dans la voie de ses pères et l'a donné comme ornement à Athènes la grande ville ». — Le parfait implique ici qu'il s'agit d'un ornement durable.

Nous avons probablement encore un témoignage très ancien dans un passage qui est attribué à Tyrtée, *Fr.* 2 (Bergk) :

αὐτὸς γὰρ Κρονίων καλλιστεφάνου πόσις Ἥρης
Ζεὺς Ἡρακλείδαις τῆνδε δέδωκε πόλιν.....

« Zeus a donné aux Héraclides cette cité (qui leur est restée) ». Dans l'*Hymne à Hermès* on observe un autre exemple ancien :
105 : ἐπεὶ οὖν βοτάνης' ἐπεφόρβει βοῦς ἐρίμυκους.

« Comme il faisait paître des bœufs ». La forme répond exactement à un présent factitif φέρβω en face de φέρβομαι. Mais ce plus-que-parfait est isolé.

D'autres passages qu'on pourrait être tenté de citer ont été écartés avec raison par M. Wackernagel (*l.c.*, p. 10). Aristote, *Rhétorique* 1398 b, 28, semble citer un passage de Sapho :.....

οἱ θεοὶ γὰρ οὕτω κεκρίκασι. On a essayé de restituer le vers : (Bergk, *Poetae lyrici Graeci*[4], III, 133, *fr.* 137 ; Hoffmann, *Griech. Dialekte*, II, 163). Mais Schulze, *GGA*, 1897, p. 898, et après lui M. Wackernagel ont montré que κέκρικα en attique est une forme toute récente (Platon, *Lois* 734 c). Il ne semble donc pas qu'on doive la retrouver dans Sapho.

Enfin Choirikios cite librement, de Sapho (*Œuvres de Charles Graux*, II, 97), ces quelques mots : σέ τετίμηκεν ἐξόχως ἡ 'Αφροδίτη. Weil en a tenté une restitution τετίμακα ἔξοχά σ' 'Αφροδίτα. Mais cette combinaison reste toute conjecturale. Du reste τετίμακα paraît être un des parfaits résultatifs les plus anciens (cf. Pindare, *Isthmiques* IV, 37).

*
* *

Pour étudier le développement du parfait résultatif en ionien-attique, il convient de marquer deux étapes. Il apparaît dans les plus anciens textes : Tragiques, Hérodote, Thucydide, Antiphon, mais à l'état de nouveauté : il n'est pas usuel. — En moyen et en nouvel attique, au contraire il se répand très rapidement, dans la Comédie, chez Xénophon, chez Platon, chez les Orateurs. L'espace de temps qui sépare ces deux groupes n'est pas grand : la différence linguistique pour l'étude du parfait est nette.

Les listes de M. Wackernagel donnent une idée juste de cette histoire : on peut seulement les compléter.

*
* *

II

ἠδίκηκα : Euripide, *Alc.* 689; Thucydide, III, 63 ; Lysias, IX, 11.

ᾕρηκα : Eschyle, *Agam.* 267 ; Hérodote, IV, 66 ; Thucydide, I, 61, 103 ; — ᾕρημαι (transitif) : Thucydide, I, 62.

(ἐπ)ῆρκα : Euripide, *Frag.* 1040 ; — ἦρμαι (résultatif) : Sophocle, *Electre* 54.

ἀκήκοα : Eschyle, *Prométhée* 740 ; Hérodote, I, 37, etc.

ἀνέγνωκα « j'ai lu » : Thucydide, III, 49, etc.

ἀνήλωκα : Thucydide, II, 64, VI, 31 ; Lysias, XXVI, 3, etc.

ἠπάτηκα : Sophocle, *Philoct.* 929 ; Hérodote, VI, 80.

ἀπολώλεκα (résultatif) : Hérodote, I, 45 ; Antiphon, V, 91 ; Thucydide, II, 65, etc.

ἀπεστέρηκα : Thucydide, VII, 6 ; Sophocle, *Philoct.* 1283 ; Hérodote, V, 106, etc.

βέβληκα : Eschyle, *Sept* 583 ; Thucydide, II, 48 ; — συμβέβληκα Euripide, *El.* 906, etc.

βεβούλευκα : Sophocle, *Œd. Roi* 701 ; Isocrate, XVI, 43, etc.

βέβρωκα : φ 402 ; Sophocle, *Trachin.* 1054 ; *Ant.* 1022 ; Hérodote, I, 119, etc...

ἔγνωκα : Pindare, *Pythiques* IV, 27 ; Eschyle, *Prométhée* 51 ; Sophocle, *Œd. à Colone* 96 ; Hérodote, I, 207 ; Lysias, XVII, 6, etc...

γέγραφα : Thucydide, V, 26 ; *Comic. Fragm.* I, p. 52 ; Isocrate, XI, 1, etc...

γεγύμνακα : Eschyle, *Prométhée* 585.

δεδήλωκα : Hérodote, II, 106 ; Thucydide, I, 9, etc...

δέδωκα : Pindare, *Néméennes* II, 8 ; Eschyle, *Prométhée* 446 ; Sophocle, *Philoct.* 664 ; Hérodote, VI, 56, etc...

διέφθορα (résultatif) : Sophocle, *El.* 306 ; Euripide, *Médée* 349 ; Aristophane, *Fragm.* 418 ; — διέφθαρκα : Euripide, *Médée* 226 ; Lysias, I, 16 ; Dinarque, I, 64 ; Démosthène, XLV, 27.

δεδούλωμαι (résultatif) : Thucydide, VI, 82 ; κατα- Euripide, *Iph. à Aulis* 1269 ; Platon, *Ménex.* 240 a.

δέδρακα : Sophocle, *Ant.* 536 ; Thucydide, VIII, 50 ; Antiphon, III, δ 5, etc...

ἐδήδοκα : P 542 ; *Hymne à Hermès* 560 ; Aristophane, *Cav.* 362 ; *Gren.* 984 ; Eschine, I, 42, etc...

ἐκμεμόχθηκασι : Eschyle, *Prométhée* 825.

ἑόλει : Pindare, *Pythiques*, IV, 233 (texte douteux).

ἐλήλακα : ἐξ- Hérodote, V, 90 ; Aristophane, *Nuées* 828 ; ἀπ- Xénophon, *Cyrop.* IV, 2, 10 ; Sophocle, *Œd. Roi* 376.

ἐντεθύμημαι : Thucydide, I, 120 ; Xénophon, *Anab.* III, 1, 43.

ἐξήντληκα : Euripide, *Cyclope*, 282.

ἐξήρπασμαι (résultatif) : Sophocle, *Œdipe à Colone* 1016.

εἴργασμαι (résultatif) : Eschyle, *Frag.* 311 ; Sophocle, *Ant.* 1228 ; Hérodote, III, 155 ; Thucydide, I, 137, etc...

εἴρηκα : Eschyle, *Prométhée* 821 ; Sophocle, *Trachin.* 63 ; Thucydide, VI, 87 ; Aristophane, *Gren.* 558, etc...

εὕρηκα : Sophocle, *Œd. Roi* 546 ; Hérodote, I, 44 ; Aristophane, *Nuées* 764, etc...

τεθεράπευκα : Thucydide, IV, 67.

τέθεικα : Euripide, *El.* 7 ; Xénophon, *Mém.* IV, 4, 19, etc...

ἵδρυμαι (résultatif) : Hérodote, II, 42.

εἶκα : Sophocle, *Fragm.* 305 ; Euripide, *Hélène* 1059 ; Xénophon, *Anab.* II, 3, 13.

κέχονα (χαίνω) : Sophocle, *Fragm.* 955 ; Xénophon, *Anab.* VII, 6, 36.

κεχοίνωμαι (résultatif) : Euripide, *Fragm.* 493.

κεκόμικα : Hérodote, IX, 115 ; Isée, V, 44 ; Platon, *Criton* 45 b ; — κεκόμισμαι (résultatif) : Thucydide, VIII, 61 ; ἐκ- II, 78.

ἔκτονα : Eschyle, *Eum.* 587 ; Xénophon, *Anab.* II, 1, 11 ; *Hellén.* II, 4, 21 ; Hérodote, V, 67 ; Platon, *Apol.* 38 c, 39 c ; Isocrate, XII, 66 ; Lysias, X, 2 ; X, 7 ; Démosthène, XXII, 2.

Un autre type de parfait, pour le même verbe, apparaît plus tard : ἔκταγκα *Comicorum Fragm.* III, 100 ; Aristote, *Politique* 1324 b. Polybe a ἔκτακα, XI, 18 (sur ces formes, cf. plus bas) ; ἐκτόνηκα : Aristote, *Soph.* 182 b.

εἴληφα : Sophocle, *Œd. Roi* 643 ; Euripide, *Bacch.* 226 ; Thucydide, VIII, 27 ; Antiphon, I, 7 ; Lysias, XII, 83 ; Aristophane, *Gren.* 581, etc... ; ἐπειλῆφθαι : Platon, *Cratyle* 396 d.

λέλογχα (εἴληχα) : Pindare, *Néméennes* I, 24 ; Euripide, *Troy.* 282 ; Hérodote, VII, 53 ; Eschyle, *Sept* 423 ; Sophocle, *Aj.* 1058, etc...

λέλοιπα (résultatif) : Sophocle, *Trachin.* 327 ; Euripide, *Iph. en Tauride* 562 ; Isocrate, XII, 76, etc...

λέλυκα : Thucydide, I, 67 ; VII, 18 ; Isocrate, XII, 96 ; Aristophane, *Guêpes* 992 ; Démosthène, VIII, 39 ; — λέλυμαι (résultatif) : Thucydide, VI, 36 ; Isocrate, XIV, 27 ; Démosthène, XXXVI, 45 ; LIII, 7.

μεμάθηκα : Hérodote, II, 51 ; Isocrate, XII, 108 ; Platon, *Eutyph.* 9 c, etc...

μεμέτρηκα : Hérodote, II, 6.

μεμίμημαι (résultatif) : Hérodote, II, 169 ; Platon, *Ménex.* 238 a ; *Philèbe* 40 e.

νενόμικα : Hérodote, I, 173 ; *Comic. Fragm.* II, p. 414. Lycurgue, 75.

ὀμώμοκα : Euripide, *Hippol.* 612 ; Andocide, I, 90 ; Lysias, X, 32, etc...

ὡμολόγηκα : Thucydide, II, 95 ; Andocide, I, 29

ἑώρακα : Thucydide, II, 21 ; Lysias, XI, 7 ; XII, 100 ; Isocrate, XV, 38 ; Aristophane, *Thesmoph.* 32, 33 ; *Oiseaux*, 1573 ; *Plut.* 98, 1045 ; Platon, *Prot.* 310 e ; Xénophon, *Cyrop.* III, 1, 18 ; Démosthène, XVII, 20 ; XXI, 65 ; XXV, 77, etc...

ὄπωπα : Z 124 ; φ 94 ; Eschyle, *Eum.* 57 : Sophocle, *Ant.* 6 ; Hérodote, III, 37, 93 ; V, 62 ; VII, 125.

παρῄνημαι (résultatif) : Thucydide, VII, 69 ; l'actif παρῄνηκα apparaît chez Isocrate, II, 54.

πέπομφα : Hérodote, I, 85 ; Thucydide, VII, 12 ; Platon, *Eryx.* 392 c ; Démosthène, IV, 48.

πέπωκα : Hipponax, 73 ; Eschyle, *Sept* 821 ; Sophocle, *Trachin.* 1056 ; Hérodote, IV, 160 ; Aristophane, *Assemblée*, 948.

πεποίηκα : Hérodote, II, 10 ; V, 69 ; Thucydide, III, 23, 54 ; Platon, *Apol.* 20 d, etc...

πεποίημαι (résultatif) : Thucydide, I, 62 ; Andocide, IV, 22 ; Isocrate, I, 48 ; IX, 54 ; Démosthène, XIX, 22, etc...

πεποικίλωκα : Eschyle, *Fragm.* 304, 2.

πεπόνηκα : Thucydide, VII, 38 ; Aristophane, *Paix* 820, etc...

πέπραχα (résultatif) : Hérodote, V, 106 ; *Comic. Fragm.* I, 654 ; III, 186 ; Xénophon, *Cyrop.* III, 1, 15 ; *Hellén.* V, 2, 32 ; Démosthène, XIX, 17, etc...

προμεμόχθηκα : Euripide, *Suppliantes* 1234.

προτεθέσπικα : Eschyle, *Prométhée* 211.

ἔσκεμμαι (résultatif) : Euripide, *Héracl.* 147 ; Platon, *Gorgias* 501 a ; Xénophon, *Mémor.* III, 6, 5 ; Démosthène, XXI, 192, etc...

ἐσκεύασμαι (résultatif) : Euripide, *Suppliantes* 1057, etc...

ἔσταλκα : ἐπ- Euripide, *Phénic.* 863 ; Thucydide, V, 37 ; VIII, 99 ; Xénophon, *Hellén.* I, 5, 3 ; ἀπ- Isocrate, I, 2 ; Démosthène, XII, 6, etc...

σέσωκα : Euripide, *Ion* 1386 ; Isocrate, VII, 52 ; Platon, *Lois* 776 d.

τετέλεκα : Thucydide, VI, 31 ; Platon, *Apol.* 20 a.

τετίμηκα : Pindare, *Isthm.* IV, 37 ; Lysias, XXVI, 17 ; Platon, *Rép.* 548 c.

τέτροφα de τρέπω (ἀνα-) : Sophocle, *Trachin.* 1008 ; Andocide, I, 131 ; — τέτροφα : Aristophane, *Nuées* 858 ; — τέτραφα : Dinarque, I, 108 ; Démosthène, XVIII, 296.

τέτροφα (τρέφω) : Sophocle, *Œd. à Colone* 186.

ὑπηγκάλισμαι (résultatif, « j'ai pris dans mes bras ») : Euripide, *Héracl.* 42.

ὑπέσχημαι (résultatif) : Thucydide, VIII, 48 ; Xénophon, *Écon.* III, 1 ; Démosthène, XXIII, 18, etc...

πεφίληκα : Pindare, *Pythiques* I, 13.

ἐπεφόρβει (φέρβω) : *Hymne à Hermès* 105.

πεφρόντικα : Euripide, *Alc.* 773 ; Aristophane, *Assemblée* 263 ; Xénophon, *Mémor.* III, 3, 8.

ἔψευσμαι (résultatif) : Sophocle, *Œd. Roi* 461 ; Thucydide, V, 83 ; VI, 17 ; Xénophon, *Anab.* I, 3, 10 ; Lysias, III, 21.

ἐψήφισμαι : Thucydide, I, 120 ; Aristophane, *Guêpes* 591.

*
* *

On trouve ci-dessus une liste à peu près complète des parfaits résultatifs qui apparaissent dans l'ancien attique, avec l'indication des textes moins anciens où la forme, dans la suite, est attestée. Dès Hérodote et Thucydide, il se crée en ionien-attique un grand nombre de parfaits résultatifs. Il reste à voir quelle a été l'importance de leur rôle et la fréquence de leur emploi.

On s'aperçoit très vite que dans les textes les plus anciens le parfait résultatif est rare. Chez Eschyle on n'en trouve guère plus de 12 à 20 exemples. Chez Sophocle la situation est sensiblement la même. On peut citer :

ἀνατέτροφα (1 ex.). ἐξήρπασμαι (1 ex.).

ἀπεστέρηκα (3 ex.).	εἶχα (2 ex.).
ἦρμαι (1 ex.).	κέκονα (1 ex.).
ἀκήκοα (7 ex.).	εἴληφα (1 ex.).
βέϐρωκα (2 ex.)	λέλοιπα (1 ex.).
ἔγνωκα (4 ex.).	ὄπωπα (5 ex.).
δέδρακα (11 ex.).	πέπωκα (1 ex.).
εἴρηκα (1 ex.).	τέτροφα (de τρέφω) (1 ex.).
εὕρηκα (1 ex.).	

Cette liste qui peut être vérifiée avec le lexique d'Ellendt fournit 51 exemples de parfait résultatif pour les sept tragédies et les fragments. Ces exemples sont plus nombreux que ceux qu'on peut relever chez Eschyle, mais ils restent en somme rares. La tournure n'est pas habituelle : le parfait le plus fréquent est précisément celui de δράω qui est une γλῶσσα. — Chez Euripide dont la langue est moins archaïque et dont le style est souvent proche de celui de la comédie, le parfait résultatif est usuel : nous avons pu relever des formes aussi nouvelles que τέθεικα (*Electre* 6).

Chez Hérodote, les exemples de parfait résultatif sont rares. Le livre VII peut donner une idée de l'état linguistique de l'œuvre entière. On y trouve :

2 ἀκήκοα (208 et 238).	1 ἀπαραιρῆσθαι résultatif (159).
1 εἴργασμαι résultatif (194).	1 ὄπωπα (125).
1 εὕρηκα (10).	2 πεποίηκα (8 et 104).
1 νενόμικα (153).	1 εἴρηκα (16).

On a donc dix parfaits résultatifs. Le chiffre est minime : dans ce même texte, le parfait intransitif est richement représenté (180 avec les désinences moyennes, 58 avec les désinences actives, cf. p. 88).

Chez Thucydide le parfait résultatif commence à se répandre. Il reste pourtant assez exceptionnel. Le dépouillement du texte fournit des données qui sont nettes :

ἠδίκηκα. — ἧρηκα et ἥρημαι. — ἀκήκοα. — ἀνέγνωκα. — ἀνήλωκα. — ἀπολώλεκα. — ἀπεστέρηκα. — ἀποδέδωκα. — γέγραφα. — δεδήλωκα. — δεδούλωμαι. — δέδρακα. — ἐπέσταλκα. — εἴργασμαι. — εἴρηκα. — ἐσϐέϐληκα. — τεθεράπευκα. — εἴληφα. — λέλυκα et

λέλυμαι. — ὡμολόγηκα. — ἑώρακα. — παρήνημαι. — πέπομφα. — πεποίηκα et πεποίημαι. — πεπόνηκα. — τετέλεκα. — ὑπέσχημαι. — ἔψευσμαι. — ἐψήφισμαι.

Il y a donc environ 35 verbes chez Thucydide qui possèdent des parfaits résultatifs. Le nombre commence à augmenter, et il y a des verbes tout à fait secondaires, où le parfait est évidemment récent : τεθεράπευκα est à cet égard instructif (I, 9 et IV, 67). Mais en face de ces quelques exemples, le parfait moyen à sens passif apparaît beaucoup plus fréquent. Il suffit de comparer la liste donnée p. 89 avec celle-ci pour voir la proportion. Le parfait résultatif, chez Thucydide, est encore au début de son développement. On en trouve la preuve dans le texte même de l'historien. M. Wackernagel (*l.c.*, p. 13) a très bien montré que Thucydide emploie ordinairement l'aoriste du verbe γράφειν :

I, 1 : Θουκυδίδης Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεμον.....

I, 23 : τὰς αἰτίας προὔγραψα.

I, 97 : ἔγραψα δὲ αὐτὰ καὶ τὴν ἐκβολὴν τοῦ λόγου ἐποιησάμην.

III, 113 : καὶ ἀριθμὸν οὐκ ἔγραψα τῶν ἀποθανόντων.

Mais il y a un passage où ne se retrouve pas l'usage habituel :

V, 26 : γέγραφε δὲ καὶ ταῦτα ὁ αὐτὸς Θουκυδίδης Ἀθηναῖος. — Stahl et Classen veulent voir, dans le changement de temps, une nuance de sens : en tout cas elle est assez peu sensible. Le parfait résultatif qui apparaît à peine dans le texte d'Eschyle, de Sophocle, d'Hérodote, reste rare encore chez Thucydide, mais commence à se répandre.

*
* *

III

En nouvel attique le parfait résultatif s'est très vite développé. Au IVe siècle, il est devenu un temps normal dans l'économie de la conjugaison. Tout verbe a tendu à se constituer un parfait. On ne saurait donc prétendre énumérer tous les parfaits résultatifs que la langue a formés. La liste suivante donnera pourtant une idée de la richesse du système.

ἤγγελκα (κατα-) : Lysias, XXV, 30 ; (εἰς-) : Lycurgue, 1 ; (περι-) : Démosthène, XXI, 4.

ἦχα (συν-) : Xénophon, *Mémor.* IV, 2, 8 ; (προ-) : Démosthène, XIX, 18 ; XXV, 8.

ἦρκα : Démosthène, XXV, 52 ; (ἀπο-) : XIX, 150.

ᾐτίαμαι (résultatif) : Démosthène, XIX, 215.

ἠλλοτρίωκα : Démosthène, LI, 17.

ἠμέληκα : Xénophon, *Anab.* II, 5, 7.

ἠνάγκακα : Platon, *Sophiste* 240 c.

ἀνεπτέρωκα : Aristophane, *Oiseaux* 1443.

ἀνατετύρβακα : Aristophane, *Cavaliers* 310.

ἀνέωχα : Démosthène, XLII, 30 ; *Comic. Fragm.* III, p. 66.

ἤνυκα : Platon, *Politique* 264 b.

ἠξίωκα : Démosthène, XXIII, 213.

ἀπαλήλιφα : Démosthène, LII, 29.

ἀποτεθρίακα : Aristophane, *Acharniens* 158.

ἀποκεκάρπωκα : Hippocrate, IX, 192.

ἀποκέκριμαι (résultatif) : Xénophon, *Anab.* II, 1, 15 ; Platon, *Prot.* 358 a ; *Lois* 673 b.

ἀπολέλαυκα : Aristophane, *Thesmophories* 1008.

ἥρμοσμαι (résultatif) : Platon, *Lachès* 188 d.

ἥρπακα : Aristophane, *Plut.* 372 ; Platon, *Gorgias* 481 a.

ἠτίμωκα : Démosthène, XXI, 103.

ηὔξηκα : Platon, *Timée* 90 b.

ἠφάνικα : Démosthène, XXV, 97.

βεβαλάνωκα : Aristophane, *Assemblée* 361.

βέβλαφα : Démosthène, XIX, 180 ; Aristote, *Rhétorique* III, 16, 1417 a.

γεγέννηκα : Platon, *Lois* 889 c.

γέγραμμαι (résultatif) : Platon, *Théét.* 210 d ; Xénophon, *Mémor.* IV, 8, 4 ; Démosthène, XXIV, 189 ; Dinarque, I, 101.

δεδάνεικα : Démosthène, XXXV, 52 ; δεδάνεισμαι, Démosthène, XXXVI, 5.

δεδαπάνηκα : Lycurgue, 139.

δέδειχα : Démosthène, XXVI, 16 ; *Comic. Fragment.* II, 396. (ἐπι) δέδειγμαι (résultatif) : Platon, *Timée* 47 e ; ἀποδέδειγμαι : Xénophon, *Anab.* V, 2, 9.

δέδεκα : Démosthène, XXIV, 207 ; Eschine, II, 134.
δεδημιούργημαι : Platon, *Timée* 31 a.
διαπέπραγμαι (résultatif) : Xénophon, *Anab.* II, 3, 25.
διασέσυρκα : *Comic. Fragm.* II, 566.
δεδίδαχα : Xénophon, *Cyropédie* I, 3, 18 ; Platon, *Ménon* 85 e.
διῴκηκα : Platon, *Timée* 19 e ; Démosthène, XXVII, 22.
δεδίωχα : Hypéride, II, 16.
δέδυκα (résultatif) : Xénophon, *Anabase* V, 4, 13.
δεδώρημαι : Xénophon, *Cyrop.* V, 2, 8 ; Platon, *Timée* 46 e.
εἴακα : Démosthène, VIII, 37 ; XLIII, 78.
ἠγγύηκα : Isée, III, 40 ; III, 58.
ἐγκεχείρηκα : Ménandre, Ἥρως 42.
εἴθικα : Xénophon, *Hellén.* VI, 1, 15 ; Platon, *Ménon* 70 b.
εἰσκεκύλικα : Aristophane, *Guêp.* 1475.
ᾔκασμαι (résultatif) : Aristophane, *Oiseaux* 807.
ἐκκεκώφωκα : Aristophane, *Cavaliers* 311.
ἤλπικα : *Comicorum Fragmenta* III, 344.
ἐμήμεκα : Hippocrate, V, 232.
ἠμπόληκα (résultatif) : Aristophane, *Paix* 367.
ἐντεθύμημαι (résultatif) : Xénophon, *Anabase* III, 1, 43.
ἠνώχληκα : Démosthène, XXI, 4.
ἐξήλικα : Aristophane, *Nuées* 33.
ἐξήμβλωκα : Aristophane, *Nuées* 137.
ἐξήτακα : Xénophon, *Mém.* III, 6, 10 et 11 ; Platon, *Théét.* 154 d; Eschine, I, 92 ; Démosthène, XVIII, 172.
ἐπήνεκα : Isocrate, XII, 261 ; Platon, *Politique* 307 a.
ἐπιώρκηκα : Xénophon, *Anabase* III, 1, 22.
ἠρέθικα : Eschine, II, 37.
ἤρεικα : Hippocrate, VI, 372 ; Polybe, V, 60.
ἠρώτηκα : Platon, *Gorgias* 448 a ; *Philèbe* 18 a.
εἱστίακα : Platon, *Gorgias* 518 e.
εὐηργέτηκα : Lycurgue, 140 ; Isée, IV, 31 ; Platon, *Rép.* 615 b; Démosthène, XX, 33.
εὕρημαι (résultatif) : Eschine, III, 162 ; Démosthène, LV, 31; XIX, 17.
ἔσχηκα (résultatif) : Platon, *Phèdre* 241 b, etc...

ἐζημίωκα : Démosthène, XXI, 49.

ἐζήτηκα : Dinarque, II, 19 ; (ἀν-) : Platon, *Apologie* 18 b.

τεθαύμακα : Xénophon, *Mémorables* I, 4, 2 ; Démosthène, XXIV, 159.

τεθέαμαι : Aristophane, *Nuées* 370; Xénophon, *Mémorables* II, 1, 31 ; Démosthène, XXI, 2.

τεθεώρηκα : Aristophane, *Guêpes* 1188 ; Isocrate, XII, 21.

τεθήρακα : Xénophon, *Cyropédie* II, 4, 16.

τέθλιφα : *Comic. Fragm.* III, 380 (conjecture de Herwerden).

τεθόλωκα : *Comic. Fragment.* II, p. 20.

τέθυκα : Aristophane, *Lysistr.* 1062 ; *Comic. Fragm.* II, p. 432 Platon, *Rép.* 328 c ; τέθυμαι (résultatif) : Xénophon, *Hellén.* V, 1, 18.

ἔστακα : Hypéride, III, 28 ; (Platon), *Axiochos* 370 ; Polybe, X, 20.

κέκαυκα : Xénophon, *Helléniques* VI, 5, 37 ; *Comic. Fragm.* II, p. 341.

κέκληκα : Aristophane, *Plut.* 260 ; *Comic. Fragm.* II, p. 364 ; Platon, *Républ.* 580 e.

κεκάρπωμαι (résultatif) : Démosthène, XXIX, 34.

κατέστραμμαι (résultatif) : Démosthène, IV, 6.

καταπετίληκα : Aristophane, *Assemblée* 330.

κατηγόρηκα : Platon, *Apologie* 18 c.

κατώρθωκα : Démosthène, LX, 21.

κεκέλευκα : Lysias, I, 34 ; Lucien, *Demon.* 44.

κεκέρδηκα : Démosthène, LVI, 30 ; Dion Cassius, LIII, 5.

κεκήδευκα : Ménandre, Ἐπιτρέποντες 427.

κεκήρυχα : Démosthène, XIX, 35.

κεκίνηκα : Démosthène, XLV, 58.

κέχρηκα (de κίχρημι) : *Comic. Fragm.* III, p. 132 et 181.

κέκλοφα : Aristophane, *Plutus* 372 ; Démosthène, XXII, 49 ; Platon, *Lois* 941 d.

κέκληκα : (ἀπο-) Aristophane, *Oiseaux* 1263.

κέκλυκα : (ἐπι-) Eschine, III, 173.

κέκναικα : (δια-) *Comic. Fragm.* I, p. 188.

κέκοφα : Xénophon, *Hellén.* VI, 5, 37 ; Lysias, XIV, 42 ; Platon *Théét.* 169 b.

κέχρικα : Platon, *Lois* 734 c; Lysias, VI, 54.

κέχρουκα : (ἐκ-) Platon, *Phèdre* 228 e ; παρακέκρουμαι (résultatif) : Démosthène, VI, 23.

κέκρυφα : Hippocrate, 263, 51 (mais Littré VIII, 494 corrige en κέκυφα).

κεχώλωκα : Dinarque, I, 101.

λελάκτικα : Aristophane, *Nuées* 136.

λέλαφα : Aristophane, *Fragment* 492 (Dindorf).

λελόγισμαι (résultatif) : Lysias, XXXII, 44 ; Démosthène, XXVIII, 12.

λελοιδόρηκα : Platon, *Phèdre* 241 e ; λελοιδόρημαι (résultatif) : Ménandre, Κωνειαζόμεναι 13.

λελύμασμαι (résultatif) : Démosthène, IX, 31 ; XXI, 173 ; Dinarque, I, 29.

λελύπηκα : Démosthène, XXIV, 175 ; Ménandre, Περικειρομένη 244.

λελωποδύτηκα : Ménandre Ἐπιτρέποντες 95 :

μέμαχα : Aristophane, *Cavaliers* 55.

μετακεχείρισμαι (résultatif) : Platon, *Timée* 20 a ; *Lois* 670 e.

μεμήνυκα : Andocide, I, 22 ; Platon, *Ménéxène* 239 b ; *Timée* 48 b.

μεμήρυκα : Hippocrate, IX, 192.

μεμηχάνημαι (résultatif) : Platon, *Timée* 47 a ; *Gorgias* 459 d ; *Lois* 904 b ; Eschine, II, 131.

μεμίσηκα : Aristophane, *Acharniens* 300 ; Platon, *Philèbe* 44 c.

μεμίσθωκα : Lysias, XVII, 5 ; μεμίσθωμαι (résultatif) : Lysias, XVII, 8 ; Isée, VI, 39 ; Démosthène, XLV, 79 ; *Comicorum Fragm.* II, p. 533.

μνημόνευκα : (ἀπο-) Platon, *Lois* 672 d ; *Phédon* 103 a.

νενέμηκα : (δια-) Xénophon, *Cyropédie* IV, 5, 45.

νενουθέτηκα : Aristophane, *Guêpes* 743.

ᾠκοδόμηκα : Platon, *Gorgias* 514 b.

ὠνείδικα : Lysias, XVI, 5.

ὠνόμακα : Platon, *Sophiste* 219 b ; *Timée* 37 d.

ὥρικα : Démosthène, XXVI, 24 ; Aristote, *Meteorologica* IV, 382 a ; ὥρισμαι (résultatif) : Démosthène, XXXI, 5 ; (ἀφ-) Platon, *Sophiste* 231 e ; (δια-) Démosthène, XXIV, 192.

ὀρώρυχα : *Comicorum Fragm.* I, p. 188 ; Appien, *Civit.* IV, 107.

ὠφείληκα : Démosthène, XLV, 33.

ὤφληκα : Aristophane, *Nuées* 34 ; *Oiseaux* 1457 ; Démosthène, II, 3 ; XIX, 280 ; Lysias, XXIII, 3 ; Platon, *Apol.* 39 b.

πεπαίδευκα : Platon, *Rép.* 606 e ; Eschine, I, 173.

πέπαικα (frapper) : Aristophane, *Assemblée* 1118 ; Démosthène, L, 34.

πέπαυκα : Démosthène, XX, 70.

πέπεικα : Lysias, XXVI, 7 ; Isée, VIII, 24 ; Eschine, I, 57.

πέπληκα (πίμπλημι) : (ἐμ-) Platon, *Apologie* 23 e ; *Gorgias* 519 b.

πέπρακα (πιπράσκω) : *Comicorum Fragm.* II, 350 ; Isée, VII, 31 ; Dinarque, I, 71 ; Eschine, I, 29 ; Démosthène, VIII, 61 ; XVII, 13.

πέπλεχα : Hippocrate, IX, 192.

πέπληγα : Aristophane, *Oiseaux* 1350.

πεπόρικα : Platon, *Philèbe* 30 d ; *Gorgias* 522 b ; πεπόρισμαι (résultatif) : Lysias, XXIX, 7 ; Eschine, III, 209.

ἐρρίζωκα : Hippocrate, IX, 190.

ἔρριφα : Lysias, X, 9 ; 21.

σέσεικα : (κατα-) *Comic. Fragm.* II, 502 ; Lucien, *Mer. Con.* 30.

ἔσκαφα : (κατα-) Isocrate, XIV, 7 ; 35.

σεσόβηκα : Aristophane, *Guêpes* 211.

ἔσπακα : (ἀνα-) Aristophane, *Acharniens* 1069 ; Hippocrate, VIII, 488 ; Démosthène, XIX, 314 ; ἔσπακα : Aristote, *Problèmes* 22, 930 a ; ἔσπασμαι (résultatif) : Xénophon, *Cyrop.* VII, 5, 29.

ἐστεφάνωκα : Démosthène, XVIII, 94.

ἔστροφα (résultatif) : (ἀνα-) *Comicorum Fragm.* III, 364 ; Stobée, VII, 53 ; (κατα-) Diodore de Sicile, XIII, 42.

σεσύληκα : Démosthène, XXIV, 120, 182.

σεσυρίγγωκα : Hippocrate, IX, 194.

σέσυρκα : (δια-) *Comic. Fragm.* II, p. 566.

τέταχα : Xénophon, *Économique* IV, 5 ; (συν-) Platon, *Lois* 625 c.

τέτακα : (ἀπο-) Platon, *Gorgias* 465 e ; Denys d'Halicarnasse, *Excerpta* XVIII, 2.

τετείχικα : Démosthène, XIX, 112.

τέτμηκα : (ἀπο-) Platon, *Ménon* 85 a ; (ἀνα-) Eschine, III, 166.

τέθειμαι (résultatif) : Démosthène, XXI, 49 ; XXXIX, 40.

τετιμώρηκα : Lysias, XIII, 97 ; τετιμώρημαι (résultatif) : Xénophon, *Hellén.* III, 4, 26 ; Lysias, VII, 20 ; IX, 17.

τέτικα : (ἐκ-) Isée, X, 15 ; Dinarque, II, 18 ; Démosthène, XXI, 89.

τέτριφα : (συν-) *Comic. Fragm.* II, p. 185 ; (ἐπι-) Aristophane, *Lysistr.* 952 ; (δια-) Isocrate, IV, 141 ; Platon, *Théét.* 143 a.

ὕβρικα : Aristophane, *Lysistrata* 400 ; Démosthène, XXI, 128.

πέφαγκα : (ἀπο-) Dinarque, I, 15, 54, 59 ; II, 17, 19 ; III, 18.

ἐνήνοχα : Isocrate, VI, 60 ; Démosthène, XXI, 108 ; XXII, 62 ; (εἰς-) Andocide, III, 20.

πεφόρηκα : (κατα-) Platon, *Rép.* 587 e ; (ἐκ-) Démosthène, XLII, 30.

πέφρακα : (φράζω) Isocrate, V, 93.

πεφύλαχα : Platon, *Lois* 632 ; Dinarque, I, 9 ; Xénophon, *Cyrop.* VIII, 6, 3.

κέχυκα : (συγ-) *Comic. Fragm.* III, p. 217 ; Polybe, V, 84.

κέχωκα : (ἀνα-) Démosthène, LV, 28 ; (προς-) Strabon, VI, 2, 10.

ἐψήφικα : (ἐπ-) Xénophon, *Anabase* V, 6, 35.

ἐώνημαι (résultatif) : Aristophane, *Plutus* 7 ; Lysias, VII, 2 ; Démosthène, XXXII, 18 ; XXXVII, 31 ; ἐωνηκώς : *Anecd. Bekker* 95, 25 (Lysias).

ὠφέληκα : Hippocrate, II, 318 ; Isée, V, 45 ; Platon, *Apol.* 31 d ; *Gorgias* 511 e.

*
* *

Cette liste montre l'extension du parfait résultatif en attique. Les formes anciennes sont fréquentes, et il y a beaucoup de formes nouvelles. La statistique peut donner une idée de la proportion du parfait résultatif au parfait intransitif.

Chez Aristophane le parfait à sens d'état est toujours très fréquent. L'index de Dunbar ne fournit pas moins de 785 exemples de ce type, en groupant les parfaits à désinences actives et les parfaits à désinences moyennes. Le parfait résultatif qui se

développe de plus en plus est pourtant moins attesté que le parfait intransitif. On relève :

5 ἀκήκοα. — 1 ἀναπέπεικα. — 1 ἀνατετύρβακα. — 1 ἀνεπτέρωκα. — 1 ἀπεδήδοκα. — 1 ἀπεστέρηκα. — 1 ἀποβέβληκα. — 1 ἀπολέλυκα. — 5 ἀπολώλεκα. — 1 ἀποπεπόνηκα. — 1 ἀποτεθρίακα. — 2 βεβαλάνωκα. — 2 βέβληκα. — 1 βέβρωκα. — 18 δέδρακα. — 2 διαβέβληκα. — 1 διεζήτηκα. — 2 διέσκεμμαι (résultatifs). — 1 διέφθορα (résultatif). — 1 ἐγκέκληκα. — 4 ἔγνωκα. — 1 ἐδήδοκα. — 6 εἴληφα. — 9 εἴργασμαι (résultatifs). — 17 εἴρηκα. — 1 εἰσκεκύλικα. — 1 ἐκκεκώφωκα. — 1 ἐκπέπωκα. — 1 ἐμπεποίηκα. — 1 ἐνδέδωκα. — 1 ἐνεύρηκα. — 1 ἐξεδήδοκα. — 1 ἐξείργασμαι (résultatif). — 3 ἐξελήλακα. — 1 ἐξενήνοχα. — 1 ἐξήλικα. — 2 ἐξηπάτηκα. — 1 ἐξολώλεκα. — 1 ἐξήμβλωκα. — 6 ἑώρακα. — 1 ἐσκεκόμισμαι (résultatif). — 13 ἐστέρηκα. — 1 εὕρηκα. — 4 ἠδίκηκα. — 1 ἤκασμαι (résultatif). — 1 ἠμπόληκα. — 2 ἥρπακα. — 1 καταλέλυκα. — 1 καταλέλοιπα. — 3 καταπέπωκα. — 1 καταπεφρόντικα. — 2 κατεδήδοκα. — 2 κατείληφα. — 3 κέκληκα. — 5 κέκλοφα. — 1 λελάκτικα. — 1 λέλαφα. — 1 μέμαχα. — 3 μεμάθηκα. — 1 μεμίσηκα. — 2 νενόμικα. — 1 νενουτέθηκα. — 1 πέπληγα. — 15 πεποίηκα. — 2 πεποίημαι (résultatifs). — 3 πέπωκα. — 1 πεφρόντικα. — 1 προσείληχα. — 1 σεσόβηκα. — 2 τεθέαμαι. — 1 τεθεώρηκα. — 1 τέθυκα. — 3 τέτοκα (résultatifs). — 1 τέτροφα. — 3 ὑποπέπωκα. — 2 ὠφέληκα.

On relève donc chez Aristophane 208 exemples de parfaits résultatifs, en face de près de 800 parfaits à sens d'état. La proportion est sensiblement plus élevée qu'en ancien attique : le parfait résultatif apparaît comme une innovation qui commence à se développer. En groupant les verbes simples et les verbes composés, on voit que le parfait résultatif n'est habituel que dans un petit nombre de verbes, ceux où le résultat précisément importe : δέδρακα, δέδωκα, εἴρηκα, πεποίηκα, ἐστέρηκα. Dans un grand nombre de cas, le parfait résultatif est, chez Aristophane, un ἅπαξ. Le poète a employé une forme expressive, qui était peut-être populaire, qui répondait assurément aux tendances de la langue, mais qu'il a dû souvent créer : tel semble être le cas de λελάκτικα, ἠμπόληκα, λέλαφα, μέμαχα, etc...

La situation est la même chez Platon. Il serait inutile d'énu-

mérer tous les exemples : une proportion suffit à donner une idée des faits. Les premiers dialogues de Platon (trois premiers tomes dans la collection G. Budé) sont un bon témoignage de l'attique parlé. Ils offrent seulement 125 exemples environ du parfait résultatif, contre 360 environ du parfait de sens intransitif. Le témoignage de Platon et celui d'Aristophane concordent. Le parfait résultatif est toujours moins fréquent que le parfait intransitif. Ce n'est pas à dire qu'il ne soit pas vivant. Il se développe rapidement. Mais c'est un type nouveau, assez rare, expressif, qui envahit la langue. La vitalité d'un système ne se démontre pas par l'accumulation des exemples, mais par la réunion d'un grand nombre de cas où ce système est nouveau. Or, chez Aristophane, nombreux sont les verbes où le parfait résultatif, attesté quelquefois dans un seul passage, se dénonce comme récent. La tendance à la constitution d'une conjugaison a hâté l'évolution. Il suffit d'étudier la langue de Démosthène pour constater la rapidité de la transformation. Le parfait résultatif y est fréquent. Sur n'importe quel verbe la langue peut constituer un parfait à désinences actives résultatif, et un parfait à désinences moyennes intransitif. Il serait long et inutile de donner un dénombrement complet ; et l'on ne pourrait sans quelque arbitraire distinguer un parfait résultatif et un parfait intransitif. Faut-il considérer, par exemple, ἠγαπηκότες, XXXII, 1, comme un parfait résultatif ou comme un parfait à sens d'état ? Le verbe se construit avec un accusatif. Le parfait y est récent, il entre dans la grande catégorie de parfaits résultatifs qui se constitue. Mais d'autre part il exprime une manière d'être ; ἠγάπηκα signifie proprement « je me suis contenté de ». Ce cas se présente à chaque instant chez Démosthène. La difficulté que nous avons éprouvée à définir le parfait résultatif (cf. p. 6) se retrouve ici un peu différente. C'est qu'aussi bien l'opposition d'un parfait résultatif et d'un parfait intransitif ne joue plus. Tout verbe tend à se bâtir un parfait qui peut être suivi ou n'être pas suivi d'un accusatif. Comme exemples nets de cette situation on peut citer ἠσέβηκα (τι), μεμαρτύρηκα (τι), ἐπιώρκηκα (τι). Faut-il traduire μεμαρτύρηκά τι « j'ai fait tel témoignage » — parfait résultatif —

ou bien « j'ai été témoin relativement à telle chose » — non résultatif? La seconde interprétation semble plus exacte ; mais on voit en tout cas qu'il n'y a plus moyen de distinguer un parfait résultatif et un parfait intransitif, autrement que par une sorte de casuïstique grammaticale : le parfait est devenu un temps comme les autres ; les deux voix, active et moyenne, y sont également légitimes : il est entièrement entré dans le système de la conjugaison. Pour un verbe donné, si le sens du verbe permet une double flexion, il y a équilibre entre le parfait à désinences actives et le parfait à désinences moyennes.

Les premiers verbes de l'index de Preuss fournissent des exemples significatifs :

62	ἠδίκηκα	contre	55	ἠδίκημαι
38	ἀνήλωκα	—	12	ἀνήλωμαι
3	ἠξίωκα	—	4	ἠξίωμαι
30	ἀποδέδωκα	—	3	ἀποδέδομαι
12	ἀπεστέρηκα	—	15	ἀπεστέρημαι
13	δέδωκα	—	12	δέδομαι
13	ἐξηπάτηκα	—	23	ἐξηπάτημαι
3	ἐξελήλακα	—	1	ἐξελήλαμαι
11	κατέγνωκα	—	2	κατέγνωσμαι
3	κατείληφα	—	3	κατείλημμαι
8	κατηγόρηκα	—	8	κατηγόρημαι

La proportion est variable suivant les verbes ; le hasard peut faire que tel parfait soit plus attesté que tel autre : mais le tableau donne une impression d'équilibre entre les deux systèmes. Le parfait résultatif qui était chez Aristophane en plein développement fait maintenant partie intégrante de la conjugaison usuelle.

*
* *

IV

Le parfait résultatif dont le système se constitue rapidement, n'est pourtant pas attesté dans tous les verbes. Pour certains verbes il n'en est attesté d'exemples que dans la κοινή préimpériale :

πετάννυμι, πλάττω, πρίω, ῥαίνω, ῥήγνυμι, σπείρω, σφάλλω, χρίω ; — pour d'autres qu'à l'époque impériale : ἐγείρω, ἕψω, ζεύγνυμι, ζώννυμι, καθαίρω, καλύπτω, κείρω, πίμπρημι, ῥάπτω, σπένδω, στόρνυμι, τιτρώσκω, τύπτω, ὑφαίνω, φράττω, χρώζω, ὠθέω. Pour beaucoup de verbes transitifs le parfait résultatif n'est attesté à aucun moment de l'histoire de la langue : ἄγχω, ᾄδω, ἀκέομαι, ἀμείβω, ἀμύνω, ἄρδω, ἀρόω, βάπτω, γλύφω, δεύω, διαττάω, ἔργω, θρύπτω, κάμπτω, κνίζω, κολάζω, κολούω, κρεμάννυμι, μέμφομαι, μιμνήσκω, ὀνίνημι, πάττω, πατάσσω, πέττω, πιέζω, πλύνω, πνίγω, πτίσσω, ῥώννυμι, σκεδάννυμι, σκώπτω, στέγω, στέφω, στίζω, σχάζω, τετραίνω, τίλλω, τρώγω, τωθάζω, φώγω. — D'autre part des verbes comme ἄγνυμι, ἀραρίσκω, ἀρτύω, κορέννυμι, ὄρνυμι, σβέννυμι, σήπω, τήκω n'ont pas de parfait transitif (cf. J. Wackernagel, *l.c.*, p. 13).

Le parfait résultatif est en grec un procédé d'expression récent et secondaire. Ce caractère est confirmé par la structure même des parfaits résultatifs. — Ils peuvent être d'anciens parfaits dont le sens a changé ; tel est le cas de διέφθορα, λέλοιπα, ἔστροφα, τέτροφα (de τρέφω), peut-être aussi de βέβληκα, πέπληγα, τέτμηκα. D'autres parfaits étaient en grec très anciens, mais le sens en était voisin de celui du parfait résultatif, et ils sont très vite entrés dans cette catégorie : ὄπωπα, ἀκήκοα, ἔκτονα, κέκονα.

Plus curieux est le groupe des parfaits auxquels l'alternance vocalique donne un aspect archaïque, mais que leur structure dénonce pourtant comme récents : πέπομφα en face de πέμπω, τέτροφα en face de τρέπω, πέπλοχα en face de πλέκω, ἐνήνοχα, συνείλοχα, et chez Hésychius κατείλοχε· κατέλεξε ; — λέλογας· εἴρηκας. Tous ces verbes sont résultatifs, de création récente ; pourtant l'alternance vocalique y joue rigoureusement. La structure n'en est d'ailleurs pas véritablement archaïque, plusieurs d'entre eux sont des parfaits à aspirée : ce procédé est inconnu au grec le plus ancien (cf. Brugmann-Thumb[4], p. 375, et A. Meillet, *M.S.L.*, XIII, p. 50). Quand l'ionien et l'attique ont créé des parfaits de forme active à valeur résultative, ils les ont caractérisés par l'aspirée : πέπομφα, κέκλοφα, πέπλοχα, τέταχα, ἧχα, τέτροφα, τέτριφα, τέθλιφα, δέδειχα, βέβλαφα, πέπραχα, κεκήρυχα, πεφύλαχα, etc... Les parfaits à aspirée ne peuvent être anciens : c'est

un des procédés auquel le grec a recouru pour édifier sa conjugaison du parfait résultatif.

Dans beaucoup de cas le parfait actif est formé sur le thème de la conjugaison que le grec s'est généralement constitué avec l'élargissement η, ou avec l'élargissement ω. Cet élargissement était ancien, mais il s'est répandu : il s'appuyait sur les formes nominales dont la structure était semblable. On relève avec ω : ἔγνωκα (qui du point de vue indo-européen est une racine dissyllabique), ἀνάλωκα, etc... ; et avec η : εὕρηκα, ὤφληκα, ἡμάρτηκα, etc... Ce procédé a été généralisé.

Il est vraisemblable que dans ces formations, on est parti du parfait moyen qui a été créé avant le résultatif. Un certain nombre de formes résultatives portent dans leur structure même la marque de cette origine. C'est le cas partout où la racine présente au parfait résultatif le vocalisme propre au moyen : εἶκα est constitué d'après εἶμαι ; δέδεκα d'après δέδεμαι ; τέτριφα d'après τέτριμμαι ; ἕστακα d'après ἕσταμαι. Ainsi s'expliquent ἀλήλιφα, τέθλιφα, κέκλικα, λέλυκα, τέθυκα, δέδυκα, κέχυκα. — Les parfaits à nasale ou à liquide fournissent de bons exemples. Le vocalisme du moyen semble s'y être substitué au vocalisme en *o* du vieux parfait intransitif. Le grec a bâti τέτραφα, d'après τέτραπται, de τρέπω Polybe, XXX, 6, 6 ; et la forme se retrouve peut-être chez Démosthène, XVIII, 296 ; Eschine, I, 190, III, 158, mais avec la variante τέτροφα. Polybe offre de même ἔστραφα (XXIII, 11, 2) d'après ἔστραπται, au lieu que ἔστροφα se trouve encore en attique (*Comicorum Fragm.* III, 364).

Ordinairement la langue a remplacé par -κα la désinence moyenne, ce qui rendait la forme plus claire en lui donnant la caractéristique κ qui était devenue habituelle. A partir d'Euripide on observe ἔσταλκα d'après ἔσταλμαι, et ἔφθαρκα d'après ἔφθαρμαι qui supplante le ἔφθορα résultatif ; dans la Septante se lit ἔσπαρκα. A côté de τέταται, existe à partir d'Hippocrate et de Platon τέτακα ; à côté de l'homérique πέφαται (de φαίνομαι) se répand à partir de Dinarque πέφαγκα. Sur le modèle de πέφαγκα on lit chez Ménandre (*Fragm.*, 314) et Aristote la forme ἀπέκταγκα. Il est probable, enfin, que les parfaits de racines dissyllabiques du type κέκληκα, πέπρακα ont emprunté leur vocalisme au moyen.

Le degré réduit du vocalisme n'est pas le seul indice de la création du parfait résultatif d'après le parfait moyen. D'autres cas, isolés, sont encore clairs. Il est évident que déjà dans les poèmes homériques ἐδήδοκα est fait sur ἐδήδοται. De même M. Wackernagel a probablement raison de rattacher ἦχα à ἦγμαι, ἐπῆρκα à ἦρμαι, διειρκώς de Xénophon à εἰργμένος, τέταχα, δεδίδαχα, γέγραφα, σέσυρκα à la forme moyenne correspondante. — Cette origine du parfait résultatif a été vue depuis longtemps (cf. Osthoff, *Perfektum* 357 ; Brugmann, *K.Z.*, XXV, 223 et Wackernagel, *l.c.*, p. 15). Elle montre que le parfait résultatif est en grec un système postérieur à celui du parfait moyen.

Enfin le parfait jouant, nous le verrons, le rôle d'un substitut expressif de l'aoriste, certaines formes ont pu subir l'influence de ce thème : ἀπολώλεκα n'est intelligible qu'en partant de ἀπώλεσα, ἐξήλικα en partant de ἐξήλισα (cf. Wackernagel, *l.c.*, p. 22).

Quelle qu'en soit l'origine, le parfait résultatif tend à s'installer dans tous les verbes. Cette diffusion va très loin. Nous avons vu (p. 98) que le sens ancien du parfait se conserve plus longtemps quand la flexion est médio-passive. Nombreux sont dans la prose de Thucydide, d'Hérodote, de Platon même, les verbes qui opposent à une flexion moyenne et transitive aux autres temps, un parfait moyen, mais de sens passif. Or cette singulière survivance disparaît de l'attique des orateurs. Le parfait à désinences moyennes d'un verbe moyen transitif prend une valeur résultative. Platon emploie ἥρμοσμαι au sens transitif (*Lachès*, 188 d), Euripide offre le même sens de λελόγισμαι (*Iphigénie à Aulis*, 922). Cet usage est surtout courant chez Démosthène : κατέστραμμαι, IV, 6, εὕρημαι, XIX, 17, etc... Le parfait est définitivement entré dans le système verbal, mais en perdant tous les caractères originaux qui le distinguaient des autres thèmes.

*
* *

V

Au cours de l'histoire du dialecte attique, le parfait a achevé de se constituer une conjugaison. La langue a créé l'opposition

d'un parfait moyen de sens passif et d'un parfait actif de sens résultatif. Le double système βάλλω, βάλλομαι se prolonge au parfait βέβληκα, βέβλημαι. — Si l'on considère la catégorie du temps, le verbe distinguait un présent, un imparfait, un futur ; il ne disposait que d'un parfait et d'un plus-que-parfait. Mais dès que les deux thèmes du présent et du parfait se développaient parallèlement, le grec a donné au parfait un futur.

Il avait hérité de l'indo-européen un type de futur dont la structure pouvait paraître assez semblable à celle du parfait. Ce futur à redoublement a été étudié longuement par M. Magnien (*Le futur grec*, I, 321 ; II, p. 266 et 280). Il est inutile de reproduire la collection des exemples que M. Magnien a rassemblés et classés. L'origine de ce type est claire. Le futur grec est sorti du désidératif indo-européen. Or l'indo-iranien a précisément un désidératif à redoublement, cf. skr. *didṛkṣase* etc... A l'origine le futur grec à redoublement ne semble pas se distinguer des autres futurs. Il est tout à fait indépendant du parfait :

E 238 : τόνδε δ'ἐγὼ ἐπιόντα δεδέξομαι ὀξέϊ δορ(ϝ)ί.

« Je le recevrai avec ma lance aiguë ». Le futur à redoublement n'a pas ici le sens du procès accompli. S'il se distingue peut-être de δέξομαι par une nuance, c'est parce que δέξομαι est plus duratif :

Σ 330 : — ᴗ ᴗ — — — ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ νοστήσαντα
δέξεται ἐν μεγάροισι γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς.

« Pélée ne me recevra pas en sa maison ». Le futur à redoublement a pu fournir un futur lorsqu'il n'en existait pas d'autre : Homère offre βεβρώσεται (β 203), jamais βρώσεται ; — enfin ce type a donné des futurs de sens passif : c'est ainsi que δεθήσεται n'a jamais été usuel, mais qu'on emploie ordinairement δεδήσεται (cf. Platon, *Rép.* 361 e).

Platon, *Rép.* 361 e : ἐροῦσι δὲ τάδε ὅτι οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὠφθαλμώ, τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν ἀνασκινδυλευθήσεται καὶ γνώσεται... Le futur à redoublement δεδήσεται est inséré, sans nuance de sens particulière, parmi d'autres futurs.

Le futur à redoublement qui a été productif, et qui a même

donné des formes à des verbes dénominatifs (cf. κεχολώσεται A, 139, etc.), peut donc jouer des rôles variés. Mais très vite il a été rattaché au système du parfait. Le redoublement servait d'amorce au rapprochement : ainsi s'achevait le système ordonné de la conjugaison. Un futur du parfait répondait au futur du présent.

Le rôle du futur du parfait n'a jamais été grand ; on en relève tout de même de bons exemples. La langue homérique semble déjà distinguer λείψομαι et λελείψομαι :

ρ 282 : ἔρχεο προπάροιθεν, ἐγὼ δ' ὑπολείψομαι αὐτοῦ.

« Va-t'en en avant, et moi je resterai ici ».

Ω 742 : ......ἐμοὶ δὲ μάλιστα λελείψεται ἄλγεα λυγρά.

« Il ne me restera que mes tristes souffrances ». La nuance du futur à redoublement est celle d'une situation acquise. Elle se retrouve en attique :

Thucydide, II, 64: ..... ἧς ἐς ἀΐδιον τοῖς ἐπιγιγνομένοις μνήμη καταλελείψεται. « Cette puissance dont le souvenir subsistera jusqu'à la postérité la plus reculée ».

VII, 14 : εἰ προσγενήσεται ἓν ἔτι τοῖς πολεμίοις...... διαπεπολεμήσεται αὐτοῖς ἀμαχεί. « Pour peu que les ennemis aient encore un seul avantage, la guerre sera terminée pour eux sans coup férir ». La nuance de parfait est nette.

Le grec distingue de même κτήσομαι et κεκτήσομαι :

Xénophon, *Banquet* IV, 35 : ...πάντα κίνδυνον ὑποδύονται, ἐφ' ᾧ πλείονα κτήσονται. « ... Pour s'enrichir ». Au contraire chez Eschyle : (le texte ne semble pas être d'Eschyle, mais est un témoignage de l'usage attique ; cf. éd. Mazon, p. 103).

Sept 1017 : — ἄγος δὲ καὶ θανὼν κεκτήσεται
θεῶν πατρῴων...............

« Même mort, il gardera sa souillure à l'égard des dieux de nos pères ». (Trad. P. Mazon.)

Aristophane enfin ne semble pas attester moins bien cette nuance.

Plutus 1027 : ⏑ — ⏑ — φράζε, καὶ πεπράξεται.

« Dis-le, c'est chose faite ».

Cavaliers 1369 : οὐδεὶς κατὰ σπουδὰς μετεγγραφήσεται,
ἀλλ' οὗπερ ἦν τὸ πρῶτον ἐγγεγράψεται.

« Personne une fois porté sur le rôle, ne pourra par brigue changer de rang, mais là où il était d'abord il restera inscrit » (Trad. Van Daele). Le rapprochement des deux futurs souligne la nuance.

Le grec a peu à peu annexé le futur à redoublement au système du parfait. La structure de la forme, le besoin de constituer une conjugaison équilibrée ont contribué à cette évolution. Il a même été créé sur le parfait en -κα, un futur de flexion active τεθνήξω, ἑστήξω. On trouve τεθνήξω chez Eschyle, *Agam.* 278; Aristophane, *Acharn.* 590; *Nuées* 1436; Platon, *Gorgias* 469 d, etc.; ἑστήξω chez Aristophane, *Lysistr.* 634; Thucydide, III, 37, 102; Platon, *Banquet* 220 d, etc... Les exemples sont tous réunis par M. Magnien (I, p. 331). Le type est manifestement secondaire, mais il n'en est que plus instructif. La structure même du futur à redoublement révèle qu'il est senti comme faisant partie du système du parfait. Le sens de la forme apporte une confirmation : Platon, *Gorgias* 469 d : ἐὰν γὰρ ἄρα ἐμοὶ δόξῃ τινὰ τουτωνὶ τῶν ἀνθρώπων ὧν σὺ ὁρᾷς αὐτίκα μάλα δεῖν τεθνάναι, τεθνήξει οὗτος ὃν ἂν δόξῃ ... « S'il me plaît qu'un de ces hommes que tu vois, sur-le-champ soit mort, celui que j'aurai choisi, aussitôt sera mort ». Le rapprochement de τεθνήξει et de τεθνάναι est concluant. La langue a fait entrer le futur à redoublement dans le système du parfait. Il y a une tentative du grec pour donner au parfait un futur. Cette tentative était conforme à l'évolution de la langue, mais elle n'a pas complètement abouti.

*
* *

Le nouvel attique marque l'apogée du développement du parfait. Thème radical du verbe indo-européen, le parfait y est devenu un temps de la conjugaison grecque. Il a perdu son caractère originel, mais il s'est enrichi par l'opposition d'une double flexion active et moyenne, d'un parfait résultatif et d'un parfait intransitif. — Un parfait résultatif et un parfait intransitif peuvent être constitués à peu près pour n'importe quel verbe. Le parfait devient de plus en plus fréquent. Stahl (*Kritisch-historische*

Syntax, p. 111) note avec raison que l'emploi s'en est peu à peu répandu. Si l'on compare l'usage d'Hérodote et de Thucydide avec celui de Xénophon et de Platon, on voit que le parfait est beaucoup plus souvent attesté chez ces deux derniers écrivains. Enfin, c'est chez les orateurs, en particulier chez Isocrate et chez Démosthène, que les exemples sont le plus nombreux. — Dans la catégorie du temps la langue a tendu à opposer un parfait, un plus-que-parfait et un futur du parfait comme elle opposait un présent, un imparfait et un futur. — Rien n'illustre mieux l'effort du grec pour se créer une conjugaison.

CHAPITRE VII

Évolution du sens du parfait.

Le système du parfait, en se développant, a été bouleversé. Le parfait résultatif est une nouveauté en face de l'ancien parfait indo-européen dont le thème exprimait l'état. Le sens du thème n'a guère moins évolué.

I

De l'étude de la langue homérique, on peut conclure que le parfait, s'il a essentiellement une valeur d'aspect, se rapporte généralement au présent (cf. p. 16). Ce sens s'est conservé en attique. Toute une série de parfaits s'emploient comme des présents exprimant l'état. Cet usage est fréquent dans les textes archaïques ; il se retrouve encore en attique, surtout dans quelques verbes. Les grammaires citent ordinairement (cf. Stahl, *Kritisch-historische Syntax*, p. 108) ἔοικα, κέκλαγγα, κέκραγα, λέληθα, ὄδωδα, τέτριγα. Mais cette liste est tout à fait incomplète. Il faudrait y joindre οἶδα, μέμνημαι, πέποιθα, etc... ; il serait vain d'essayer d'énumérer tous les cas. L'emploi est surtout fréquent avec les verbes qui expriment une opération des sens, ou de l'intelligence, ceux en général où le sens d'état est particulièrement important. Souvent d'ailleurs un tel parfait n'a pas de présent correspondant : δέδοικα signifie « je crains » (Thucydide, I, 81, etc...), ἔοικα signifie « je ressemble à » et s'emploie souvent chez Platon pour marquer la cohérence du raisonnement : *Protagoras* 313 c : ἔοικεν... ἐξ ὧν σὺ λέγεις. « Cela ressort de ce que tu dis ». — Toute énumération limitative donne une idée fausse des faits.

Presque tous les parfaits intransitifs peuvent s'employer comme des présents.

Sophocle, *Electre* 64 : . . . . ὅταν δόμους
ἔλθωσιν αὖθις, ἐκτετίμηνται πλέον.

« Quand ils reviennent chez eux, ils n'en sont que plus honorés » (trad. Masqueray). Si la traduction ne marque pas nettement la valeur d'état du parfait, elle laisse voir que le parfait se rapporte au présent. Cet usage reste fréquent en attique pour le parfait intransitif. Les textes les plus instructifs sont ceux où le présent et le parfait sont rapprochés et coordonnés.

Hérodote, II, 105 : λίνον δὲ τὸ μὲν Κολχικὸν ὑπὸ Ἑλλήνων Σαρδονικὸν κέκληται, τὸ μέντοι ἀπ' Αἰγύπτου ἀπικνεύμενον καλέεται Αἰγύπτιον. « Le lin de Colchide porte le nom de lin de Sardes et celui qui vient d'Égypte est nommé lin Égyptien ». Chez Hérodote, de même, ἥγημαι est souvent employé au sens de je « pense que ».

Hérodote, I, 126 : ὑμέας ἥγημαι ἄνδρας Μήδων εἶναι οὐ φαυλοτέρους.

La formule se retrouve, I, 136; II, 40, 69, 115 ; Platon, *Timée* 19 e, *Lois* 837 c.

Dans Platon, *Sophiste* 227 b, νενόμικεν répond à un ἡγεῖται précédent ; de même chez Lycurgue, 75 : τίνα τρόπον νενομίκατε περὶ τούτων καὶ πῶς ἔχετε τὰς διανοίας ;

Chez Platon, *Apologie* 24 d, le parfait : σοὶ οὐδὲν μεμέληκεν répond à un μέλον γέ σοι qui précède.

On a de même Aristophane, *Guêpes* 764 :

σὺ δ' οὖν, ἐπειδὴ τοῦτο κεχάρηκας ποιῶν.

« Puisque tu aimes à agir ainsi ».

Dans les *Perses* d'Eschyle, 65, il faut relever : πεπέρακεν ὁ στρατός. « L'armée est passée » (présent) ; — 128, πᾶς λεὼς ἐκλέλοιπεν. « Tout le monde est parti » (n'est plus là).

Dans Sophocle on trouve : *Philoct.* 923 : ἀπόλωλα τλήμων, προδέδομαι . . . .

« Je suis perdu, malheureux, je suis trahi ».

Hérodote, VII, 89 écrit : ἐνδεδυκότες θώρηκας λινέους. « Vêtus de cuirasses de lin ».

Les parfaits intransitifs se rapportent presque toujours au pré-

sent : ἄραρεν « c'est fixé, décidé que » Euripide, *Hippol*. 1090; *Médée* 322 ; — πέφηνε « on voit bien que » Eschyle, *Prométhée* 111 ; Euripide, *Ion* 816 ; — μέμηνεν « il est fou » Sophocle, *Ant*. 790 ; — πέπηγε « il est bien établi » Platon, *Rép*. 530 d, 605 a, etc...

*
* *

Cet usage du parfait est surtout habituel là où les désinences sont moyennes.

Sophocle, *Electre* 947 : ἄκουε δή νυν ᾗ βεβούλευμαι ποιεῖν.

« Écoute donc comment je suis décidée à agir ».

Eschyle, *Choéph*. 512 :

τὰ δ' ἄλλ', ἐπειδὴ δρᾶν κατώρθωσαι φρενί.

« Pour le reste, puisque tu es fermement décidé » (état présent).

Suppliantes 601 : δήμου δέδοκται παντελῆ ψηφίσματα.

« Le décret rendu par le peuple est décisif » (cf. Sophocle, *Trachin*. 719, *Philoct*. 990).

Prométhée 108 : ⏑ _ ἀνάγκαις ταῖσδ' ἐνέζευγμαι τάλας.

« Je reste ployé sous ce joug de douleurs, infortuné » (état présent).

Toute une collection d'exemples peut être recueillie. Kieckers (*I.F.*, XXX, p. 186) en a rassemblé un grand nombre où le voisinage du présent est significatif. Il relève chez Eschyle :

Prométhée 743 : σὺ δ' αὖ κέκραγας κἀναμυχθίζῃ...

Agamemnon 1242 : τὴν μὲν Θυέστου δαῖτα παιδείων κρεῶν
ξυνῆκα καὶ πέφρικα, καὶ θάμβος μ' ἔχει.

Euménides 389 : τίς οὖν τάδ' οὐχ ἅζεταί τε καὶ δέδοικεν.

Chez Sophocle :

Ajax 33 : ....καὶ τὰ μὲν σημαίνομαι
τὰ δ' ἐκπέπληγμαι, κοὐκ ἔχω μαθεῖν ὅτου .....

Ajax 139 : μέγαν ὄκνον ἔχω καὶ πεφόβημαι...

Antigone 1246 : καὐτὸς τεθάμβηκ' ἐλπίσιν δὲ βόσκομαι...

Œdipe Roi 413 : σὺ καὶ δέδορκας κοὐ βλέπεις ἵν' εἶ κακοῦ...

Electre 283 : ἐγὼ δ' ὁρῶσ' ἡ δύσμορος κατὰ στέγας
κλαίω, τέτηκα, κἀπικωκύω........

Trachiniennes 456 : κεἰ μὲν δέδοικας οὐ καλῶς ταρβεῖς.

Philoctète 259 : . . . . ἡ δ' ἐμὴ νόσος
ἀεὶ τέθηλε κἀπὶ μεῖζον ἔρχεται.
Philoctète 1021 : σὺ μὲν γέγηθας ζῶν ἐγὼ δ' ἀλγύνομαι.
Œdipe à Colone 1304 : πρῶτοι καλοῦνται καὶ τετίμηνται δορί.
Œdipe à Colone 1522 : μήθ' οὗ κέκευθε μήτ' ἐν οἷς κεῖται τόποις.
Chez Euripide :
Iphigénie à Aulis 649 : ἰδοὺ γέγηθά σ' ὡς γέγηθ' ὁρῶν τέκνον.
Iphigénie à Aulis 1535 : ταρβοῦσα τλήμων, κἀκπεπληγμένη φόβῳ.
Ion 624 : ὅστις δεδοικὼς καὶ παραβλέπων βίου
αἰῶνα τείνει. . . . .
Cyclope 465 : γέγηθα, μαινόμεσθα τοῖς εὑρήμασιν.
Cyclope 679 : πρὸς θεῶν πεφεύγασ' ἢ μένουσ' εἴσω δόμων ;
(*Rhésos*) 863 : δέδοικα δ' αὐτὸν καί τί μοι θράσσει φρένας.
Chez Aristophane :
Acharniens 30 : στένω, κέχηνα, σκορδινῶμαι, πέρδομαι. . .
Acharniens 133 : ὑμεῖς δὲ πρεσβεύετε καὶ κεχήνατε.
Acharniens 209 : ἐκπέφευγ' οἴχεται φροῦδος.
Cavaliers 803 : ὑπὸ τοῦ πολέμου καὶ τῆς ὁμίχλης ἃ πανουργεῖς μὴ [καθορᾷ σου
ἀλλ' ὑπ' ἀνάγκης ἅμα καὶ χρείας καὶ μισθοῦ πρός [σε κεχήνῃ.
Cavaliers 1115 : Ἀλλ' εὐπαράγωγος εἶ
. . . .
πρὸς τόν τε λέγοντ' ἀεὶ
κέχηνας. . . . .
Nuées 294 : — ◡ — ◡ οὕτως αὐτὰς τετρεμαίνω καὶ πεφόβημαι.
Nuées 389 : χὥσπερ βροντή, τὸ ζωμίδιον παταγεῖ καὶ δεινὰ κέκραγεν.
Nuées 1133 : δέδοικα καὶ πέφρικα καὶ βδελύττομαι.
Nuées 1386 : βοῶντα καὶ κεκραγόθ' ὅτι. . .
Guêpes 103 : εὐθὺς δ' ἀπὸ δορπηστοῦ κέκραγεν ἐμβάδας,
κἄπειτ' ἐκεῖσ' ἐλθὼν προκαθεύδει πρῲ πάνυ.
Guêpes 1305 : ἐνήλατ', ἐσκίρτα, πεπόρδει, κατεγέλα.
Paix 314 : μὴ παφλάζων καὶ κεκραγώς, ὥσπερ ἡνίκ' ἐνθάδ' ἦν
ἐμποδὼν ἡμῖν γένηται . . . .
Paix 335 : ἥδομαι γὰρ καὶ γέγηθα καὶ πέπορδα καὶ γελῶ.
Oiseaux 307 : οἷα πιππίζουσι καὶ τρέχουσι διακεκραγότες.

Ἆρ' ἀπειλοῦσίν γε νῷν ; οἴμοι κεχήνασίν γέ τοι
καὶ βλέπουσιν εἰς σὲ κἀμέ.

Oiseaux 1013 : ∪ — ∪ — ∪ Ὥσπερ ἐν Λακεδαίμονι
ξενηλατοῦνται καὶ κεκίνηνταί τινες
πληγαὶ συχναὶ κατ' ἄστυ.

Lysistrata 620 : καὶ μάλιστ' ὀσφραίνομαι τῆς Ἱππίου τυραννίδος.
καὶ πάνυ δέδοικα ....

Grenouilles 426 : κἄκλαε κἀκεκράγει.

* * *

Tels sont les exemples les plus nets de cet emploi. On pourrait les multiplier. Le parfait à sens de présent est bien attesté chez Aristophane : l'usage en est vivant. La liste qui vient d'être donnée est loin d'être complète ; seuls ont été choisis les textes que le voisinage du présent rendait les plus instructifs. Le sens de présent n'était pas exceptionnel, même en nouvel attique. Il est parfois difficile de distinguer dans un verbe donné le présent et le parfait. La nuance de sens est fugitive entre τετάρβηκα et ταρβῶ, πεφόβημαι et φοβοῦμαι, πέφρικα et φρίσσω, γέγηθα et γηθῶ, etc...

Sophocle, *Ajax* 228 : οἴμοι φοβοῦμαι τὸ προσέρπον...

« Ce qui va se passer me fait peur ». Mais quand l'écrivain insiste sur l'état acquis, il emploie le parfait :

Ajax 139 : μέγαν ὄκνον ἔχω καὶ πεφόβημαι.

« Je suis plein de crainte et tout épouvanté ». Le voisinage de μέγαν ὄκνον ἔχω marque bien la nuance propre de πεφόβημαι.

Le présent φρίσσω veut dire : « un frisson me prend » :

Eschyle, *Prométhée* 540 : φρίσσω δέ σε δερκομένα...

« Un frisson me prend quand je te regarde ». Le sens est inchoatif. Mais le parfait exprime un état durable :

Eschyle, *Agamemnon* 1243 : ∪ — ∪ καὶ πέφρικα καὶ θάμβος μ' ἔχει.

« Je suis tout frissonnant, et je reste stupide... ». Ce n'est pas par hasard que deux fois le présent coordonné au parfait soit, chez Eschyle comme chez Sophocle, celui du verbe ἔχειν.

En général, un des deux thèmes s'élimine : γέγηθα est courant, γηθῶ est rare.

L'importance du sens présent au parfait peut encore se constater en attique, mais les exemples cités laissent voir que, si n'importe quel parfait à valeur d'état peut se rapporter au présent, cet usage n'est fréquent qu'avec quelques verbes : πεφόβημαι, πέφρικα, δέδοικα, etc... Il apparaît donc qu'un tel emploi est avant tout une survivance. On l'observe pourtant encore dans des formations récentes. Le parfait d'un dénominatif comme σιγάω a le sens présent : Eschine, III, 218 : λαβὼν μὲν σεσίγηκας, ἀναλώσας δὲ κέκραγας. On trouve de même, Aristophane, *Guêpes* 944 : τί σεσιώπηκας ; — et chez Platon, *Phèdre* 227 d : ἐπιτεθύμηκα ἀκοῦσαι « je suis désireux d'entendre », etc... Le rôle propre du parfait était d'exprimer l'aspect, le temps où se passe l'action se déduit chaque fois du contexte.

Dans quelques verbes dont le sens implique une idée d'achèvement, le parfait reste très voisin du présent :

Xénophon, *Anab.* VI, 5, 23 : ...ὅσας δὴ μάχας νενικήκατε, mais *Anab.* II, 1, 4 : ἀπαγγέλλετε ὅτι ἡμεῖς νικῶμεν. De même dans Platon, *Alcib.* 104 c : κατὰ πάντα δὴ ταῦτα σύ τε μεγαλαυχούμενος, κεκράτηκας τῶν ἐραστῶν, mais *Phèdre* 242 b : τῶν δὲ ἄλλων πάμπολυ κρατεῖς.

Dans l'*Économique* XVII, 1, Xénophon use du parfait ἔγνωκα : ἧς πάντες μὲν οἱ πρόσθεν ἄνθρωποι πεῖραν λαβόντες, πάντες δὲ οἱ νῦν λαμβάνοντες, ἐγνώκασι, κρατίστην εἶναι. Le sens présent de ἔγνωκα est confirmé par un texte d'Eschyle, *Prométhée* 51 :

ἔγνωκα τοῖσδε κοὐδὲν ἀντειπεῖν ἔχω.

« Je le vois, à cela je n'ai rien à répondre » (trad. P. Mazon).

Mais, ailleurs, Xénophon offre le présent :

Économ. IX, 18 : τί δέ, ἔφη, εἰ μὴ εἶπέ γέ μοι, ὦ Σώκρατες, ὅτι οὐκ ὀρθῶς γιγνώσκοιμι...

Platon, pour marquer une conclusion acquise dans la discussion emploie le parfait ὡμολόγηκα : *Phédon* 72 a : ἰδὲ τοίνυν οὕτως, ἔφη, ὦ Κέβης, ὅτι οὐδ' ἀδίκως ὡμολογήκαμεν ...

Mais on rencontre aussi le présent ὁμολογῶ : *Rép.* 487 e : οὓς ἀχρήστους ὁμολογοῦμεν αὐταῖς εἶναι.

Le parfait grec se rapporte volontiers au présent. En dehors même des verbes toujours cités comme des parfaits de sens présent

(cf. Stahl, p. 109; Gildersleeve, *Syntax of classical Greek*, I, p. 100; Kühner-Gerth, *Ausführliche Gramm.*, I, p. 149) ce sens est, au parfait, beaucoup plus important que les grammaires ne le laissent entrevoir.

*
* *

Le parfait résultatif qui est une innovation se situe encore dans une large mesure dans le présent. On en connaît la définition traditionnelle : il exprime un état présent résultant d'une action passée. Un parfait comme λέλυκα signifie : « j'ai délié et ce que j'ai délié reste délié ». L'essentiel dans une telle formule est le résultat présent, l'acte passé n'en est que l'origine. C'est ainsi que la valeur de λέλυκα est très voisine de celle de τέθνηκα « je suis mort ». Le parfait résultatif, qui a été créé analogiquement d'après le parfait intransitif, ne s'en distingue donc pas profondément, dans le principe. Dans la mesure où il exprime le temps, c'est au présent qu'il se rapporte, au moins dans les exemples les plus anciens. Le parfait mettait en lumière un résultat actuel, l'action passée était laissée au second plan. — De la proximité du parfait indiquant l'état acquis et du parfait résultatif, on pourrait donner des exemples nombreux. Quelques-uns sont caractéristiques :

Sophocle, *Trach.* 486 : καὶ στέργε τὴν γυναῖκα, καὶ βούλου λόγους
οὓς εἶπας ἐς τήνδ', ἐμπέδως εἰρηκέναι.

« Chéris cette femme, fais en sorte que ce que tu as dit à son sujet soit parole immuable » (Trad. Masqueray). Εἶπας désigne les paroles que Déjanire a prononcées dans le passé, εἰρηκέναι en exprime la persistance dans le présent.

Euripide, *Hécube* 1048 : ⏑ – ⏑ καὶ δέδρακας οἷάπερ λέγεις ;

« Tu es bien l'auteur des actes que tu dis » ?

Les historiens fournissent de bons exemples :

Hérodote, II, 51 : ταῦτα Ἕλληνες ἀπ' Αἰγυπτίων νενομίκασι.

« Les Grecs ont emprunté aux Égyptiens ces coutumes » (dont ils usent encore). Le parfait exprime la persistance dans le présent. De même, un peu plus loin, μεμαθήκασι.

Chez Thucydide :

I, 9 : ὡς Ὅμηρος δεδήλωκεν... « Comme l'a montré Homère » (et la chose reste démontrée). Le parfait est employé avec toute sa valeur logique.

Il emploie de la même façon le parfait de ἀποστερέω : VII, 6 : ὥστε ἐκείνους καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι ..... μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. « Si bien qu'ils leur avaient enlevé toute possibilité de les bloquer par un mur ».

Dans le verbe αἱρέω aussi, le parfait résultatif se rapporte toujours à un résultat présent : I, 61 : πρῶτον καταλαμβάνουσι τοὺς προτέρους χιλίους, Θέρμην ἄρτι ᾑρηκότας. « Ils rencontrent d'abord le premier millier (de soldats) qui avaient pris récemment Thermé » (et cette conquête était toujours acquise).

Il en va de même pour le parfait du verbe λαμβάνω qui se rencontre plusieurs fois chez Thucydide :

VIII, 27 : ἃ δ'ἐκ τῆς πολεμίας εἰλήφασι καταλιπόντας.... « En abandonnant ce qu'ils possèdent pour l'avoir pris en territoire ennemi ».

Le parfait du verbe ποιέω exprime un résultat qui persiste encore au moment où l'historien écrit : I, 10 : πεποίηκε γὰρ χιλίων καὶ διακοσίων νεῶν τὰς μὲν Βοιωτίας εἴκοσι καὶ ἑκατὸν ἀνδρῶν... « Il a parlé dans son poème, sur douze cents vaisseaux, de ceux des Béotiens, montés par cent vingt hommes ». Le poème existe encore.

On observe un emploi parallèle de εἴρηκεν pour citer des paroles qui ont été transmises jusqu'au moment où écrit Thucydide : I, 9 : καὶ ἐν τοῦ σκήπτρου τῇ παραδόσει εἴρηκεν. « Et Homère a dit encore dans la transmission du sceptre ».

Λέλυκα s'emploie pour désigner une rupture accomplie et qui persiste : I, 67 καὶ κατεβόων... ὅτι σπονδάς τε λελυκότες εἶεν καὶ ἀδικοῖεν. « Ils accusaient les Athéniens en disant que c'était par leur faute que la trêve était rompue, et qu'ils étaient coupables ». La coordination du parfait λελυκότες εἶεν et du présent ἀδικοῖεν est démonstrative.

Un verbe qui signifie « donner » s'emploie au parfait quand le don n'a pas été retiré : II, 40 : βεβαιότερος δὲ ὁ δράσας τὴν χάριν

ὥστε ὀφειλομένην δι' εὐνοίας ᾧ δέδωκε σῴζειν. « L'amitié du bienfaiteur est plus solide parce qu'il ne veut pas laisser perdre la reconnaissance de celui à qui il a accordé un bienfait ». Le bienfait reste acquis (δέδωκε), c'est pourquoi il mérite la reconnaissance.

Le parfait se rencontre encore avec les verbes qui expriment un jugement rendu, une décision prise et qui garde toute sa valeur actuelle : III, 16 : δηλῶσαι βουλόμενοι ὅτι οὐκ ὀρθῶς ἐγνώκασι. « Voulant montrer que l'opinion qu'on avait d'eux était fausse ».

De même avec le verbe γράφειν : V, 26, 1 : γέγραφε δὲ καὶ ταῦτα ὁ αὐτὸς Θουκυδίδης ἑξῆς. « Thucydide a écrit cela aussi » (et cette histoire reste écrite).

Ce parfait avec sens de présent convient particulièrement à certains verbes ; il est pourtant possible avec tous les verbes comme le montre un dernier exemple. VII, 11 : οἱ δὲ παρῳκοδομήκασιν ἡμῖν τεῖχος ἁπλοῦν. « Ils ont construit parallèlement à nous un mur simple » (et ce mur est encore debout).

On pourrait citer tous les exemples du parfait résultatif chez Thucydide. Il semble que le parfait soit toujours employé avec sa pleine valeur logique de présent.

Cet usage est attesté chez les orateurs :

Isée, VIII, 48 : ξενοτροφεῖν ἐπικεχειρήκαμεν. « Nous avons entrepris d'entretenir des troupes mercenaires et nous continuons ».

Lysias, III, 19 : . . . οὐχ ὡς ἀδικούμενοι, ἀλλ' ὡς δεινὰ πεποιηκότες « Non comme des victimes, mais comme des coupables ». Le rapprochement de ἀδικούμενοι souligne le sens présent.

Chez Xénophon enfin l'emploi est le même :

Mémor. IV, 4, 19 : τίνας οὖν, ἔφη, νομίζεις τεθεικέναι τοὺς νόμους τούτους ; — Ἐγὼ μέν, ἔφη, θεοὺς οἶμαι τοὺς νόμους θεῖναι. « Qui penses-tu donc qui ait établi ces lois ? — Je crois, dit-il, que ce sont les dieux ». Quand il s'agit d'exprimer un état actuel résultant d'une action passée, c'est le parfait qui est employé ; — pour exprimer le fait pur et simple, l'écrivain choisit l'aoriste.

Cette distinction peut avoir souvent une valeur logique. Aussi la trouve-t-on particulièrement nette chez un philosophe comme Platon. Dans le *Lachès*, Platon emploie le parfait pour désigner un acte qui sert de point de départ à toute la discussion, et dont les conséquences doivent toujours rester présentes.

Lach. 178 a : τεθέασθε μὲν τὸν ἄνδρα μαχόμενον ἐν ὅπλοις. « Vous avez vu le combat de cet athlète armé » (et vous en gardez le souvenir). La valeur du parfait est sensible. Mais plus loin dans un passage qui n'est que narratif et où l'écrivain ne veut plus insister sur un résultat présent, il se sert de l'aoriste :

Lach. 179 e : καὶ ἐπῄνει τοῦτον ὃν νῦν ὑμεῖς ἐθεάσασθε ἐπιδεικνύμενος, κᾆτ' ἐκέλευε θεάσασθαι. « Nous vantant l'artiste que vous venez d'avoir sous les yeux, il nous engageait à l'aller voir ». On peut ainsi recueillir chez Platon qui use des différents temps avec une grande propriété, quelques textes où il est aisé de dégager la valeur du parfait.

Le parfait ηὕρηκα est fréquent pour marquer le résultat acquis dans une discussion. *Lysis* 218 b : νῦν ἄρα, ἦν δ'ἐγώ, ὦ Λύσι τε καὶ Μενέξενε, παντὸς μᾶλλον ἐξηυρήκαμεν ὃ ἔστιν τὸ φίλον καὶ οὔ. « Cette fois, mon cher Lysis et mon cher Ménéxène, nous avons enfin découvert (nous tenons la découverte) ce qu'est l'amitié et ce qu'elle n'est pas ».

L'emploi de μεμάθηκα est courant pour dire ce qu'on a appris et qu'on sait pour l'avoir appris : *Protag.* 320 b : διὰ τὸ ἡγεῖσθαί σε πολλῶν μὲν ἔμπειρον γεγονέναι, πολλὰ δὲ μεμαθηκέναι, τὰ δὲ αὐτὸν ἐξηυρηκέναι. « Parce que je pense que tu sais beaucoup, par l'expérience, par l'étude, par tes propres découvertes ».

Εἴρηκα sert à poser une définition comme acquise et se distingue ainsi de εἶπον. *Gorgias* 491 c : ἀλλ' εἴρηκά γε ἔγωγε τοὺς φρονίμους εἰς τὰ τῆς πόλεως πράγματα καὶ ἀνδρείους. « Mais j'en ai déjà donné la définition, ce sont ceux qui en ce qui concerne les affaires publiques sont intelligents et courageux ».

Le parfait ἀκήκοα implique toujours l'idée d'une acquisition durable. *Charm.* 156 b : ... ὥσπερ ἴσως ἤδη καὶ σὺ ἀκήκοας τῶν ἀγαθῶν ἰατρῶν. « ...Comme tu le sais peut-être toi aussi pour l'avoir entendu dire aux bons médecins ».

Dans le verbe ζητεῖν l'emploi du parfait n'est pas moins caractéristique. *Apol.* 18 b : ...ὡς ἔστιν τις Σωκράτης σοφὸς ἀνὴρ τά τε μετέωρα φροντιστὴς καὶ τὰ ὑπὸ γῆς ἅπαντα ἀνεζητηκὼς καὶ τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιῶν.. « Qu'il existait un certain Socrate, grand savant occupé des phénomènes célestes, qui connaissait pour y

avoir consacré ses recherches tout ce qui se passe sous terre, capable de faire prévaloir la mauvaise cause ». Le parfait ἀνεζητηκώς conserve une valeur de présent que le voisinage de φροντιστής et de ποιῶν confirme.

Dans des formules moins strictement logiques et philosophiques le parfait est encore chargé de ce sens. *Apol.* 21 d : ἐγὼ γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δι' οὐδὲν ἀλλ' ἢ διὰ σοφίαν τινὰ τοῦτο τὸ ὄνομα ἔσχηκα. « Je le reconnais donc, Athéniens, je possède une science, c'est ce qui m'a valu cette réputation ». Le parfait est employé parce que les conséquences de l'action persistent dans le présent : cette réputation, il l'a encore.

Les textes les plus instructifs sont ceux où l'aoriste et le parfait sont opposés l'un à l'autre : *Charm.* 163 a : ἐγὼ γάρ που, ἦ δ'ὅς, τοῦθ' ὡμολόγηκα ὡς οἱ τὰ τῶν ἄλλων πράττοντες σωφρονοῦσιν, εἰ τοὺς ποιοῦντας ὡμολόγησα ; « Tu considères donc comme accordé par moi qu'on peut être sage en faisant les affaires des autres, parce que j'ai accordé qu'on peut l'être en fabriquant pour autrui ? » Le parfait ὡμολόγηκα représente un point actuellement acquis dans la discussion, et où l'interlocuteur s'arrête. Ensuite Platon emploie l'aoriste, parce qu'il s'agit d'un fait envisagé en soi et historiquement, à un moment de la durée. L'opposition du parfait et de l'aoriste présente ici une valeur dialectique.

Le parfait insiste sur le résultat actuel et peut englober tous les éléments d'une énumération, où le temps employé est l'aoriste : *Charm.* 175 b : καίτοι πολλά γε ξυγκεχωρήκαμεν οὐ ξυμβαίνοντα ἡμῖν ἐν τῷ λόγῳ. Καὶ γὰρ ἐπιστήμην ἐπιστήμης εἶναι ξυνεχωρήσαμεν, οὐ ἐῶντος τοῦ λόγου οὐδὲ φάσκοντος εἶναι· καὶ ταύτῃ αὖ τῇ ἐπιστήμῃ καὶ τὰ τῶν ἄλλων ἐπιστημῶν ἔργα γιγνώσκειν ξυνεχωρήσαμεν, οὐδὲ τοῦτ' ἐῶντος τοῦ λόγου. ... « Cependant nous avons fait maintes concessions qui ne s'accordaient pas avec notre raisonnement. Nous avons concédé que la sagesse était une science de la science, bien que le raisonnement ne nous le permît pas et même le défendît. A cette science nous avons concédé le pouvoir de connaître les opérations des autres sciences, toujours au mépris du raisonnement ». L'octroi de chaque concession est exprimé par l'aoriste, mais pour l'ensemble des concessions qu'il faut poser comme un résultat acquis, l'écrivain emploie le parfait.

Les textes cités suffisent à montrer que le parfait résultatif comme le parfait intransitif a gardé pendant longtemps son sens originel de présent. Quand un écrivain emploie le parfait, c'est, en principe, pour exprimer un état présent. Cet usage est particulièrement clair chez Homère et dans les textes archaïques. Mais il a survécu. Le parfait résultatif même, où l'aspect ancien de ce thème est si complètement transformé, garde pendant longtemps la nuance primitive. Elle n'apparaît pas toujours évidemment. Mais il est facile l'apercevoir si l'on analyse quelques textes d'un styliste comme Thucydide ou d'un dialecticien comme Platon.

II

Si le parfait est un thème qui exprime avant tout l'aspect, et qui est en soi indifférent au temps, nous venons de voir que souvent, encore en attique, il se rapporte au présent. Son rôle n'est pas d'exprimer le temps, au sens où l'entend la grammaire du français ; il ne doit pas situer une action dans l'échelle de la durée (cf. p. 1). Aussi est-il parfois difficile de déterminer avec précision à quel moment de la durée il s'applique. Il convient de se le demander pour faire une analyse complète de sa signification, mais cette détermination du temps n'était pas essentielle. C'est de la même façon qu'on peut étudier l'expression de l'aspect dans un verbe français : le verbe français l'exprime à sa manière : *il s'en va* n'a pas le même sens que *il va,* mais cette distinction ne repose pas sur des catégories grammaticales qui s'opposent et qu'on puisse définir (cf. J. Vendryes, *le Langage*, p. 130, et Barbelenet, *Mélanges Meillet*, p. 8). Une langue a besoin d'exprimer toute espèce de notions ; l'une d'elles ne peut ignorer complètement une catégorie grammaticale qui joue dans une autre un rôle essentiel. Mais certaines catégories peuvent être ici secondaires, là essentielles et jouer un rôle fondamental dans l'architecture du système linguistique.

Le verbe grec est bâti avant tout sur la catégorie de l'aspect. Si néanmoins l'idée du temps a quelque importance, et si le grec l'exprime généralement avec soin, elle est pourtant secondaire.

Les grammairiens qui ont essayé de définir le parfait sans tenir compte de l'aspect ont été très gênés. Le parfait est avant tout un présent, mais il a aussi contact avec le passé. L'état qu'exprime le parfait résulte d'une action passée : τέθνηκα veut dire « je suis à l'état de mort » mais cet état est la conséquence d'une mort qui se place dans le passé, — de même γέγονα signifie « j'existe par le fait d'une naissance passée ». Le parfait se trouvait ainsi pris entre les deux systèmes du présent et du passé, et cette incertitude était précisément la conséquence de la valeur d'aspect qui lui était propre. Ainsi s'explique la définition donnée par B.L. Gildersleeve (*Syntax of Classical Greek*, I, § 227) : « Le parfait regarde les deux extrémités d'une action. La durée comprise entre ces deux extrémités est considérée comme un présent. Quand l'attention se porte sur une des extrémités, on emploie le présent ; sur l'autre, on emploie l'aoriste ». On retrouve dans ces lignes la finesse et la pénétration qui caractérisent toute la syntaxe de Gildersleeve. Il a bien vu que le parfait n'est pas un passé ; il a marqué d'autre part qu'il n'est pas un présent : nous allons étudier en effet des exemples où le parfait semble se rapporter au passé. Gildersleeve a noté que le parfait participait à ces deux notions, ce qui est en effet caractéristique. — Mais dès lors toute définition précise lui échappait. Si le parfait n'était ni un passé ni un présent, que pouvait-il donc être ? Quelque chose d'intermédiaire, nous dit Gildersleeve. Voilà qui est bien flou et qui étonne sous la plume d'un grammairien aussi précis et aussi soucieux des réalités du langage. Il détermine en effet le parfait dans une formule qui reste verbale. « La durée comprise entre ces deux extrémités est considérée comme un présent ». Cette incertitude met au clair comme il est difficile de définir le rôle d'un thème verbal du grec sans recourir à l'aspect. L'embarras de Gildersleeve illustre le fait que le système de l'aspect est essentiel au verbe grec et que la notion de temps y est secondaire.

*
* *

Le parfait grec se trouve donc exprimer à la fois le présent et

le passé, et il semble que de plus en plus il ait été entraîné dans la sphère du passé. Cette évolution apparaît en pleine évidence dans un passage du *Parménide* (141 d-e) que M. Meillet a déjà étudié à propos du futur, et qui est très important pour la théorie des temps (*Revue de Philologie,* XLVIII, p. 44):

« Dans ce texte, Platon examine les rapports de l'*Un* avec le temps. Or le *Parménide* fait partie de ces dialogues philosophiques où Platon s'est efforcé de donner à sa pensée l'expression verbale la plus forte et la plus appuyée ».

M. Meillet a tiré parti du texte surtout pour préciser la valeur de γενήσομαι et de γενηθήσομαι ; mais le passage n'est pas moins significatif pour l'étude du parfait :

Parménide 141 d-e : τί οὖν ; τὸ ἦν καὶ τὸ γέγονε καὶ τὸ ἐγίγνετο οὐ χρόνου μέθεξιν δοκεῖ σημαίνειν τοῦ ποτὲ γεγονότος ; — Καί μάλα. — Τί δέ ; τὸ ἔσται καὶ τὸ γενήσεται, καὶ τὸ γενηθήσεται οὐ τοῦ ἔπειτα, τοῦ μέλλοντος ; — Ναί. — Τὸ δὲ δὴ ἔστι, καὶ τὸ γίγνεται οὐ τοῦ νῦν παρόντος ; — Πάνυ μὲν οὖν. — Εἰ ἄρα τὸ ἕν μηδαμῇ μηδενὸς μετέχει χρόνου, οὔτε ποτὲ γέγονεν, οὔτ' ἐγίγνετο, οὔτ' ἦν ποτέ, οὔτε νῦν γέγονεν οὔτε γίγνεται οὔτε ἔστιν, οὔτ' ἔπειτα γενήσεται οὔτε γενηθήσεται, οὔτε ἔσται. — Ἀληθέστατα. M. Meillet note très précisément le caractère original de l'expression du temps dans ce passage. « Conformément à l'esprit de sa langue qui envisage le temps conjointement avec le degré d'achèvement du procès, avec l'aspect, Platon montre ici que l'*Un* ne participe ni au temps ni au devenir, Ce faisant il est dominé par les catégories grammaticales du grec. Si philosophe qu'on soit, on échappe malaisément aux catégories grammaticales de la langue qu'on parle ou qu'on écrit. Si l'on met en colonne ce qui marche ensemble, on obtient :

	existence	procès révolu	procès en devenir
passé	ἦν	γέγονε (ποτε)	ἐγίγνετο
futur	ἔσται	γενήσεται	γενηθήσεται
présent	ἔστι	γέγονε (νῦν)	γίγνεται

. . . .

La forme γέγονε indique ce qui existe en vertu d'un procès révolu. Cette forme est, on le sait, indifférente au temps. Pour déterminer le temps à l'intérieur du parfait, Platon recourt à un

adverbe, ποτε pour le passé, νῦν pour le présent. Rien n'illustre mieux la valeur du parfait grec qui n'est ni un présent, ni un prétérit ».

Cette citation montre comment dans ce texte apparaît clairement le caractère original du système temporel en grec : γέγονε signifie un procès révolu et n'exprime pas proprement le temps. Et le système des aspects, tel que l'indique M. Meillet, joue avec rigueur à la fin du développement :

Εἰ ἄρα τὸ ἓν μηδαμῇ μηδενὸς μετέχει χρόνου οὔτε ποτὲ γέγονεν οὔτ' ἐγίγνετο οὔτ' ἦν ποτέ, οὔτε νῦν γέγονεν οὔτε γίγνεται οὔτε ἔστιν, οὔτ' ἔπειτα γενήσεται οὔτε γενηθήσεται οὔτε ἔσται. « Si donc à aucun temps l'*Un* n'a aucune part : 1° dans le passé il n'y a eu pour lui ni procès accompli, ni procès en devenir, ni existence ; 2° dans le présent il n'y a pas procès révolu, ni procès en devenir, ni existence ; 3° dans l'avenir il n'y aura ni procès accompli, ni devenir, ni existence ». Cette paraphrase accuse l'équilibre du système de l'aspect dans la conjugaison. Seule nous intéresse ici l'expression du procès révolu. Dans l'avenir il est exprimé par le futur γενήσομαι (cf. A. Meillet, *l.c.*). Dans le présent et le passé il est exprimé par une même forme, γέγονεν, mais déterminée par des adverbes qui situent le procès dans le temps : ποτε indique le passé, νῦν le présent.

Mais une langue ne se plie pas à un schématisme aussi rigoureusement symétrique. Nous avons vu que le parfait qui signifie un état présent résultant d'une action passée ne laisse pas d'avoir contact avec la notion de passé. La tendance de la langue apparaît et fait éclater le cadre logique tracé par le philosophe. Dans la première partie du développement où la rigueur dialectique était moins nécessaire, γέγονε est employé quand il s'agit du passé. Pour le futur, Platon emploie bien la même formule que dans la conclusion : τὸ ἔσται καὶ τὸ γενήσεται καὶ τὸ γενηθήσεται. Mais pour le passé, il en va autrement :

τὸ ἦν καὶ τὸ γέγονε καὶ τὸ ἐγίγνετο... Ἦν désigne l'existence dans le passé, ἐγίγνετο le procès en devenir dans le passé, et γέγονε le procès accompli dans le passé. Le parfait est donc employé sans aucune détermination de temps pour exprimer le prétérit. Il

conserve bien sa valeur d'aspect, mais il tend à entrer dans le système du passé. Cet usage s'oppose au cas de γέγονε ποτὲ dans la conclusion. Si le philosophe veut donner à son langage une rigueur absolue, il ajoute l'adverbe de temps à la forme verbale qui indique seulement l'aspect. Mais dans le parler courant, le parfait, à lui seul, peut se rapporter au prétérit.

Cette explication est confirmée par une contre-épreuve. Lorsque Platon énumère les trois formes de l'être dans le présent, γέγονε disparaît :

141 e : τὸ δὲ δὴ ἔστι καὶ τὸ γίγνεται οὐ τοῦ νῦν παρόντος; « Est, devient, ne désignent-ils pas le présent ? » Quand l'écrivain fait passer la formule au présent, γέγονε n'est plus employé parce que le sentiment de la langue parlée tend déjà à l'en exclure : γέγονε exprime le procès actuellement révolu, mais la notion essentielle n'est pas celle d'*actualité*, c'est celle d'*achèvement* qui implique un procès passé. Le texte de Platon est démonstratif : par sa rigueur philosophique il permet d'apercevoir la valeur précise des temps et d'en marquer les transformations : le parfait évoque de plus en plus la notion de passé.

L'évolution de la langue depuis l'époque homérique se marque par le rapprochement de deux formules parallèles. En parlant d'un devin, Homère dit :

A 70 : ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα. « Calchas qui connaissait le présent, l'avenir, le passé ». Pour l'avenir le poète emploie un futur, mais pour le passé, il emploie le participe présent, avec valeur d'imparfait, en le déterminant par l'adverbe πρό. Ici le temps n'est pas exprimé par le thème verbal, mais par l'adverbe qui le modifie. Le parfait γεγονότα ne pouvait convenir et Homère ne l'emploie jamais à propos du passé.

Platon exprime dans le *Lachès* une idée voisine :

Lach. 198 d : δοκεῖ γὰρ δὴ ἐμοί τε καὶ τῷδε, περὶ ὅσων ἐστὶν ἐπιστήμη, οὐκ ἄλλη μὲν εἶναι περὶ γεγονότος, εἰδέναι ὅπῃ γέγονεν, ἄλλη δὲ περὶ γιγνομένων ὅπῃ γίγνεται, ἄλλη δὲ ὅπῃ ἂν κάλλιστα γένοιτο καὶ γενήσεται τὸ μήπω γεγονός, ἀλλ' ἡ αὐτή. Οἷον περὶ τὸ ὑγιεινὸν εἰς ἅπαντας τοὺς χρόνους οὐκ ἄλλη τις ἢ ἡ ἰατρική μία οὖσα ἐφορᾷ καὶ γιγνόμενα καὶ γεγονότα, καὶ γενησόμενα ὅπῃ γενήσεται.

« Il nous semble, à Lachès et à moi, que la science, dans la diversité de ses applications, n'est pas différente selon qu'elle se rapporte au passé pour savoir ce qu'il a été, au présent, pour savoir ce qu'il est, à l'avenir pour savoir comment il se réalisera le plus favorablement, mais qu'elle est toujours identique à elle-même. En ce qui concerne la santé, par exemple, la médecine unique pour tous les temps ne change pas suivant qu'elle considère ce qui se passe maintenant, ce qui s'est passé jadis, ou ce qui se passera plus tard » (Trad. A. Croiset). A deux reprises différentes, pour opposer le passé au présent et à l'avenir, Platon emploie le parfait. La dernière formule offre un rigoureux parallélisme : ἐφορᾷ καὶ γιγνόμενα καὶ γεγονότα καὶ γενησόμενα... En comparant le texte avec le passage d'Homère cité plus haut, on mesure l'évolution du sens du parfait.

Le parfait de πάσχω, πέπονθα signifie « j'ai souffert et je ressens encore ces souffrances ».

Sophocle, *Œd. à Col.* 595 : πέπονθα, Θησεῦ, δεινὰ πρὸς κακοῖς κακά. « J'ai souffert, Thésée, des maux terribles accumulés ».

Œdipe à Colone 892 : πέπονθα δεινὰ τοῦδ' ὑπ' ἀνδρὸς ἀρτίως. « Je viens d'essuyer de terribles outrages de la part de cet homme ».

Xénophon, *Mémor.* IV, 2, 35 : πολλοὶ δὲ διὰ δόξαν καὶ πολιτικὴν δύναμιν μεγάλα κακὰ πεπόνθασι. « Beaucoup de gens à cause de leur réputation et de leur influence politique ont subi de grands maux ».

Démosthène, I, 7 : βεβαίαν εἰκὸς τὴν ἔχθραν αὐτοὺς ὑπὲρ ὧν φοβοῦνται καὶ πεπόνθασι ἔχειν. « Comment douter que cette haine, toute faite de ce qu'ils craignent et de ce qu'ils ont souffert, ne soit solide ». Le parfait dans ce dernier exemple comme dans ceux qui précèdent se rapporte à un fait passé, mais dont les conséquences durent dans le présent. La tendance du parfait à entrer dans le système du passé s'observe encore dans un passage comme celui-ci :

Euripide, *Troyennes* 468 : — — ∪ — ∪ πτωμάτων γὰρ ἄξια
πάσχω τε καὶ πέπονθα καὶ ἔτι πείσομαι.

« ...Ce que je souffre, ce que j'ai souffert, ce que je souffrirai

encore ». L'opposition des trois temps : présent, passé, futur, répond à celle de γίγνομαι, γενήσομαι, γέγονα dans le texte du *Lachès* cité plus haut.

On trouve des exemples semblables chez tous les prosateurs :

Hérodote, III, 80 : μετεσχήκατε δὲ καὶ τῆς τοῦ μάγου ὕβριος... « Vous avez aussi participé à la violence du mage » (et vous en êtes encore responsables).

Xénophon, *Anab.* I, 4, 8 : οὔτε ἀποδεδράκασι οὔτε ἀποπεφεύγασι... « Ils ne se sont pas enfuis et n'ont pas réussi à nous échapper ».

Dans Platon le parfait est de même souvent employé quand l'écrivain parle d'un événement passé, mais dont les conséquences durent encore.

Lysis 222 d : πάλιν ἄρα, ἦν δ'ἐγώ, ὦ παῖδες, οὓς τὸ πρῶτον λόγους ἀπεβαλόμεθα περὶ φιλίας, εἰς τούτους ἐμπεπτώκαμεν. « Nous sommes retombés, à propos de l'amitié, dans la thèse que nous avons rejetée tout à l'heure ».

Lysis 218 c : βαβαῖ, ὦ Λύσι τε καὶ Μενέξενε, κινδυνεύομεν ὄναρ πεπλουτηκέναι... « Hélas, Lysis et Ménéxène, j'ai bien peur que nous ne nous soyons enrichis que d'un trésor imaginaire ».

Avec les verbes signifiant « vivre » ou « mourir » et qui expriment un état atteint, le parfait est fréquent.

Protag. 351 b : τί δ'εἰ ἡδέως βιοὺς τὸν βίον τελευτήσειεν, οὐκ εὖ ἄν σοι δοκεῖ βεβιωκέναι; « Et si on arrive au terme de sa vie après une existence tout entière agréable, ne crois-tu pas qu'on aurait ainsi mené une vie heureuse ? » Le sens d'état acquis est apparent : il s'agit de la vie considérée dans tout son développement et dans son aboutissement. Au contraire le participe βιοὺς n'a qu'une valeur banale « après avoir vécu ». Mais les deux se rapportent au passé.

Euthyph. 9 a : τί σοι τεκμήριόν ἐστι ὡς πάντες θεοὶ ἡγοῦνται ἐκεῖνον ἀδίκως τεθνάναι, ὃς ἂν θητεύων ἀνδρόφονος γενόμενος συνδεθεὶς ὑπὸ τοῦ δεσπότου τοῦ ἀποθανόντος φθάσῃ τελευτήσας... « Quelle raison te fait croire que les dieux regardent comme injuste la mort de ton homme, un mercenaire, qui avait commis un meurtre et qui, chargé de liens par le maître de la victime, a succombé, parce

qu'il était lié, avant que... ». Le τεθνάναι ne peut se traduire autrement que par un passé, et, au point de vue du temps, ne se distingue pas de l'ἀποθανόντος qui suit. Il subsiste une nuance : l'aoriste projette purement et simplement l'action dans le passé ; il n'a qu'une valeur narrative. Le parfait exprime un état présent résultant d'une action passée. L'acte est envisagé dans ses conséquences. Il n'y a là qu'une nuance, ce n'est plus un procédé grammatical nettement délimité. Le parfait tend à se rapprocher de l'aoriste, sans se confondre avec lui. Cette évolution s'observe dans les quelques exemples qui viennent d'être cités : il conserve une nuance d'aspect qui en colore le sens, mais on a de plus en plus le sentiment qu'il entre dans un système du passé. Une même déchéance de la valeur d'aspect du parfait s'est produite dans les langues indo-européennes où ce thème a été conservé : en italique et en celtique, en germanique, dans l'Inde (cf. L. Renou, *Le parfait védique*, p. 40). Ce développement est chose normale sur tout le domaine indo-européen.

III

L'évolution du sens du parfait a été hâtée par la création du parfait résultatif. Le parfait résultatif conservait le sens de présent de l'ancien parfait intransitif en exprimant un résultat actuel. Mais cette valeur de résultat présent ne pouvait être stable. Entre μεμάθηκα « j'ai appris et je sais encore », et ἔμαθον « j'ai appris », il n'est possible de marquer qu'une simple nuance c'est une différence de point de vue. Dans ce cas, il est vrai, le parfait garde encore une partie de son rôle ancien : il exprime un état du sujet.

Sophocle, *Ajax* 22 : ⏑ – ⏑ – – εἴπερ εἴργασται τάδε....

« Si vraiment il en est l'auteur ».

Thucydide, VI, 60 : εἰ μὴ καὶ δέδρακεν... « Si même il n'en est pas l'auteur ». Il faut pourtant marquer la différence. Il ne s'agit plus ici d'une valeur précise d'aspect comme dans ὄλωλα « je suis perdu », τέθνηκα « je suis mort ». On insiste seulement sur la responsabilité de l'auteur de l'acte. Le parfait prend ainsi

une valeur d'insistance affective, et nous verrons qu'en ce rôle il est très fréquent chez les comiques ou chez les orateurs. En ce sens, suivant les intentions de l'écrivain, il peut souvent alterner avec l'aoriste : s'il veut souligner la responsabilité de l'agent, sa culpabilité ou son mérite, c'est le parfait qu'il emploie; s'il se contente d'énoncer purement et simplement le fait, l'aoriste suffit. Mais l'altération du parfait ancien est profonde. Le parfait exprimait une notion complexe (cf. Rodenbusch, *I.F.*, XXII, p. 323), il enfermait deux représentations, celle de l'état présent et celle de l'action passée qui en est la cause. Or l'expression verbale se rapporte au sujet, non à l'objet. Quand le parfait résultatif est créé, l'état présent qu'il signifie est très vite attribué non plus au sujet mais à l'objet; λέλυκα τὰς σπονδάς veut dire « j'ai rompu le traité », et il reste rompu.

Platon, *Ion* 541 c : Ἀθηναῖοι πολλάκις ἑαυτῶν στρατηγὸν ᾕρηνται ξένον ὄντα. « Les Athéniens l'ont souvent choisi comme stratège bien qu'il fût étranger ». Dans un tel exemple l'état exprimé est celui de l'objet. Dès lors il manque à l'expression un fondement solide : elle est transportée dans l'abstrait. Le parfait n'a plus une valeur intellectuelle, il entre dans le domaine du langage affectif. On a noté (Rodenbusch, *l.c.*) qu'il s'employait souvent pour indiquer un passé immédiat, ce qui se conçoit bien en partant du sens présent.

Sophocle, *Electre* 73 : εἴρηκα μέν νυν ταῦτα......

« Voilà ce que j'avais à dire ». Mais l'aoriste peut lui aussi s'employer en ce sens. Soit qu'il exprime l'état du sujet, soit qu'il se rapporte à l'objet, le parfait tend à se rapprocher de l'aoriste. Ce n'est pas à dire que les deux thèmes soient équivalents et puissent s'employer l'un pour l'autre. Mais la nuance qui les distingue a changé de nature. L'aoriste et le parfait en indo-européen exprimaient deux aspects du procès. La valeur des deux thèmes était nettement déterminée, comme dans le système nominal celle du génitif et du datif. En attique la langue tend à ne plus séparer les deux temps par une opposition seulement *grammaticale*.

La grammaire en effet représente le côté social du langage. Elle impose des règles absolues qu'on ne peut violer sans sortir

de la norme. Quand nous parlons, notre choix entre les divers procédés d'expression n'est pas entièrement libre, il est limité par les possibilités grammaticales. La grammaire est précisément la codification des règles sociales qui s'imposent à une langue donnée. Le sujet parlant doit pour exprimer les idées et surtout les sentiments qui lui sont propres, user de procédés très souples qui se modifient sans cesse.

Or le parfait dans les textes les plus anciens avait bien été un procédé grammatical défini. Pour dire « je suis perdu », un Grec n'avait d'autre expression que ἀπόλωλα. Ἀπόλλυμαι avait un sens différent et signifiait « je suis en train de me perdre ». De même, à τήκομαι « je fonds », s'opposait τέτηκα « je suis fondu ». L'idée d'*état* est une idée simple, intelligible pour des esprits qui conçoivent une action sous la catégorie de l'aspect. Dans le système verbal de l'indo-européen, et encore dans celui du grec ancien, cette catégorie était essentielle.

Quand fut créé le parfait résultatif, la situation devint différente. Le sujet parlant pouvait dire : τετίμηκα αὐτόν « je l'ai honoré » et cet honneur persiste ; ou bien ἐτίμησα « je l'ai honoré ». C'était la même idée, mais présentée de façon différente, avec un accent différent. Celui qui parle choisit librement entre les deux formules d'après son sentiment propre. C'est une nuance de sens dont l'étude, dès lors, appartient moins à la grammaire qu'à la stylistique telle que la définissent les travaux de M. Bally et de M. Marouzeau. Pour employer un autre terme qui éclaire un autre aspect de cet usage du parfait, c'est un procédé du langage affectif. Or les procédés en sont fuyants ; il exprime une nuance de la pensée, il la teinte d'un coloris toujours changeant et qui se dérobe à l'analyse (cf. J. Vendryes, *le Langage*, p. 162 et suiv.). L'étude de cet élément important du langage est souvent décevante, parce qu'il n'est plus essentiellement social : le caprice, la fantaisie du sujet parlant y triomphent.

Le plus souvent le langage affectif se définit assez mal, dans les textes écrits. Il s'exprime par le débit, par le ton, par l'expression du visage, par les gestes. — Le parfait est un des rares faits où en grec ces nuances se matérialisent dans une opposition mor-

phologique : nous y saisissons sur le vif le parler courant. C'est ce qui en rend l'étude difficile. On ne peut apporter aucune démonstration décisive, chaque texte donne lieu à discussion. Il convient pourtant d'essayer de se faire une idée aussi exacte que possible par de nombreux exemples choisis parmi les plus caractéristiques ; en particulier il arrive que l'aoriste et le parfait sont opposés : il est alors possible d'en préciser la valeur.

Les tragiques ont connu cet emploi d'un parfait expressif. Il suffira pour le montrer de choisir quelques textes chez un écrivain comme Sophocle, toujours soucieux du détail de l'expression. Δέδρακα signifie « je suis coupable, je suis responsable de » :

Philoctète 315 : τοιαῦτ' Ἀτρεῖδαί μ' ἥ τ' Ὀδυσσέως βία
ὦ παῖ δεδράκασ'.....................

« Voilà ce dont sont coupables les Atrides et Ulysse, mon enfant ».

Parfois la nuance est fugitive, mais d'autant plus intéressante à saisir :

Antigone 441 : σὲ δή, σὲ τὴν νεύουσαν εἰς πέδον κάρα
φῂς ἢ καταρνῇ μὴ δεδρακέναι τάδε ;
— Καί φημι δρᾶσαι κοὐκ ἀπαρνοῦμαι τὸ μή.

« Toi donc, toi qui baisses la tête vers le sol, avoues-tu ou nies-tu être coupable de ce qu'il dit ? — J'avoue l'avoir fait, oui, je l'avoue nettement ». L'opposition de δεδρακέναι dans la bouche de Cléon et de δρᾶσαι dans celle d'Antigone découvre une nuance des caractères. Le roi brutal et orgueilleux veut convaincre *la coupable*. Le ton d'Antigone est moins hautain. Le parfait « j'affirme ma culpabilité et je la revendique » eût été provoquant. Il n'eût pas été dans la ligne du caractère d'Antigone qui se contient et reste toujours modérée.

Le rôle propre du parfait ne s'observe pas moins bien dans deux passages où ὄπωπα est employé d'une façon caractéristique. Dans l'*Ajax*, Ménélas et Teucer s'emportent l'un contre l'autre. L'Atride défend à Teucer d'ensevelir son frère.

Ajax 1142 : ἤδη ποτ' εἶδον ἄνδρ' ἐγὼ γλώσσῃ θρασὺν
ναύτας ἐφορμήσαντα χειμῶνος τὸ πλεῖν.

« J'ai vu un jour un homme hardi en paroles qui avait engagé

des matelots à mettre à la voile par gros temps ». Teucer répond :

Ajax 1150 : ἐγὼ δέ γ' ἄνδρ' ὄπωπα μωρίας πλέων
ὃς ἐν κακοῖς ὕβριζε τοῖσι τῶν πέλας...

« Et moi j'ai vu un homme, un insensé, qui dans le malheur insultait ses compagnons ». Dans le premier passage εἶδον est employé dans une comparaison et n'a qu'une valeur narrative. Dans la réponse de Ménélas le parfait signifie « je l'ai vu et je l'ai encore sous les yeux »; il s'agit de Teucer, ὄπωπα a une valeur d'insistance, et conserve le sens présent du parfait. — L'emploi en est plus nettement affectif dans un vers du *Philoctète.*

Philoctète 676 : λόγῳ μὲν ἐξήκουσ', ὄπωπα δ' οὐ μάλα
τὸν πελάταν λέκτρων ποτὲ τῶν Διός...

« J'ai entendu raconter l'histoire, mais je n'ai pas vu de mes yeux celui qui s'est jadis approché de la couche de Zeus ». On observe la différence de sens attendue ; ἐξήκουσα est banal : « j'ai entendu raconter » ; ὄπωπα insiste : « ce n'est pas moi qui l'ai vu ». La nuance est une nuance de style, de sentiment.

Cet usage se rencontre en prose attique. Xénophon en fournit quelques exemples nets. C'est lui qui emploie pour la première fois le parfait σέσωκα qui exprime une nuance toute affective :

Xénophon, *Anab.* V, 6, 18 : οὓς γὰρ παρὰ Κύρου ἔλαβε τρισχιλίους δαρεικούς, ... διασεσώκει. « Il avait réussi à conserver jusqu'au bout (à travers tous les dangers de l'expédition) les trois mille dariques qu'il avait reçus de Cyrus ». — Comme chez Sophocle, le parfait implique souvent la nuance de responsabilité.

Anab. III, 1, 22 : οὗτοι μὲν γὰρ αὐτοὺς ἐπιωρκήκασιν. « Car ces gens-là ont commis à l'égard des dieux un parjure ».

Le texte le plus significatif est celui où le parfait ἔκτονα est distingué d'un aoriste précédent par une légère nuance.

Anab. V, 7, 30 : τοὺς δὲ νεκροὺς οὓς πρόσθεν αὐτοὶ οἱ κατακανόντες ἐκέλευον θάπτειν, τούτους διεπράξαντο μηδὲ σὺν κηρυκείῳ ἀσφαλὲς εἶναι ἀνελέσθαι. Τίς ἐθελήσει κῆρυξ ἰέναι κήρυκας ἀπεκτονώς ; « Quant aux morts que ceux mêmes qui les ont tués nous invitaient à ensevelir, ils sont arrivés à ce résultat que même avec le caducée il n'est pas sûr d'aller les ramasser. Qui consentira en

effet à s'en aller comme héraut en étant coupable d'avoir tué des hérauts? » L'aoriste κατακανόντες a le sens narratif ; le parfait ἀπεκτονώς est chargé d'une emphase qui est soulignée par le rapprochement de κῆρυξ et de κήρυκας. Le parfait signifie donc souvent « être l'auteur de tel acte, en être responsable ». Cet emploi du parfait s'observe déjà chez Thucydide. Le parfait du verbe ἀναλίσκω, par exemple, est fréquent pour affirmer plus fortement la perte subie.

II, 64 : διὰ τὸ πλεῖστα δὲ σώματα καὶ πόνους ἀνηλωκέναι πολέμῳ. « Parce qu'elle a fait le sacrifice de tant d'hommes et de tant d'efforts pour la guerre ». Le sacrifice est fait, et l'orateur met l'accent sur une perte aussi douloureuse et aussi glorieuse à la fois.

Un écrivain comme Platon sait mieux qu'aucun autre jouer de cette nuance. A chaque page on pourrait relever un texte qui mériterait d'être commenté à cet égard ; il suffit de recueillir les passages les plus instructifs, en particulier ceux où le voisinage du parfait et de l'aoriste éclaire le sens. Les rôles différents de ces deux temps apparaissent bien dans une réplique du *Théétète*.

Théétète 144 a : εὖ γὰρ ἴσθι ὅτι ὧν δὴ πώποτε ἐνέτυχον — καὶ πάνυ πόλλοις πεπλησίακα — οὐδένα πω ᾐσθόμην οὕτω θαυμαστῶς εὖ πεφυκότα... « Or sache bien que de tous ceux que j'ai pu jamais rencontrer — et le nombre est bien grand de ceux que j'ai fréquentés — je n'ai encore constaté chez aucun une aussi merveilleuse nature ». Dans le récit l'aoriste est employé ; mais pour dire avec insistance « et pourtant je connais beaucoup de monde » l'écrivain use du parfait.

Là où l'opposition est moins marquée, il est plus difficile d'analyser la nuance. *Gorgias* 501 a : ἔλεγον δέ που ὅτι ἡ μὲν ὀψοποιικὴ οὔ μοι δοκεῖ τέχνη εἶναι ἀλλ' ἐμπειρία, ἡ δ' ἰατρική, λέγων ὅτι ἡ μὲν τούτου οὗ θεραπεύει καὶ τὴν φύσιν ἔσκεπται καὶ τὴν αἰτίαν ὧν πράττει· ἡ δὲ ἑτέρα οὔτε τι τὴν φύσιν σκεψαμένη... « Je leur disais à peu près ceci, que la cuisine me semblait être une routine et non un art à la différence de la médecine, et j'en donnais cette raison que l'une, la médecine, quand elle soigne un malade, a commencé par étudier la nature du malade, et la raison de ce qu'elle fait au

lieu que l'autre (marche à son but) sans avoir étudié la nature (du plaisir) ». Le parfait ἔσκεπται est employé là où il convient d'insister sur la longue étude du médecin ; il marque avec insistance le résultat acquis ; l'aoriste σκεψαμένη est banal.

Le parfait en vient ainsi à se caractériser chez Platon par une valeur purement stylistique.

Ménon 85 e : Σωκρ. — Ἔστιν οὖν ὅστις τοῦτον πάντα δεδίδαχεν ; Μεν. — Ἀλλ' οἶδα ἔγωγε ὅτι οὐδεὶς πώποτε ἐδίδαξεν. Socrate vient de faire trouver à l'esclave de Ménon un certain nombre de vérités géométriques. Ce qui importe à Socrate c'est la science que cet esclave semble posséder. C'est sur l'idée du résultat acquis qu'il insiste : « Sait-il ces vérités pour les avoir apprises de quelqu'un ? » — Ménon répond à la question de fait : à sa connaissance, personne ne les lui a jamais enseignées. L'aoriste convient donc ici : « Je suis bien certain que personne ne les lui a jamais apprises ».

Apol. 39 b : ...καὶ νῦν ἐγὼ μὲν ἄπειμι ὑφ' ὑμῶν θανάτου δίκην ὀφλών, οὗτοι δ' ὑπὸ τῆς ἀληθείας ὠφληκότες μοχθηρίαν καὶ ἀδικίαν. « Aussi nous allons sortir d'ici, moi jugé par vous digne de mort, eux jugés par la vérité coupables d'imposture et d'injustice ». La traduction est impuissante à rendre la nuance qui colore le langage de Socrate. Quand il parle de la condamnation qu'il a encourue, il emploie l'aoriste banal : ὀφλών. Peu importe pour le sage une injuste condamnation à mort. Mais pour parler de ceux qui l'ont condamné, l'orateur use de la forme expressive : ils sont jugés coupables, et cette honte leur restera toujours. L'opposition est conforme au ton et à l'attitude de Socrate dans l'*Apologie*.

Apol. 38 c : οὐ πολλοῦ γ' ἕνεκα χρόνου, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὄνομα ἕξετε καὶ αἰτίαν ὑπὸ τῶν βουλομένων τὴν πόλιν λοιδορεῖν, ὡς Σωκράτη ἀπεκτόνατε ἄνδρα σοφόν. « Voici donc, Athéniens, que faute d'un peu de patience de votre part, ceux qui cherchent à décrier notre cité vont vous accuser et vous diffamer comme coupables d'avoir mis à mort Socrate, renommé pour sa science ». Le même parfait ἀπέκτονα se retrouve plus loin :

Apol. 39 c : φημὶ γάρ, ὦ ἄνδρες οἳ ἐμὲ ἀπεκτόνατε, τιμωρίαν ὑμῖν ἥξειν εὐθὺς μετὰ τὸν ἐμὸν θάνατον πολὺ χαλεπωτέραν νὴ Δία ἢ οἵαν

ἐμὲ ἀπεκτείνατε. « Je vous annonce donc à vous qui êtes responsables de ma mort que vous aurez à subir dès que j'aurai cessé de vivre, un châtiment bien plus dur par Zeus que celui que vous m'avez infligé en me tuant ».

Dans les deux passages, Socrate insiste sur la responsabilité des juges qui demeure après la décision prise. Aussi emploie-t-il le parfait. L'aoriste eût été banal dans le premier exemple, impossible dans le second.

Dans 39 c il semble bien que l'on trouve cet aoriste opposé au parfait ; le manuscrit B donne οἷαν ἐμὲ ἀπεκτόνατε, leçon adoptée par la plupart des éditeurs, mais T fournit la variante ἀπεκτείνατε. La faute s'explique bien si l'on suppose que l'aoriste ἀπεκτείνατε a été écrit ἀπεκτόνατε sous l'influence du premier parfait; on ne verrait pas d'où provient l'aoriste ἀπεκτείνατε si le parfait était la bonne leçon. Enfin l'aoriste est plus satisfaisant pour le sens : « la mort à laquelle vous m'avez condamné », il n'y a plus ici de reproche.

*
* *

Procédé expressif, le parfait tient une grande place dans le langage familier. Dans les comédies d'Aristophane, il s'emploie souvent avec cette valeur. Les exemples les meilleurs sont ceux où le parfait peut se confronter avec un aoriste voisin. Aristophane dans le dialogue joue volontiers de cette opposition.

Nuées 238 : ἴθι νυν, κατάβηθ', ὦ Σωκρατίδιον ὡς ἐμέ,
ἵνα με διδάξῃς ὧνπερ οὕνεκ' ἐλήλυθα.
— Ἦλθες δὲ κατὰ τί ;. . . . .

« Voyons, descends, mon petit Socrate, vers moi, afin de m'enseigner les choses pour lesquelles je suis venu. — Et tu es venu dans quel dessein ? » Le parfait insiste sur l'état présent, « je suis venu, et je suis encore là » ; l'aoriste a le sens narratif.

Nuées 32 : Φειδ. — Ἄπαγε τὸν ἵππον ἐξαλίσας οἴκαδε.
Στρεψ. — Ἀλλ' ὦ μέλ' ἐξήλικας ἐμέ γ' ἐκ τῶν ἐμῶν.

« Ramène le cheval à l'écurie après l'avoir roulé. — Mais, mon bon, c'est moi que tu as roulé hors de mes biens ». Ἐξαλίσας

est un simple terme technique, un ordre que dans son rêve Phidippide donne au cocher. Mais le père reprend le mot avec insistance ; il emploie le parfait qui marque l'état où il est réduit.

On trouve encore dans les Nuées un passage où l'opposition a un caractère plus nettement emphatique.

Nuées 856 : Φειδ. — Διὰ ταῦτα δὴ καὶ θοἰμάτιον ἀπώλεσας.

Στρεψ. — Ἀλλ' οὐκ ἀπολώλεκ' ἀλλὰ καταπεφρόντικα.

« Voilà donc pourquoi tu as perdu ton manteau ! — Je ne l'ai pas perdu, je l'ai défait pour penser ». La formule de Phidippide est banale. Mais Strepsiade blessé dans sa dignité répond avec emphase : « je ne suis pas homme à l'avoir tout sottement perdu, mais... ». La nuance n'est pas traduisible en français : elle a en grec une valeur comique.

Nuées 1064 : Δίκαιος λόγος. — Ὁ γοῦν Πηλεὺς ἔλαβε διὰ τοῦτο τὴν μάχαιραν.

Ἄδικος λόγος. — Μάχαιραν ; ἀστεῖον τὸ κέρδος ἔλαβεν ὁ κακοδαίμων,

Ὑπέρβολος δ' οὐκ τῶν λύχνων πλεῖν ἢ τάλαντα πολλὰ εἴληφε διὰ πονηρίαν, ἀλλ' οὐ μὰ Δί' οὐ μάχαιραν.

« En tout cas c'est par la tempérance que Pélée reçut son coutelas. — Un coutelas ? le joli avantage qu'il reçut là, le malheureux ! Hyperbolos, le marchand de lampes, a gagné plus... d'une quantité de talents par sa malhonnêteté, mais non par Zeus, non un coutelas ». Le raisonnement juste vient de proclamer les avantages de la tempérance. C'est grâce à elle que Pélée a reçu un coutelas. Mais le raisonnement injuste se moque. Un coutelas ? C'est une quantité de talents qu'a gagnés par sa malhonnêteté Hyperbolos ; d'où l'emploi de la forme expressive εἴληφε « il les a gagnés, et il les tient bien ».

Dans les trois derniers exemples le parfait se trouve toujours dans la seconde réplique, il a une valeur de gradation. Cet usage donne une idée juste du rôle que commence à jouer ce thème. Un texte tiré des *Cavaliers* est à cet égard significatif.

Cavaliers 361 : Παφλαγών. — Ἀλλ' οὐ λάβρακας καταφαγὼν Μιλησίους κλονήσεις.

Ἀλλαντοπώλης. — Ἀλλὰ σχελίδας ἐδηδοκὼς ὠνήσομαι μέταλλα.

« Mais tu n'iras pas, après avoir dévoré des loups, me pourchasser les Milésiens. — Mais moi, bien repu de côtes de bœuf, j'achèterai des mines ». Nous sommes en plein ἀγών. Le Paphlagonien et son adversaire le charcutier font valoir l'un après l'autre leurs titres à la faveur du peuple. Les répliques se croisent, symétriques, les deux personnages vont toujours renchérissant. Le Paphlagonien parie de dévorer des loups de mer, le charcutier fera mieux encore et le parfait ἐδηδοκώς répondant à καταφαγών contribue à marquer cette gradation. Le passage est instructif par le parallélisme même des répliques.

Cavaliers 428 : εὖ γε ξυνέβαλεν αὔτ'· ἀτὰρ δῆλον γ'ἀφ' οὗ ξυνέγνω
ὁτιὴ 'πιώρκεις θ' ἡρπακὼς καὶ κρέας ὁ πρῶκτος εἶχεν.

« Il a deviné juste, mais aussi l'on voit clairement à quoi il a reconnu la chose, parce que tu étais le voleur et que tu le parjurais et que ton fessier serrait de la viande ». Ἡρπακώς marque fortement l'idée que c'est bien lui le voleur et s'oppose nettement à ἐπιώρκεις.

Cavaliers 1145 : τηρῶ γὰρ ἑκάστοτ' αὐ-
τοὺς οὐδὲ δοκῶν ὁρᾶν
κλέπτοντας· ἔπειτ' ἀναγ-
κάζω πάλιν ἐξεμεῖν
ἅττ' ἂν κεκλόφωσί μου.

« J'ai l'œil sur eux, à tout moment, sans même avoir l'air de les voir quand ils volent, ensuite je les force à dégorger tout ce qu'ils ont volé ».

De même dans un verbe qui signifie « battre », l'emploi du parfait expressif est naturel :

Nuées 136 : ἀμαθής γε νὴ Δί' ὅστις οὑτωσὶ σφόδρα
ἀπεριμερίμνως τὴν θύραν λελάκτικας
καὶ φροντίδ' ἐξήμβλωκας ἐξηυρημένην.

« Malappris que tu es, par Zeus, d'avoir avec un pareil sans-gêne heurté si fort la porte et fait avorter une idée toute trouvée ». Dans sa colère le disciple insiste sur l'énormité de la faute commise : le parfait est bien dans le ton du passage. Mais dans les *Grenouilles* c'est l'aoriste qui est attesté dans un passage tout semblable.

Grenouilles 38 : τίς τὴν θύραν ἐπάταξεν ;

« Qui a heurté la porte ? » Le rapprochement met au clair la valeur véritable du parfait dans des formules de ce type. C'est un procédé expressif, qui s'emploie selon les intentions de l'écrivain, et sans règle rigide.

Acharniens 610 : . . . . ἐτέον, ὦ Μαριλάδη,
ἤδη πεπρέσβευκας σὺ πολιὸς ὢν ἔν ;

« En vérité, l'homme au poussier, as-tu déjà été une fois ambassadeur, toi qui es un grison ? » Le rôle du parfait est stylistique. Dicéopolis s'indigne de voir toujours les mêmes obtenir les aubaines, les ambassades où l'on s'enrichit. Il prend à partie les charbonniers du chœur, il leur demande s'ils sont de ces heureux. Le sens de πεπρέσβευκας est net : « es-tu homme assez bien vu pour avoir jamais été chargé d'une ambassade ? »

De même on lit à la fin de la même pièce :

Acharniens 1201 : τὸν γὰρ χοᾶ πρῶτος ἐκπέπωκα.

« Car c'est moi le premier qui ai vidé le conge ». Le parfait souligne l'orgueil que Dicéopolis met dans son cri de triomphe.

Cavaliers 306 : ⏑ ⏑ — — ⏑ — — ⏑ — — ⏑ ὦ
βορβοροτάραξι, καὶ τὴν πόλιν ἅπασαν ἡ-
μῶν ἀνατετυρβακὼς
ὅστις ἡμῶν τὰς Ἀθήνας ἐκκεκώφωκας βοῶν. . .

« O remueur de fange, et dans notre cité entière, auteur de profonds désordres, toi qui as complètement assourdi notre Athènes à force de crier ». Le chœur couvre d'injures le Paphlagonien détesté, il lui reproche avec véhémence ses malversations et ses crimes.

Cavaliers 716 : κᾆθ' ὥσπερ αἱ τίτθαι γε σιτίζεις κακῶς
μασώμενος γὰρ τῷ μὲν ὀλίγον ἐντίθῃς
αὐτὸς δ' ἐκείνου τριπλάσιον κατέσπακας.

« Oui, et ensuite comme les nourrices tu l'alimentes mal. En mâchant sa nourriture tu lui en mets un peu dans la bouche, mais toi-même, tu en as déjà avalé le triple ». Dans les accusations que le Charcutier lance contre le Paphlagonien, le parfait est employé avec une valeur d'insistance marquée, soulignée par le pronom αὐτός.

Nuées 1030 : πρὸς οὖν τάδ' ὦ κομψοπρεπῆ μοῦσαν ἔχων
δεῖ σε λέγειν τι καινόν, ὡς εὐδοκίμηκεν ἀνήρ.

« Ainsi, ô toi qui possèdes un art qui se distingue par sa finesse, il te faut dire du nouveau, car il s'est fait bien apprécier l'adversaire ». Le chœur qui se tourne vers le raisonnement injuste, pour piquer son amour-propre, vante l'éloquence de son adversaire : il a su se faire apprécier, et cette bonne opinion qu'on a de lui reste acquise.

Chez Aristophane, le parfait s'emploie pour insister sur le résultat. Mais cet usage est très souple, dans chaque exemple la nuance est différente, et c'est dans le contexte seulement qu'elle apparaît bien. Un parfait peut en nouvel attique être constitué dans la conjugaison de n'importe quel verbe. Mais le sens de la racine est plus ou moins favorable à ce développement. Il y a une série de verbes où de tels parfaits ont été créés plus aisément. Ce sont les verbes dont le sens implique qu'on insiste sur le résultat atteint ou sur la responsabilité de l'agent. Le parfait est fréquent dans les verbes qui signifient « commettre une injustice envers quelqu'un » : ἠδίκηκα ; « tuer » : ἀπέκτονα, ἀπολώλεκα ; « voler » : ἥρπακα, κέκλοφα ; « battre » : λελάκτικα. Ce trait caractéristique s'observe bien chez Aristophane :

Nuées 497 : ἴθι νυν κατάθου θοἰμάτιον.
— Ἠδίκηκά τι ;

« Allons, dépose ton manteau. — Suis-je coupable de quelque méfait ». — Cet emploi se retrouve *Nuées* 1086, etc.

On a de même avec ἀπολώλεκα :

Nuées 26 : τοῦτ' ἐστί τουτὶ τὸ κακὸν ὅ μ' ἀπολώλεκεν.

« Le voilà le mal qui m'a perdu ».

Cet usage est fréquent aussi chez les orateurs qui emploient des formules expressives pour frapper leur auditoire. Les exemples sont nombreux. Les plus instructifs sont ceux où le parfait et l'aoriste sont rapprochés et où la valeur des deux temps se précise davantage.

Démosthène, XVIII, 117 : ἦρχον· καὶ δέδωκα γ' εὐθύνας ἐκείνων, οὐχ ὧν ἐπέδωκα ... « J'ai été magistrat et j'ai rendu compte de ma gestion, mais non de l'argent que j'ai donné moi-même à

l'état ». Le parfait δέδωκα insiste sur la situation actuelle de Démosthène, il est en règle, il a rendu ses comptes comme il le devait. L'aoriste ἐπέδωκα n'a qu'une valeur narrative.

Démosthène, XX, 143 : πολλὰ δὲ θαυμάζων Λεπτίνου κατὰ τὸν νόμον ἓν μάλιστα τεθαύμακα πάντων εἰ ἐκεῖν' ἠγνόηκεν ὅτι......... Εἰ μὲν τοίνυν ἠγνόησε ταῦτα.....αὐτίκα δηλώσει. « Bien des choses m'étonnent dans la loi de Leptine, mais une chose m'a étonné plus que tout, c'est qu'il ait pu aller jusqu'à ignorer ceci.... . S'il l'a ignoré, il le montrera tout de suite ».

Démosthène, XVIII, 207 : εἰ γὰρ ὡς οὐ τὰ βέλτιστ' ἐμοῦ πολιτευσαμένου τουδὶ καταψηφιεῖσθε, ἡμαρτηκέναι δόξετε, οὐ τῇ τῆς τύχης ἀγνωμοσύνῃ τὰ συμβάντα παθεῖν. Ἀλλ' οὐκ ἔστιν, οὐκ ἔστιν ὅπως ἡμάρτετε....... « Si vous condamnez Ctésiphon, et en même temps ma politique, on croira que vous êtes coupables d'une faute, et non pas que c'est la fortune aveugle qui a causé votre malheur. Mais il n'est pas possible, il n'est pas possible que vous ayiez commis une faute..... ». Le parfait ἡμαρτηκέναι insiste sur les conséquences des actes des Athéniens, et sur leurs responsabilités : l'aoriste ἡμάρτετε est seulement narratif.

La même opposition se retrouve avec le verbe μαρτυρῶ. Démosthène, XXIX, 37 : οὐ γὰρ οὗτοί γε μεμαρτυρήκασι ὡς.......... ἀλλ' ἐν τῷ λόγῳ τοῦτ' ἔγραψας, συγκατεμαρτύρησαν δὲ οἱ μάρτυρες... « Ces gens n'ont pas fourni ce témoignage..........., mais c'est toi qui l'as écrit dans son discours, et ils y ont joint leur témoignage ». Le parfait μεμαρτυρήκασι exprime ce qui est acquis, ce sur quoi raisonne l'orateur : il n'y a pas de témoignage. Puis Démosthène reprend l'exposé historique des faits, d'où l'emploi de l'aoriste.

Il arrive souvent que dans deux mots qu'on oppose, celui sur lequel porte l'accent logique ou pathétique est au parfait : Démosthène, XX, 64 : ἵνα...παραδείγματα ἑστῶσι τοῖς βουλομένοις τι ποιεῖν ὑμᾶς ἀγαθόν, ὅσους εὖ ποιήσαντας ἡ πόλις ἀντευπεποίηκεν. « Pour donner comme exemple à ceux qui veulent vous faire du bien, tous ceux qui pour s'être bien conduits à l'égard de la cité ont été, en récompense, bien traités à leur tour ». Ce qui importe aux yeux de la postérité, ce sont les bienfaits que la cité a accordés à

ses bienfaiteurs et qui sont hérités de père en fils. D'où le parfait du verbe rare et expressif ἀντευπεποιηκέναι, en face de ποιήσαντας.

Démosthène, XX, 134 . . . τὸ δοκεῖν ἐξηπατηκέναι τοὺς ἀγαθόν τι ποιήσαντας. « (Il vous arrivera quelque chose de terrible) c'est de paraître avoir commis une tromperie à l'égard de ceux qui vous ont fait du bien ». L'accent oratoire porte sur l'idée de tromperie, ce qui explique le parfait.

A quelques lignes de distance l'écrivain emploie l'aoriste et le parfait. Démosthène, XLIV, 24 : . . . ἡμεῖς ὑπομένομεν ἅπαντα. Μέχρι τίνος ; ἕως ὁ Λεωκράτης, ὁ ὑπὸ Λεωστράτου ἐν τῷ οἴκῳ τῷ Ἀρχιάδου ἐγκαταλειφθεὶς υἱὸς τετελεύτηκε. « Et nous, nous attendons ; jusques à quand ? Jusqu'à ce que Léocrate, le fils laissé par Léostrate dans la maison d'Archiadès soit mort ». La mort de Léocrate est un événement chargé de conséquences, ausssi l'écrivain emploie-t-il le parfait. Mais quand l'orateur reprend le récit des faits, c'est l'aoriste qu'on trouve. Démosthène, XLIV, 32 : ἐπειδὴ γὰρ ἐτελεύτησεν ὁ Λεωκράτης καὶ ἡ ταφὴ ἐγένετο αὐτῷ, πορευομένων ἡμῶν εἰς τὰ κτήματα διὰ τὸ ἄπαιδά τε τὸν ἄνδρα καὶ ἄγαμον τετελευτηκέναι... « Quand Léocrate mourut et qu'on l'a enseveli, comme nous étions entrés en possession de ses biens parce qu'il était mort sans enfant et sans femme... ». Dans le récit l'orateur emploie l'aoriste, puis, pour marquer plus fortement un fait acquis qui a une valeur juridique, le parfait reparaît : διὰ τὸ ἄπαιδα τετελευτηκέναι.

Le parfait, comme nous l'avons vu à propos d'Aristophane, insiste souvent sur la responsabilité de l'agent. Quand un orateur prend à parti un adversaire et lui reproche sa conduite, c'est le parfait qu'il emploie : Lysias, XXX, 24 : τίς ἐλάττω τὴν πόλιν ἀγαθὰ πεποίηκεν ἢ πλείω ἠδίκηκεν ; ὃς καὶ τῶν ὁσίων καὶ τῶν ἱερῶν ἀναγραφεὺς γενόμενος εἰς ἀμφότερα ταῦτα ἡμάρτηκεν. « Qui a rendu moins de services à la ville et lui a fait plus de mal ? C'est lui qui . . . . . commit des fautes dans l'exercice de ces deux fonctions ».

XXX, 26 : διὰ τί δ' ἄν τις ἀποψηφίσαιτο τούτου ; . . . ὅτι χρήματα δεδαπάνηκε καὶ πολλὰς εἰσφορὰς εἰσενήνοχεν ; « Pourquoi pourrait-on l'acquitter ? est-ce parce qu'il a dépensé de l'argent et qu'il a fourni des contributions extraordinaires ? » La nuance est ici un peu différente, le parfait marque les mérites de l'agent.

XXVI, 3 : πολλὰ εἰς τὴν πόλιν ἀνηλώκασι καὶ φιλοτίμως λελῃτουργήκασι. « Ils ont dépensé beaucoup d'argent pour la cité et ils ont rempli avec empressement des liturgies ». Des formules de ce type conviennent aux péroraisons :

Lysias, VII, 41 : πολλὰς ναυμαχίας ὑπὲρ αὐτῆς νεναυμαχηκώς, πολλὰς δὲ μάχας μεμαχημένος « ...Moi qui pour elle ai combattu tant de fois sur mer, tant de fois sur terre ».

III, 47 : ...ὑπὲρ ἧς ἐγὼ πολλοὺς κινδύνους κεκινδύνευκα, καὶ πολλὰς λῃτουργίας λελῃτούργηκα, καὶ κακοῦ μὲν αὐτῇ οὐδενὸς αἴτιος γεγένημαι... « La patrie pour qui j'ai couru tant de dangers, assumé tant de liturgies, à qui je n'ai causé aucun mal... ».

XIV, 41, pour rappeler les crimes de l'adversaire : οὐχ οἱ μὲν πολλοὶ αὐτῶν ἡταιρήκασιν, οἱ δ'ἀδελφαῖς συγγεγόνασιν, τοῖς δ'ἐκ θυγατέρων παῖδες γεγόνασιν, οἱ δὲ μυστήρια πεποιήκασι καὶ τοὺς Ἑρμᾶς περικεκόφασι, καὶ περὶ πάντας τοὺς θεοὺς ἠσεβήκασι, καὶ εἰς ἅπασαν τὴν πόλιν ἡμαρτήκασιν..... « N'a-t-on pas vu plusieurs d'entre eux se prostituer, d'autres s'unir à leurs sœurs, ceux-ci avoir des enfants de leurs filles, ceux-là parodier les mystères, mutiler les Hermès, offenser tous les dieux, commettre des fautes envers la cité entière... ».

Les discours de Démosthène n'illustrent pas moins bien cet usage du parfait. XV, 3 : φανήσεται δ'ὁ μὲν πρυτανεύσας καὶ πείσας Μαύσωλος, φίλος εἶναι φάσκων Ῥοδίων τὴν ἐλευθερίαν αὐτῶν ἀφῃρημένος. « Or il apparaîtra clairement que Mausole qui a provoqué et dirigé ce mouvement en se disant l'ami des Rhodiens, c'est lui qui leur a ravi leur liberté ». L'aoriste a le sens narratif, le parfait exprime le résultat des menées de Mausole.

Le parfait du verbe γράφειν qui apparaît pour la première fois chez Thucydide, est fréquent chez les orateurs pour désigner la proposition de loi qu'ils ont pris sur eux de soumettre au peuple. Démosthène, IV, 33 : ἃ δ'ὑπάρξαι δεῖ παρ' ὑμῶν ταῦτ' ἐστὶν ἁγὼ γέγραφα. « Ce qu'il vous appartient à vous de préparer, voilà ce que j'ai déterminé dans mon projet ».

Des verbes qui expriment un acte dont les conséquences sont importantes, s'emploient volontiers au parfait. Démosthène, I, 22 : καὶ γὰρ Παγασὰς ἀπαιτεῖν αὐτὸν εἰσὶν ἐψηφισμένοι, καὶ Μαγνησίαν

κεκωλύκασι τειχίζειν. « En effet ils viennent de décider de lui réclamer Pagases, et ils l'ont empêché de fortifier Magnésie ».

Comme nous l'avons vu à propos d'Aristophane, les verbes qui signifient « sauver » ou « perdre » s'emploient au parfait avec une nuance d'emphase : Démosthène, II, 24 : καὶ τοὺς μὲν ἄλλους σεσώκατε πολλάκις πάντας, τὰ δ'ὑμέτερα αὐτῶν ἀπολωλεκότες κάθησθε. « Vous avez plusieurs fois sauvé tous les Grecs et chacun d'eux tour à tour, et maintenant que vous avez perdu ce qui était à vous, vous restez là bien tranquilles ». Cet usage est fréquent dans le *Discours de la Couronne*. XVIII, 6 : οὐ μόνον τῷ γράψαι κυρίους ᾤετο δεῖν εἶναι, ἀλλὰ καὶ τῷ τοὺς δικάζοντας ὑμᾶς ὀμωμοκέναι. « Ils croyaient qu'elles devaient être efficaces, non seulement parce qu'elles sont écrites, mais parce que vous, les juges, vous avez prêté serment (et que vous êtes liés par ce serment) ».

De même avec le verbe ἀναλίσκω : Démosthène, XXI, 189 : εἴληφα μὲν γὰρ οὐδ' ὁτιοῦν παρ' ὑμῶν, τὰ δ'ὄντα εἰς ὑμᾶς πλὴν πάνυ μικρῶν ἀνήλωκα. « Je n'ai rien reçu de vous, et ce que j'avais, à très peu de chose près, je l'ai dépensé pour vous ».

Comme dans l'exemple de Lysias cité p. 178, le parfait du verbe λειτουργεῖν est fréquent quand l'orateur parle des services rendus : Démosthène, XVIII, 267 : Φέρε δὴ καὶ τὰς τῶν λῃτουργιῶν μαρτυρίας ὧν λελῃτούργηκα ὑμῖν ἀναγνῶ. « Allons, que je vous lise les témoignages des liturgies dont je me suis chargé ». Se charger de liturgies est un titre à la reconnaissance publique, c'est donc le parfait qu'il convient d'employer. On peut encore citer l'emploi du parfait κατηγόρηκα lorsque l'orateur veut marquer qu'il prend ses responsabilités. Démosthène, XXI, 28 : ἀλλ' ὡς οὐ πεποίηκεν ἃ κατηγόρηκα ἢ πεποιηκὼς οὐ περὶ τὴν ἑορτὴν ἀδικεῖ, τοῦτο δεικνύτω. « Qu'il n'a pas commis la faute dont je l'ai accusé, ou que l'ayant commise il n'est pas coupable, voilà ce qu'il doit montrer ».

Des verbes comme φέρειν χαλεπῶς, ou ἀγανακτεῖν s'emploient de la même façon. Démosthène, XXI, 108 : ἐγὼ γὰρ ἐνεσχηκὼς χαλεπῶς ἐφ' οἷς περὶ τὴν λῃτουργίαν ὑβρίσθην, ἔτι πολλῷ χαλεπώτερον, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τούτοις τοῖς μετὰ ταῦτα ἐνήνοχα καὶ μᾶλλον ἠγανάκτηκα. « Moi qui avais trouvé pénibles les injures que l'on m'a fait subir

à propos de ma liturgie, j'ai encore eu beaucoup plus de mal à supporter les procédés dont on a usé par la suite, et je m'en suis indigné davantage ».

Le parfait du verbe βοηθέω est fréquent : Démosthène, XXI, 74 : τῷ δ' Εὐαίωνι καὶ πᾶσιν, εἴ τις αὐτῷ βεβοήθηκεν ἀτιμαζόμενος πολλὴν συγγνώμην ἔχω. « Pour Euaion et tous ceux qui se sont défendus quand on les maltraitait, j'ai la plus grande indulgence ».

Pour exprimer le résultat d'une politique, ce n'est jamais ἐπολιτευσάμην qu'on trouve, mais πεπολίτευμαι. Démosthène, XVIII, 265 : ὑπὲρ τῶν ἐχθρῶν πεπολίτευσαι πάντα. « Toute ta politique a été favorable à nos ennemis ».

XXIV, 176 : ἄλλα τ' ἔσθ' ἃ καλῶς διῳκήκασι. « Il y a d'autres preuves de leur bonne administration ».

Démosthène, XII, 6 : εἰς τοῦτο παρανομίας ἀφῖχθε καὶ δυσμενείας ὥστε καὶ πρὸς τὸν Πέρσην πρεσβεῖς ἀπεστάλκατε. « Votre mépris du droit et votre hostilité va si loin que vous avez envoyé des ambassadeurs au roi des Perses ». L'orateur emploie le parfait pour mettre en lumière la conduite indigne des Athéniens.

Aussi le parfait est-il usuel dans les verbes qui impliquent l'idée d'une faute commise. Démosthène, XIX, 179 : οὐ γὰρ μόνον Φωκέας ἀλλὰ καὶ Θράκην προδέδωκε Φιλίππῳ. « Ce n'est pas seulement les Phocidiens, mais aussi la Thrace qu'il a livrés à Philippe ».

Démosthène, XVIII, 23 : καὶ μὴν εἰ τὸ κωλῦσαι τὴν τῶν Ἑλλήνων κοινωνίαν ἐπεπράκειν ἐγὼ Φιλίππῳ σοι τὸ μὴ σιγῆσαι λοιπὸν ἦν. « Et en vérité, si vraiment j'avais été coupable de vendre à Philippe la destruction de l'unité des Grecs, il te restait la possibilité de ne pas te taire ».

Démosthène, XIX, 220 : εἰ ταῦτ' εἰπόντες καὶ ὑποσχόμενοι πάντ' ἐξηπατήκασι καὶ πεφενακίκασι καὶ μόνον οὐ τὴν Ἀττικὴν ὑμῶν περιῄρηνται, καταψηφίσασθε καὶ μὴ πρὸς τοῖς ἄλλοις οἷς ὕβρισθε... καὶ ὑπὲρ ὧν δεδωροδοκήκασιν, ὑμεῖς τὴν ἀρὰν καὶ τὴν ἐπιορκίαν οἴκαδ' εἰσενέγκησθε. « Si, en tenant ce langage, et en vous faisant ces promesses ils vous ont complètement trompés et joués, s'ils ont failli vous enlever l'Attique, votez leur condamnation, et après tous les outrages que vous avez déjà subis, pour leurs prévarications, ne remportez pas chez vous une malédiction et

un parjure ». Démosthène remet sous les yeux des juges tous les crimes de ses adversaires, ils en sont responsables et coupables, le parfait convient donc ici.

Démosthène, XXIV, 182 : τὴν μὲν γὰρ θεὸν τοὺς στεφάνους σεσυλήκασι, τῆς πόλεως τὸν ζῆλον ἠφανίκασι. « Ils ont volé ses couronnes à la déesse, ils ont détruit la gloire de la cité ».

Démosthène, XIX, 21 : διδάσκειν γὰρ αὐτὸς ἔφη τὸν Φίλιππον ὅτι οὐδὲν ἧττον ἠσεβήκασι οἱ βεβουλευκότες τῶν ταῖς χερσὶ πραξάντων. « Il disait que Philippe prétend que ceux qui ont machiné l'affaire ne sont pas coupables d'une impiété moindre que ceux qui l'ont exécutée ».

Démosthène, XVIII, 10 : περὶ μὲν δὴ τῶν ἰδίων ὅσα λοιδορούμενος βεβλασφήμηκε περὶ ἐμοῦ, θεάσασθε ὡς ἁπλᾶ καὶ δίκαια λέγω. « Sur ma vie privée à tout ce qu'il a dit de méchant contre moi dans ses injures, voyez comme ma réponse est simple et juste ».

Mais LI, 3, l'aoriste se trouve dans une formule assez semblable : ἀμφότερ' αὐτοὺς ἐπιδείξω ψευδομένους ἅ θ' αὐτοὺς ἐνεκωμίασαν καὶ ὅσ' εἰς ἡμᾶς ἐβλασφήμησαν. Entre les deux passages, il n'y a qu'une différence de ton et de style.

Le parfait est particulièrement fréquent dans certains verbes. Ainsi dans μαρτυρεῖν (Andocide, I, 19, 25 ; Lysias, VII, 11, X, 30 ; Démosthène, XXIX, 37, XL, 25, etc.), ou bien dans ὄμνυμι (Andocide, I, 90 ; Lysias, X, 32, XV, 8 ; Lycurgue, 76 ; Démosthène, IX, 34, XIX, 179 ; XXIII, 96). Chez Démosthène, en particulier les verbes qui sont le plus souvent employés au parfait sont ceux qui impliquent l'idée d'une responsabilité assumée (cf. *Index* de Preuss). A l'indicatif, ἀσεβῶ ne se rencontre qu'au parfait, jamais à l'aoriste. De δωροδοκῶ, Démosthène connaît un parfait, mais pas d'aoriste. Dans d'autres verbes les faits sont moins nets, mais on observe pourtant qu'à l'indicatif en particulier, le parfait est beaucoup plus usité que l'aoriste. Par exemple, en face de 2 ἠφάνισα, sont attestés 6 ἠφάνικα ; — en face de 6 εἰργασάμην, 30 εἴργασμαι avec le sens transitif. Ces proportions n'ont pas de valeur absolue. Elles mettent pourtant en lumière la tendance de la langue à développer un parfait affectif.

Cette tendance qui nous apparaît comme nette peut s'illustrer

d'exemples empruntés à Ménandre, qui nous donne une idée de l'attique parlé à la fin du IVe siècle. Plusieurs fois, dans le dialogue le parfait d'insistance s'emploie pour s'opposer à l'aoriste du récit.

'Επιτρέποντες 70 : ....δέδωκά σοί τι τῶν ἐμῶν ἑκών.

« En somme, je t'ai donné volontairement une part de ce qui m'appartient ». C'est la conclusion d'une discussion, exprimée par le parfait comme un fait acquis. Mais plus haut, vers 55, dans une partie de récit, c'est une succession d'aoristes que nous trouvons :

'Επιτρέποντες 55 : ὑπεσχόμην ·ἔδωκ' ·ἀπῆλθεν .....

« Je lui ai promis, je lui ai donné, il est parti... ». Dans la même comédie on observe un peu plus loin une opposition analogue pour le verbe σῴζω.

'Επιτρέποντες 134 : — — ∪ ∪ — ∪ εἴ τι τῶν τούτου σε δεῖ
ἀποδιδόναι καὶ τοῦτο πρὸς ζητεῖς λαβεῖν,
ἵν' ἀσφαλέστερον πονηρεύσῃ πάλιν
εἰ νῦν τι τῶν τούτου σέσωκεν ἡ τύχη.

« Parce qu'il te faut rendre quelque chose de ce qui est à l'enfant, tu veux le reprendre lui-même, afin de le dépouiller plus tranquillement de ce que la fortune a pu lui laisser ». Mais l'aoriste se trouve un peu plus haut :

'Επιτρέποντες 126 : γαμῶν ἀδελφήν τις διὰ γνωρίσματα
ἐπέσχε, μητέρ' ἐντυχὼν ἐρρύσατο,
ἔσωσ' ἀδελφόν................

« Tel qui allait épouser sa sœur s'est arrêté à temps grâce à certains signes de reconnaissance, tel autre a secouru sa mère rencontrée par hasard; tel aussi a sauvé son frère ». Ici la différence de sens entre les deux passages est nette. Dans le premier il s'agit d'un résultat qui persiste, le second est purement narratif.

Comme nous l'avons déjà vu chez Aristophane, il arrive chez Ménandre que le parfait et l'aoriste d'une réplique à l'autre s'opposent et précisent ainsi exactement leur valeur.

Περικειρομένη 367 : Glyc. κρήνην τιν' εἶπε καὶ τόπον γ' ὑπόσκιον.
Palem. τὸν αὐτὸν ὅνπερ χὠ τιθεὶς εἴρηκέ μοι.

« Il m'a dit qu'il y avait une source et un coin ombragé. — C'est précisément l'endroit que m'a désigné celui qui l'a exposé ».

L'aoriste εἶπε est banal ; le parfait εἴρηκε est chargé d'insistance : « c'est bien ce qu'on m'a dit ».

Le parfait tend donc à se substituer à l'aoriste, il est employé, en particulier, quand un personnage s'exprime avec force ou avec passion.

Ἥρως 41 : . . . . λάθρα μὲν Ἡράκλεις
οὐδ' ἐγκεχείρηκα, ἀλλὰ τῷ μῷ δεσπότῃ
εἴρηκα. . . . .

« Par Hercule, je n'ai rien entrepris en cachette, mais j'ai tout dit à mon maître... ».

Ἐπιτρέποντες 273 : . . . . καλὸν πάνυ
καὶ λεπτόν, ὦ θεοί, ταραντῖνον σφόδρα
ἀπολωλεκυῖα. . . . .

« Sa belle robe en laine de Tarente, si fine, par les Dieux, elle l'avait toute gâtée ».

Ἐπιτρέποντες 95 : ἢ τὸν λελωποδυτηκότ' αὐτὸν ταῦτ' ἔχειν
εἰ πρῶτος εὗρε τὰ ἀλλότρια. . . . .

« Ou bien faut-il que celui qui l'a détroussé garde ce qui n'est pas à lui parce qu'il l'a trouvé le premier ? » — Le parfait tend à supplanter l'aoriste dans un certain nombre de verbes où l'idée de résultat ou de responsabilité est essentielle. Encore que les débris des comédies de Ménandre soient relativement courts, il est possible de relever quelques faits frappants qui ne peuvent être attribués tous au hasard.

Dans les fragments que nous ont conservés les papyrus, on compte 4 exemples de ἠδίκηκα, aucun de l'aoriste ; — 6 exemples de πεπόηκα, un seul de l'aoriste ; — 3 exemples de ὀμώμοκα, aucun de l'aoriste ; — 1 exemple de διέφθαρκα, aucun de l'aoriste ; — 1 exemple de ὡμολόγηκα, aucun de l'aoriste ; — 3 exemples de πέπωκα, aucun de l'aoriste.

L'analogie en faisant entrer dans le système de la conjugaison l'ancien thème de parfait a bâti un système qui grammaticalement était peu stable. Très vite le parfait et l'aoriste ne se sont plus distingués que par une nuance. Aussi ce nouveau moyen d'expression n'a-t-il plus été chargé que d'une valeur stylistique et affective. Or ce sont précisément les procédés du langage affectif

qui s'usent le plus vite (cf. J. Vendryes, *Le Langage*, p. 182). Comme ils sont particulièrement expressifs, la langue en abuse dans le parler de tous les jours. Ils deviennent alors banals et perdent toute valeur ; l'expression se décolore. L'affectivité, en pénétrant le langage grammatical, le désagrège. Le cas du parfait grec est un exemple d'un phénomène plus général. Il a joué un grand rôle comme formule d'insistance ; mais il s'est répandu et s'est richement développé dans le nouvel attique ; il a ainsi très vite perdu sa valeur pleine. Dès lors il tendait à se rapprocher de l'aoriste : il n'était qu'un aoriste un peu plus volumineux. Il est possible de suivre cette évolution déjà dans des textes relativement anciens ; chez les tragiques on trouve des passages où la nuance qui sépare le parfait et l'aoriste est malaisée à définir.

IV

Il arrive donc souvent que le parfait soit employé dans un passage où notre analyse grammaticale a peine à le justifier. On peut citer entre beaucoup d'exemples un passage de Xénophon, *Hellén.* VII, 1, 41 : αὖθις δ' ἔγνωκε στρατευτέον εἶναι ἐπὶ τὴν Ἀχαΐαν. « Il décida aussitôt de marcher sur l'Achaïe ». Ce n'est pas à dire que l'aoriste et le parfait pourraient indifféremment s'employer l'un pour l'autre, mais la nuance est souvent si fugitive qu'elle échappe à des lecteurs modernes qui n'ont pas le sentiment instinctif de la langue ; enfin le style d'un écrivain est fait d'éléments complexes, et il est souvent malaisé d'en démêler les intentions. Les textes permettent pourtant de voir combien les deux temps sont parfois voisins.

Sophocle emploie dans deux passages qui se répondent, à quelques vers d'intervalle, une fois l'aoriste, une fois le parfait :

Œd. à Colone 825 : ∪ — ∪ — — — οὔτε γὰρ τὰ νῦν
δίκαια πράσσεις, οὔθ' ἃ πρόσθεν εἴργασαι.

« Ce que tu veux faire en ce moment, ce que tu as accompli est un crime ». Mais quelques vers plus loin, se lit l'aoriste :

Œd. à Colone 854 : ὁθούνεκ' αὐτὸς αὑτὸν οὔτε νῦν καλὰ
δρᾷς οὔτε πρόσθεν εἰργάσω βίᾳ φίλων.

« Tu sers mal tes intérêts, comme tu l'as déjà fait naguère, malgré tes amis ».

Philoctète 924 : ◡ ◡ — ◡ — — ◡ ◡ ◡ — Τί μ' ὦ ξένε,
δέδρακας. . . . .

Mais quelques vers plus loin :

Philoctète 940 : οἷ' ἔργα ὁ παῖς μ' ἔδρασεν οὑξ 'Αχιλλέως.

Il arrive que l'aoriste et le parfait soient coordonnés l'un avec l'autre, sans qu'il soit possible d'observer une différence de sens.

Philoctète 928 : — — ◡ — — — οἷα μ' εἰργάσω
οἷ' ἠπάτηκας. . . . .

« Qu'as-tu fait envers moi, comme tu m'as trompé ! »

Philoctète 1172 : τί μ' ὤλεσας ; τί μ' εἴργασαι ;

« Pourquoi me tuer ? que m'as-tu fait ? ». Dans ces deux passages le parfait et l'aoriste sont coordonnés, mais le parfait vient toujours le second, peut-être pour marquer une gradation. Parfois si l'on n'aperçoit pas une raison de style, c'est la structure même de la langue qui impose l'aoriste à l'écrivain, quand le parfait n'existe pas.

Philoctète 664 : ὅς γ' ἡλίου τόδ' εἰσορᾶν ἐμοὶ φάος
μόνος δέδωκας. . . . .
. . . . .ὅς τῶν ἐμῶν
ἐχθρῶν μ' ἔνερθεν ὄντ' ἀνέστησας πέρα.

« Toi qui seul m'as donné de regarder la lumière du soleil, toi qui, quand j'étais au pouvoir de mes ennemis, m'as élevé au-dessus d'eux ». Sophocle n'avait pas de parfait résultatif du verbe ἵστημι, il a donc employé l'aoriste.

Dans d'autres cas le mélange des temps est moins explicable.

Œd. à Colone 92 : κέρδη μὲν οἰκήσαντα τοῖς δεδεγμένοις
ἄτην δὲ τοῖς πέμψασιν, οἵ μ' ἀπήλασαν.

« Source de prospérité pour ceux qui m'auront reçu (et me garderont), de malédiction pour ceux qui m'ont chassé, exilé ».

Aristophane fournit aussi un exemple :
Oiseaux 328 : προδεδόμεθ' ἀνόσιά τ' ἐπάθομεν...
Une nuance distingue pourtant les deux verbes, προδεδόμεθα exprime un état présent : « nous sommes trahis » tandis qu'ἐπάθομεν en donne la raison et l'origine.
Au début des *Acharniens* δέδηγμαι et ἥσθην sont coordonnés :

Ὅσα δὴ δέδηγμαι τὴν ἐμαυτοῦ καρδίαν
ἥσθην δὲ βαιά, πάνυ γε βαιά, τέτταρα...

« Comme j'ai le cœur mordu, des joies j'en ai eu bien peu...» Δέδηγμαι s'applique à un état présent, ἥσθην se rapporte au passé.
La situation est la même en prose dès les plus anciens textes :
Hérodote, III, 127 : ὃς ὠφέλησε μέν κω Πέρσας οὐδέν, κακὰ δὲ μεγάλα ἔοργε... « Lui qui n'a encore rendu aucun service aux Perses et qui leur a fait beaucoup de mal ». Peut-être l'écrivain veut-il insister sur les maux causés aux Perses, par l'emploi du parfait, mais la nuance est fuyante.

Thucydide, I, 120 : καὶ αὐτοὶ ἐψηφισμένοι τὸν πόλεμον εἰσιν, καὶ ἡμᾶς ἐς τοῦτο νῦν ξυνήγαγον. « Ils ont voté la guerre, et c'est pour cela qu'ils nous ont réunis maintenant ». L'emploi de l'aoriste à côté du parfait s'explique sans doute par le fait que Thucydide ne connaissait pas de parfait résultatif de ἄγω.

Même chez un écrivain aussi curieux des nuances du langage que Platon, il arrive que l'emploi du parfait ou de l'aoriste ne semble pas se justifier :

Gorgias 524 c : οἷον εἴ τινος μέγα ἦν τὸ σῶμα φύσει ἢ τροφῇ ἢ ἀμφότερα ζῶντος, τούτου καὶ ἐπειδὰν ἀποθάνῃ ὁ νεκρὸς μέγας, καὶ εἰ παχύς, παχὺς καὶ ἀποθανόντος, καὶ τἆλλα οὕτως................ μαστιγίας αὖ εἴ τις ἦν καὶ ἴχνη εἶχεν τῶν πληγῶν οὐλὰς ἐν τῷ σώματι, ἢ ὑπὸ μαστίγων, ἢ ἄλλων τραυμάτων ζῶν, καὶ τεθνεῶτος τὸ σῶμα ἔστιν ἰδεῖν ταῦτα ἔχων. « Si par exemple l'homme de son vivant avait eu un corps de grande taille, son cadavre reste de grande taille, et s'il était gros, il reste gros après la mort et ainsi de suite... s'il avait reçu les étrivières et que les coups de fouet eussent laissé leurs traces, ou si d'autres blessures l'avaient marqué, quand il est mort on peut voir le corps en porter les traces ». Les deux participes ἀποθανόντος et τεθνεῶτος se répondent rigoureuse-

ment, sans qu'on puisse distinguer d'autre raison pour justifier le changement de temps que le besoin de varier le style. Il est curieux de noter que le participe aoriste est accompagné d'un préverbe qui marque l'achèvement, tandis que le parfait s'emploie seul. — De ce texte on peut rapprocher le passage du *Premier Alcibiade* que Buresch a étudié *Rheinisches Museum* 1891, p. 193.

Premier Alcibiade 124 a : οἶμαι δὲ κἂν Λαμπιδὼ τὴν Λεωτυχίδου μὲν θυγατέρα, Ἀρχιδάμου δὲ γυναῖκα, Ἄγιδος δὲ μητέρα, οἳ πάντες βασιλῆς γεγόνασιν θαυμάσαι ἄν... « De même, sans doute, Lampido fille de Léotychidès, femme d'Archidamos et mère d'Agis qui tous ont été rois, s'étonnerait... ». Le parfait se trouve dans une proposition de valeur narrative à propos de personnages qui ne vivent plus au moment où l'on parle : il ne s'agit donc pas d'un état présent.

Chez les orateurs aussi le rapprochement de l'aoriste et du parfait est fréquent.

Lysias, VIII, 15 : οὔτε ἀκοῦσαι πώποτε ἔφασκεν, οὔτε ἀπαγγεῖλαι... οὐδὲ διειλέχθαι.

De même (Lysias), XI, 7 : μεῖζόν ἐστι κακὸν ἀκοῦσαι τὸν πατέρα ἀπεκτονέναι ἢ τὴν ἀσπίδα ῥῖψαι. « C'est une injure plus grave de dire à quelqu'un qu'il a tué son père que de lui reprocher d'avoir jeté son bouclier ». L'idée importante est celle de « tuer son père » ; d'où l'emploi du parfait ; ailleurs, dans un passage parallèle le parfait ἀποβέβληκα est employé au lieu de ῥῖψαι :

Lysias, X, 21 : μεῖζον κακόν ἐστιν ἀκοῦσαί τινα τὸν πατέρα ἀπεκτονέναι ἢ τὴν ἀσπίδα ἀποβεβληκέναι. Il ne faut pas tirer de cette comparaison des conclusions trop précises. Le discours XI de Lysias semble bien être apocryphe (cf. Lysias, édition Gernet-Bizos, I, p. 142). Mais une tournure toute semblable s'observe dans un discours dont l'authenticité n'est pas mise en doute.

Lysias, XII, 83 : . . . . ἢ τῇ πόλει ἧς οὗτοι πολλὰ εἰλήφασιν, ἢ τοῖς ἰδιώταις ὧν τὰς οἰκίας ἐξεπόρθησαν. « . . . L'Etat qu'ils ont tant volé, ou les particuliers dont ils ont pillé les maisons ». Il y a un rigoureux parallélisme entre ἐπόρθησαν et εἰλήφασι. L'écrivain veut sans doute insister sur l'idée qu'ils ont volé l'état, et qu'ils ont gardé le produit de leur vol, mais l'emphase eût été

aussi naturelle sur l'idée du pillage. La même confusion peut s'observer chez Démosthène. Le parfait et l'aoriste se rencontrent dans une même formule à quelques lignes d'intervalle sans différence sensible de valeur :

Démosthène, XXXIV, 17 : οὐδαμοῦ γέγραπται ἐν τῇ παραγραφῇ ὡς ἀποδέδωκε τὸ χρυσίον Φορμίων Λάμπιδι, καὶ ταῦτ' ἐμοῦ διαρρήδην γράψαντος εἰς τὸ ἔγκλημα ὃ ἠκούσατε ἀρτίως ὅτι οὔτε τὰ χρήματ' ἔνθοιτο, οὔτ' ἀπέδωκε τὸ χρυσίον. « Nulle part il n'est écrit dans la réponse que Phormion a rendu le trésor......... et cela alors que j'ai clairement écrit dans l'accusation qu'il n'a pas déposé l'argent ni rendu le trésor ».

Démosthène, XVIII, 9 : ἐπειδὴ δ' οὐκ ἐλάττω λόγον τἆλλα διεξιὼν ἀνήλωκε καὶ τὰ πλεῖστα κατεψεύσατο... « Après avoir consacré une partie aussi longue de son discours à exposer le reste, et après avoir lancé des accusations mensongères contre moi ».

Démosthène, XVIII, 142 : τί οὖν ταῦτ' ἐπήραμαι καὶ διετεινάμην οὕτω σφοδρῶς ; « Pourquoi donc dans ma bouche ces imprécations, cette véhémence ? »

Démosthène, XVIII, 198 : ἀντέκρουσέν τι καὶ γέγονεν οἷον οὐκ ἔδει, πάρεστιν Αἰσχίνης. « Si un malheur s'est produit, s'il est arrivé quelque chose qui n'aurait pas dû arriver, voici Eschine ».

Démosthène, XX, 3 : καὶ ψηφίσματα κεχειροτονήκατε καὶ ἐπείσθητε. Parfois, comme dans l'exemple de Sophocle, cité p. 185, l'emploi de l'aoriste s'explique parce que l'écrivain ne disposait pas d'un parfait résultatif :

Démosthène, IX, 26 : οὐχὶ τὰς πολιτείας καὶ τὰς πόλεις αὐτῶν παρῄρηται καὶ τετραρχίας κατέστησεν ; « N'a-t-il pas été jusqu'à enlever leur constitution à leurs cités et à y substituer des tétrarchies ? » Le parfait παρῄρηται était usuel, mais le verbe ἵστημι ne possédait pas de parfait résultatif. — Enfin on peut citer un dernier texte de Démosthène où le parfait n'est pas coordonné à un aoriste, mais où il est employé avec un sens nettement historique.

Démosthène, I, 9 : ...κατεστήσαμεν τηλικοῦτον ἡλίκος οὐδείς πω βασιλεὺς γέγονε Μακεδονίας. « Nous avons assuré à Philippe une puissance qu'aucun roi de Macédoine n'avait jamais eue ». Il est

malaisé de discerner pourquoi Démosthène n'a pas usé de l'aoriste ἐγένετο.

Chez Ménandre enfin le parfait se développe sans avoir un sens bien distinct de celui de l'aoriste. Les deux thèmes ne se confondent pas, mais la nuance est souvent peu perceptible.

'Επιτρέποντες 202 : τὸν δακτύλιον ὥρμηκα πλεῖν ἢ πεντάκις
τῷ δεσπότῃ δεῖξαι...... ....

« Cet anneau, j'ai pris cinq ou six fois le parti de l'aller montrer à mon maître ».

'Επιτρέποντες 454 : ....τὴν θύραν
τῶν γειτόνων τις ἐψόφηκεν ἐξιών.

« Mais quelqu'un a fait du bruit à la porte de vos voisins en sortant ». Dans ces deux passages le parfait est bien près d'être narratif.

Un fragment, entre autres, montre comment le parfait s'oppose au présent et au futur.

Comic. Fragm. III, p. 162 :

σὲ δὲ τὸ κάκιστον τῶν κακῶν πάντων, φθόνος
φθισικὸν πεποίηκε καὶ ποιήσει καὶ ποιεῖ.

*
* *

Aucun exemple n'est décisif parce que chaque texte peut être interprété différemment par des lecteurs différents. Il n'est jamais possible d'affirmer que le parfait soit l'équivalent d'un aoriste, mais la nuance qui sépare ces deux temps devient de moins en moins sensible. La cause principale de cette décadence a été la création du parfait résultatif : elle a fait sortir du système de l'aspect, le parfait qui est devenu un procédé du langage affectif, comme tel voué à une usure et à une ruine prochaines. Cette transformation ne se manifeste pas encore matériellement : jamais le parfait n'a été aussi fréquent que dans les discours de Démosthène ou dans les comédies de Ménandre ; mais jamais non plus la valeur n'en a été aussi floue et incertaine. C'est au moment de son plus grand développement qu'il est le plus proche de sa ruine ; la constitu-

tion d'une conjugaison qui en a facilité la diffusion, en a profondément altéré le caractère originel et lui a enlevé le rôle particulier qu'il jouait dans le système verbal indo-européen.

CHAPITRE VIII

Le parfait dans les dialectes grecs.

Une histoire du parfait grec serait incomplète si elle ne tenait pas compte des différents dialectes. Le livre de M. Bechtel (*Die griechischen Dialekte,* Berlin, 1922-1924) est, pour cette étude, d'un précieux secours. Mais l'auteur s'est surtout proposé de relever les formes particulières qui caractérisent un parler et le distinguent des autres. C'est ainsi que sont conçus tous les manuels de dialectes grecs.— Tel n'est pas le caractère du présent travail. On ne trouvera pas ici le relevé complet de toutes les formes du parfait dans les différents parlers avec leur explication phonétique et morphologique : il ne resterait qu'à glaner après l'exposé d'ensemble de M. Bechtel. — Le plan de ce chapitre est autre : nous avons pu déterminer et distinguer dans les textes ioniens-attiques trois types de parfait qui apparaissent successivement et se font concurrence. Après le parfait intransitif de flexion active s'est constitué le parfait intransitif de flexion moyenne, puis le parfait résultatif. Il y a lieu de chercher maintenant quel a été le développement de ces trois systèmes dans les différents dialectes. L'étude des inscriptions, pour fragmentaires que soient les textes, permet pourtant de suivre à peu près l'histoire du parfait sur tout le domaine grec.

I

Avant d'aborder cette étude, il convient de considérer un premier groupe de faits. Si le parfait exprime un aspect particu-

lier du procès, il se rapporte généralement au présent. Cette particularité a parfois modifié la flexion : dans un grand nombre de dialectes, le parfait a pris les désinences du présent.

Cette flexion s'est particulièrement répandue en Sicile (cf. Magnien, *MSL*, XXI, p. 117) et les grammairiens anciens ont donné à ce type de parfait le nom de parfait syracusain (Hérodien, *Gramm. Graeci*, 3[II], p. 81, 6 ; cf. *schol.* Théocrite, V, 28 ; Ahrens, II, p. 328). Le parfait qui se rapportait au présent est entré dans le système du présent. Il a même été dans un cas éliminé. Dans un parler dont l'évolution est rapide comme le syracusain, s'est constitué un présent ϝισαμι bâti sur la 3e personne du pluriel ϝισαντι (cf. Magnien, *l.c.*, p. 119). On trouve ce présent chez Épicharme (53, 254), chez Théocrite (XV, 64, 146, etc...), chez Pindare (cf. Magnien, *l.c.*). Hésychius signale la forme dans une de ses gloses : ἴσαμι·ἐπίσταμαι Συρακόσιοι et γισάμεναι· εἰδέναι. Nous n'avons pour ainsi dire pas d'inscriptions siciliennes. Mais on lit ce parfait sur une inscription de Cnossos trouvée à Teos (*DI* 5186_{11}) et sur une inscription du Bruttium (*DI* 1658_{3}). Au reste οἶδα a continué à exister (Épicharme 171, 172 ; Théocrite, XV, 91 ; XV, 99, etc...). En dehors de ce fait isolé, il y a de nombreux exemples du parfait avec les désinences du présent. On peut citer dans la littérature syracusaine γεγάθει (Épicharme, 109), ἀλιφθερώκει (Sophron, 35), τετμάκει (Archimède, I, 356_{12} ; 384_{20}). Chez Archimède sont attestés des exemples de l'impératif : ἀνεστακέτω (I, 298_{16}), ἀνεστακόντων (I, 384_{20}). On retrouve cette flexion au participe : ἀνεστακούσας (Archimède, I, 284_{11}), μεμενακοῦσαν (Archimède, I, 246_{20}). Il est singulier qu'au masculin le syracusain semble conserver le suffixe ancien. Épicharme offre ἐσκληκότες (155) et Archimède fournit plusieurs exemples de ἀνεστακώς, μεμενακώς (cf. Magnien, *l. c.*, p. 117).

Il faut noter que le passage à la flexion du présent thématique n'a lieu ni au pluriel (cf. δεδοίκαμες, Théocrite, I, 16), ni au moyen [1] (sauf γεγράφονται, Archimède, *QA*, p. 88). C'étaient surtout les désinences -α -ας -ε semblables à celles de l'aoriste qui paraissaient

1. Cf. Sicca, *Grammatica delle iscrizioni doriche della Sicilia*, p. 124-126.

anomales. Au reste on trouve même au singulier des traces de l'ancien parfait (Épicharme, 11, πέποσχε). — Le système nouveau a partout été très vivant, on en trouve des exemples chez Théocrite : δεδοίκω, XV, 58 ; πεποίθεις, V, 28 ; λελόγχει, IV, 40. L'innovation est bien attestée ; elle a dû se faire d'abord dans les parfaits intransitifs, dont le sens était plus voisin de celui du présent : ἕστηκα, γέγηθα. Puis elle s'est généralisée jusque dans les parfaits résultatifs comme le τετμάκει d'Archimède.

Les meilleurs exemples et les plus nombreux nous viennent du syracusain qui a été une grande κοινά dorienne et qui s'est normalisé. Mais le passage du parfait à la flexion du présent était un phénomène naturel et fréquent. — La langue homérique hésite entre ἀνώγω et ἄνωγα, γεγωνῶ et γέγωνα. De même, le grec des évangiles, a tiré γρηγορεῖ de ἐγρήγορει et στήκω de ἕστηκα. L'évolution s'est produite, en dehors même du syracusain, sur quelques points du domaine dialectal. Elle s'est produite sporadiquement, en des parlers très éloignés les uns des autres, l'innovation s'y est faite indépendamment et parallèlement.

Sur le domaine dorien, le parfait à désinences de présent est attesté à Cnide : ἑστακει (*DI* 3502_{11}), τετιμακει (*DI* 3502_{18}), τεθνακει (*DI* 3504_{3}), πεποικει (*DI* 3545_{14}).

A Rhodes aussi les désinences du présent envahissent le système du parfait. La substitution, il est vrai, n'est pas complète. On relève ἐξεστρατευκαντι, (*DI* 3749_{48}), ἀπεσταλκαντι (*DI* 3752_{6}), δεδωκαντι (*DI* 4201_{5}). Mais les désinences du présent sont fréquentes au singulier : γεγονει (*DI* 4320_{11}), διατετελεκει (*DI* 4320_{4}), τετιμακει (*DI* 4320_{36}). A l'infinitif : γεγονειν (*DI* 3758_{129}), ἀμφισβατηκειν (*DI* 3758_{129}).

Le passage à la flexion du présent a dû s'amorcer d'abord au participe et à l'infinitif. De tels infinitifs sont souvent attestés sur tout le domaine dorien. On trouve à Cos τετευχεν (Dittenberger^{3}, 398_{5}) ; ἀπολωλεν (Dittenberger^{3}, 398_{12}) ἀποδεδωκεν (*DI* $3591\,b_{10\cdot 17\cdot 27}$). De même à Nysiros δεδωκεν (*DI* 3497_{16}) ; à Épidaure λελαβηκειν (*DI* 3339_{59}). Enfin Delphes offre des formes du même type : ἀποτετειχεν (*DI* 2615_{6}). Dans ce dialecte on observe la flexion du présent à la fois à l'infinitif et au participe : τετελευτα-

κουσας [1] (*DI* 1855_{13}); δεδωκουσας (*BCH* XXII, 73, n° 70_{11}), cette dernière forme se lit dans une inscription de très basse époque.

Dans tous ces faits on voit agir en des points différents une même tendance : l'évolution a été suivant les parlers plus ou moins complète ; le phénomène s'est développé indépendamment dans divers domaines, et il n'apporte aucun moyen de classer les dialectes. On le retrouve en effet, un peu différent, en éolien, où la flexion du présent s'est introduite au participe parfait.

En lesbien, le participe parfait actif remplace la désinence ancienne par celle du présent. On peut citer : ἐκγεγόνων, Alcée *Oxyrinchi Papyri* X, 74, Fr. 2, coll. II_{10} ; λελάθων, Alcée, *Oxyr. Pap.* X, 76, Fr. 3_8 ; πεφύγγων, Alcée, 147 ; κατεστακόντων, *DI* $304a_{21}$.

Une forme comme πεφύγγων où le parfait est constitué sur un présent à nasale, montre comme ce système est récent. L'innovation n'est d'ailleurs pas particulière aux Lesbiens, on la retrouve chez les Thessaliens et les Béotiens.

En thessalien on a plusieurs exemples :

τον ἐπεστακοντα (*IG* IX, 2, 257_8) ; πεφειρακοντες (*IG* IX, 2, 536_4); τουν ἐποικοδομεικοντουν (*DI* 1332_{21}), τοις ἐνοικοδομεικοντεσσι (*DI* 1332_{45}).

Enfin le phénomène se retrouve en béotien :

ἀπελθειοντες (*IG* VII, 1748_3, 1749_2, 1756_2) ; ϝεϝυκονομειοντων (*DI* 488_{125}) ; βεβαων (*DI* 413_5).

On sait que parmi les éolismes qui sont attestés chez Homère, il y a précisément des participes parfaits avec des désinences de présents comme κεκληγόντες (M 125 ; Π 430 ; P 756, 759). Pour d'autres participes la tradition hésite entre les deux formes, en -ως et en -ων. C'est le cas de τετριγόντας (B 314), κεκοπών (N 60 ; σ 335).

On voit maintenant quelle est l'importance de l'innovation qui a donné, dans une partie des dialectes, la flexion du présent

1. Peut-être ces formes de participe doivent-elles être interprétées comme un trait de l'influence béotienne dont on observe à Delphes de nombreux exemples.

au parfait, et en particulier au participe. Elle ne nous apprend rien pour le classement des divers parlers, mais elle confirme bien que le parfait se rapporte avant tout au présent. L'emploi de la forme nous l'avait montré ; les formes dialectales en donnent une preuve indirecte, mais matérielle.

II

Après avoir étudié cette transformation, il convient de suivre l'histoire du parfait dans chacun des grands groupes de dialectes, en commençant par le parfait du type ancien, de sens intransitif et de flexion active. Mais les sources dont nous disposons pour l'étude des parlers sont si pauvres que le nombre des exemples est restreint.— Les parfaits les plus intéressants à considérer sont ceux qui opposent à un présent moyen un parfait actif.

Le parfait γέγονα est largement attesté sauf en arcado-cypriote. Mais notre connaissance de ce groupe de dialectes est si misérable qu'on ne peut tirer de ce fait aucune conclusion. Il y a toute chance pour que des parlers aussi archaïques que ceux de ce groupe aient conservé la vieille forme indo européenne γέγονα.

Ce parfait a en tout cas existé en éolien qui nous en fournit quelques exemples : γεγονε est attesté en lesbien (*DI* 304 A_9) dans une inscription qu'on place aux environs de 320, etc.

Pour les parlers doriens nous relevons de nombreux exemples. Parmi les dialectes du Nord-Ouest, on trouve en Phocide, 4 exemples de γεγονεν (*DI* 1555 d 30 ; e 31 ; f 27, 29. Mais il y a pu avoir influence de la κοινή, il s'agit d'actes d'affranchissement de basse époque. En Énanie, on trouve γεγονε (*DI* 1432 b). En Étolie s'observe dans plusieurs textes l'emploi de ce parfait (*DI* 1413_4, date 179 à 172) (*DI* 1409_6, fin du IIIe siècle) (*DI* 1411_7, IIe siècle), (*DI* 1424_3, IIe ou IIIe siècle). Dans les parlers de l'ouest la forme archaïque γεγονε a persisté longtemps. Elle se lit même sur des inscriptions relativement tardives ; γεγονε reste toujours la forme normale. L'opposition avec l'attique est nette : γεγένημαι est attesté dans l'épigraphie attique dès 376 et semble s'y répandre rapidement.

Les parlers proprement doriens fournissent eux aussi un grand nombre d'exemples. En laconien on trouve γεγονα (*DI* 4531_7, IIe ou Ier siècle ; *DI* 4516_{11}). Mégare donne deux témoignages, (*DI* 3087_{42} et 3089_{29}), mais ce sont des inscriptions de basse époque (Mithridate Eupator). Dans les îles doriennes, à Calymna, à Cos, à Rhodes, les exemples sont nombreux (cf. *DI* index, *s. v.* γίγνομαι). Thera a γεγονοτα dans une inscription du Ier siècle (*DI nach* 52_{15}). — Enfin le parfait γέγονα est très bien attesté en crétois (cf. *DI* index, *s.v.* γίγνομαι). — Ce parfait a été vivant en dorien et il est resté longtemps usuel dans la langue épigraphique. Il n'est guère possible de savoir si γέγονα a été aussi employé dans la langue parlée. C'est pourtant probable, et la forme a dû se conserver aussi bien en éolien ou en dorien qu'en attique. — D'autre part il faut prendre garde que, sauf dans les inscriptions les plus anciennes, la κοινή peut faire sentir son influence. Malgré tout il semble bien que le vieux parfait grec commun γέγονα ait persisté indépendamment dans chacun des parlers qui viennent d'être passés en revue.

Il reste maintenant à parcourir le domaine ionien. Mais nous nous heurtons là à une difficulté surprenante. L'index du recueil des *Dialekt Inschriften* ne donne aucun exemple de γέγονα, au lieu que γεγένημαι est très fréquent. Il ne saurait s'agir d'un hasard. Si le recueil de Collitz-Bechtel n'est pas complet et ne contient pas tous les textes, la proportion des formes que donne l'index ne peut être fausse : la forme proprement ionienne semble avoir été γεγένημαι.

On a déjà souligné l'évolution rapide de l'ionien (cf. Meillet, *Aperçu*, p. 59), le parfait γεγένημαι pourrait en être une preuve nouvelle : γεγένημαι provient d'une particularité ancienne de la flexion du parfait, mais cette forme devait se généraliser au cours de l'évolution du verbe, parce qu'elle entrait mieux dans le système de la conjugaison. Il semble que les inscriptions ioniennes ne nous transmettent que γεγένημαι : les langues littéraires sont moins claires parce qu'elles sont plus complexes. Hérodote conserve γέγονε, mais il est curieux d'archaïsmes et les anciens lui donnent le qualificatif de très homérique.

En revanche il est instructif que Thucydide qui s'est volontairement appliqué à colorer son style d'ionisme n'offre que γεγένημαι, alors que l'attique de son temps semble n'avoir guère employé que γέγονα ; γεγένημαι apparaît sur les inscriptions attiques en 376, au moment où l'attique perd les caractères qui lui sont propres pour se fondre dans la κοινή ionienne attique. — L'hypothèse qui est hasardée ici n'est pas démontrable, et il faut être prudent en matière de dialecte. Peut-être pourtant a-t-on le droit de tracer une ligne d'isoglosse qui sépare l'ionien des autres parlers, y compris l'attique ; les faits étudiés s'accordent bien avec ce que nous savons des tendances novatrices du groupe ionien.

Un autre parfait de type archaïque a longtemps survécu sur tout le domaine grec, c'est le parfait intransitif ἕστακα. L'arcado-cypriote ne semble pas en fournir d'exemple, mais on trouve la forme en éolien. Le lesbien en a le participe, passé à la flexion du présent κατεστακόντων (*DI* 304, A_{21}) : l'inscription peut se dater des environs de l'année 318. — Le thessalien nous donne ἐπεστακοντα (*IG* IX, 2, 257_8) ; — pour le béotien, le hasard veut que les inscriptions (cf. *DI*) ne fournissent pas d'exemple de la forme qui a assurément existé. Ce parfait n'est pas moins bien attesté dans le grec de l'ouest. Il suffira de citer quelques exemples. On trouve à Delphes ἐφεστακεον (*DI* 2502 b_{39}, vers 329). Dans les tables d'Héraclée, on lit le participe ἐνεστακοτα (*DI* 4629). On peut encore le relever à Mégare (*DI* 3089_2) dans une inscription d'assez basse époque ; en corinthien (*DI* 3186, archaïque). Le dorien des îles fournit aussi des exemples : ἐνεστακοτες à Rhodes et à Cos (cf. les index des *Dialekt Inschriften*). Il se trouve par hasard que le crétois ne donne aucun témoignage, mais le parfait intransitif de la racine **stā* a dû exister là comme dans tout le domaine grec.

En ionien enfin ἕστηκα est très répandu (cf. Index des *Dialekt Inschriften*) ; à titre d'exemple on peut citer *DI Nachträge* 28_2. Tels sont les deux parfaits intransitifs à désinences actives et répondant à des présents moyens qui soient vraiment fréquents sur les inscriptions. On trouve pourtant quelques exemples isolés de ce type de parfait pour d'autres verbes. — Le parfait intransitif

de ὄλλυμι, ὄλωλα s'observe dans les parlers doriens à Delphes (*DI* 2515, date 273) et dans les tables d'Héraclée (*DI* 4629, 1_{39}) qui sont du IV[e] siècle. — Le participe parfait intransitif ἐαγότα de ἄγνυμι est attesté à Épidaure dans les inscriptions du temple d'Asclepios (*DI* 3339_{81}) que l'on date de la fin du III[e] siècle. Enfin il reste dans les tables d'Héraclée (*DI* 4629 1_{18}, etc.), une trace d'un parfait ancien : on trouve pour signifier « la terre arable » le participe ἐρρηγεια. L'attique oppose ἔρρωγα intransitif à ῥήγνυμι transitif (cf. p. 40). Le participe qui est conservé à Héraclée est archaïque. Le suffixe du participe féminin est en -εια comme dans un grand nombre de dialectes (cf. Bechtel, *Griechische Dialekte*, II, 355). Le vocalisme radical est η. M. Bechtel le considère comme emprunté au présent. Mais il est plus probablement tiré du masculin du participe (cf. Hésychius κατερρηγότας· κατερρηγμένους). Le vocalisme *e* était normal au participe masculin et neutre (cf. (ϝ)ειδώς). La forme conserve en tout cas le sens ancien. Il faut bien marquer d'ailleurs que le parfait ἔρρωγα n'est pas attesté à Héraclée : ἐρρηγεια est une formule figée qui est restée comme expression technique pour désigner la terre arable, ce n'est pas le participe d'un parfait ἔρρωγα régulièrement employé dans la langue courante. — L'ionien fournit un témoignage épigraphique de πεπηγα (*DI* 5755_{12}) ; enfin il faut sans doute citer ici παρικοτων (*DI* 5433_{15}) en face de l'aoriste ἱκόμην (cf. p. 44).

Le type archaïque du parfait indo-européen avec flexion active en face d'un présent moyen ne s'est donc pas mieux conservé dans les différents parlers grecs qu'en attique. Pourtant le parfait à sens d'état s'est développé quand le présent était intransitif. Les exemples en sont relativement nombreux dans tous les dialectes. Le type ancien s'adaptait dans ce cas au système nouveau de conjugaison. Il suffira donc de citer quelques textes. L'arcado-cypriote est trop mal attesté pour qu'on puisse rien en tirer. L'éolien fournit des exemples. En lesbien on a λελάθων Alcée, *Oxyr. Papyr.* X, 76, Fr. 3_2 ; πεφύγγων Alcée, 147 ; ce dernier parfait bâti sur un thème de présent à nasale montre comme le système s'est développé. En béotien, on peut citer ἀπελθειοντες (*IG* VII, 1748_3, 1749_2, 1756_2), βεβαων (*DI* 413_5). — Parmi les parlers de

l'ouest, le locrien a ϝεϝαδηϙοτα (*DI* 1478_{38}). A Héraclée, sont attestés : διατετελεκα (*DI* $4568_{2\cdot 44}$), ἐνδεδιωκοτα (*DI* 4629, I_{120}). On a vu parfois dans ce dernier parfait un équivalent de ἐμβεβιωκότα avec le traitement dental de la labio-vélaire (cf. Brugmann, *Griechische Gramm.*[4], 134). Mais la phonétique ne permet pas le rapprochement (cf. Meillet, *MSL*, VIII, 285) et le sens y répugne. Bechtel tire la forme de ἐνδιόω dénominatif de ἔνδιος (II, p. 419).

En Messénie, on trouve πεπτωκοτα (cf. index des *Dialekt Inschriften*) ; à Théra dans l'inscription du testament d'Epictèta μεταλλαχοτος au sens intransitif (*DI* 4706_{10}); et ἐζωκεν (*DI* 4786). Ces deux derniers parfaits illustrent le développement du système au IIIe siècle. Μεταλλαχοτος est un parfait à aspirée, donc d'un type récent ; ἐζωκεν est de même une création nouvelle. Le parfait et l'aoriste de la racine *$g^{w}eyə$-, *$g^{w}y\bar{e}$- étaient constitués avec le degré ō du second élément. On avait donc sur *$g^{w}iy\bar{o}$, ἐβίων, βεβίωκα. Mais il existait un adjectif bâti sur la même racine avec l'*i* consonne : *$g^{w}y\bar{o}$- : ζωός. Sur cet adjectif a été bâti un dénominatif ζώω et le parfait ἔζωκα est tout à fait secondaire.

A Cnide on trouve τεθνακει (*DI* 3504_{3}), en Crète ἀδικηκῃ dans les lois de Gortyne (*DI* 4991, VII_{13-14}). Comme l'a bien vu M. Jacobstahl (*Der Gebrauch der Tempora und Modi in den kretischen Dialektinschriften* (*IF* XXI, Beiheft, p. 175), il ne s'agit pas d'un parfait résultatif, mais d'un parfait à sens d'état qui signifie « être coupable d'une injustice ». On retrouve encore en crétois le parfait du verbe θνήσκω (cf. index des *Dialekt Inschriften*).

En syracusain sont attestées des formes comme γεγάθει (Épicharme, 109) et surtout des parfaits de structure aussi secondaire que ἐκεκρατηρίχημες (Sophron, 106) du présent dénominatif κρατηρίζω (mais la forme est douteuse, cf. Wackernagel, *Glotta*, XIV, 52), ou πέποσχε (Épicharme, 11), refait sur πάσχω (cf. Magnien, *l. c.*, p. 11, et Bechtel, II, p. 264). Les exemples ne sont pas très nombreux, ils sont pourtant assez variés pour mettre en lumière l'importance du parfait intransitif en syracusain.

En ionien enfin, le parfait intransitif s'est normalement développé. M. Bechtel (*Griechische Dialekte*, III, p. 211) a groupé les

formes dont la structure est le plus instructive. Le vieux parfait μέμονα semble s'être conservé en ionien et Hérodote emploie μεμονέναι (VI, 84). Le parfait en κ s'est développé ; il faut citer πέπλωκα Hérodote, IV, 99 ; Hippocrate, IX, 194. La forme est assurément apparenté au présent πλέω auquel elle sert de parfait ; elle fait groupe avec un aoriste ἔπλωσα. Le parfait μεμινύθηκα (Hippocrate, IV, 348) constitué sur un thème de présent avec le suffixe -θω, est évidemment récent. Enfin Hipponax (*Fragm.* 100) nous transmet un parfait ἄδηκε de ἀνδάνω. Telles sont les formes de parfaits intransitifs qui sont propres aux parlers ioniens, d'autres tout en étant identiques aux formes attiques, montrent que le type s'est développé en ionien : τεθναναι (*DI* 5282_{10}) ; καταβεβληκα (*DI* 5744_4) ; κατεληλυθα (*DI* 5655_{15-16}). Il faut citer enfin ἠγωνιακα (*DI* 5545_4) « se soucier de » où le caractère récent de la formation est bien apparent.

*
* *

Tels sont les exemples du parfait intransitif à désinences actives dans les différents dialectes. Le type était ancien, mais il s'est développé ; il a joué dans tous les parlers à peu près le même rôle qu'en attique. Il a été assez vivant pour qu'on crée des formes comme ἐζωκε au IIIe siècle à Théra et πέποσχε au Ve siècle à Syracuse.

III

Pourtant, en relevant les exemples de parfaits que fournissent les inscriptions des *Dialekt Inschriften*, on s'aperçoit que les parfaits moyens sont à peu près deux fois aussi nombreux que les parfaits actifs. L'étude des dialectes conduit donc à la même conclusion que celle de l'ionien attique. Sur tout le domaine des parlers grecs, le parfait qui a très longtemps conservé le sens d'état a surtout été médio-passif. Les parfaits de ce type sont abondamment représentés dans chaque groupe de dialectes, les index grammaticaux des *Dialekt Inschriften* en donnent de riches témoignages.

Pour le cypriote, on trouve deux cas de pareils parfaits ἐρεραμενα (*DI* 68_{2}) et ἰναλαλισμενα (*DI* 60_{26}) dans la grande inscription d'Édalion, ve siècle, qui est un parfait de *ἰναλινω (cf. ἀλινσιν à Épidaure, *DI* 3325_{39}). L'arcadien fournit γεγραμμεναι (*DI* 1222, ive ou iiie siècle), τεταχτοι (*DI* 1222) et ἠργασμενων (*DI* 1222_{8}). Il faut encore citer ἀφεωσθω (*DI* 1222_{4}) qui est attesté ailleurs.

Pour le groupe éolien, la situation est la même. Dans les inscriptions de Lesbos on peut relever γεγράμμενος δέδοσθαι δέδοχθαι (cf. *DI* index), et surtout le participe ἐψαφίσμενα (*DI* 304 B_{58}) qui a naturellement le sens passif.

Pour le béotien, les *Dialekt Inschriften* offrent 11 exemples de γεγραμμαι, 25 de δεδογμαι, ce qui prouve que le parfait moyen de δοκέω a existé en éolien comme en attique. Il faut relever encore γεγενειμενα (*DI* 712_{9}) mais l'inscription est des environs de 289 et la langue y a subi l'influence de la κοινή ionienne attique.

Parmi les parlers de l'ouest, l'éléen fournit γεγραμμενος, τετιμωται (*DI* 1159_{5}) qui suppose un verbe *τιμόω. — Le κοινή delphique offre un grand nombre d'exemples du parfait moyen : γεγραμμαι, en particulier dans la formule καθως γεγραπται qui revient souvent (*DI* 2092, etc.). Fréquents sont aussi les parfaits δεδοχθαι (*DI* 2515_{10}, etc.), δεδοσθαι (*DI* 2523_{19}, etc.). On trouve plus rarement καταλελειμμενον (*DI* 2536_{20}) dans une inscription postérieure à 200 ; τεταγμενοι (*DI* 2506_{15}), συγκεχωρημενη (*DI* 2506_{13}), λελυτρωμενοι (*DI* 2652_{5}), πεπολυωρημενοι (*DI* 2652_{91}). Les 2 derniers verbes cités montrent la vitalité du parfait dans des formations secondaires. Dans l'inscription archaïque des Labyades, se lisent déjà γεγραμμενα (*DI* 2561 B_{26}), λελύσθω (*DI* 2561 D_{25}).

Sur le territoire proprement dorien, on observe de même une grande abondance de parfaits moyens : γεγενημαι (*DI* 4629, II_{20}), γεγραπται (*DI* 4629, I_{69}), ἀποδεδειγμενος (*DI* 4629, I_{133}), προκαδδεδικασθω au sens passif (*DI* 4629, I_{171}), δεδογμενος (*DI Nach.* 26_{14}), τεθυρωμενος (*DI* 4629, I_{142}), οἰκοδομημενος (*DI* 4629, I_{112}), διατεταχται (*DI* 4333_{7}), πεφυτευμενος (*DI* 4629, I_{112}), ἐψαφιστο *DI* 4566_{10}), κεχαρισμενα (*DI* 4567_{13}), γεγωναμενοις (*DI* 4530), enfin

ἀνϝεωσθαι (*DI* 4629, I_{53}). Ce dernier exemple montre comme il peut être difficile de délimiter le domaine dialectal d'une forme donnée. Celle-ci se retrouve en arcadien et en ionien. Elle est bâtie sur un ἀφέωκα qui est connu par Hérodien (II, 236_1), et elle fait voir comment le parfait moyen est postérieur au parfait actif de sens intransitif. — La Messénie fournit γεγενημενος (*DI* 4689_{10}, etc...), κεκωλυμαι (*DI* 4689_{25}), ὠνομαισμενας (*DI* 4689_{84}), κατακεχωρισμαι (*DI nach* 46), ἀνπεπλεγμενας (*DI* 4689_{22}), τεταγμαι (*DI* 4689_{45}), γεγραμμαι (*DI* 4680_{14}, etc.). Les textes messéniens apportent un exemple particulièrement important. La grande inscription d'Andanie qui est du Ier siècle avant notre ère offre de nombreux exemples de κατεσταμενοι (*DI* $4689_{52 \cdot 90 \cdot 113}$; cf. 4680). A cette époque la flexion moyenne a envahi le parfait intransitif de ἵστημι. On ne saurait dire dans quelle mesure cette innovation est proprement dialectale. A cette date l'influence de la κοινή est très grande, et la langue commune tend elle aussi à éliminer les anciens parfaits du type ἕστηκα. Ce parfait moyen est déjà attesté dans une inscription qu'on considère comme plus ancienne et qu'on date du IIe siècle : on lit κατεσταμενοι (*DI* 4680).

A Théra, la situation est la même et les parfaits moyens sont nombreux : δεδομενος (*DI* 4695_{13}), ἀπολελειμμενος (*DI* 4706_{16}), ποτιτεταγμενος (*DI* 4706_{216}), δεδοχθαι (*DI* 4705_{10}, etc.), γεγραπται (*DI* 4706_{157}, etc.), νενομισμενος (*DI* 4706_{184}), γεγενηται (*DI Nachträge* 49 et 50, IIIe siècle), εἰρημενος (*DI Nach.* 51_{13}), προδεδηλωμενος (*DI* 4706_{30}), ἐξυλογραφημενος (*DI* 4706_{283}).

A Corinthe et dans les colonies corinthiennes, on trouve γεγραπται (*DI* 3202_9, etc.), α[ἰ]ρημενος (*DI* 3206_{121}). En Argolide, on relève les mêmes parfaits moyens que dans les autres domaines du dorien γεγενημενος (*DI* 3339_{87}), ἐγκεκοιμισμενων (*DI* 3339_{90}), ἐπιμεμελησθαι (*DI* 3380_{16}), ἐμβεβλημενας (*DI* 3339_{103}), ἐπεπρητο (*DI* 3340_{123}), συντετριμμενα (*DI* 3339_{81}), ἐψαφισται (*DI* 3364_4). — Les inscriptions de Calymna et de Cos fournissent de même un grand nombre de formes du parfait moyen (cf. *DI* volume IV, fascicule 3, p. 536). A Rhodes, les exemples extrêmement nombreux ne présentent aucune particularité (cf. *DI* volume IV, fasc. 3, p. 614). Il suffit de renvoyer à ces listes, qui se répètent,

pour montrer combien le développement du parfait moyen a été à la fois riche et uniforme sur tout le domaine dorien. Pour la Crète enfin, on retrouve encore les mêmes formules : ἐγρατται revient plusieurs fois dans les lois de Gortyne (*DI* 4991). M. Jacobstahl (*l.c.*) qui a étudié de près la syntaxe des inscriptions crétoises a établi que dans les textes archaïques on n'observe que le parfait intransitif à désinences actives ou moyennes. La situation en Crète est donc la même que celle de l'ensemble du territoire dorien.

Pour les inscriptions ioniennes, l'index des *Dialekt Inschriften*, tome IV, fasc. 4, p. 750 est suffisamment instructif. On y trouve un grand nombre de parfaits moyens : ἠδικημαι (*DI* 5536_{21}), βεβακχευμαι (*DI Nach.* 2_{3}), γεγενημαι (*DI* 5464_{4}), ἐγνωσμαι (*DI* 5589_{6}), γεγραμμαι (*DI* 5272_{24}), δεδανεισμαι (*DI* 5272_{15}), δεδομαι (*DI* 5516_{8}), δεδογματισμαι (*DI* 5272_{13}), δεδογμαι (*DI* 5366_{16}), ἐζημιωμαι (*DI* 5339_{11}), τεθαμμαι (*DI* 5304_{5}). προτεθυμαι (*DI Nach.* 62_{27}), ἱερημαι (*DI* 5542_{5}), κεκαλυμμαι (*DI* 5398_{11}), νενικημαι (*DI nach* 63_{17}), ὡμολογημαι (*DI* 5689_{19}), πεποικιλμαι (*DI* 5702_{16}), πεπρημαι (*DI* 5726_{38}), ἐρρωμαι (*DI* 5581_{6}), σεσημασμαι (*DI* 5702_{38}), ἐστεμμαι (*DI* 5495_{26}), ἐπιτετραμμαι (*DI* 5495_{42}), κεχαρισμαι (*DI* 5498), ἐψηφισμαι (*DI* 5520_{13}), ἐωνημαι (*DI* 5663_{13}). Deux formes de structure particulière semblent proprement ioniennes. Le parfait moyen du verbe λαμβάνειν est dans la prose ionienne λέλαμμαι : Hippocrate, III, 308 ; Hérodote, III, 308 ; IX, 51. La forme est secondaire car λαμβάνω repose sur une racine **slăbh-* (cf. Boisacq, *s.u.*). De même le parfait moyen de αἱρέω est dans la prose ionienne ἀραίρημαι : Hérodote, I, 185 ; I, 191 ; VII, 83, 118, 173, avec le redoublement dit attique. Il faut enfin relever chez Hérodote le parfait de ἵημι, ἀνέωνται (II, 165) qui se rencontre aussi en arcadien et en dorien.

Dans ces listes de parfaits moyens on observe, sauf une ou deux exceptions (λέλαμμαι, ἀραίρημαι) une grande unité sur tout le domaine grec : le parfait moyen est du point de vue grec un type verbal assez ancien et qui s'est largement répandu partout. Dès le grec commun le type archaïque du parfait n'est qu'une survivance. Au contraire le parfait moyen se dénonce dès les

textes les plus anciens comme très vivant : aussi l'étude des dialectes ne révèle-t-elle pour chaque parler qu'un nombre restreint de particularités. Un parfait comme γέγραμμαι qui est attesté partout dès les plus anciens textes peut s'être constitué indépendamment dans chaque dialecte. Mais il est des cas plus instructifs. Dans presque tous les parlers on rencontre une forme aussi anomale que δέδογμαι et qui peut remonter au grec commun. Il s'est bâti sur tout le territoire grec un grand système de parfaits moyens de sens intransitif qui a été très productif. Cette conclusion confirme et étend à tous les parlers celles qu'a établies M. Jacobstahl dans son étude sur les inscriptions crétoises.

IV

On a vu (cf. p. 119) comment au IVe et au IIIe siècle s'est répandu en attique le parfait résultatif. Cette innovation était trop naturelle, l'analogie des autres formes verbales l'imposait trop impérieusement pour qu'elle ne se soit pas produite sur tout le domaine grec. Des parlers aussi conservateurs que ceux des Arcadiens, paysans isolés au cœur du Péloponnèse, ont subi eux aussi cette transformation. Une inscription nous atteste pour l'arcadien l'existence du parfait résultatif. Sur une pierre trouvée près de Tégée (*DI* 1222) on lit plusieurs parfaits résultatifs. L'inscription est pourtant assez ancienne (IVe ou IIIe siècle). On trouve à la ligne 11 ἐφθορκως τα ἐργα. Le parfait est récent, constitué avec le κ caractéristique, mais le vocalisme *o* est emprunté au parfait intransitif ἔφθορα (cf. Bechtel, I, p. 365) au lieu que l'attique a constitué ἔφθαρκα en partant d'ἔφθαρμαι. La ligne 15 offre la forme λελαθηκως. La structure du redoublement dénonce que le parfait est nouveau (cf. p. 203). Ce parfait se rencontre ailleurs sur le domaine grec, mais l'inscription a un caractère dialectal assez net et rien n'oblige à considérer λελαθηκως comme emprunté à l'ionien. Le parfait ϝοφλεασι (*IG* V, 2, 262_{18}) est instructif par son aspect archaïque. — Déjà à propos du groupe arcado-cypriote on aperçoit comment le parfait résultatif apparaît à date historique et indépendamment dans chaque parler grec.

Les parlers éoliens fournissent aussi des témoignages de la constitution d'un parfait résultatif. Le lesbien possède, sur une inscription du IIIe siècle (*DI* 281 B_{76}), l'infinitif ἀπεσταλκεναι ; la forme est tirée du parfait moyen comme ἔσταλκα en attique. En thessalien on relève toute une série de parfaits résultatifs dans la lettre de Philippe (*DI* 345) qui est datée de 214 : ἐκπεπομφα, ἐπηυξηκασι πεπραχασι. Mais l'inscription n'a pas une grande valeur comme témoignage linguistique et toute une partie en est rédigée en κοινή. Plus intéressants sont les exemples où la structure de la forme en garantit bien le caractère dialectal. On peut citer πεφειρακοντες (*IG* IX, 536_4) qui répond à un attique τεθηρακότες ; — ἐποικοδομεικοντουν (*DI* 1332_{21}), ἐνοικοδομεικοντεσσι (*DI* 1332_{45}). Le béotien enfin, à partir de la fin du IIIe siècle, connaît le parfait résultatif ; δεδοανθι (*DI* 489 C_{35}) ; παρκεκλεικε (*DI* 712_{16}), ἐντεθηκανθι (*DI* 1145_6). Le dernier exemple est instructif : le parfait de τίθημι est assez récent en attique et la formule rituelle d'offrande est longtemps restée ἀνέθηκε (cf. p. 6). En même temps que l'attique se constitue τέθεικα, le béotien bâtit un *τέθηκα : l'évolution s'est faite parallèlement dans les divers dialectes.

C'est à peu près vers la même époque qu'apparaît dans les parlers de l'ouest le parfait résultatif. En Étolie (*DI* 1413) on trouve dans une inscription, d'assez basse époque il est vrai (début du IIe siècle), plusieurs parfaits de ce type : ἐπαυξηκωσ$_5$, κεκρικε$_5$, ἀγνηκωσ$_5$. Ἀγνηκως est une forme secondairement élargie du verbe ἄγω, comme οἰχνέω à côté de οἴχομαι. On retrouve le parfait ailleurs en Étolie (*DI* 1411_{14}, cf. Bechtel, I, p. 65), et il y a un exemple du verbe en laconien (*DI* 4516_9). D'autre part Hésychius a conservé la glose ἀγνεῖν· ἄγειν Κρῆτες. Le verbe est donc récent et proprement dorien. Sur cette forme secondaire a été créé à date basse un parfait résultatif qui conserve les éléments suffixaux du présent. Aussi ce parfait diverge-t-il des autres parfaits que nous connaissons pour le verbe ἄγω.

En Phthiotide on relève plusieurs exemples de δεδωκότες dans une série d'inscriptions (*DI* 1448, 1449, 1450) qui datent du second siècle.

Les textes de Phocide ne fournissent que quelques parfaits résultatifs de date tardive. On y observe (*DI* 1523) l'apparition d'un parfait narratif. A quelques lignes de distance le graveur a écrit sans différence de sens ἀνεθηκε et ανατεθεκαντι. Ce dernier parfait est constitué sur le parfait moyen comme l'attique ἔφθαρκα sur ἔφθαρμαι (cf. Bechtel, II, p. 134). — A Delphes aussi le parfait résultatif s'est répandu à partir du IIIe siècle. Pourtant sur les nombreuses dédicaces qui ont été trouvées, l'usage s'est gardé d'employer l'aoriste ἀνεθηκε. — Entre 270 et 260 on relève τετεικεν (*DI* 2615_{8}), entre 140 et 100, ἀπειλαφοτες (*DI* 2172_{8}), etc... La forme la plus instructive est le parfait ἐπεσταλκε (*DI* 2733_{15}) bâtie sur le présent στέλλω au lieu que le parfait attique a son origine dans le moyen ἔσταλμαι. Il est même des textes où le parfait semble narratif. Dans une inscription qui se place entre 220 et 200 (*DI* 2529_{10}) on lit : ἐπει α πολις τετευχε... ἀνεστρεπται κατευφαμικε, εὐλογηκε.

Sur le domaine proprement dorien le parfait résultatif n'est pas moins vivant. Il faut citer d'abord πεπαμαι, parfait de la racine πα- représentée surtout en dorien, mais qui est attestée même en ionien à côté de κτη-. Comme témoignage épigraphique, le meilleur est celui des lois de Gortyne (*DI* 4991, VII_{14}, IX_{43}). La forme se retrouve dans toute la littérature dorienne. Archytas l'emploie (Stobée, *Floril.* I, 110), on la lit chez Pindare, *Pythiques* VIII, 73 et *fragm.* 105), chez Théocrite, etc.

En laconien le parfait résultatif s'est développé : ἐντετευχαν (*DI* 4568_{30}), διατετηρηκα (*DI* 4566_{22}), εἰληφως (*DI* 4566_{36}), εἰσχηκει (*DI* 4439_{9}), dans des textes de basse époque où l'influence de la κοινή est très grande. Mais à en juger par les textes d'Héraclée, le parfait résultatif s'est introduit d'assez bonne heure. Dans les tables d'Héraclée, le système est déjà constitué ; elles offrent des formes comme πεφυτευκα (*DI* 4629, I_{122}, etc.). On entrevoit qu'une conjugaison régulière est établie. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'à la même époque (fin du IVe siècle) le parfait résultatif était usuel en attique.

La Messénie fournit dans une inscription tardive (*DI* 4689) un certain nombre d'exemples nets : δέδωκα et surtout κεκλεβως,

ligne 75, qui est caractéristique. La forme diverge de l'attique κέκλοφα. Le vocalisme s'explique bien et trahit le caractère récent de la forme, bâtie sur le présent. Mais le -β- fait difficulté (cf. G. Meyer, *Griechische Grammatik*^{3}, p. 272 et Bechtel, *l.c.*, II, p. 496).

Pour le dialecte de Mégare pas plus que pour celui de Corinthe il ne nous a été conservé de parfaits résultatifs. Mais en Argolide les exemples sont assez nombreux. On a d'abord un participe βεβλαβοτος (*IG* IV, 944$_{14}$) qui présente la même anomalie que le κεκλεβως d'Andanie, mais où le β appartient à la racine. En outre les inscriptions dédiées à Asclépios dans un temple d'Épidaure fournissent plusieurs exemples de parfaits résultatifs : λελαβηκειν (*DI* 3339$_{59}$), λελαβηκως (*DI* 3339$_{68}$), la forme se retrouve en arcadien (cf. p. 204) et ὡρακυιαν (*DI* 3340$_6$). Les deux formes sont évidemment des créations nouvelles. Les inscriptions sont de la fin du IIIe siècle et l'influence de la κοινή y est sensible. Aussi ne faut-il pas attribuer à leur témoignage une trop grande importance pour la connaissance du parler local ; ὡρακυιαν est manifestement une forme de κοινή et λελαβηκως n'est pas proprement dorien.

Le parfait résultatif est bien attesté aussi dans les îles doriennes. Cnide n'offre que des exemples sans grande antiquité. Une inscription du Ier siècle (*DI* 3545$_{14}$) fournit πεποικει ; et dans un texte qu'on rapporte à l'époque d'Auguste se trouve τετιμακει (*DI* 3502$_{18}$). A Calymna et à Cos on lit τετιμακαντι dans une inscription récente (*DI* 3620) et ἀποδεδωκεν (*DI* 3591 b$_{10}$). On relève τετευχαν (transitif) dans une inscription publiée en 1904 dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, p. 164, et que l'on date de 278 ; et ἀπεσταλκε qui a la même structure que le parfait correspondant en attique (Herzog, *Koische Forschungen* 1$_1$). — Nisyros fournit un exemple de δεδωκεν infinitif, dans un texte daté des environs de l'an 200 (*DI* 3497$_{16}$).

Dans l'île de Rhodes on observe un certain nombre de parfaits résultatifs dans toute une série d'inscriptions du second siècle : πεπραχοτων (*DI* 3758$_{127}$), δεδωκαντι (*DI* 4201$_{51}$, 4202, 4203, 4204), δεδωκως (*DI* 3750$_{84}$). Au IIe siècle aussi sont attestés

εἰρηκοτας (*DI* 3758_{154}) et ἀπεσταλκαντι (*DI* 3752). Il faut enfin citer un texte, *IG* XII, 1, 924 où la pierre brisée fournit un ΘΗΚΑΤΙ qu'on complète en ἀνατεθηκατι. Or l'écriture autorise à dater l'inscription du IIIe siècle: dans certains parlers, dès le IIIe siècle, le parfait résultatif peut éliminer des formules aussi traditionnelles que ἀνεθηκε.

L'épigraphie de Théra est riche en exemples intéressants. Le testament d'Épictèta (*DI* 4706, fin du IIIe siècle) fournit toute une suite de parfaits résultatifs : ἐπιδεδωκε$_{113}$, ἐπιτετελεκεια$_{25}$, ἑστακεια$_{25}$, κατεσκευωκε$_{120}$, συναγαγοχα$_{27, 41, 79}$. — Le parfait κατεσκευωκε suppose un présent κατασκευοω qui est attesté (cf. van Herwerden, *Lexicon*, s.u.). Ce type de dénominatifs est secondaire en grec, le parfait est récent ; — συναγαγοχα est une forme bâtie sur le verbe ἄγω avec le redoublement dit attique : αγαγ-. La terminaison -οχα semble empruntée à un parfait comme ἐνήνοχα (cf. Brugmann-Thumb[4], p. 380). Le mot subit une dissimilation : ἀγήοχα et a continué à vivre sous cette forme dans la κοινή, Polybe, XXIV, 3 ; Héliodore, IX, 24 (cf. Veitch, *Index*, s.u. et G. Meyer, *Griechische Grammatik*[3], p. 294). Pour se constituer un parfait résultatif, des parlers assez voisins ont pu diverger. C'est sur le domaine dorien, en Étolie, que nous avons trouvé pour la même racine un parfait ἀγνηκως.

Le participe ἑστακεια, à un autre égard, est plus significatif encore. Le parfait résultatif de ἵστημι, ἑστακα apparaît à Théra dans une inscription de la fin du IIIe siècle. En attique ce parfait apparaît à la même date, mais dans des textes dont le témoignage est moins sûr (cf. p. 132). — Le testament d'Epictèta nous donne une idée du développement du système résultatif en dorien. La valeur du parfait est déjà proche de celle de l'aoriste. On a par exemple, ligne 26 et suiv.: ἐπιτετελεκεια οὖν και ἑστακεια παντα κατα τας ἐκεινων ἐντολας και το κοινειον συναγαγοχεια των συγγενων. — De même ligne 80 et suiv. : των δε συγγενων ὧν συναγογαχα ὀνοματα ἐστι τα ὑπογεγραμμενα. Il s'agit d'un testament, et l'auteur marque bien l'importance de chacun de ses actes qui doit avoir des conséquences dans le présent. Le parfait, tout en étant voisin de l'aoriste, s'en distingue encore par une nuance.

En Crète, les exemples sont moins nets. Les inscriptions archaïques ne connaissent pas le parfait résultatif (cf. Jacobstahl, *l.c.*, p. 70), qui apparaît à partir du IIIe siècle : παρδεδωκη (*DI* 5087 b_7), ὑπογεγραφαμεν à Magnésie (*DI* 5155, IIIe siècle), δεδηλωκεν ὅτι... à Itanos dans une inscription récente (*DI* 5060_{89} vers 135). Comme l'a montré M. Jacobstahl, le parfait et l'aoriste finissent par être de sens très voisin. Dans l'inscription *DI* 5149_{19} on lit τα δεδογμενα mais ligne 27 : τα κριθεντα ; — τα δεδογμενα exprime un fait acquis, mais τα κριθεντα un fait qui peut se réaliser. M. Jacobstahl (*l.c.*, p. 74) a discuté les quelques textes dialectaux où la distinction entre le parfait et l'aoriste peut se définir avec quelque exactitude, sinon sans subtilité. — En Crète comme sur d'autres points du domaine grec, on aperçoit dans les inscriptions de l'époque hellénistique la naissance du parfait narratif. Il suffira de citer quelques-uns des exemples que M. Jacobstahl a réunis, p. 75.

DI 5187_{16} : ἐπαινεσαι ὅτι καλαν πεποιηνται την ἐπιδημιαν... Dans une telle formule on attend l'aoriste. Or elle se retrouve presque semblable, *DI* 5101_7.

Dans les décrets de Téos, on rencontre tantôt l'aoriste ἐπειδη ἀπεστειλαν, tantôt le parfait ἐπειδη ἀπεσταλκαντι (*DI* 5169_4 et 5177_3). De même à Magnésie, dès le IIIe siècle, on trouve à côté de l'aoriste le parfait : *DI* 5153_{34} ὅσοι μετωικησαν εἰς Μιλητον. Mais, *DI* 5154_{26} dans une formule qui reproduit presque textuellement la précédente, ὅσοι μετωικηκασιν εἰς Μιλητον. Il faut opposer encore *DI* 5104 c_{38} ἀν ἐχων διετελεσε, et *DI* 5138_{11} ἀν ἐχοντες διατετελεκαντι. Dans le serment de Dréros *DI* 4952 b_{35}, le lapicide [1] écrit : θεους τους ὠμοσα ; — mais dans la même inscription c_{16}, on lit : τον ὁρκον τονπερ ἀμες ὀμωμοκαμες.

Morphologiquement le parfait résultatif s'est richement développé en Crète, et les formes toutes récentes divergent de celles des autres dialectes. Ἀποστέλλω fournit le parfait ἀπηστελκε (*DI*

1. M. Jacobstahl suppose non sans vraisemblance que la confusion de l'aoriste et du parfait doit être attribuée ici au lapicide qui a copié à une date assez basse le texte archaïque.

5157 $_{5/6}$) qui est constitué avec le vocalisme du présent (Pour le redoublement, cf. Meillet, *BSL.*, XXVII, p. 134). Mais le crétois connaît le type attique, bâti sur le vocalisme du parfait moyen dans des inscriptions récentes de Téos : ἀπεσταλκαντι (*DI* 5168$_5$ et *DI* 5177$_{3/4}$); et avec le passage à la flexion de l'aoriste, ἀπεσταλκαν (*DI* 5171$_4$, 5176$_{4/5}$, 5178$_5$, 5184$_4$, 5185$_5$). — Enfin on trouve *DI* 5087$_5$ sur une inscription que l'écriture dénonce comme assez récente, une forme παρλελομβῃ comme subjonctif parfait de λαμβάνω. Ce parfait a subi évidemment l'influence de λέλογχα qui est ancien en face de λαγχάνω. Les deux verbes ont en effet tendu en grec à se bâtir des systèmes parallèles. L'attique a constitué εἴληχα d'après εἴληφα. Le crétois, au contraire, d'après λέλογχα s'est construit λελομβα. Cet exemple montre une fois encore comment les dialectes ont divergé pour se créer à date relativement basse un parfait résultatif. A l'intérieur même du dorien il faut opposer εἴλαφα à Delphes, λελαβηκα en Étolie, λελομβα en Crète. Le groupe occidental manque d'unité ; il ne s'est pas constitué pour les parlers doriens de grande langue commune comme en ionien ou en attique. — Pour être complet, il faut noter encore qu'Aristophane met le parfait ὄπωπα dans la bouche d'un personnage laconien (*Lysistrata* 1157). La forme serait peut-être dorienne (cf. Bechtel, II, p. 354).

Il reste à étudier l'histoire du parfait résultatif sur le territoire ionien. A Érétrie, une inscription métrique en écriture archaïque fournit δεδωκε (*DI* 5302). Dans un texte de la fin du IVe siècle, on relève ἐμβεβληκεναι avec valeur résultative (*DI* 5371). Dans une inscription du IIIe siècle (*DI* 5692 b$_{17-41}$) on rencontre deux fois ἐπηγορακει. Un décret de Iasos de la fin du IVe siècle offre πεποιηκα (*DI* 5516$_4$). — A Mylase, en Asie Mineure, on trouve πεπρακεν (*DI* 5755$_4$), l'inscription semble être du IIe siècle. Au Ier siècle enfin ἐκλελοιπα est attesté avec une valeur nettement transitive (*DI* 5545$_6$). On n'aperçoit pas dans les parlers ioniens la divergence de formes qui caractérise le dorien.

L'ionien littéraire emploie λελάβηκα comme parfait de λαμβάνω (Hérodote, IV, 79 ; VIII, 122, etc.). Mais cette forme ne saurait pas passer pour proprement ionienne. On la retrouve à Épidaure et en arcadien.

Hérodote offre aussi, comme parfait de αἱρέω, ἀραίρηκα avec le redoublement dit attique (III, 39 ; IV, 66 ; V, 102 ; VI, 36). Pour le verbe « voir » les Ioniens emploient ὄπωπα (Hérodote, III, 37 ; III, 63 ; Hippocrate, VIII, 606). La forme a été remplacée par un parfait en -κα : ὥρηκα, Hérondas, V, 4 ; IV, 40 et ἑωρηκα Hérondas, IV, 77 ; VI, 19, 44. M. Bechtel (III, 211), signale enfin la création d'un parfait πέπλογα chez Hippocrate, IX, 190 et la persistance du parfait ἔοργα dans la prose d'Hérodote, I, 127, etc... Les parlers d'Ionie se sont d'ailleurs très vite constitués en une κοινή unifiée. Les inscriptions laissent mal deviner les différences de la langue courante dans chaque cité. Le parfait résultatif y apparaît comme une innovation. On observe en particulier dans ces parlers qui se systématisent rapidement, des verbes transitifs à flexion moyenne qui se constituent un parfait résultatif. Dans une inscription de Chios (*DI* 5663_{16}) on trouve ἐωνηνται en ce sens : ὅσοι ἱερητειας ἐωνηνται κατα ταυτα. Le texte est assez ancien et peut se dater de la fin du IVe siècle (cf. Michel, *Recueil d'Inscriptions*, n° 708).

*
* *

L'étude du parfait dans les dialectes grecs est assez décevante. Comme textes archaïques nous ne possédons guère que des débris. Une inscription comme celle des lois de Gortyne forme une exception. — Quand, à date plus basse, nous disposons de textes un peu nombreux et un peu développés, qui permettraient de préciser l'histoire du parfait, on n'a plus affaire à de véritables inscriptions dialectales et la κοινή ionienne attique tend à pénétrer partout. L'influence en est sensible dans des textes relativement aussi anciens et aussi éloignés dans l'espace que les tables d'Héraclée. Aussi faut-il renoncer à tracer, dans chaque dialecte, l'histoire du parfait. Au moment où les textes permettent d'étudier le parfait dans les parlers, la κοινή s'est répandue partout et les couvre comme un vernis uniforme.

Malgré ces conditions très défavorables, on peut tirer de l'étude des dialectes quelques conclusions instructives. Pour le parfait du

type archaïque les dialectes ne fournissent guère d'exemples nouveaux, si l'on excepte le παρικοτων de Paros.— Mais les inscriptions où nous trouvons des parfaits ne sont jamais très anciennes.

Pour le parfait moyen de sens intransitif les exemples sont nombreux. On voit nettement que ce système a joué un grand rôle dans tous les dialectes. Le parfait a été, à un moment donné, essentiellement moyen. Les dialectes ne font ici que confirmer le témoignage de la langue littéraire. Mais on est frappé par un détail significatif. Le système du moyen, à quelques exceptions près (ἀραίρημαι, λέλαμμαι), est le même dans tous les dialectes. C'est que le procédé du point de vue grec est très ancien. On trouve le parfait moyen constitué déjà dans les poèmes homériques. Il a pu se développer dès le grec commun. Ainsi s'explique une unité qui est remarquable.

Le parfait résultatif apparaît assez souvent dans les inscriptions. Pour le verbe λαμβάνω 3 parfaits sont attestés : εἴλαφα (ion.-attique εἴληφα), λελαβήκα, λελομβα. — Le parfait de ἄγω est suivant les dialectes ἦχα, ἀγηγοχα (et ἀγηοχα) ἀγνηκα. — Les différents parlers hésitent entre ἀπέσταλκα et ἀπεστελκα. — En face de l'attique κέκλοφα on trouve en dorien κεκλεϐως. Le parfait de ὁράω est, à l'intérieur d'un même dialecte, tantôt ἑόρακα, tantôt ὄπωπα, tantôt ὤρηκα. La langue hésite de même entre ἐφθορκα et ἔφθαρκα, etc. Les divergences seraient plus nettes, si au moment où s'est développé le parfait résultatif, l'action de la κοινή n'avait pas été déjà très sensible dans tous les parlers grecs. On aperçoit cependant comment le parfait résultatif s'est établi d'une façon indépendante et parallèle sur les différents points du territoire.

*
* *

Le témoignage des dialectes confirme ce qu'enseignent les textes de la littérature ionienne et attique. Le type ancien du parfait tend à disparaître ; il se constitue un parfait intransitif à désinences moyennes, puis un parfait à désinences actives et de sens résultatif. — Enfin pour le groupement des dialectes le

parfait semble fournir une nouvelle ligne d'isoglosses. Les parlers ioniens paraissent avoir éliminé l'ancien parfait γέγονα et l'avoir remplacé par γεγένημαι qui entrait mieux dans le système de la conjugaison : ceci n'est pas pour étonner dans un dialecte qui a tendu plus qu'un autre à se normaliser.

CHAPITRE IX

Le parfait à l'époque hellénistique.

Pour achever une histoire du parfait grec, il convient d'en suivre l'évolution jusqu'à l'époque hellénistique. Nous sommes assez mal armés pour une telle étude. Sans parler même des écrivains atticistes, la langue des historiens ou des philosophes de l'époque alexandrine ou romaine tend à se conformer à la norme du grec classique. Elle continue l'attique, mais on y sent l'influence du parler courant. La langue écrite est toujours le résultat d'un compromis entre la tendance à l'évolution et la tradition littéraire.

Les textes les plus précieux sont ceux qui n'ont aucun caractère littéraire ; les inscriptions et surtout les papyrus d'Égypte fournissent une collection de faits dont on peut tirer les meilleur parti. Il est possible d'y suivre assez bien les variations de la phonétique et la normalisation progressive de la morphologie. Malheureusement ces textes ne fournissent que des données fragmentaires et il est malaisé d'y définir clairement le rôle et l'emploi d'une forme verbale comme le parfait.

Par une chance nous possédons des textes suivis à peu près complètement dépourvus de prétentions littéraires : la traduction de la Bible des Septante et les livres du Nouveau Testament. Les auteurs n'en sont pas des savants ni des lettrés ; ils écrivent pour évangéliser et pour instruire sans curiosité de style ni de langue. L'influence de la tradition littéraire est chez eux beaucoup moins sensible. Elle l'est pourtant, à des degrés divers, moins chez Marc, plus chez Luc. Les conditions sont donc favorables pour qu'on trouve dans ces textes un reflet du langage courant.

Il faut pourtant prendre garde que l'Ancien Testament se compose de traductions, si bien qu'on n'en peut tirer parti qu'avec précaution en ce qui concerne la syntaxe. Il reste le Nouveau Testament. On a, il est vrai, beaucoup parlé des « sémitismes » de la première littérature chrétienne. Il convient de ne rien exagérer et d'en limiter strictement la place. La langue du Nouveau Testament n'est pas un grec de Juifs (cf. Thumb, *die griechische Sprache zum Zeitalter des Hellenismus*). S'il y a vraiment des sémitismes, le nombre en est restreint (cf. Blass-Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*[4], p. 4 — l'index sous le mot « Semitismen » permet de réunir les principaux éléments du problème); il ne s'agit jamais que de faits de détail qui apparaissent surtout dans des formules empruntées au Vieux Testament. Pour l'emploi des temps, en particulier il ne semble pas que le système du verbe sémitique ait exercé une influence.

Il est donc légitime, pour marquer l'aboutissement de l'évolution du parfait, de faire porter la recherche avant tout sur le grec du Nouveau Testament. Les inscriptions, les papyrus, la Septante pourront apporter à l'occasion leur témoignage. — L'essentiel des faits est fourni par le Nouveau Testament.

I

Le type ancien de parfait intransitif tend à disparaître dans la langue du Nouveau Testament et, en général, dans la κοινή. Avec le sens intransitif et un système de désinences actives, il répondait souvent à un présent moyen. Mais, durant l'histoire de la langue grecque, ce système anomal a tendu à s'éliminer. A l'époque hellénistique il n'en reste que des débris.

Dans les papyrus de l'époque ptolémaïque, il ne subsiste que quelques exemples du procédé archaïque (cf. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I, p. 376). Le parfait ἕστηκα est assez fréquent : παρέστηκας, *Papyrus Petrie* II, 20, col. 4, 15 (252 a. C.); παρέστηκεν, *Petrie* [2], 43 (3), 15 (240 a. C.). Le participe parfait de ἐνίστημι est tantôt ἐνεστηκώς, tantôt la vieille forme ἐνεστώς.

Le parfait γέγονα est lui aussi bien attesté : *Paris* 64, 44 (160 a. C.); *Petrie* II, 13(7), 3, (258 a.C.). — Telles sont les deux seules formes qui semblent être vraiment vivantes. On rencontre encore ὄλωλα *Petrie*[2] II, 51, 5, 6 (IIIe siècle a. C.); — πεφήναμεν *Tebt.* I, 43, 31 (118 a. C.).

La situation est la même dans le Nouveau Testament.

Γέγονα a survécu, et répond régulièrement au présent γίγνομαι. Dans les évangiles la forme est usuelle. Marc en a 4 exemples, Luc 5, Mathieu 6, Jean 6.

En face de ἀπολλύω sont attestés plusieurs exemples du parfait intransitif ἀπόλωλα. Luc l'emploie 5 fois, Mathieu deux fois. Il semble que la forme soit en train de disparaître. Ce n'est peut-être pas par hasard qu'on n'en relève aucun exemple chez Marc, le plus vulgaire des évangélistes, tandis qu'on en trouve un assez grand nombre chez Luc qui est le plus lettré. A côté d'un présent ἀπολλύω « je détruis » le parfait ἀπόλωλα « je suis mort » était anomal et tendait à s'éliminer.

Une autre survivance du type ancien qui apparaît sporadiquement est le parfait ἀνέῳγα, auquel déjà l'attique avait substitué ἀνέῳγμαι. On trouve la forme chez Paul, *1re épître aux Corinthiens* XVI, 9. Mais dans la *seconde épître aux Corinthiens* on observe le moyen ἀνεῳγμένης II, 12, à côté de l'actif ἀνέῳγε VI, 11. Le parfait actif se retrouve, Jean I, 52 : ἀνεῳγότα. Ici encore il apparaît évidemment que la forme n'est plus vivante et qu'elle va disparaître.

Le vieux parfait πέποιθα de πείθομαι subsiste. Il se trouve deux fois chez Mathieu, une fois chez Marc, trois fois chez Luc, assez fréquemment chez Paul. Mais cette forme n'est plus étroitement liée au présent πείθομαι. Chez Paul on rencontre couramment un abstrait en -σις dérivé de ce parfait. On lit dans la 2e *lettre aux Corinthiens* III, 4 : πεποίθησιν γὰρ τοιαύτην ἔχομεν... Le substantif se rencontre plusieurs fois dans les œuvres de Paul : 2e *aux Corinthiens* I, 15 ; VIII, 22 ; X, 2 ; *Éphésiens* III, 12. Le procédé est significatif. Il montre comment πέποιθα est devenu étranger à la conjugaison de πείθομαι. Ce n'est plus qu'une formation verbale isolée et anomale, qui a pu être considérée comme un présent irrégulier.

En effet les parfaits intransitifs de ce type tendaient à devenir des présents indépendants.

Dans le verbe ἵστημι où, comme dans la plupart des verbes athématiques, le présent a disparu, remplacé par des formes du type ἱστάνω, le parfait a subsisté. Mathieu en offre 13 exemples, Marc 4 exemples, Luc 10 exemples, Jean 16 exemples. La flexion avec κ s'est généralisée, et de l'ancienne conjugaison ont seuls subsisté le participe ἑστώς et l'infinitif ἑστάναι. Mais ἕστηκα avait une valeur de présent nette. D'autre part le sens intransitif s'accordait mal avec le présent ἱστάνω et l'aoriste ἔστησα. La langue a donc tiré de ἕστηκα un présent στήκω qui est très vivant dans la κοινή. Les livres du Nouveau Testament fournissent 8 témoignages sûrs de ce présent :

Marc, XI, 25 : ὅταν στήκητε προσευχόμενοι. Le verbe se retrouve *Ép. aux Rom.* XIV, 4 ; *1re ép. aux Corinth.* XVI, 13 ; *Galates* V, 1 ; *Phil.* I, 27 ; IV, 1 ; *1re aux Thessalon.* III, 8 ; *2e Thessalon.* II, 15. Peut-être ce présent était-il plus répandu : il est souvent attesté dans nos manuscrits comme variante de ἕστηκα. On n'aperçoit pas très clairement l'origine du présent στήκω qui tend à se substituer à ἕστηκα. Aussi bien ce présent commence-t-il seulement à apparaître alors que le parfait ἕστηκα est usuel dans l'ensemble du Nouveau Testament.

Le parfait intransitif du verbe ἐγείρω, ἐγρήγορα, était une forme peu claire et peu maniable. La structure en était à la fois archaïque et compliquée (cf. p. 29). D'assez bonne heure apparaît un parfait moyen ἐγήγερμαι (cf. p. 107) qui ne semble pas avoir vécu. Dans le grec des Évangiles, ἐγρήγορα subsiste encore, mais transformé. Sur le vieux parfait ἐγρήγορα a été bâti un présent γρηγορῶ qui signifie « je suis éveillé ». Ici il est possible de suivre l'évolution des faits avec une rigoureuse précision. On a considéré le plus-que-parfait ἐγρηγόρει comme un imparfait du type ἐποίει et on a constitué un verbe en -έω qui est très vivant :

Mathieu, XXIV, 42 : γρηγορεῖτε οὖν ὅτι οὐκ οἴδατε ποίᾳ ἡμέρᾳ ὁ Κύριος ἡμῶν ἔρχεται. De ce présent, Matthieu fournit 6 exemples, Marc 6, Luc 2, l'*Apocalypse* 3, etc... L'évolution est complète : le parfait ancien se transforme pour s'adapter à un système nou-

veau. Le cas de στήκω et de γρηγορῶ est exactement le même que celui de ἀνώγω chez Homère et que celui des parfaits à désinences de présent en éolien et dans certains parlers doriens. On observe un phénomène analogue en sanskrit (cf. L. Renou, *Le parfait dans les hymnes védiques*, p. 141). Le système du parfait se désagrège, ἕστηκα sert d'amorce à la constitution d'un présent indépendant. Le rapport entre ἱστάνω et στήκω n'est plus senti. — Ce sont les parfaits à sens de présents qui s'éliminent d'abord parce que ce sont les plus débiles.

Les anciens parfaits intransitifs à désinences actives répondant à des présents moyens ont donc presque tous disparu dans la κοινή. — Mais le parfait intransitif a continué à vivre là où il se conjuguait avec un présent intransitif à désinences actives. Une collection d'exemples est rassemblée dans la liste de verbes de la grammaire de M. Mayser, p. 386 : πεπόνεκα, ἐλήλυθα, πέφευγα, εὐχρήστηκα, etc... Dans le Nouveau Testament, ce type est bien représenté. En face de θνήσκω, τέθνηκε, de ἐγγίζω (néologisme) ἤγγικα ; de même, ἐλήλυθα, κεκάθικα, ἠκολούθηκα, εἴωθα, διαμεμένηκα, συμβέβηκα, τετελεύτηκα, μεμαρτύρηκα, κεκοπίακα, πεπίστευκα, etc... Une longue énumération serait inutile. Ce type est même assez vivant pour s'être dans un cas substitué à un ancien présent.

Ἥκω est un ancien présent qui signifie « je suis venu » (E 478, etc...). Mais à l'époque hellénistique la langue l'a inséré dans le système du parfait : il exprimait un effet, un état présent résultant d'une action passée et la valeur de ἥκω n'était pas très différente de celle de ἐλήλυθα. Aussi trouve-t-on le verbe conjugué comme un parfait : *Papyrus de Paris* 48, 9 (153 a. C.) ἥκαμεν ; toute une série d'exemples est réunie par M. Mayser, *l.c.*, p. 372. La situation est la même dans le Nouveau Testament : ἥκασι Marc, VIII, 3, etc... C'est l'évolution inverse de celle qui a abouti à la constitution des présents στήκω, γρηγορῶ.

II

Le parfait moyen a joué dans la κοινή un rôle important.

M. Mayser dans sa liste de verbes a cité un grand nombre d'exemples : εἷμαι, δέδομαι, παραδέδειγμαι, ἕλκυσμαι, κατέσπασμαι, etc... Un seul cas est intéressant, c'est celui de ἕσταμαι ; la forme est employée un grand nombre de fois dans les papyrus : elle apparaissait en attique (cf. p. 108), mais à l'époque hellénistique elle semble être fréquente : συνέσταται *Paris* 65, 20 (146-135 a. C.) ; —καθέσταται *Grenfell* II, 37, 6 (100 a. C.) ; — καθεστάσθαι *Tebt*. I, 15, 14 (114 a. C.) ; — συνεστάσθαι *Paris* 15, 64 (120 a. C.). Le parfait moyen qui exprime l'état s'est répandu partout et fait concurrence à l'ancienne forme ἕστηκα.

Dans le Nouveau Testament le parfait moyen tient aussi une grande place. Il serait inutile d'énumérer toutes les formes, mais on peut, d'après des textes limités, marquer les proportions des différents types de parfaits, pour donner des faits une image exacte.

Comme parfaits intransitifs à désinences actives on trouve chez Marc :

8 ἕστηκα.	19 exemples du type ancien du parfait.
4 γέγονα.	
1 ἤγγικα.	
1 κεκάθικα.	
1 τέθνηκα.	
3 ἐλήλυθα.	
1 εἴωθα.	

Les parfaits résultatifs sont en nombre relativement restreint :

1 δέδωκα.	7 exemples de parfaits résultatifs.
1 ἔσχηκα.	
4 πεποίηκα.	
1 σέσωκα.	

En revanche le parfait à désinences moyennes est abondamment représenté :

1. ἀνακεκύλισται.	3 ἐξηραμμένος.
3 βεβλημένος.	2 πεπηρωμένος.

6 γέγραμμαι, 1 γεγραμμένος.
3 δέδεμαι, 2 δεδεμένος.
1 δέδομαι.
1 ἐγήγερμαι.
1 ἐνδεδυμένος.
1 ἐπισυνηγμένος.
1 ἡτοίμασμαι.
1 εὐλογημένος.
1 ἱματισμένος.
1 λελατομημένος.
1 πεπλήρωμαι.
1 ἔρριμμαι.
1 ἐσμυρισμένος.
1 ἔσπασμαι (δια-).
1 ἐσπαρμένος.
2 ἐσταυρωμένος.
1 ἐστρωμένος.
1 συντέτριμμαι.
1 τέθειμαι.

39 exemples de parfaits moyens.

Si l'on fait le même relevé dans le texte d'un autre évangéliste, le résultat est le même. Voici à titre de témoignage la liste d'exemples que fournit Mathieu :

Parfaits intransitifs de flexion active :

2 ἀπόλωλα.
6 γέγονα.
3 ἤγγικα.
1 εἴωθα.
1 ἐπιβέβηκα.
1 τέθνηκα.
13 ἕστηκα.
1 πέπονθα.
1 πέποιθα.

} 29 exemples.

Parfaits résultatifs :

1 ἔγνωκα.
1 ἡτοίμακα.
1 εἴληφα.
2 εἴρηκα.
1 πέπρακα.
1 σέσωκα.

} 7 exemples du parfait résultatif.

Parfaits moyens :

1 ἠμφιεσμένος.
1 κεκοιμημένος.

1 ἀπεσταλμένος.
1 ἠριθμημένος.
1 βέβλημαι, 2 βεβλημένος.
1 βεβαρημένος.
8 γέγραπται, 1 γεγραμμένος.
3 δεδεμένος.
2 δέδομαι.
1 δεδιωγμένος.
1 ἐγέγηρμαι.
1 ἐνδεδυμένος.
1 ἡτοίμασμαι, 2 ἡτοιμασμένος.
3 εὐλογημένος.
1 τεθλιμμένος.
1 τεθυμένος.
3 κεκλημένος.
1 κεκαλυμμένος.

1 κεκονιαμένος.
1 κεκοσμημένος.
2 κεκρυμμένος.
4 λελυμένος (ou ἀπολελυμένος).
1 μεμιγμένος.
1 πεπλανημένος.
1 ἐρριμμένος.
1 σεσαρωμένος.
1 ἐσκυλμένος.
1 ἐσπαρμένος.
1 ἐσταυρωμένος.
1 διεστραμμένος.
2 συνηγμένος.
1 συνημμένος.
1 συντετριμμένος.
1 τετιμημένος.
1 πεφορτισμένος.

Aux 36 parfaits actifs qui comprennent des formes dont la valeur de parfait est aussi effacée que celle de ἕστηκα, ne s'opposent pas moins de 59 exemples du moyen. Dans l'évangile de Luc dont il serait fastidieux d'énumérer tous les parfaits, la proportion est la même : 87 parfaits moyens en regard de 55 parfaits actifs. Il s'en faut de peu que le parfait moyen soit deux fois plus fréquent que le parfait actif.

La situation est la même dans les écrits de Paul. Dans la *première lettre aux Corinthiens*, par exemple, sont attestées 44 formes du parfait moyen, contre 20 de l'actif.

Cette grande extension du parfait moyen est caractéristique de la κοινή. La situation « statistique » du parfait se trouve y être à peu près la même qu'en ancien attique. C'est que le parfait résultatif tend à disparaître, tandis que le parfait moyen se développe. Tout verbe peut se constituer un parfait moyen et cette tendance du grec qui est ancienne reste aussi forte dans la κοινή. Il suffit de parcourir les listes données ci-dessus pour voir combien les verbes sur lesquels il a été bâti des parfaits moyens sont nombreux et

variés, et comme certaines formes sont évidemment nouvelles : ἱματισμένος, λελατομημένος, ἐξηραμμένος, πεπηρωμένος, ἐσμυρισμένος, πεφορτισμένος, etc. . .

Ces tableaux mettent en évidence une particularité significative que ni la grammaire de Blass-Debrunner, ni celle de Moulton, ni la syntaxe de Burton n'ont assez soulignée. Il est frappant que le participe parfait moyen joue dans le système verbal du Nouveau Testament un rôle très important. Chez Marc, sur 39 exemples de parfaits moyens, on en compte 21 du participe. Chez Mathieu la proportion est plus nettement encore à l'avantage du participe. En face de 13 exemples de l'indicatif, il y en a 46 du participe. Dès l'époque ptolémaïque, M. Mayser note (*l. c.*, p. 375) que dans le parfait ἵσταμαι c'est le participe qui est le plus fréquent. Ce développement du participe se lie à un développement de la conjugaison périphrastique du parfait que la langue classique connaissait déjà, mais qui a pris dans la κοινή une grande extension.

Mais la grammaire de Blass-Debrunner note avec raison que ce procédé grammatical ne se rencontre guère qu'au moyen. Le participe parfait moyen tient une grande place dans la langue du Nouveau Testament. Sur toute espèce de verbe on peut constituer un participe parfait en -μένος dont la valeur est souvent très proche de celle d'un adjectif :

Marc, V, 15 : καὶ θεωροῦσι τὸν δαιμονιζόμενον καθήμενον ἱματισμένον. . . « Ils voient l'homme possédé, assis avec ses vêtements ».

Luc, I, 28 : χαῖρε, κεχαριτωμένη. « Salut, pleine de grâces ». La valeur d'adjectif est ici nette. L'adjectif et le participe sont si voisins qu'ils se répondent dans des membres de phrase parallèles :

Luc, XII, 2 : οὐδὲν δὲ συγκεκαλυμμένον ἐστὶν ὃ οὐκ ἀποκαλυφθήσεται, καὶ κρυπτὸν ὃ οὐ γνωσθήσεται. « Rien n'est caché qui ne doive être dévoilé, rien n'est secret qui ne doive être connu ». Le narrateur disposait de κρυπτόν, mais il n'existait pas de forme correspondante pour le verbe καλύπτω ; il a employé le participe parfait moyen. Luc offre encore une formule comme κεκρυμμένον

ἦν (XVIII, 34), où le participe a le même sens que κρυπτόν.

Les synoptiques fournissent des exemples de cette équivalence qui sont nets.

Marc, III, 1 : καὶ ἦν ἐκεῖ ἄνθρωπος ἐξηραμμένην ἔχων τὴν χεῖρα... « Et il y avait là un homme qui avait la main desséchée ». Le participe ἐξηραμμένην est ici l'équivalent de ξηράν, et c'est l'adjectif qu'emploient les autres évangélistes. (Peut-être l'extension du participe parfait moyen était-elle un vulgarisme, ce qui expliquerait que ἐξηραμμένην ne se trouve que chez Marc.) Mathieu, XII, 10 écrit dans un passage correspondant : χεῖρα ἔχων ξηράν ce qui est exactement la même tournure que Marc avec l'adjectif à la place du participe. On lit chez Luc : καὶ ἡ χεὶρ αὐτοῦ ἡ δεξία ἦν ξηρά.

Marc, VI, 52 : ἀλλ' ἦν ἡ καρδία αὐτῶν πεπωρωμένη. « Mais leur cœur était sans intelligence » (Tr. Loisy). Le participe πεπωρωμένη revient plusieurs fois dans le Nouveau Testament en cette fonction d'adjectif. Marc, VIII, 17 : πεπωρωμένην ἔχετε τὴν καρδίαν. Dans le passage correspondant, XVI, 4, Mathieu semble éviter la formule, mais n'a pas d'équivalent.

A chaque instant le participe parfait moyen semble jouer le rôle d'adjectif ; διεστραμμένος est coordonné avec un mot comme ἄπιστος :

Luc, IX, 41 : ὦ γενεὰ ἄπιστος καὶ διεστραμμένη. « O génération incrédule et dépravée (Trad. Loisy) ». Ce participe se retrouve avec la même valeur ailleurs dans le Nouveau Testament. C'est précisément la seule forme du parfait attestée pour ce verbe. Le même usage s'observe, Mathieu, XVII, 17 et Paul, *Philipp.* II, 15 : γενεᾶς σκολιᾶς καὶ διεστραμμένης.

L'emploi du participe εὐλογημένος n'est pas moins caractéristique. Mathieu, XXI, 9 : εὐλογημένος ὁ ἐρχόμενος... « Béni celui qui vient ». Mathieu, XXIII, 39 ; Marc, XI, 9 ; XI, 10 ; Luc, XIII, 35 ; XIX, 38. On lit encore chez Luc, I, 42 : εὐλογημένη σὺ ἐν γυναιξίν. « Tu es bénie entre les femmes ». Les évangélistes emploient aussi εὐλογητός, sans qu'il apparaisse une différence de sens. Marc, XIV, 61 : ὁ Χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ εὐλογητοῦ. Dans une formule toute parallèle à celle de Mathieu, XXI, 9, Luc écrit : I, 68 : εὐλογητὸς Κύριος ὁ Θεός. Des tournures analogues se retrou-

vent chez Paul : *Rom.* I, 25 ; IX, 5 ; 2e *Corinth.* I, 3 ; XI, 31 ; *Éphés.* I, 3.

La situation est la même pour le verbe ἐκλέγεσθαι. Marc, XIII, 20 : διὰ τοὺς ἐκλεκτοὺς οὓς ἐξελέξατο, ἐκολόβωσε τὰς ἡμέρας. Mathieu, XX, 16 : ὀλίγοι δ'ἐκλεκτοί. — Mais dans Luc, IX, 35, la tradition semble transmettre : ὁ υἱός μου, ὁ ἐκλελεγμένος. Il y a une variante ἐκλεκτός.

Si le participe parfait moyen en -μένος prend une telle extension, c'est que l'adjectif verbal en -τός, comme celui en -τέος, sort peu à peu de l'usage. Il n'est attesté qu'en fonction d'adjectif : ἀγαπητός, δυνατός, ζεστός, θνητός, ὁρατός. On n'a guère comme véritable adjectif verbal que παθητός (*Actes des Apôtres* XXVI, 23), ou des composés (cf. Blass-Debrunner, *o.c.*, § 65, 4 et § 167). Le participe parfait moyen s'est ainsi peu à peu substitué à l'adjectif en -τός. On rencontre dès l'époque classique des exemples de cet emploi.

Aristophane, *Grenouilles* 721 : οὔτε γὰρ τούτοισιν οὖσιν οὐ κεκιβδηλευμένοις...

« Car ce n'est pas de ces pièces-là, qui ne sont pas fausses... » Mais ce texte est exceptionnel. Dans le Nouveau Testament, au contraire, on voit le participe parfait employé normalement comme adjectif verbal. Cette valeur est confirmée par le témoignage d'écrivains de la κοινή littéraire.

Plutarque, *Camille* XXXVIII, 3 : τὰς πύλας εἶχον ἀνεῳγμένας. « Ils avaient les portes de leur cité ouvertes ».

Plutarque, *Camille* XXXIV, 5 : οὐδὲν ἄκος οὐδὲ σβεστήριον ἔχοντες οἱ Λατῖνοι περεσκευασμένον. « Comme les Latins n'avaient ni moyen de défense, ni moyen d'éteindre le feu qui fût préparé ».

Cette tendance de la langue est d'autant plus importante à marquer que les conséquences s'en manifestent dans le grec moderne. Nous verrons plus loin que le parfait résultatif commence à disparaître dans la langue du Nouveau Testament. C'est donc le parfait moyen et en particulier le participe qui est la partie vivante et productive du système du parfait dans la κοινή. Or il se trouve précisément qu'en grec moderne le seul débris de la conjugaison du parfait ancien qui survive est le participe moyen. Il a nettement

la valeur d'adjectif qu'il tendait à prendre dans la κοινή. Le résultat de cette évolution est qu'aujourd'hui on peut tirer de presque tous les verbes un adjectif verbal de ce type (cf. Hatzidakis, *Einleitung in die neugriechische Grammatik*, p. 206).

En face de ἀποθαίνω on a ἀποθαμένος.
— ἀρρωστῶ — ἀρρωστημένος.
— πέφθω — πεσμένος.
— πεινῶ — πεινασμένος.
— διψῶ — διψασμένος.
— προχωρῶ — προχωρημένος.
— (υ)πηγαίνω — πηγαιμένος.

On aperçoit donc entre la κοινή et le grec moderne une étroite continuité, et les faits que nous fournissent les parlers grecs confirment ce que l'on observe dans le Nouveau Testament.

III

Il reste à étudier le sort du parfait résultatif qui se développait si richement dans l'attique des orateurs. Si l'on considère la littérature de la κοινή il semble qu'il ait eu une grande fortune. De nombreux parfaits nouveaux apparaissent chez les écrivains de l'époque hellénistique. On peut relever [1] :

ἀγήγερκα : Theodorus Prodromus, 4, 460.
ἠγόρακα : Aristote, *Œconomica* II, 34, 1352 b ; Polybe, VI, 17.
ἤσχυγκα : Dion Cassius, 58, 16.
ἀλήλεκα : *Anthologie* XI, 251.
ἠμαύρωκα : Strabon, VIII, 1, p. 332, etc...
ἠμφίακα : Cléarque chez Athénée, VI, 257 a.
ἠνίακα : Héliodore, VII, 22.
ἠνόρθωκα : Libanius, *Epistulae* 959, Wolf.
ἠρίθμημαι (transitif) : Polybe, IX, 2, 1.
ἤρτηκα : Epictète, *Dissertationes* I, 1, 14.

1. Cette liste comprend des auteurs variés depuis Aristote jusqu'aux écrivains de l'époque byzantine ; elle fait voir quel a été le développement du parfait dans l'histoire de la κοινή.

ἠσφάλισμαι (transitif) : Polybe, V, 43.
ἠτίμηκα : Galien, I, 10.
βέβλεφα : Stobée, *Floril.* 70, 13.
δέδηχα : Babrius, 77.
δεδάμακα : Stobée *Floril.* IV, p. 273 (Mein.).
δεδίκακα : Athénée, XII, 517 b.
ἐγήγερκα : Philostrate, *Epistula* 17 ; Joseph, *Antiq.* XVII, 7, 4.
εἴκακα : Suidas.
ἠλάττωκα : Denys d'Halicarnasse, *De compositione verborum*, 6 ; Diodore de Sicile, I, 65.
ἐντέταλμαι (transitif) : Polybe, XVII, 2.
ἑώρτακα : Dion Cassius, 47, 20.
εὐλόγηκα : *Vetus Testamentum Genesis* XVII, 20.
ἔζευχα : Philostrate, *Vita Apoll.* II, 14, 64.
ἔζωκα : Pausanias, VIII, 40 ; Denys d'Halicarnasse, II, 5 ; Galien, IX, 402.
ἥττηκα : Diodore de Sicile, XV, 87.
τεθέρμαγκα : Plutarque, *Moralia* 48 d.
ἴαμαι (transitif) : *Vetus Testamentum 4 Reg.* II, 21.
ἵδρυκα : Aristote, *de partib. animalium* III, 4, 665 b ; Joseph *Jud. Bellum* II, 17, 3.
κεκάθαρκα : Scholiaste Aristophane, *Paix* 753.
κεκάλυφα (ἀπο-) : Origène, III, p. 561.
κέκαρκα : Lucien, *Conv.* 32.
κεκένωκα : Appien, *Civ.* V, 67.
κέκλεικα : Lucien, *Toxaris* 30 ; Strabon, IV, p. 203 ; Polybe, III, 60.
κέκλικα : Polybe, XXX, 10.
ἔκτικα : Diodore de Sicile, XV, 13.
κεκύκλωκα : Polybe, III, 116.
λέλεχα : Galien, XVI, 249.
μεμίαγκα : Plutarque, *Tiberius Gracchus* 21.
μέμιχα : Galien, XIII, 865 ; Polybe, XXXVIII, 5.
μεμνήστευκα : Diodore de Sicile, XVIII, 23.
μεμύηκα : Héliodore, III, 14.
νεναυπήγημαι (transitif) : Diodore de Sicile, XX, 16.

ἔξηκα : *Crameri Anecdota* IV, 196.
ᾤκικα : Strabon, XII, p. 544 ; Appien, *Civ.* II, 26.
ὤξυγκα : Polybe, XXXI, 9 ; Joseph, *Antiq.* XI, 7.
ὥπλικα : Diodore de Sicile, IV, 10 ; Dion Cassius, 78, 6.
πεπείρακα : (Lucien) *Amor.* 26.
πεπέτακα : Diodore de Sicile, XVII, 115.
πέπηχα : Dion Cassius, 40, 40.
πέπλακα : Denys d'Halicarnasse *de Thucydide* 41 ; Dion Cassius, 67, 7 ; Diodore de Sicile, XV, 11.
πεπλήρωκα : Aristote, *Politique* II, 6, 1264 b.
πεπόθηκα : *Anthologie*, XI, 417 ; Sextus Empiricus, 573, 21.
πέπρηκα : (ἐμ-) Alciphron, I, 32 ; (κατα-) Dion Cassius, 59, 16.
πέπρικα : Diodore de Sicile, XVII, 92.
ἔρραγκα : *Vetus Testamentum Prov.* VII, 17.
ἔρρηχα : *Vetus Testamentum* 2 *Reg.* XIV, 30 ; XV, 32.
σεσήμαγκα : Epictète, *Dissertationes* III, 26, 29.
ἔσπαρκα : Polyen, II, 1 ; *Vetus Testamentum Esaï.* XXXVII, 39 ; Scholiaste d'Euripide, *Phéniciennes* 670.
ἔσπεικα : Plutarque, *Sertorius* 14.
ἐστόρεσμαι (transitif) : Philostrate, *Vita Apoll.* VI, 10.
ἔστρωκα : Héliodore, IV, 16 ; Babrius, 34.
ἐστύγηκα : Joseph, *Antiquit.* XVI, 7, 3 ; *contra Ap.* II, 24.
συνεῖκα : Polybe, V, 101.
ἔσφακα : Dion Cassius 73, 6 ; 78, 7.
ἔσφαλκα : Polybe, VIII, 11.
ἐσχημάτικα : Denys d'Halicarnasse *de Thucydide*, 26.
τετάραχα : Dion Cassius, 42, 36.
τέτευχα : Anthologie, VI, 40 ; IX, 202.
τετήρηκα : Polybe, V, 77 ; Lucien, *Abd.* 32.
τέτρωκα : Philostrate, *Heroic.* 690.
τετράχυκα : Denys d'Halicarnasse *de Compositione Verborum* 22.
τετύπτηκα : Pollux, IX, 129.
ὑποτετόπηκα : Dion Cassius, 38, 42.
ὕφαγκα : Denys d'Halicarnasse *de Compositione Verborum* 18.
πέφρακα : Joseph, *Antiq.* XII, 8, 5.

πεφύτευκα : *Vetus Testamentum Ezech.* XIX, 13.
κέχρικα : *Vetus Testamentum* 1 *Reg.* X, 1.
κέχρωκα : Plutarque, *Moralia* 395 e.
ἔωκα (ὠθέω) : Plutarque, *Moralia* 48 d ; *Brutus* 42.

Tels sont les exemples de parfaits résultatifs que fournissent les œuvres littéraires écrites en κοινή. La liste est longue, le caractère nouveau des formes apparaît bien. On ne saurait dire dans quelle mesure ce développement répond à un usage parlé ; il est très difficile de juger la κοινή littéraire. Il semble pourtant qu'on ait d'autres témoignages de cette floraison du parfait résultatif. Les papyrus de l'époque ptolémaïque en offrent un grand nombre d'exemples. On relève (Mayser, p. 386) : ἤγγελκα. — ἠγνόηκα. — ἠγόρακα. — ἀγήγοχα. — ἀκήκοα. — ἀνήλωκα. — ἧφα (de ἅπτω). — ἥρπακα. — βέβληκα. — βέβλοφα. — βεβόσκηκα. — ἔγνωκα. — γέγραφα. — δέδειχα. — δέδωκα. — δέδυκα. — ἥλκυκα. — ἑτοίμακα. — εὕρηκα. — ἔσχηκα. — τεθέληκα. — εἶκα. — ἕστακα. — κέκαυκα. — κέκληκα. — κέκλικα. — κεκόμικα. — κέκοφα. — ἔκτικα. — εἴληφα. — εἴρηκα. — λέλοιπα. — λέλυκα. — ἑώρακα. — ὠφείληκα. — πέπεικα. — πέπομφα. — πέπρακα. — πέποικα. — πέπραχα. — σέσεικα. — ἔσκαφα. — ἔσπακα. — ἔσταλκα. — σέσωκα. — τέταχα. — τέτακα. — τετέλεκα. — τέτμηκα. — τέθεικα. — τέτραφα. — τέτριφα. — ὕβρικα. — ἐνήνοχα. — κεχείρικα. — κεχώρικα.

La liste est très variée. Les papyrus ptolémaïques offrent des parfaits résultatifs qui sont connus dès l'ancien attique (βέβληκα), d'autres qui sont tout nouveaux (βέβλοφα, etc...). Ce type de formation semble encore usuel. Un parfait comme γέγραφα est fréquent (cf. Mayser, *l.c.*, p. 373) ; c'est la formule normale dans tout contrat. On peut donc dire qu'à l'époque ptolémaïque le parfait est en pleine floraison. Le recueil des lettres de Witkowski (*Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidorum servantur*[2]) donne une idée du développement du parfait à cette époque. On y trouve 39 exemples du parfait résultatif, 42 du parfait intransitif. Dans la κοινή du IIIe siècle avant J.-C. l'équilibre verbal entre les deux types de parfaits est enfin atteint.

Dans les papyrus chrétiens le parfait semble moins employé, mais ils offrent pourtant un assez grand nombre d'exemples.

Dans le recueil de M. Ghedini (Ghedini, *Lettere cristiane dai papiri greci del III et IV secolo*, Milan, 1923), on relève : II, 7, εὑρήκατε. — XI, 7, ἐνήνοχα, 11, παραδέδωκα. — XXIV, 15, δέδωκεν. — XXVI, 13, ἐπέσταλκα. — XXIX, 30, προστεθείκαμεν. — XXXIX, 19, ἠπάντηκα καὶ εἴρηκα. — XLIV, 7, ἐτόρμηκας (= *ἐτολμηκας).

Dans les papyrus d'Égypte, le parfait résultatif s'emploie encore assez couramment dans les textes les plus vulgaires. — Le système résultatif, qui était en attique une nouveauté, s'est largement développé, il fait partie intégrante de la conjugaison. Pourtant dès le premier siècle de notre ère, on aperçoit les symptômes de sa prochaine disparition. Le texte du Nouveau Testament est à cet égard instructif. Le nombre des parfaits résultatifs se restreint et l'emploi de cette forme se limite à un petit nombre de verbes.

*
* *

Pour étudier le développement du parfait résultatif dans le Nouveau Testament, il faut distinguer dans l'ensemble des textes deux groupes. Aux écrits des trois premiers évangélistes et de l'apôtre Paul s'opposent les livres de la tradition johannique : l'Évangile et l'Apocalypse. Le parfait résultatif, très peu représenté dans le premier groupe, est au contraire fréquent dans le second. On peut relever dans l'évangile de Jean :

ἀκήκοα 2 fois.	εὕρηκα 3 fois.
ἤντληκα 1 fois.	τεθέαμαι 1 fois.
ἀπέσταλκα 3 fois.	λελάληκα 10 fois.
βέβληκα 1 fois.	μεμίσηκα 2 fois.
βέβρωκα 1 fois.	ἑώρακα 17 fois.
ἔγνωκα 4 fois.	πεπλήρωκα 1 fois.
γέγραφα 2 fois.	πεποίηκα 4 fois.
δέδωκα 14 fois.	τετέρηκα 3 fois.
εἴρηκα 5 fois.	τετύφλωκα 1 fois.
ἐλήλακα 1 fois.	πεφίληκα 1 fois.

On compte ainsi 77 exemples du parfait résultatif dans un texte qui est un peu plus long que l'évangile de Marc, un peu

plus court que celui de Mathieu, au lieu que Marc en offre 8 exemples et Mathieu 7. Si on cherche la proportion entre le parfait résultatif et le parfait intransitif, on ne trouve chez Jean pas moins de 100 parfaits intransitifs. Le développement du parfait résultatif ne s'est donc pas fait aux dépens des autres types. Mais le système du parfait est très richement attesté dans ce texte. Le fait est frappant : dans les autres évangiles se trahissent les premiers symptômes de la disparition de ce temps. L'Apocalypse se trouve dans une situation analogue à celle de l'Évangile de Jean, mais moins nette. Le texte en est rempli de vulgarismes et à chaque instant le parfait et l'aoriste y semblent confondus. Au contraire dans l'Évangile de Jean, le parfait garde toujours une valeur assez nette : chez les autres évangélistes il tend à disparaître.

Il ne faut pas interpréter cette opposition comme une différence dialectale. L'évangile de Jean a dû être écrit dans les communautés gnostiques d'Éphèse. Mais rien n'autorise à établir une répartition géographique des faits. — Il s'agit d'un fait de style. Le style et la langue de l'évangile de Jean sont soutenus et solennels (cf. Christ-Schmid[6], *Geschichte der griechischen Litteratur*, II, p. 966 et E.A. Abbott, *Johannine Grammar*). Ce caractère apparaît dans les nombreuses répétitions, dans la prédilection pour la parataxe, l'emploi fréquent de l'asyndète, un ordre des mots inhabituel, une structure par strophes. — Or le parfait est lui aussi chargé d'une valeur expressive. Déjà dans le nouvel attique, nous avons vu que ce thème devient un procédé du langage affectif. Ce rôle est net aussi dans les œuvres de Jean.

Dans une partie de récit, I, 32, il est dit : καὶ ἐμαρτύρησεν Ἰωάννης avec l'aoriste. Mais plus loin, dans les paroles prêtées à Jean-Baptiste, le pronom sujet est exprimé, le parfait est employé parce que le passage est emphatique :

I, 34 : κἀγὼ ἑώρακα καὶ μεμαρτύρηκα ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ. « Et moi j'ai vu de mes yeux, et j'ai porté le témoignage que c'est là le fils de Dieu ». De même XX, 25 : ἑωράκαμεν τὸν Κύριον.

On peut citer encore, IV, 18 : τοῦτο ἀληθὲς εἴρηκας. « La parole que tu as prononcée est bien vraie ».

La valeur solennelle du parfait apparaît aussi pour ἀκήκοα :

IV, 42 : αὐτοὶ γὰρ ἀκηκόαμεν καὶ οἴδαμεν. « Car nous l'avons entendu de nos propres oreilles, et nous le savons bien ». De même que I, 34, la valeur du parfait était soulignée par κἀγώ, ici elle est précisée par αὐτοί.

Quand le Christ parle de sa mission sur terre, il emploie le parfait ἀπέσταλκα : V, 36 : . . . ὁ πατήρ με ἀπέσταλκε . . . « Mon père m'a donné mission ». De même, XX, 21 : καθὼς ἀπέσταλκέ με ὁ πατήρ.

Pour exprimer vigoureusement leur foi, les apôtres s'expriment au parfait : I, 42 : εὑρήκαμεν τὸν Μεσσίαν. « Nous avons trouvé le Messie (et cette découverte nous reste acquise) ». Le parfait donne à l'idée verbale toute sa force.

VI, 69 : καὶ πεπιστεύκαμεν καὶ ἐγνώκαμεν ὅτι σὺ εἶ ὁ ἅγιος τοῦ Θεοῦ. « Et nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu ».

Le parfait λελάληκα a une valeur toute particulière qui le distingue de l'aoriste. VIII, 40 : . . . ὃς τὴν ἀλήθειαν ὑμῖν λελάληκα. « Moi qui vous ai enseigné la vérité ».

Un peu plus loin, pour parler des ordres que Dieu a donnés à Moïse, c'est encore le parfait qui est employé : IX, 29 : . . . ἡμεῖς οἴδαμεν ὅτι Μωυσῇ λελάληκεν ὁ Θεός. « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ». De même XII, 29 : ἄγγελος αὐτῷ λελάληκεν. « Un ange lui a parlé ».

Pour le parfait πεποίηκα la nuance semble être la même. XII, 37 : τοσαῦτα δὲ αὐτοῦ σημεῖα πεποιηκότος ἔμπροσθεν αὐτῶν, οὐκ ἐπίστευον εἰς αὐτόν. « Après qu'il avait fait de tels signes devant eux, ils ne croyaient pas en lui ». L'emploi de τοσαῦτα, celui du parfait soulignent la valeur emphatique du passage.

On emploie le verbe γράφω au parfait pour donner plus de valeur à une promesse solennelle. Pilate dit : XIX, 22 : ὃ γέγραφα, γέγραφα. « Ce que j'ai écrit, reste écrit ».

Pour le verbe « donner » les exemples ne sont pas toujours sûrs parce que la tradition hésite à chaque instant entre le parfait et l'aoriste. Dans les passages où la tradition est ferme, il semble que le parfait ait une valeur plus expressive que l'aoriste. La

nuance se discerne bien dans des passages d'inspiration mystique.

III, 35 : ὁ πατὴρ ἀγαπᾷ τὸν υἱὸν καὶ πάντα δέδωκεν ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ. « Le père chérit le fils et lui a tout remis entre les mains ».

Dans les verbes qui expriment un sentiment, l'accent d'insistance qui caractérise le parfait est net :

XVI, 27 : ὑμεῖς ἐμὲ πεφιλήκατε καὶ πεπιστεύκατε. « Vous, vous m'avez aimé et vous avez eu confiance en moi ».

De même pour le verbe μισέω : XV, 18 : πρῶτον ὑμῶν γινώσκετε ὅτι ἐμὲ μεμίσηκεν. « Sachez qu'il m'a haï avant vous ». — XV, 24 : νῦν δὲ καὶ ἑωράκασι καὶ μεμισήκασι καὶ ἐμὲ καὶ τὸν πατέρα μου. « Mais maintenant ils les ont vus, et ils nous ont pris en haine, moi et mon père ».

Le parfait exprime donc une nuance affective. Et ce n'est pas un hasard si l'évangéliste qui emploie le parfait de beaucoup le plus fréquemment est précisément celui qui a le style le plus solennel et le plus tendu.

*
* *

Le parfait résultatif a joué un grand rôle en nouvel attique ; il est encore très fréquent dans certains textes de la κοινή, en particulier dans l'évangile de Jean. Mais c'était une forme récente et dont la valeur n'était pas très définie. Les papyrus de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine montrent combien le sens du parfait était voisin de celui de l'aoriste. Dès lors le parfait, et en particulier le parfait résultatif, devait tendre à disparaître. Nous avons vu (cf. p. 221) que le parfait moyen, surtout au participe, restait très vivant. Au contraire, pour le parfait résultatif, seules sont attestées des formes traditionnelles héritées de l'attique et ces formes sont peu nombreuses. Chez Marc (cf. p. 219) on relève 7 exemples du parfait résultatif ; chez Matthieu 7 exemples ; chez Luc 14 exemples. Ces parfaits appartiennent toujours aux mêmes verbes ; ils sont impliqués dans des formules toutes faites. L'évangéliste emploie un parfait là où la tradition le lui fournit, mais jamais il n'en crée un. Chez Marc on trouve 1 ἔσχηκα, 4 πεποίηκα, 1 πέπωκα, 1 δέδωκα ; — chez Mathieu, 1 ἔγνωκα, 1 ἡτοίμακα, 1

εἴληφα, 2 εἴρηκα, 1 πέπρακα, 1 σέσωκα ; chez Luc 2 ἀπέσταλκα, 1 δέδωκα, 2 κέκληκα, 2 ἑώρακα, 2 πεποίηκα, 1 συνήρπακα, 1 συνείληφα, 3 σέσωκα ; c'est donc le plus cultivé des évangélistes qui offre le plus grand nombre de parfaits ; — l'état de la langue est à peu près le même dans les œuvres de Paul. Dans la *1re lettre aux Corinthiens*, par exemple, on relève 3 ἔγνωκα, 2 κέκληκα, 1 κέκρικα, 1 εἴληφα, 1 μεμέρικα, 1 ἑώρακα.

Il est remarquable que ce soient toujours les mêmes parfaits qui sont attestés ; et ils reviennent souvent dans des formules évidemment traditionnelles :

Mathieu, IX, 22 : ἡ πίστις σου σέσωκέ σε. « Ta foi t'a sauvé ». La tournure exactement identique reparaît cinq fois dans les évangiles. Elle avait évidemment une valeur religieuse et ne prouve pas que le parfait σέσωκα fût vivant dans la langue parlée. L'emploi du parfait résultatif dans le Nouveau Testament est très limité.

IV

Le sens du parfait devient d'autre part de plus en plus voisin de celui de l'aoriste. Les papyrus de l'époque ptolémaïque et de l'époque impériale laissent bien apercevoir cette évolution. Mais dans un texte suivi comme celui des évangiles, l'analyse des faits peut être plus précise. La situation est complexe. Pour chaque passage il est souvent malaisé de marquer pourquoi l'auteur a employé ici un parfait, là un aoriste.

Un certain nombre de parfaits conservent la valeur d'état présent : ἕστηκα, πέποιθα, μέμνημαι, πέπεισμαι. De même τέθνηκα signifie « je suis mort » et s'oppose à ἔθανον. La nuance apparaît même chez Marc, celui des quatre évangélistes dont le langage est le plus vulgaire :

Marc, XV, 44 : ὁ δὲ Πιλᾶτος ἐθαύμασεν εἰ ἤδη τέθνηκεν, καὶ προσκαλεσάμενος τὸν κεντυρίωνα ἐπηρώτησεν αὐτὸν εἰ πάλαι ἀπέθανεν. « Mais Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et, ayant fait appeler le centurion, il demanda si la mort était arrivée depuis longtemps ». Τέθνηκε exprime l'état atteint ; — ἔθανον a une valeur historique : « est-il mort il y a longtemps ? ».

De même chez Paul : *1re lettre aux Corinthiens* XV, 3 : ὅτι Χριστὸς ἀπέθανεν καὶ ὅτι ἐτάφη καὶ ὅτι ἐγήγερται. « Christ est mort, il a été enseveli, il est ressuscité ». Le parfait désigne ici un résultat présent d'une action passée : pour dire : « il est ressuscité », on emploie presque toujours ἐγήγερται.

Le parfait γέγραπται enfin est la formule consacrée quand il s'agit de ce qui est écrit dans les livres saints et ce qui y reste écrit.

Le sens présent est encore très net au parfait du verbe ἐγγίζω : Mathieu, III, 2 : ἤγγικε γὰρ ἡ βασιλεία. « Le royaume de Dieu est arrivé ». La formule a sa valeur pleine, elle se retrouve plusieurs fois chez Mathieu et chez les autres évangélistes ; jamais le parfait n'y est remplacé par l'aoriste.

Le sens de ἐλήλυθα est, de même, net : Luc, VII, 34 : ἐλήλυθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐσθίων καὶ πίνων... « Il est venu le fils de l'homme, mangeant et buvant ».

La nuance propre du parfait n'apparaît pas moins bien dans les verbes qui expriment une opération des sens ou de l'esprit : Jean, V, 45 : εἰς ὃν ἠλπίκατε : « En qui vous avez mis votre espoir ». Deux parfaits isolés sont peut-être des emprunts à la langue littéraire. *Les actes des Apôtres* XXVI, 2 offrent ἥγημαι « je crois » et Jean, I, 15 a κέκραγα « je crie ». La forme hellénistique ordinaire est κράζω.

Il reste donc dans le Nouveau Testament un groupe d'exemples où la valeur ancienne du parfait est exactement sauvegardée. Mais un certain nombre de ces parfaits anciens étaient passés au système du présent (cf. p. 217).

Dans les parfaits résultatifs la valeur de temps se dégage moins clairement. Très souvent le parfait est employé pour insister sur un état présent :

Paul, 2e *lettre à Tim.* IV, 7 : τὸν ἀγῶνα τὸν καλὸν ἠγώνισμαι, τὸν δρόμον τετέλεκα, τὴν πίστιν τετήρηκα. « J'ai combattu le bon combat, j'ai couru la course, j'ai gardé la foi » (trad. Loisy).

Actes des Apôtres XXI, 28 : Ἕλληνας εἰσήγαγεν εἰς τὸ ἱερὸν καὶ κεκοίνωκεν τὸν ἅγιον τόπον. « Il a introduit des Grecs dans l'enceinte sacrée et profané ce saint lieu ». La profanation a eu un résultat qui persiste.

Lettre aux Hébreux XI, 28 : πίστει πεποίηκε τὸ πάσχα. « C'est par la foi qu'il a institué la Pâque ». Il s'agit d'une institution durable et le parfait a bien ici sa valeur particulière de résultat acquis. Il est inutile de multiplier les exemples (cf. Blass-Debrunner, *o.c.*, p. 197). Il convient pourtant d'en citer encore deux qui sont instructifs et que la grammaire de Blass-Debrunnner ne relève pas :

Mathieu, IX, 22 : ἡ πίστις σου σέσωκέ σε. « Ta foi t'a sauvée ». Le verbe a toute sa valeur expressive : « par ta foi, ton salut est chose faite ». Or c'est toujours le parfait qui est employé dans cette formule qui se retrouve dans des passages correspondants, chez les autres évangélistes, Marc, V, 34 ; Luc, XVII, 19 (cf. p. 233).

Luc, I, 22 : καὶ ἐπέγνωσαν ὅτι ὀπτασίαν ἑώρακεν ἐν τῷ ναῷ (cf. XXIV, 23, ὀπτασίαν ἀγγέλων ἑωρακέναι). « Ils reconnurent qu'il avait eu une vision dans le temple ». La vision a laissé en Zacharias une impression durable et l'emploi du parfait se justifie.

On observe donc dans le Nouveau Testament la valeur expressive du parfait que nous avons aperçue en nouvel attique. Pourtant l'évolution est plus avancée. Nous avons noté que si le participe en -μένος reste très vivant dans les évangiles, les autres types de parfait et en particulier le parfait résultatif sont peu représentés. C'est que de plus en plus ils se rapprochent de l'aoriste qui ne tardera pas à subsister seul. Le parfait était devenu en attique (cf. p. 166) un procédé du langage affectif. Or le langage affectif tend tout particulièrement à s'user et par suite à se renouveler. C'est ce qu'illustre clairement le grec du Nouveau Testament. Le parfait perd peu à peu sa valeur propre pour se rapprocher de l'aoriste : souvent l'emploi en semble malaisé à justifier. Les évangiles synoptiques sont instructifs à cet égard.

On lit chez Marc, XIV, 44 : δεδώκει δὲ ὁ παραδιδοὺς αὐτὸν σύσσημον. « Et celui qui le trahissait avait donné un signe de reconnaissance ».

Mais Mathieu, XXVI, 48 emploie l'aoriste : ὁ δὲ παραδιδοὺς αὐτὸν ἔδωκεν σημεῖον. Marc insiste sur la situation acquise, Mathieu raconte simplement.

Marc écrit, XIII, 19 : ἔσονται γὰρ αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι θλῖψις οἵα οὐ

γέγονε τοιαύτη. « Car ces jours-là seront tribulation telle qu'il n'y en a jamais eu de semblable » (trad. Loisy).

Mais Mathieu, plus puriste, emploie l'aoriste attendu ici : XXIV, 21 : ἔσται γὰρ τότε θλῖψις μεγάλη οἵα οὐκ ἐγένετο ἀπὸ ἀρχῆς τοῦ κοσμοῦ.

L'enseignement que peuvent donner les synoptiques n'a pas une valeur absolue. Mais il est confirmé par la tradition manuscrite [1] qui flotte à chaque instant entre l'aoriste et le parfait. Sans discuter tous les passages il faut citer quelques textes. — Le chapitre XIII de l'évangile de Jean est à cet égard caractéristique. Au paragraphe 3 les manuscrits hésitent entre l'aoriste et le parfait : εἰδὼς ὅτι πάντα ἔδωκεν (ou δέδωκεν) ὁ πατήρ. L'aoriste est la leçon du vieux manuscrit en onciale (Sin. BK) mais le parfait est attesté aussi. — Au paragraphe 15, la tradition la plus assurée semble donner le parfait : ὑπόδειγμα γὰρ δέδωκα ὑμῖν mais la variante ἔδωκα existe aussi. — Au paragraphe 1 du même chapitre enfin l'aoriste est sans doute la leçon la plus autorisée (Sin. ABK) : εἰδὼς ὁ Ἰησοῦς ὅτι ἦλθεν αὐτῷ ἡ ὥρα. Mais la variante ἐλήλυθεν est aussi attestée (EFGH).

Dans la 2[e] *lettre aux Corinthiens* XI, 21, on lit : ἡμεῖς ἠσθενήκαμεν (Sin. B) mais la variante ἠσθενήσαμεν (DEFG) peut se défendre.

Dans Marc, XI, 2, on lit : πῶλον ἐφ' ὃν οὐδεὶς ἀνθρώπων οὔπω κεκάθικεν. « Un ânon qu'aucun homme encore n'a monté ». Mais la tradition fournit la variante ἐκάθισεν (Sin. BCL). C'est l'aoriste que Luc emploie dans le passage correspondant :

XIX, 30 : πῶλον ἐφ' ὃν οὐδεὶς πώποτε ἀνθρώπων ἐκάθισεν. Peut-être le parfait attesté chez Marc est-il un vulgarisme au lieu que Luc, plus puriste, emploie les temps avec précision.

Les variations des synoptiques, les variantes des manuscrits semblent témoigner d'une certaine indétermination dans l'emploi du parfait et de l'aoriste. De plus en plus les deux temps se rappro-

1. Les variations de nos manuscrits peuvent être attribuées aux scribes ; il est pourtant frappant qu'elles sont particulièrement nombreuses dans la tradition du *Nouveau Testament* où le flottement peut être ancien.

chent et ils ne se distinguent que par une nuance qui se définit assez mal.—L'étude du texte des évangiles confirme cette impression. Souvent l'aoriste et le parfait sont employés côte à côte sans que la raison du choix apparaisse très nettement. —Au début de l'évangile de Jean on lit : I, 3 : χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἓν ὃ γέγονεν. « Rien de ce qui existe n'a été fait (à un moment donné) sans lui[1] ».

M. Debrunner cherche à justifier certains exemples où il semble pourtant qu'il faille voir un flottement de l'emploi plutôt qu'une nuance de sens :

Mathieu, XXV, 20 : ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβών. « Celui qui a reçu les cinq talents ». Mais au § 24 on lit : ὁ τὸ ἓν τάλαντον εἰληφώς. « Celui qui avait reçu un talent » (traduction Loisy). La grammaire Blass-Debrunner traduit εἰληφώς par « le possesseur ». C'est bien le sens du parfait, mais la nuance n'est pas très nette ici.

Jean, III, 32 : ὃ ἑώρακε καὶ ἤκουσε, τοῦτο μαρτυρεῖ. On explique ἑώρακε en remarquant que l'idée essentielle est celle de la vue, mais l'explication est un peu subtile. — C'est qu'aussi bien, le parfait s'emploie souvent dans une série d'aoristes.

Dans Mathieu, XXV, 6, le parfait se lit dans un récit où il est à peu près l'équivalent d'un aoriste : χρονίζοντος δὲ τοῦ νυμφίου ἐνύσταξαν πᾶσαι καὶ ἐκάθευδον. Μέσης δὲ νυκτὸς κραυγὴ γέγονεν... « Et, l'époux s'attardant, elles s'assoupirent toutes et dormaient. Or vers minuit il y eut un cri ».

Luc, VII, 19 : ...ὁ Ἰωάννης ἔπεμψε πρὸς τὸν Κύριον. Mais les envoyés déclarent en arrivant : Ἰωάννης ὁ βαπτιστὴς ἀπέσταλκεν ἡμᾶς πρὸς σέ... A ἔπεμψεν répond ἀπέσταλκε. Il est vrai qu'au moment où ils parlent les envoyés se trouvent devant le Seigneur. Ils sont arrivés. La nuance propre du parfait n'est pas entièrement effacée.

Dans l'évangile de Jean le parfait est fréquent (cf. p. 229). Mais il arrive qu'il ne se distingue pas bien de l'aoriste. Outre l'exemple qui a été cité plus haut, on peut encore alléguer quelques textes.

1. Schwartz, *Götting. gelehrt. Nachrichten*, 1908, p. 534, veut placer un point devant ὅ, ce qui ne rend pas le passage plus clair.

Jean, XVII, 2 : καθὼς ἔδωκας αὐτῷ ἐξουσίαν πάσης σαρκός, ἵνα πᾶν ὃ δέδωκας αὐτῷ δώσῃ αὐτοῖς ζωὴν αἰώνιον. « Selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin que, tout ce que tu lui as donné, il leur donne vie éternelle ». Le parfait δέδωκας dans la subordonnée relative précédée de πᾶν marque ce don comme bien acquis.

XII, 40 : τετύφλωκεν αὐτῶν τοὺς ὀφθαλμοὺς καὶ ἐπώρωσεν αὐτῶν τὴν καρδίαν. « Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur ». Dans cet exemple la valeur des deux verbes est la même : l'emploi du parfait semble tout arbitraire.

XVIII, 20 le mélange des aoristes et des parfaits est singulier : ἐγὼ παρρησίᾳ λελάληκα τῷ κόσμῳ· ἐγὼ ἐδίδαξα... καὶ ἐν κρυπτῷ ἐλάλησα οὐδέν. « C'est ouvertement que j'ai parlé au monde, j'ai enseigné et je n'ai rien dit en secret ». Il est difficile de justifier le parfait λελάληκα, pour lequel il existe une variante ἐλάλησα (C³DΓ), mais λελάληκα est la lectio difficilior, qu'il faut sans doute adopter.

Chez Paul, dans la 1re *lettre aux Corinthiens*, le parfait et l'aoriste sont emmêlés de même façon : II, 8, ἣν οὐδεὶς τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος τούτου ἔγνωκεν... εἰ γὰρ ἔγνωσαν, οὐκ ἂν τὸν Κύριον τῆς δόξης ἐσταύρωσαν... « (La glorification) qu'aucun des princes de ce monde n'a connue. Car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient crucifié le seigneur de la gloire ». Dans la 2e phrase l'aoriste est amené par l'irréel οὐκ ἂν ἐσταύρωσαν, mais le parfait ἔγνωκε est très proche du sens narratif.

Mathieu fournit un bon exemple XIII, 46 : πέπρακεν ὅσα εἶχε καὶ ἠγόρασεν. « Il alla vendre tout ce qu'il possédait et il a acheté... ». Il n'est pas possible de distinguer ἠγόρασεν de πέπρακε dans ce passage. L'évangéliste a employé le parfait pour marquer la situation acquise d'où découle la suite du récit.

Les textes les plus significatifs où la confusion du parfait et de l'aoriste semble chose faite ne se trouvent pas dans les évangiles. Mais les œuvres de Paul en fournissent deux très clairs.

2e *lettre aux Corinthiens* II, 13 : οὐκ ἔσχηκα ἄνεσιν..., ἀλλὰ ἦλθον... « Je n'ai pas eu de repos, mais je m'en suis allé ». Le parfait exprime un état acquis et durable, l'aoriste indique un moment passager.

2e lettre aux Corinthiens XI, 25 : τρὶς ἐρραβδίσθην, ἅπαξ ἐλιθάσθην, τρὶς ἐναυάγησα, νυχθήμερον ἐν τῷ βυθῷ πεποίηκα. « Trois fois j'ai été flagellé, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, un jour et une nuit en l'abîme j'ai passé » (trad. Loisy).

L'*Apocalypse* de Jean fournit aussi des exemples nets. *Apoc.* V, 7 : ἦλθεν καὶ εἴληφεν : « Il est venu et il a pris ».

Apoc. VIII, 5 : καὶ εἴληφεν ὁ ἄγγελος τὸν λιβανωτόν, καὶ ἐγέμισεν αὐτόν. « Et l'ange prit l'encensoir et il le remplit ». Ces deux exemples sont particulièrement clairs. Quand le parfait se trouve seul, la nuance est moins facile à dégager. Il semble pourtant qu'il s'emploie parfois comme équivalent de l'aoriste.

Apoc. VII, 14 : καὶ εἴρηκα αὐτῷ, — de même XIX, 3 : καὶ δεύτερον εἴρηκαν Ἀλληλούια.

Le parfait dans le Nouveau Testament devient narratif. Il n'est guère possible d'établir une conclusion assurée : c'est une question de sens, et comme il arrive en pareille matière, certains passages sont sujets à contestation. — D'autre part le parfait tend à disparaître, il n'est donc pas étonnant qu'il soit difficile de trouver des exemples. Mais la décadence du parfait qui sort peu à peu de l'usage est précisément la preuve la plus nette de sa tendance à se confondre avec l'aoriste. Dès que le parfait ne se distinguait plus bien de l'aoriste, il devait disparaître. Une langue savante et artificielle comme le sanskrit classique peut garder à la fois le parfait narratif et l'aoriste sans qu'aucune nuance sensible les sépare. Une langue parlée, au contraire, élimine les procédés grammaticaux inutiles. Cette évolution s'aperçoit même dans les œuvres littéraires (cf. Schmid, *der Atticismus*, I, p. 74, 95 ; Hultsch, *Abhandlungen der sächsischen Gesellschaft*..., XIII, p. 350). Un écrivain comme Polybe semble parfois marquer une nuance entre le parfait et l'aoriste : V, 21, 6 : βουλόμεθα πάντες οὐχ οὕτως τὸ γεγονὸς ὡς τὸ πῶς ἐγένετο γινώσκειν. Le parfait exprime ici le résultat comme atteint, l'aoriste est narratif. Mais il arrive aussi qu'on ne puisse pas s'expliquer le choix de l'écrivain. Il est en particulier deux tournures que Polybe emploie souvent l'une pour l'autre :

III, 10, 1 : καθάπερ ἐν ταῖς πρὸ ταύτης βύβλοις δεδηλώκαμεν. Mais ailleurs :

IV, 1, 1 : ἐν μὲν τῇ πρὸ ταύτης βύβλῳ ἐδηλώσαμεν.

Cet emploi narratif du parfait s'observe chez des écrivains dont la langue est plus éloignée encore de l'usage classique.

Diodore, XVI, 1, 6 : γέγονε ὁ βασιλεὺς . . . διαφέρων ;

Diodore, XI, 15 : ἔδοξεν συνεδρεῦσαι καὶ βουλεύσασθαι κατὰ ποίους τόπους συμφέρει πεποιῆσθαι τὴν ναυμαχίαν.

Strabon, II, 5 p. 133 : ἐφ' ἧς ἡ τῶν ἐλεφάντων γέγονε θήρα.

Les exemples ne sont pas tous également nets, mais ils laissent apercevoir la décadence du parfait.

Dans l'Ancien Testament, il faut citer *Esaï* LIII, 5 : ἐτραυματίσθη καὶ μεμαλάκισται ; — *Exode* XXXII, 1 : καὶ ἰδὼν ὁ λαὸς ὅτι κεχρόνικε Μωϋσῆς καταβῆναι ἐκ τοῦ ὄρους, ἀνέστη . . .

*
* *

Dans les papyrus ptolémaïques il est possible de suivre une évolution toute parallèle du parfait. La valeur ancienne du thème est pour une part sauvegardée : l'emploi en est surtout usuel dans les reçus, les avis officiels, les contrats, les plaintes (cf. Mayser, *Grammatik,* II, p. 177) : δέδωκα (*Tebt.* 120, 61), κεχειρογραφήκασι (*Petrie,* II, 105).

Mais bientôt les papyrus illustrent la décadence du parfait.

Papyrus de Paris 44, 3 (Witkowski, 45) : γινωσκέ με πεπορεῦσθαι εἰς Ἡρακλέους πόλιν ὑπὲρ τῆς οἰκίας· τοὺς χαλκοὺς οὓς κέχρηκας Πετοσίριος καὶ Σεμφθήαι κεκόμισμαι Σαραπίωνι. Τὰς μὲν (δραχμὰς) Α' ἃς δέδωκας . . . Dans ces quelques lignes se succèdent les parfaits intransitifs et résultatifs, et tous ces parfaits sont très voisins comme sens d'aoristes. Le parfait devient fréquent dans des tournures où la valeur en est fort effacée.

Flinders Petrie II, 11 (Witkowski, 3) : πολλάκις μὲν γέγραφά σοι.

Papyrus de Paris 46, 16 (Witkowski, 47) : γέγραφά σοι ὅπως αὐτὰ Ἀπολλωνίῳ παραγγείλῃς.

De même enfin *Papyrus de Paris* 43, 4 (Witkowski, 43) : γέγραφ' ἱμεῖν ἵνα εἰδῆται. — Cet usage de γέγραφα comme banale formule épistolaire est instructif.

Le parfait est coordonné avec l'aoriste ; *Tebt.* 48, 23 : εἰς φύγην

ὁρμῆσαι. . . καὶ ἡμᾶς. . . συνδεδραμηκέναι. — *Petr.* III, 20 : κατέπλευσεν . . . καὶ τὸν ἀνάπλουν πεποίηται.

L'évolution s'est poursuivie. Dans les papyrus chrétiens (cf. Ghedini, *o.c.*), la confusion du parfait et de l'aoriste est continuelle.

BGU I, 27 (Ghedini, 1, 5-6) : εἰς γῆν ἐλήλυθα καὶ... ἐξεκενώσαμεν.

De même *BGU* III, 948 (Ghedini, 44, 7-9), οὐκ ἐτόρμηκας ἐμοὶ γράψεν . . . .

καὶ οὐκ ἐτόρμησας . . . . .

Le rapprochement des deux formes est significatif et la confusion savoureuse dans une lettre dont les vulgarismes nous font entrevoir le parler populaire en Égypte au IIIe siècle de notre ère. La distinction du parfait et de l'aoriste semble perdue. Le recueil de M. Ghedini fournit encore un exemple net : *PSI* IV, n° 299 (Ghedini, 6, 6) : τραχώματα ἔσχον καὶ δεινὰ πέπονθα.

Cet usage du parfait narratif peut se confirmer par un grand nombre d'exemples pris hors des recueils de M. Witkowski et de M. Ghedini. *Papyrus du Louvre* 51, 23, p. 324 : εἶδον πολλὰ καὶ πάλιν ἠξίωκα. — Dans une inscription de Nysa (88 av. J.-C.), *Ath. Mitteilungen*, XVI, 95, on lit : ἐξέθετο καὶ πέφευγε.

Les papyrus chrétiens fournissent naturellement les textes où la langue est le plus évoluée.

Oxyrh. Pap. Tome III, n° 482 1-2 (IIe siècle), χωρὶς ὧν ἀπεγραψάμην καὶ πέπρακα (cf. le texte de Mathieu cité p. 238). L'emploi est le même au passif :

Oxyrh. Pap. Tome III, n° 528 10-11 (IIe siècle) οὐ ἐλουσάμην οὐκ ἤλιμε μέχρει ιβ' Ἀθύρ. On pourrait multiplier les exemples. Quelques textes caractéristiques sont réunis chez J. H. Moulton, *A Grammar of new Testament Greek*. Vol. I, *Prolegomena*, p. 143.

Il apparaît dès maintenant que dans la κοινή grecque, à l'époque impériale, la confusion du parfait et de l'aoriste est près d'être un fait accompli. Cette confusion sémantique entraîne la déchéance du parfait, qui dans le Nouveau Testament en particulier semble s'employer assez rarement (sauf au participe parfait moyen). Or si l'on considère la structure des quelques parfaits actifs qui sont usuels dans le Nouveau Testament, il se pose une

question. Si quelques-uns sont des parfaits à redoublement, on observe que les plus nombreux et les plus employés sont des parfaits sans redoublement, surtout parmi les parfaits résultatifs. On peut relever en particulier ἀπέσταλκα (12 ex. sûrs) ; ἡτοίμακα (1 ex.) ; ἔγνωκα (22 ex.) ; ἤγγικα (14 ex.) ; ἔσχηκα (5 ex.) ; εὕρηκα (3 ex.) ; εἴληφα (7 ex.) ; εἴρηκα (20 ex.); ἑώρακα (37 ex.); συνήρπακα (1 ex.). Il est frappant que cette catégorie de parfaits a survécu plus longtemps. C'est qu'ils entraient dans une autre grande catégorie du verbe grec : l'analogie les sauvegardait. La κοινή a en effet conservé et développé le petit groupe de l'aoriste en -κα : ἔθηκα, ἔδωκα (cf. Blass-Debrunner, *o.c.*, p. 53). Le κ caractéristique s'est généralisé et s'est étendu au pluriel ἐδώκαμεν, ἐδώκατε, ἔδωκαν, de même ἐθήκαμεν, etc...

Dès lors aucune différence n'apparaissait entre ἔδωκα et ἔγνωκα. La structure était la même, et l'analogie des aoristes en -κα a protégé les parfaits sans redoublement qui, s'ils n'étaient pas très nombreux, appartenaient à des verbes usuels.— Ces parfaits tendaient même à se substituer à des aoristes seconds anomaux. Ἔσχηκα commence à se développer aux dépens de ἔσχον. Le parfait se rencontre 5 fois dans le Nouveau Testament, bien que 20 exemples de ἔσχον soient encore attestés.

De même ἑώρακα dont on relève 37 exemples s'est développé aux dépens de εἶδον qui est pourtant encore très employé (cf. index de Bruder, p. 239), et qui tend par ailleurs à être remplacé par εἶδα.

Εἴληφα qui s'appuie sur des aoristes du type de εἶπα ne se trouve que 7 fois tandis que ἔλαβον reste très fréquent.

Εὕρηκα (3 ex.) tend à devenir un équivalent de εὗρον qui est encore souvent attesté.

Εἴρηκα est très employé (20 exemples), mais la forme εἶπα qui se substitue à εἶπον est fréquente aussi.

Un exemple caractéristique est celui de ἔγνωκα (22 exemples) dont le développement est facilité parce que ἔγνων est une forme anomale.

Le groupement de ces quelques parfaits ne permet pas d'affirmer, comme le fait Moulton (*o.c.*, p. 163) qu'ils aient été considérés

dans la langue du Nouveau Testament comme des aoristes. Il n'apparaît pas dans les exemples cités plus haut (p. 235) que les parfaits du type εἴρηκα ἔγνωκα aient pris plus vite le sens narratif que les parfaits à redoublement comme πεποίηκα. — Il n'en reste pas moins que morphologiquement le parfait et l'aoriste tendaient à se confondre. — Cette confusion s'observe aussi dans le jeu des désinences. Les désinences secondaires envahissent le système du parfait. Les faits ne sont pas nets dans le Nouveau Testament, parce que la tradition n'est pas toujours bien assurée. On peut citer ἑώρακαν, Luc, IX, 36, etc.; τετήρηκαν, Jean, XVII, 6; ἔγνωκαν, Jean, XVII, 7; ἀπέσταλκαν, *Actes des Apôtres* XVI, 36. — Moins claire est l'intrusion de formes en -ες à la seconde personne du singulier, qui apparaît au parfait et à l'aoriste d'après l'imparfait : κεκοπίακες, *Apoc.* II, 3; εἴληφες, *Apoc.* XI, 17; ἐλήλυθες, *Actes des Apôtres* XXI, 22; ἑώρακες Jean, VIII, 57.

L'extension de la flexion de l'aoriste au parfait n'est pas propre à la langue du Nouveau Testament.

Elle s'observe sur les inscriptions et sur les papyrus dès le second siècle avant notre ère (cf. Wackernagel, *Sprachliche Untersuchungen z. Homer*, 191 et Dieterich, *Untersuchungen*, p. 235). Comme exemples épigraphiques, on peut citer quelques textes du recueil de Dittenberger : διατετέλεκαν (Dittenberger[3], 748_{45}, 71 a. C.); εἴσχηκαν (Dittenberger[3], 748_{30}); ἐντέτευχαν (*ibid.*); πεποίηκαν (Dittenberger[3], *ibid.*); ἀποδέδωκαν (Dittenberger[3], 705_{22}, 112 a. C.); γέγοναν (*ibid.*$_{52}$).

Les papyrus fournissent aussi de nombreux exemples :

εἴληφαν *Papyrus de Paris*, 25, 17 (163 a. C.);
ἐνβέβληκαν (*ib.*) 47, 9 (153 a. C.);
ἐκτέθεικαν (*ib.*) 29, 16 (160 a. C.);
κεκυρίευκαν *Papyrus de Turin*, I, 1, 23 (117 a. C.);
καταγέγραφαν *B.G.U.*, 1001, 4 (56 a. C.).

Enfin la désinence -αν est attestée dans des textes littéraires, Lycophron, 254 : πέφρικαν; *Batrachomachie* 179 : ἔοργαν (cf. Wackernagel, *l.c.*).

Toute une liste de pareils faits est donnée par Dieterich, *Untersuchungen*, p. 235 et Buresch, *Rhein. Museum*, XLVI, p. 203. Buresch

cherche à établir que l'origine de cette flexion serait alexandrine. Mais on l'observe sur tout le domaine de la κοινή hellénistique, sur des inscriptions de Crète, de Laconie, d'Asie Mineure. Il est donc difficile de déterminer un point d'origine; d'autant plus que l'analogie tendait partout à faire naître cette innovation. La flexion du parfait et celle de l'aoriste premier, par le jeu des lois phonétiques et de l'analogie, étaient devenues toutes pareilles dès les plus anciens textes grecs. Seule la 3e personne du pluriel du parfait conservait une désinence d'un type nettement primaire. Quand le parfait a commencé à se confondre avec l'aoriste les deux flexions ont achevé de s'unifier. Le phénomène est instructif, il s'oppose à l'évolution qui a fait donner, dans certains dialectes, les désinences de présent au parfait.

A mesure que l'on avance dans l'histoire de la langue, le parfait devient une forme de plus en plus artificielle, et l'emploi qu'en font les écrivains ne répond à rien de réel dans l'usage. Chez Julien, l'emploi du parfait est assez semblable à celui du parfait attique, mais cet usage est un artifice de lettré, et on entrevoit souvent comment le parfait et l'aoriste tendent à se confondre (cf. Boulenger, *Essai critique sur la syntaxe de Julien* 18), XLI, 20 : ὑπὲρ φόνου πολιτῶν μυρίων, ὧν τοὺς μὲν ἀνῄρηκε, τοὺς δὲ ἐμέλλησε, τοὺς δὲ ἐπεχείρησε συλλαβεῖν.

Dans les textes chrétiens, la confusion est très grande :

Justin le Martyr, *Apologie* I, 32 : ἐκάθισεν καὶ εἰσελήλυθεν ; — I, 92 : ἀκήκοε καὶ ἔλαβε.

Hermas, *Vis.* 1, 1 : ὁ θρέψας με πέπρακέν με τινὶ εἰς Ῥώμην. Jannaris (*Historical Greek Grammar*, § 1872) cite une liste de passages analogues tirés des *Actes de Thomas* : 2, 13 ; 11, 40 ; 18, 3 ; 31, 23 ; 34, 13, etc...

Le parfait est devenu si exactement un équivalent de l'aoriste qu'il a été employé avec ἄν (cf. Jannaris, *l.c.*, § 1873). Galien, IX, 607 : εἰ σημεῖον... εἴχομεν οὔτ' ἂν αὐτὸς ὁ Ἱπποκράτης εἴρηκε..., οὔτ' ἂν νῦν ἐθαύμαζον.

Origène, III, 89 : ἢ οὐδ' αὐτοὶ ἐπιβεβλήκαμεν ἄν, εἰ μὴ τῶν Ἑβραίων τις ἐπιδέδωκεν...

VIII, 98 : οὐ γὰρ ἂν εἴρηται περὶ τοῦ Ἰσραὴλ ὅτι... (cf. III, 23 ; X, 8).

Oribase, III, 253 : οἷος ἐξ ἀμφοῖν μάλιστα γέγονεν ἄν... Une liste d'exemples est assemblée chez Jannaris, *l.c.*, § 1873.

Il est significatif que chez Michel Psellos, qui se pique d'imiter les modèles attiques, on retrouve une pareille syntaxe (cf. Renauld, *Langue de Michel Psellos*, 106).

Accusat. 395, 17 : ὁ γὰρ τὴν τούτων μέθην προπεπωκὼς πῶς ἄν ὡς ἐμέσαντας τούτους τὴν ὕθλον διέγνωκεν.

Patrol. CXIX, 197 D : πόσοις δ'οὐκ ἄν στεφανωθείη ἀριστείας στεφάνοις ὁ θαυμαστὸς οὗτος ἀνήρ ; μᾶλλον δὲ, πόσοις οὐκ ἂν ἤδη κατέστεπται ἀναδραμὼν πρὸς Θεόν ; « De combien de couronnes ne devrait-il déjà se trouver couronné ?... »

Dès le IVe siècle on ne sentait plus la valeur du parfait. Le grammairien Ammonios enseigne (cf. Jannaris, *l.c.*, § 1874) : ἀπέθανε καὶ τέθνηκε διαφέρει· ἀπέθανε μὲν νῦν, τέθνηκε δὲ πάλαι, ὡς περιεπάτησε μὲν ὁ δεῖνα σήμερον, περιπεπάτηκε δὲ πάλαι. Chez Hésychius un certain nombre de parfaits sont glosés par des aoristes : ἀγήοχα· ἤνεγκα. — ἀναπεπτωκώς· ἀναπεσών. — ἀναπεφοίτηκεν· ἀνῆλθεν. — ἀνατέταλκεν· ἀνέτειλεν. — ἀνηρήμεθα· ἠρωτήθημεν. — ἀπῆρκεν· ἀπεδήμησεν. — ἀπῶσμαι· ὤθησα. — βεβίωκα· ἔζησα. — δέδυκεν· ὑπεισῆλθεν, etc...

A l'époque byzantine, le parfait n'existe plus comme thème vivant dans la flexion verbale.

*
* *

Le parfait exprimait l'aspect et non pas le temps. Comme il semblait se rapporter à la fois au présent et au passé, il a été tiraillé entre les deux systèmes. Il a fini par entrer dans celui du passé en se confondant avec l'aoriste, mais cette confusion a entraîné sa ruine. Il ne reste plus en grec moderne, en dehors du participe moyen, qu'un débris de l'ancien parfait : il subsiste bien des formes en -κα ou en -ηκα, mais elles sont le produit d'un développement original (cf. Thumb, *Handbuch der neugriechischen Sprache*, §§ 202 et 209). Le seul reste sûr de l'ancien parfait est εὕρηκα (cf. Thumb, § 209), et ce parfait est entré dans le système de l'aoriste.

V

Quand une forme grammaticale perd sa valeur caractéristique et tend à disparaître, la langue lui substitue des procédés expressifs et en particulier des formules périphrastiques. C'est ce qui est arrivé pour le parfait grec. L'histoire de cette substitution doit être reprise d'assez haut.

Le parfait périphrastique constitué par le participe parfait accompagné de εἰμί a joué en grec un grand rôle dès les plus anciens textes.

Il s'est d'abord développé dans les modes du parfait, que la langue avait quelque peine à constituer. Pour l'optatif, les exemples sont nombreux. Il suffira de citer quelques-uns de ceux que La Roche a réunis (*Zeitschrift für österreich. Gymnas.*, 1874, p. 413). Sophocle, *Philoct.* 550, εἶεν συννεναυστοληκότες; — Thucydide, I, 67, λελυκότες εἶεν; — Hérodote, III, 119, πεπονθότες εἴησαν; — Xénophon, *Cyrop.* I, 6, 26, ἠσκηκότες εἶεν; — *Hellén.* I, 4, 2, πεπραγότες εἶεν; — *Anab.* I, 2, 21, λελοιπὼς εἴη; — Platon, *Gorgias* 492 b, γεγονότες εἴησαν; — *Phédon* 109 d, ἑωρακὼς εἴη; ἀκηκοὼς εἴη; — *Soph.* 253 a, πεπονθότα εἴη; — *Parmén.* 153 d, πεφυκὸς εἴη; — *Phèdre* 262 d, ἐπιπεπνευκότες εἶεν; — *Ménon* 85 d, εἰληφὼς εἴη. Chez Isocrate on peut citer δεδωκὼς εἴη, XVII, 11. Chez Démosthène, XXXIV, 11, on a εἰληφὼς εἴη; — XVIII, 22 κεκωλυκὼς εἴην; — XIX, 32 συμβεβηκὸς εἴη; — XXIII, 86 εἰρηκὼς εἴη; — XXXV, 31, ἀπολωλότ' εἴη; — XXIV, 59, εἴης τεθεικώς, etc... La Roche établit entre les deux types d'optatif la proportion suivante : 16 exemples de la forme simple chez les poètes, 25 chez les prosateurs, contre 106 formules périphrastiques chez les prosateurs.

Au subjonctif la situation est la même, le parfait périphrastique est extrêmement fréquent. Il suffira cette fois encore de prendre quelques exemples chez des écrivains variés : Hérodote, III, 119, πεποιηκότες ἔωσι; — IV, 66, ἀραιρημένοι ἔωσι; — Xénophon, *Cyrop.* III, 3, 50, ἠσκηκότες ὦσι; — Platon, *Théét.* 195 a, συμπεπτωκότα ᾖ; — *Gorgias* 480 c, 481 b, ἠδικηκὼς ᾖ (cf. Démos-

thène, XXI, 9 ; XXV, 71) ; — *Gorgias* 481 a, ἡρπακὼς ᾖ ; — *Timée* 86 c, πεφυκὸς ᾖ ; — *Lois* 784 a, ὦσι γεγονότες ; — Isée, XI, 12, τετελευτηκὼς ὦ ; — Démosthène, XIX, 2, δεδωκότες ὦσιν ; — XIX, 16, βεβοηθηκὼς ᾖ ; — XIX, 224, ἀναπεπτωκότες ἦτε ; — XLIV, 64, γεγονὼς ᾖ, etc...

D'autre part, pour un grand nombre de verbes, la 3[e] personne du pluriel, au parfait et au plus-que-parfait moyens, faisait difficulté. Une forme comme τετάχαται ne présente pas au point de vue grec une désinence claire ; on a perdu le sentiment que -αται est un représentant phonétique de -νται. La forme périphrastique est devenue normale dans les verbes à liquides : ἠγγελμένοι ἦσαν, Xénophon, *Hellén.* VI, 4, 16 ; — κατεσπαρμένοι ἦσαν, Platon, *Lois* 891 b, etc... On la retrouve dans les verbes dont la racine se termine par une muette : τεταγμένοι εἰσίν, Xénophon, *Économ.* XX, 19 ; — Hérodote, I, 171, εἰσὶν ἀπιγμένοι, etc... ; — Hérodote, I, 63, τετραμμένοι ἦσαν ; — Hérodote, III, 11, ἦσαν καταλελειμμένοι ; — Thucydide, I, 120, ἐψηφισμένοι εἰσίν ; — Platon, *Gorgias* 454 e πεπεισμένοι εἰσίν, etc. Un grand nombre d'exemples est rassemblé par Κοντος ('Αθηνᾶ, X, 269). Cette formule périphrastique est normale pour constituer dans de tels verbes la troisième personne du pluriel du parfait moyen. Mais le procédé a pris plus d'extension. Il est assez fréquent dans un certain nombre de verbes dont le radical se terminait par une voyelle. On trouve même à l'époque classique ἠρημένοι εἰσίν, immédiatement après διήρηνται, Xénophon, *Cyropédie* I, 2, 5 ; — ἐκκεχυμέναι εἰσίν, Platon, *Criton* 49 a ; — ἐστρατευμένοι εἰσίν, Aristophane, *Gren.* 1113 ; — εἰσὶν ἐσχημένοι, Pausanias, IV, 21 ; — εἰσὶν εἰρημένοι, Platon, *Lois* 699 e ; — ᾐσθημένοι εἰσίν, Platon, *Rép.* 527 e ; — ἠτιμωμένοι εἰσίν Démosthène, XXI, 182 ; — εἰσὶν ηὐξημένοι, Xénophon, *Econ.* I, 15 ; — κατοικημένοι εἰσίν, Hérodote, IV, 22 ; — κεκτημένοι εἰσίν, Platon, *Lois* 829 c ; — ἀπολελυμένοι ἦσαν, Xénophon, *Cyrop.* III, 3, 11 ; — ἦσαν ἐξωγκωμένοι, Hérodote, VI, 126 ; — ἐσσωμένοι ἦσαν, Hérodote, VIII, 130 ; — κεκλημέναι ἦσαν, Thucydide, V, 7 ; — κεκοσμημένοι ἦσαν, Hérodote, VII, 212 ; — μεμετιμένοι ἦσαν Hérodote, VII, 229 ; — ἦσαν μεμουνωμένοι, Hérodote, I, 102 ; — παραβεβλημένοι ἦσαν, Thucydide, VII, 2 ; — ἦσαν πεπαιδευμένοι,

Platon, 1er *Alcibiade* 119 b ; — πεπιστευμένοι ἦσαν, Platon, *Lois* 636 d ; — ἦσαν πεποιημέναι, Hérodote, IV, 165 ; — ἦσαν τεταλαιπωρημένοι, Thucydide, III, 3 ; — τετιμωρημένοι ἦσαν, Xénophon, *Cyrop.* VII, 5, 32 ; τετρωμέναι ἦσαν, Hérodote, VIII, 18.

Après cette première extension, la tournure périphrastique a envahi aussi les autres personnes du verbe. Κοντος a rassemblé un grand nombre d'exemples (*l.c.*, p. 287). Il suffira donc d'y renvoyer en citant seulement quelques cas : ἐστὶν ἀποδεδεγμένος, Hérodote, I, 153 ; — γεγραμμένον ἐστίν, Démosthène, XXIV, 181, immédiatement après un γέγραπται ; — δεδογμένον ἐστίν, Platon, *Apologie* 34 e, δεδομένη ἐστί, Démosthène, XX, 127 ; — ἐστὶ διαπεπραγμένα, Eschyle, *Perses* 260 ; — διῃρημένα ἐστί, Platon, *Politique* 265 b ; — εἰρημέν' ἐστίν, Aristophane, *Assemblée* 970, etc... Κοντος a réuni 90 parfaits différents dont quelques-uns sont abondamment attestés. Mais cette tournure est moins habituelle à la langue classique. Κοντος (*l.c.*, 293) note qu'elle est particulièrement fréquente chez un écrivain de la κοινή hellénistique comme Pausanias. Enfin la périphrase est naturellement aussi fréquente au plus-que-parfait, et Κοντος n'en cite pas moins de 130 exemples. De là le parfait périphrastique s'est étendu à toutes les personnes. Mais les exemples en grec classique sont assez rares : λελασμένος ἔσσ' II 538 ; — εἰθισμέναι ἐσμέν, Aristophane, *Assemblée* 265 ; — ἐκπεπληγμένοι ἐσμέν, Platon, *Banquet* 215 d ; — ἐπῃνημένος ἦν καὶ τεθορυβημένος, Isocrate, XII, 233 ; — ἦσθα τετιμωρημένος, Lysias, VII, 20 ; — ἦσθ' ὠργισμένος, Euripide, *Hipp.* 1413 ; — ἀποκεκριμένοι ἦμεν, Platon, *Protag.* 358 a ; — ἦμεν ἐσφαλμένοι, Euripide, *Hipp.* 1414 ; — ἦμεν ἠπατημένοι, Euripide, *Hélène* 704 ; — ἦμεν ὑβρισμένοι, Démosthène, XXIII, 121 ; — ἦτε ἀπηλλαγμένοι, Démosthène, I, 8 ; — ἦσαν εἰθισμένοι, Lysias, XXVII, 12.

Le procédé à ces différentes personnes est beaucoup moins bien représenté à l'époque classique. Κοντος (*l. c.*, p. 305) cite quelques autres exemples, tirés de la κοινή hellénistique, mais il apparaît que ce procédé d'expression est en somme exceptionnel. Enfin, le parfait périphrastique a été usité aussi à l'actif. On peut relever : εἰμὶ γεγώς, Sophocle, *Ajax* 1299 ; — εἰμὶ δεδορκώς,

Démosthène, XXI, 104 ; — εἰμὶ τεθεικώς, Démosthène, XXVII, 36 ; — ἐκπεφυκώς εἶ, Sophocle, *Ant.* 320 ; — ἐστὶ βεβακώς, Euripide, *Héracl.* 910 ; — ἐστὶ γεγονώς, Platon, *Banquet* 204 d ; — ἐστὶν ἐξολωλεκώς, Aristophane, *Plutus* 867 ; — ἐστὶ συγκεκυφός, Aristophane, *Caval.* 854 ; — δεδρακότες εἰσίν, Thucydide, III, 68, etc... Κοντος (*l.c.*, p. 309) a également relevé un grand nombre d'exemples du grec hellénistique.

Mais au parfait comme au plus-que-parfait, la tournure est en somme exceptionnelle. Souvent elle a toute sa valeur expressive :

Démosthène, XXII, 73 : γέγραπται· καὶ οὗ τὸ σῶμα ἡταιρηκότος οὐκ ἐῶσιν οἱ νόμοι..., τούτου τοὔνομα γεγραμμένον ἐστίν. « Le nom de cet homme reste inscrit ».

Isocrate, XIV, 45 : εἰ τοῖς μὲν συνεχῶς μετὰ Λακεδαιμονίων γεγενημένοις δεδογμένον ὑμῖν ἐστὶ βοηθεῖν. « Si la décision est prise... ».

Euripide, *Héraclides* 1 : πάλαι ποτ' ἐστὶ τοῦτ' ἐμοὶ δεδογμένον. « Depuis longtemps je suis de cet avis ». Dans ce dernier exemple, il apparaît dans l'ordre des mots que la formule périphrastique est chargée d'emphase : ἐστὶ δεδογμένον est plus expressif encore que δεδογμένον ἐστί. Cette nuance s'observe bien chez Hérodote (cf. Barbelenet, *La phrase à verbe être dans Hérodote*).

Hérodote, I, 102 : τότε δὲ ἦσαν μεμουνωμένοι... « Eux qui alors se trouvaient isolés ».

Le sort de toute formule expressive est de s'affaiblir ; dans la κοινή la tournure périphrastique est banale ; nous avons vu par ailleurs (cf. p. 221) combien le rôle du participe parfait a été grand dans le Nouveau Testament.

L'emploi de εἰμί avec le participe parfait est fréquent. Il est dit à peu près indifféremment ἐπεγέγραπτο, *Actes des Apôtres*, XVII, 23 ou ἦν γεγραμμένον, Jean, XIX, 19 ; — on lit de même à quelques lignes de distance, γεγραμμένα ἐστίν, Jean, XX, 30 et ταῦτα δὲ γέγραπται, Jean, XX, 31. De même, Hermas, *Similit.* IX, 4 rapproche ὑποδεδυκυῖαι ἦσαν de ὑποδεδύκεισαν. — Parfois, comme à l'époque classique, la périphrase a une valeur d'insistance : *Actes des Apôtres* XXV, 10, ἑστὼς ἐπὶ τοῦ βήματος Καίσαρός εἰμι. Le procédé est en tout cas habituel. Un certain nombre d'exemples sont rassemblés dans la grammaire Blass-Debrunner, p. 196 et

pour les papyrus dans la grammaire de Mayser, p. 377. On peut citer ἔσομαι τετευχώς (*Petrie* II, 32[1], 30) ; — ἔσομαι βεβοηθημένος (*Turin*. III, 50).

Mais il ne faut pas user des faits sans critique. On observe dans la langue du Nouveau Testament une prédilection pour la tournure périphrastique même au présent, à l'imparfait ou au futur. Comme on n'aperçoit pas aussi nettement la même tendance dans le grec littéraire ou dans les papyrus (Mayser ne donne que peu d'exemples ; cf. aussi Schmid, *Atticismus* III, 112 ; Moulton, *Prolegomena* 358 [1]), il est vraisemblable qu'il faut voir là une trace de l'influence de l'araméen qui use volontiers de pareilles périphrases. Aussi l'emploi du parfait analytique dans le Nouveau Testament n'est-il pas aussi significatif qu'il peut sembler d'abord. — Le témoignage des papyrus et de certains textes littéraires (cf. Κοντος, *l.c.*,) reste cependant valable : la valeur du parfait simple s'affaiblissait et on tendait à lui substituer un procédé plus expressif.

Le parfait a été aussi remplacé par la périphrase ἔχω et le participe aoriste (cf. Thielmann, *Abhandlungen W. v. Christ dargebracht*, 294, Kühner-Gerth, II, 61).

La tournure a pu être employée à l'origine avec des verbes transitifs : ἔχω τι λαβών = ἔλαβόν τι καὶ ἔχω. On ne la trouve pas encore chez Homère, mais on l'a chez Hésiode, *Œuvres et J.* 42, κρύψαντες ἔχουσι ; — chez Sophocle souvent : *Ajax* 22, ἔχει περάνας ; — *Philoct.* 1362, θαυμάσας ἔχω ; — *Œd. Roi* 577, γήμας ἔχεις ; — *Œd. à Colone* 817, ἀπειλήσας ἔχεις ; — *Ant.* 22, ἀτιμάσας ἔχει ; — 32, κηρύξαντ' ἔχειν (cf. 77, 180, 192, 794) ; — Euripide, *Bacch.* 302, μεταλαβὼν ἔχει ; — *Médée* 90, ἐρημώσας ἔχε — En prose la tournure est moins usuelle. Hérodote, I, 27,

1. Il faut pourtant noter que cet emploi s'observe encore non seulement chez des Pères de l'Eglise comme Grégoire de Nysse (cf. Méridier, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grég. de Nysse*, 81) ou Grégoire de Naziance (Przychocki, *Dissertations philologiques de l'Académie des Lettres de Cracovie*, tome L, 288), mais même chez Julien (cf. Boulenger, *Essai sur la syntaxe de l'empereur Julien*, 27). D'autre part on le rencontre sporadiquement à l'époque classique avec toute sa valeur expressive (cf. Kühner-Gerth, I, 38).

δουλώσας ἔχεις ; — III, 65, ἔχουσι κτησάμενοι ; — VI, 12, ἐπιτρέψαντες ἔχομεν ;— Thucydide, I, 68, ὑπολαβόντες εἶχον ;— Xénophon, *Anab.* VII, 7, 27, καταστρεψάμενος ἔχεις ;— Démosthène, XXVII, 17, λαβὼν ἔχει ; — IX, 12, ἔχει καταλαβών ; — XIX, 288, καταστήσασ' ἔχει. — Avec des verbes intransitifs la tournure est rare. Sophocle, *Œdipe Roi* 731, λήξαντ' ἔχει ; — *Trachin.* 37, ταρβήσας ἔχω ; — Aristophane, *Thesmoph.* 236, ἐγκύψας ἔχε ; — Platon, *Cratyle* 404 c, ἐρασθεὶς ἔχειν.

L'importance du système est médiocre. Il n'est pas proprement linguistique, et appartient plutôt aux procédés de style. Sophocle l'a particulièrement employé. Mais cette tournure n'a pas pénétré dans la langue usuelle et elle n'a laissé aucune trace : elle montre du moins que le grec cherchait à renouveler l'expression de l'idée du parfait [1].

Il a enfin été constitué une forme périphrastique avec ἔχω et le participe parfait. Des exemples de ce procédé s'observent dès la κοινή, et même à l'époque classique, avec une valeur expressive.

Diodore, II, 32, 4: τὰς παλαιὰς πράξεις εἶχον συντεταγμένας ;— Plutarque, *Camille* 34 : οὐδὲν ἄκος οὐδὲ σβεστήριον ἔχοντες οἱ Λατῖνοι παρεσκευασμένον ; — 38, τὰς δὲ πύλας εἶχον ἀνεῳγμένας (cf. Jannaris, *Historical Greek Grammar*, § 2139). En grec moyen la formule est devenue banale.

En grec moderne, la périphrase est normale pour exprimer l'idée du parfait : ἔχω δεμένο (Thumb, *Handbuch der neugr. Sprache*, § 227). La disparition du parfait ancien a eu pour conséquence la construction d'un système nouveau et original, mais qui s'explique bien : le nouveau parfait grec se superpose presque exactement au parfait roman.

L'étude du parfait à l'époque hellénistique conduit à des conclusions précises : le participe parfait moyen se développe et prend peu à peu la valeur d'un adjectif, mais le parfait tend en général à disparaître et à se confondre avec l'aoriste. L'évolution se manifeste matériellement par l'introduction au parfait des désinences

1. Il y a quelques exemples de la même tournure avec le participe présent ou parfait (Kühner-Gerth, II, 62).

secondaires. Enfin une conjugaison périphrastique se constitue : par tous ces traits la κοινή hellénistique annonce et prépare le grec moderne.

CONCLUSION

Dans l'histoire du parfait en grec ancien, l'historien de la langue saisit sur le vif la constitution d'une conjugaison : le grec est passé du système des thèmes verbaux indépendants à celui de la conjugaison. On peut suivre pendant plusieurs siècles l'action de l'analogie.

1° Dans les textes les plus anciens le parfait est déjà très évolué, On y observe beaucoup de survivances de l'état indo-européen. mais aussi l'annonce de l'avenir.

Le parfait, avec ses désinences « actives » et son sens intransitif ἔφθορα « je suis détruit », se prêtait mal à entrer dans le nouveau système verbal. L'analogie, pour agir, a dû trouver un point faible par où elle a pu insérer le système nouveau. La constitution du parfait moyen a été amorcée par l'existence d'un plus-que-parfait moyen. En même temps s'établissait au parfait le même rapport qu'au présent entre les désinences moyennes et le sens intransitif : on a créé ἔφθαρμαι comme φθείρομαι. Le système moyen a même été si vivant en ancien attique qu'il a pénétré des verbes toujours actifs comme δοκέω.

2° La création du résultatif et son extension marquent au IVe et au IIIe siècle l'apogée du développement du parfait.

Quand le système du parfait moyen a été constitué, le parfait résultatif a commencé à apparaître. Cette nouvelle évolution a achevé de modeler le parfait sur les autres thèmes. Il a été constitué un couple ἔφθαρκα : ἔφθαρμαι d'après φθείρω : φθείρομαι. Cette

opposition n'a pu s'introduire que grâce à l'existence, dès les textes les plus anciens, de parfaits construits avec l'accusatif, λέλογχα, πέπονθα, etc. qui ont servi de modèles au nouveau type résultatif. Ainsi s'est bâtie, en nouvel attique, une conjugaison où le parfait jouait un rôle semblable à celui du présent et de l'aoriste.

3° Cette riche floraison des formes du parfait en annonce dès le IIIe siècle la prochaine disparition : il n'était plus nettement caractérisé et devenait inutile.

Le parfait avait sa place définie dans l'économie du verbe indo-européen : il exprimait l'état acquis ; — dans la conjugaison grecque, dès qu'il a pris la valeur résultative, cet aspect résultatif faisait l'effet d'un simple accessoire en face de l'opposition présent aoriste fermement établie dans la conjugaison. Par le fait que le parfait avait reçu la construction du présent aoriste il se trouvait à une nuance près faire double emploi avec l'aoriste. De là sa ruine. La langue a éliminé les éléments superflus. Mais la décadence du parfait n'apparaît pas immédiatement. C'est précisément au moment où le parfait semble se développer dans le cadre du nouveau système qu'il est le plus proche de sa ruine : la fréquence d'emploi d'une forme ne permet pas de juger de sa vitalité.

On comprend en même temps que des langues où l'aspect joue un rôle essentiel comme le slave ou le grec aient perdu ce thème. Les présents déterminés ou perfectifs, les aoristes entraient facilement dans la conjugaison. Le parfait au contraire devait abandonner tous les traits qui en définissaient l'originalité. Dans le système indo-européen de l'aspect il occupait une place particulière ; il possédait un jeu de désinences spéciales sans l'opposition de l'actif et du moyen. Il a disparu parce qu'il ne pouvait pas s'adapter : ainsi s'explique qu'il n'ait pas eu la même histoire que l'aoriste. En entrant dans la conjugaison il s'est trouvé tiraillé entre le système du présent et celui du passé ; il a tendu à prendre tantôt les désinences du présent, tantôt celles du passé : il offre ainsi un bon exemple du conflit de l'aspect et du temps. — Enfin, avant de disparaître, le parfait, qui n'avait plus de valeur grammaticale très stricte, est devenu un procédé expressif. Le langage

affectif qui s'exprime ordinairement par le ton dans le débit, par le choix des mots dans le vocabulaire, a pénétré jusque dans la conjugaison.

4° Cette dernière évolution devait achever la ruine du parfait. Les textes chrétiens sont à cet égard significatifs et annoncent le grec moderne. Dans le Nouveau Testament le parfait est rare, mais conserve un reflet de son ancienne valeur. Bientôt, dans les textes byzantins il ne se distingue plus de l'aoriste : l'emploi en semble tout gratuit. En grec moderne il a disparu, remplacé par une formule périphrastique.

*
* *

L'histoire du parfait grec est précieuse pour le linguiste qui en dégage les lignes générales. Mais il faut se garder de schématiser. Le rôle de ce thème a été complexe : il ne s'adaptait pas aux cadres de la conjugaison, il exprimait à la fois l'aspect, le temps et une nuance affective. Ces trois notions sont dans chaque exemple étroitement mêlées. Leur conflit devait ruiner le parfait, mais leur coexistence créait un procédé d'expression précieux, riche de nuances que les écrivains se sont plu à faire jouer. La création du résultatif qui finalement a amené la décadence linguistique du parfait, apparaît au contraire dans l'histoire du style comme un point de perfection. Chaque texte étudié fait voir combien nombreux et délicats sont les facteurs qui commandent l'emploi des « temps ». S'il est difficile de déterminer dans tous les cas les raisons qui ont guidé le choix de l'écrivain, ces raisons existent, elles sont senties par le philologue exercé, même quand il ne peut les formuler.

Il ne suffisait donc pas de tracer l'évolution du parfait grec, il fallait montrer aussi quel parti en ont su tirer poètes et prosateurs. Les textes deviennent plus vivants quand on réussit à y démêler les intentions de l'écrivain. Avec le jeu des particules, l'emploi du parfait est un des procédés auxquels les Grecs ont eu recours pour marquer les inflexions de leur pensée souple et

nuancée. On a voulu, dans les chapitres qui précèdent, mettre en lumière les traits essentiels de l'évolution linguistique, mais sans perdre de vue le rôle que le parfait a joué dans l'équilibre de la syntaxe et du style.

VU LE 1er AVRIL 1925 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
F. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXVI

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS

PARFAITS ET PLUS-QUE-PARFAITS

*

INDEX ANALYTIQUE

TABLE DES MATIERES

ERRATA

Page 7 l. 16, lire τετοκυῖα.
» 12 l. 21, lire οἰοπόλῳ.
» 13 l. 3, supprimer sanglant.
l. 2 du bas, lire Ἀχαιούς.
» 16 l. 7-8, lire οὐρανόθεν.
» 29 l. 5 du bas, lire Ἐγρηγόρθασι.
» 30 l. 4 du bas, lire φαίδιμ'.
» 32 l. 22, lire ἀνέρες.
l. 4 du bas, lire ὄρνυτο.
» 38 l. 7, lire κεκάδοντο.
» 39 l. 2 du bas, lire Halicarn.
» 41 l. 10 du bas, lire δηλαδή.
» 42 l. 9 du bas, lire ῥόπαλον.
» 45 l. 1, lire Ἄγυια.
» 54 l. 1, lire ἀλήθειαν.
» 64 supprimer l'appel de la note qui se trouve l. 14 et le placer l. 16.
» 77 l. 23, lire 1, 5.
» 89 l. 15, lire δεδιήτημαι.
» 99 l. 4, lire Tu ne vois rien de ce que tu crois savoir certainement.
» 106 l. 6 du bas, lire χιτωνίσκον.
» 110 l. 1 de la note, lire τέτμηται.
» 111 l. 2, lire quelques-uns au lieu de aucun.
» 112 l. 9, lire γεγένητα[ι].
» 116 l. 23, lire φανερὸν.

Page 120 l. 12, lire ἔσβεσσα.
» 124 l. 11 du bas, lire résultatif.
» 140 l. 7-8, lire ἀνήλωκα.
» 163 l. 14 du bas, lire βίον.
» 169 l. 21, lire πολλοῖς.
» 172 l. 2 du bas, lire Ἀλλαντοπώλης.
» 173 l. 1, lire loups de mer.
» 174 l. 6, lire ἐτεόν.
» 176 l. 12, lire λόγῳ.
l. 24, lire ton discours.
» 188 l. 7, lire ὃ.
l. 12, lire ἐπειδὴ.
l. », lire διεξιὼν.
» 201 l. 9 du bas, lire λελυσθω.
» 208 l. 5 du bas, lire συναγαγόχα.
» 221 l. 9, lire ἐγήγερμαι.
» 222 l. 6 du bas, lire ὃ.
» 232 l. 6 du bas, lire Mathieu.
» 240 l. 18, lire γίνωσκε.
l. 1 du bas, lire φυγήν.
» 253 l. 7, remplacer le point, à la fin de la ligne, par une virgule.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXVI